SEP - 9 1969

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothqueanc07lecl

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

Pour servir de suite aux BIBLIOTHEQUES UNIVERSELLE ET CHOISIE.

Par JEAN LE CLERC.

TOME VII.

POUR L'ANNEE MDCCXVII.

Partie Premiere.

A AMSTERDAM,

Chez DAVID MORTIER, Libraire.

M DCC XVII.

Universitas

AVERTISSEMENT.

DAVID MORTIER Libraire à Amsterdam donne avis au Public qu'il a imprimé les Oeuvres de Mr. *Nicolas Boileau Despréaux* avec des Eclaircissemens Historiques donnez par lui-même. Nouvelle Edition revûë, corrigée & augmentée in 12. en 4. vol. avec Figures Amsterdam 1717.

L'Histoire du Monde par Mr. Chevreau, Troisiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée de la suite de l'Histoire des Empereurs d'Occident, jusqu'à l'Empereur Charles VI. à présent regnant, & de plusieurs autres additions considerables dans le Corps de l'Ouvrage par Mr. l'Abbé de Vertot. 12. 8. *vol. Amsterdam* 1717.

Les Délices de Versailles, de Trianon & de Marly, contenant une Explication historique de toutes les Peintures, Tableaux, Statues, Vases & ornemens qui s'y voyent; leurs dimensions, & les noms des Peintres, Sculpteurs &c. Enrichie de Figures en taille douce, seconde Edition, 8. 2. *voll* Amst. 1717.

Les Hommes Illustres, qui ont vécu dans le XVII. Siécle, dessinez & Peints au naturel, & gravez par les plus habiles Maîtres. Cet Ouvrage contient 131. *Portraits. Fol.* Amsterdam 1717.

Supplément aux anciennes Editions du grand Dictionaire Historique de Mr. Louïs Moreri, ou le Mêlange Curieux de l'Histoire Sacrée & Profane, fol. 2. vol. 1716.

Le Spectateur ou le Socrate Moderne, où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siécle par Mr. Richard Steele, 12. 2 vol. Le Tome Troisiéme est sous presse.

Historia Ecclesiastica Duorum Primorum à Christo nato Saculorum è Veteribus Monumentis depromta, à Joanne Clerico. 4.

AD
25
.B3
1714
v. 7
Cal. Sup.

TABLE

DES

DES LIVRES,

Dont il eſt parlé dans la 1. Partie du VII. Tome.

I. *Nouveau Thréſor des Antiquitez Romaines recueüilli par Mr. de* SALLENGRE. 1

II. *Remarques ſur l'*HORACE *de Mr.* BENTLEY, *par Mr.* JOHNSON. 63

III. *Second Tome des Diſſertations ſur l'excellence & l'uſage des Médailles, par Mr. le Baron de* SPANHEIM. 143

IV. *Diſſertation de Mr.* RELAND, *ſur les bas reliefs de l'Arc Triomphal de T. Veſpaſien, qui repréſentent quelques meubles ſacrez du Temple de Jeruſalem.* 192

V. *Le Nouveau Teſtament Coptique;*

TABLE
tique, *par* Mr. WILKINS. 197
VI. *Sermons de Mr.* WERENFELS. 204
VII. *L'Utopie de* THOMAS MORUS. 210
VIII. *L'Eloge de la Folie*, *par* ERASME. 214
IX. *Oeuvres de Mr.* DESPREAUX. 217
X. *Oeuvres de Mr. l'Abbé de* VILLIERS. 231
XI. *Essai sur la* CRITIQUE. 234

BI-

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

ARTICLE I.

NOVUS THESAURUS ANTIQUITATUM ROMANARUM, *congestus ab* ALBERTO HENRICO DE SALLENGRE, *Sereniss. Principis Arausionensis Consiliario. Tomus Primus, cum figuris æneis.* A la Haie, chez Henri du Sauzet M DCC XVI. in fol. pagg. 692. avec les Préfaces & l'Index.

BIEN des gens avoient remarqué que, dans les douze volumes d'*Antiquitez Romaines*, recueuillies par feu Mr. *Grævius*, il manquoit divers Traitez, qui étoient aussi estimez, que plusieurs de ceux qu'il y avoit mis, & plus ra-

rares que beaucoup d'autres, que l'on y trouvoit ; dont il y avoit bon nombre, qui étoient assez communs. Cela a fait souhaiter à plusieurs personnes, que quelcun, qui eût, ou par lui-même, ou par ses Amis, de la connoissance de cette sorte de Livres, ramassât ceux qui avoient échappé à Mr. *Grævius*, ou qu'il n'avoit pû recouvrer, & les publiât en quelques volumes. Il étoit néanmoins encore à souhaiter que l'on fît un choix judicieux & sévere des Livres, que cet habile homme avoit omis. Il a eu raison d'en mépriser plusieurs, qui n'étoient pas dignes de paroître en un recueuïl de cette importance ; soit parce que les matieres n'y sont pas traitées, comme il faut ; soit parce que le stile barbare des Auteurs fait assez voir, qu'ils n'avoient pas bien lû les Anciens. Beaucoup de gens ont entrepris d'écrire, sur des sujets, qu'ils n'entendoient pas assez ; faute des lectures nécessaires pour cela, ou même de jugement. D'autres ont si mal écrit, que le seul stile fait voir qu'ils n'avoient pas assez d'étude ; car enfin on ne peut se pardonner un si mauvais stile, dès que l'on a quelque goût pour la belle Antiquité. On doit aussi prendre garde

que

que la rareté des Livres, ſi rien d'autre ne les rend recommandables, bien loin d'être une raiſon de les publier, en eſt plûtôt une de les laiſſer dans leur obſcurité; parce que s'ils étoient bons, & d'un uſage conſiderable, dans l'étude des Belles-Lettres, il n'eſt pas probable, qu'on les eût laiſſé devenir ſi rares, qu'ils n'ont été vûs, ni connus que de peu de perſonnes. Ce qui eſt d'uſage, & digne de l'eſtime du Public, ne demeure guere ſi caché; qu'on ne le déterre, & qu'on ne le rimprime, même pluſieurs fois. Ceux qui recherchent des Livres rares devroient penſer à cela, & en attendant s'appliquer avec ſoin à la lecture des Livres communs; qui ſont les meilleurs, & qu'ils négligent néanmoins, comme s'ils ne méritoient pas d'être lûs.

Mr. *de Sallengre*, qui a entrepris de ſuppléer le Thréſor de Mr. *Grævius*, ou, ſi l'on veut, d'en faire un autre, aura ſans doute égard à tout cela. Il nous apprend, dans ſa Préface, qu'il a eu ſoin de ramaſſer des Livres, qu'on ne trouvoit pas communément, qu'il les a lûs, avec ſoin, qu'il en a ôté quantité de fautes d'imprimerie, & qu'il en a rendu la diſpoſition meil-

leure ; ſans néanmoins y rien ajoûter, ni en retrancher quoi que ce ſoit. On s'étoit plaint que cela avoit été négligé par Mr. *Grævius*, qui avoit donné à imprimer les Livres, qui ſont dans ſon recueuïl ; ſans les revoir, pour les corriger auparavant, & pour en rendre les éditions meilleures ; & l'on n'avoit pas tout à fait tort, en cela. Il étoit trop occupé & trop diſtrait, pour y prendre garde de ſi près. Outre cela, l'Editeur a mis, en divers endroits, de petites notes, pour éclaircir les Auteurs, pour marquer les paſſages des Livres, dont il s'agiſſoit, & quelquefois même pour réfuter les Auteurs, dont il donne ici les Ouvrages.

A l'égard de l'ordre des matieres, Mr. *de Sallengre* n'a pas cru y devoir avoir plus d'égard, que Mr. *Grævius* n'en avoit eu. En effet ces recueuïls ne forment pas un ſyſtême ſuivi des Antiquitez Romaines, & ne doivent pas être lûs tout de ſuite ; mais ſeulement ſelon que les Lecteurs peuvent avoir beſoin d'étudier les matieres particulieres, ſur leſquelles on trouve ici des Ouvrages. Quand tout ce recueuïl ſera achevé, on ne manquera pas de donner un Index géneral, où l'on ver-

verra les noms & les Ouvrages des Auteurs, dont il ſera compoſé. Cependant on mettra, à la tête de châque Volume, ceux qui y ſeront.

Au reſte, au lieu que les Libraires ont accoûtumé de mettre, dans cette ſorte de Livres, le plus de figures qu'ils peuvent, quoi qu'elles ſoient inutiles, ſeulement pour en augmenter le pris; on ne verra ici que celles, qui ſont néceſſaires pour l'intelligence des Auteurs; de ſorte que châque volume ne ſera pas trop cher, ni trop chargé.

Quoi que le nombre des Auteurs du Thréſor de Mr. *Grævius* ſoit fort grand, il s'en faut beaucoup, comme on l'a déja dit, qu'on en puiſſe former un ſyſtême complet. On voit, dans ce I. Tome du ſupplément, pluſieurs Diſſertations ſur des choſes, dont il n'y eſt rien dit; ou dont il n'eſt parlé qu'en paſſant, ou fort légerement.

L'Editeur promet des Diſſertations traduites, pour la premiere fois, de l'Italien, de l'Anglois, & du François. Il doit ſeulement prendre garde qu'elles en vaillent la peine, & que les verſions ſoient faites, par des gens, qui ſâchent comment les Anciens ex-

primoient les choſes, dont il ſera traité; car ceux, qui ne le ſavent pas, ne ſont point en état de ſe faire entendre, & dégoûtent les Lecteurs; qui veulent, avec raiſon, qu'en traitant de choſes antiques, on parle comme les Anciens. Il promet auſſi des Ouvrages, qui n'ont point encore été imprimez. On lui a fait eſperer celui de *Claude de Saumaiſe*, touchant les Habits des Anciens, & un autre de leurs Inſtruments de Muſique. Dans ces Livres, les figures ſeront néceſſaires. Il eſpere d'inſerer bien-tôt en ce recueuïl une Diſſertation, de la maniere d'élever les Enfans, parmi les Romains; matiere dont perſonne n'a fait de Livre exprès. Le tout paroîtra, en ſon tems, & trouvera ſa place, dans l'un des Volumes ſuivans. Il y aura néanmoins des gens, qui ſouhaiteront encore qu'on donne une liſte, par avance, des principaux Auteurs, qui y doivent entrer, & que l'on marque le nombre des Volumes, ou à peu près, que l'on ſe propoſe de donner au Public. Autrement il ſe trouvera bien du monde, qui ne voudra pas s'engager, en achetant un, ou deux Volumes, à prendre le reſte, ſans ſavoir ce qu'il y aura; pour ne pas acheter

ter des Livres communs, ou peu eſtimez, ſeulement de peur d'avoir perdu leur argent, en achetant les premiers; ou pour ne pas faire en cela, malgré eux, une trop grande dépenſe. Les Thréſors des Antiquitez Greques & Romaines, pleins de pieces, que tout le monde avoit, & augmentez juſqu'à un nombre de Volumes, qui a été le double plus grand que celui qu'on attendoit, ont rendu les acheteurs plus défiants qu'auparavant. On fera donc bien de prévenir cette défiance & ces plaintes, à l'égard de ce Supplément, & je ne doute pas qu'on ne le faſſe.

I. APRE'S avoir dit cela en général, il faut nommer les Auteurs, dont ce Volume eſt compoſé, & dire quelque choſe de la matiere. Le premier eſt *Giulio Minutoli*, Abbé de l'Ordre des Céleſtins, Licentié en Theologie, & Profeſſeur des Sacrez Canons & de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Il a compoſé ſept Diſſertations Hiſtoriques & Critiques, pour éclaircir quelques endroits de l'Hiſtoire Romaine; où l'Auteur, comme le porte le titre, corrige & explique les Anciens, redreſſe & range les Modernes, ſoûtient d'anciennes opinions, par de nouvelles

preuves, & établit ſes propres penſées, par de fortes conjectures.

Cet Ouvrage avoit paru à Rome en M DC LXXXIX. in 8. mais on ne l'avoit guére vû ici, où il vient peu de Livres d'Italie. Le P. *Minutoli* a lû en effet les Anciens Originaux, au moins en Latin, & raiſonne beaucoup pour les éclaircir, & les concilier entre eux; ou pour les défendre, contre quelques Modernes. Il n'eſt pas néanmoins de la ſecte de ces habiles Italiens des ſiecles paſſez, qui tâchoient de parler auſſi bien Latin, que les anciens Auteurs qu'ils expliquoient. Sa Latinité eſt un peu Eccleſiaſtique, & ſe reſſent de l'uſage des Docteurs Canoniſtes, bien plus que de celui de l'ancienne Rome. Il n'avoit pas non plus étudié la Langue Greque, comme ces ſavans hommes l'avoient fait.

1. Il traite d'abord de l'origine & de la fondation de cette Ville. Il tâche de concilier les anciens Hiſtoriens, ſur ce qu'ils diſent de Romulus & de Remus; car ils ne conviennent nullement entre eux, comme on le peut voir, par ce qu'on en trouve dans *Denys* d'Halicarnaſſe, dans *Feſtus* & dans *Plutarque*. Il n'y avoit point d'Hiſtoriens Romains, ni des peuples voiſins, qui

qui eussent vécu en ce tems-là, & l'on étoit réduit à suivre une tradition fort incertaine, & à redire ce que des Historiens Grecs posterieurs en avoient dit. Il y en avoit, qui mettoient la fondation de Rome, non seulement avant Romulus & Remus, mais même avant Enée; d'autres la rapportoient à ce dernier & à quelques-uns de ses premiers successeurs, & *Salluste* a suivi ce sentiment. D'autres croyoient qu'Enée n'étoit jamais venu en Italie, & *Philippe Cluvier* & *Jean du Temps*, ont été dans cette pensée. L'Auteur après avoir tâché d'accorder les Anciens entre eux, autant qu'il est possible, & de distinguer le Fabuleux de l'Historique, qui sont mêlez dans l'Histoire des tems éloignez; entreprend de réfuter les deux Auteurs modernes, que l'on vient de nommer. Il n'avoit pas vû apparemment la Lettre du fameux *Samuel Bochart*, qu'il écrivit en M DC LXIII. à *Jean Renaud de Segrais*, Traducteur de *Virgile*, sur cette matiere; où il traite de fabuleux le voyage d'Enée en Italie, & rapporte de fortes raisons de son sentiment. *Jean Scheffer* traduisit cette Lettre en Latin en M DC LXXII. & la publia à Strasbourg.

On l'a miſe après la Geographie Sacrée de *Bochart*, de l'Edition de Hollande. C'étoit une manie, qui a regné même chez les peuples barbares, que de vouloir être deſcendu des Troyens. L. P. *Minutoli* donne en ſuite la liſte des Rois des Latins & d'Albe, ſelon l'ordre du tems. On les peut voir rangez fort commodément, dans la *Chronologie Dionyſienne* de feu Mr. *Dodwel*.

2. On voit en ſuite ici une Diſſertation de l'accroiſſement de Rome ſous les Rois, ſous les Conſuls & ſous les Empereurs; & de la maniere, dont elle alla peu à peu en décadence, juſqu'au tems de Charles-Magne, qui y prit le nom d'*Empereur*, que les Empereurs de Conſtantinople avoient eu ſeuls, depuis la ruine de l'Empire d'Occident, ſous *Auguſtule*. Cette Diſſertation n'eſt qu'un très-petit abregé de l'Hiſtoire Romaine.

3. Il eſt ſuivi de la Deſcription Topographique de Rome, où l'Auteur reprend quelques endroits d'*Alexandre Donati* & de *Famien Nardini*, qui ont travaillé ſur le même ſujet, & que Mr. *Grævius* a inſerez dans ſon Thréſor. Il ſoûtient que la figure du plan de Rome étoit quarrée & non pas ronde,

de, & que ſes murailles, après avoir été agrandies, ſous Servius Tullius, ne le furent depuis, que ſous l'Empereur Aurelien, contre le ſentiment de quantité de Savans. Tout ceci n'eſt pas ſans difficulté, mais il faut avouër que nôtre Auteur ſemble avoir raiſon, lors qu'il diminue la grandeur de l'ancienne Rome, que quelques Savans avoient rendue exceſſive; à cauſe de l'admiration, où ils étoient pour l'Empire Romain. Il y a un paſſage de *Pline*, qui a fait de la peine, où il dit que, ſous la Cenſure des Veſpaſiens, l'enceinte des murailles de Rome étoit *de treize mille deux cents pas*, Liv. XII. c. 5. *Lipſe* & *Cluvier* trouvant Rome trop petite, ſelon ce calcul, au lieu de XIII. M. vouloient qu'on lût XXIII. M. ou *vint trois mille Iſaac Voſſius* eſt encore allé plus loin, & a prétendu qu'il falloit lire XXX. M. quoi qu'il avouë que la plûpart des MSS. ſont pour XIII. M. Mais d'habiles Italiens, comme feu Mr. l'Abbé *Fabretti*, que nôtre Auteur ſuit, ont ſoûtenu au contraire qu'il falloit lire dans *Pline* VIII. M. C'étoit là l'étenduë des anciennes murailles de Servius Tullius, comme on le pourra voir dans l'Auteur. Mais

il y avoit autour de ces murailles, dès que les Romains eurent étendu leur Empire, au long & au large, des fauxbourgs immenſes, où demeuroit une infinité de peuple.

Dans la même Diſſertation, le P. *Minutoli* traite du changement qu'Aurelien fit aux murailles de Rome, & aux autres, qui y ſont arrivez, juſqu'à ces derniers tems, des Portes qui y étoient, des Collines qu'elle renfermoit, de ſes rues, & de ſes quartiers.

4. On voit enſuite une Diſſertation des Maiſons de Rome, de leur Architecture, ſelon les divers âges de cette Ville, de leurs parties, de leur grandeur, de leur nombre &c. Il y a, dans cette Diſſertation, comme dans les autres, beaucoup de choſes curieuſes & dignes d'être examinées; mais dans le détail deſquelles on ne peut pas entrer ici.

5. La ſuivante eſt des Temples de Rome, où l'Auteur décrit, avec ſoin, leurs parties, leurs ornemens, & les differentes ſortes de bâtimens, ou de lieux conſacrez aux Divinitez.

6. Il traite, après cela, des ſépulcres, de leurs noms, de leur matiere, de leur grandeur, de leurs ornemens, de leur conſécration & enfin des lampes

pes sépulcrales. Il paroît, par cette Dissertation, & par d'autres endroits, que le P. *Minutoli* n'avoit nullement étudié la Langue Greque & que s'il cite des Auteurs Grecs ce ne peut être que sur la foi des versions. Voici son étymologie du mot *cœmeterium*, κοιμητήριον. * *Cœmeterium, quasi dormitorium quia domus, in quæ hospites dormire solebant, Cretensibus Cœmeteria dici solebant, à verbo* Cimen, *quod sonat* dulce, & Sterion, *quod est* statio. Polyandrium, *quasi* pollutum antrum, *cadaverum enim contactu res pollutas evadere dicam alibi.* L'Editeur a raison de se moquer de ces deux Etymologies, puis qu'on sait que κοιμητήριον vient de κοιμάομαι *dormio*, & que les trois dernieres syllabes sont la terminaison du mot, qui ne signifie rien. Il falloit écrire *Polyandrium* de πολυάνδριον, mot Grec qui signifie *un lieu où il y a beaucoup d'hommes.* C'est une chose, que les enfans savent, & il est surprenant que le P. *Minutoli* se soit laissé tromper si grossierement. Il est neanmoins vrai, que ceux de Candie appelloient κοιμητήριον le lieu, où couchoient leurs hôtes, comme

* Col. 127. *pour* in quæ, *il faut lire* in quibus.

* *Athenée* nous l'apprend, après un Auteur, nommé *Dosiade*, qui avoit écrit des affaires de Candie ; mais ni l'un, ni l'autre ne disent rien de l'Etymologie absurde rapportée par l'Auteur. Il la tenoit d'une seconde main, qui l'a trompé. Cela semble venir de quelque *Mammotrectus*, ou de quelque *Dormi secure* de deux, ou trois cens ans ; lors qu'on ne savoit point la Langue Greque, dans l'Occident.

Il a cru, aussi bien que *Fortunius Licetus*, que ce qu'on dit des Lampes inextinguibles, qu'on prétend avoir trouvées dans d'anciens sepulcres, est veritable. Mais il y a bien de l'apparence que, si ce ne sont pas de pures fables ; il y a eu de la tromperie, & qu'on a fait voir des lampes allumées, par ceux-là même qui les montrerent. On peut consulter là-dessus *Ottavio Ferrari*, dans le traité, qu'il a fait sur cette matiere, que Mr. *Grævius* a inseré dans le Tome XII. des *Antiquitez Romaines*.

7. La derniere Dissertation regarde les lieux, où les Juges & les Magistrats s'assembloient à Rome, comme les places publiques, qu'on appelloit *Fora*,

* *Dipnosoph. Lib.* IV. *p.* 143. *Ed. Commeliniana* an. 1611.

Fora, *Roſtra*, *Curiæ*, *Græcoſtaſis*, *Senaculum & Comitium.*

On ne peut s'arrêter à rien de tout cela, en détail, mais on ne doit pas manquer d'avertir que l'Auteur met, à la fin de châque Section, les Auteurs anciens & modernes, dont il s'eſt ſervi. Il y a bien de l'apparence, qu'il avoit plus conſulté les derniers, que les premiers. Il cite auſſi une ſeconde & une troiſiéme partie de ces Diſſertations, mais on n'apprend pas qu'elles aient vu le jour. Il promet encore un Ouvrage intitulé *Eccleſiaſtica Antiquitas luſtrata & illuſtrata*, en trois parties, & des *Progymnaſmata Philoſophica*, où il promet qu'il indiquera une ſorte d'Aiman, qui attire les particules combuſtibles du Nitre de l'Air. Je n'ai pas ouï dire non plus, que cela ait été imprimé & les Curieux du Septentrion ne ſont pas gens à s'en mettre beaucoup en peine. Cet Aiman ne leur paroîtra pas plus croyable, que les lampes inextinguibles; que ceux, qui ont la moindre connoiſſance de la Phyſique, n'admettront jamais.

II. La piece ſuivante eſt une traduction fort bien écrite d'un Ouvrage Italien de *Lucius Faunus*, où il a traité des Antiquitez de la ville de Rome, en

en cinq Livres. Cette verſion parut, pour la premiere fois, à Veniſe en 1549. & a été rimprimée pluſieurs fois depuis. Cependant elle étoit devenue rare. Quoi que ceux, qui ont écrit depuis, aient fait de nouvelles découvertes, & aient relevé quelques fautes de *Fauno*; ces Antiquitez ne laiſſent pas d'être un livre digne d'eſtime, non pas tant pour la rareté, que pour les choſes mêmes. L'Auteur a ſuivi, pour guides, dans la recherche de la ſituation des lieux particuliers de l'Ancienne Rome, les collines qu'elle renfermoit, & qui n'ont jamais été tout-à-fait raſées. Il a recherché auſſi ce qu'il y avoit dans les vallées, qui étoient autour d'elles, & qui n'ont pas été non plus entierement comblées. Il eſt auſſi reſté des veſtiges des Portes de Rome & des Chemins publics, qui y tendoient, par où l'on a pu placer les lieux, que les Anciens ont dit avoir été près de ces Portes, ou de ces Chemins; ſans parler des anciens bâtimens, dont on voit encore de beaux reſtes à Rome & par le moyen deſquels on peut trouver la ſituation de quelques autres, dont il ne reſte rien; parce que les Anciens ont dit qu'ils en étoient proches.

Le

Le premier livre eſt employé à rechercher les noms anciens & modernes des Portes, & leur ſituation, auſſi bien que les ruës qui y conduiſoient & les Chemins dans leſquels on entroit, en ſortant par ces Portes.

Le ſecond commence, par le Capitole, & nous inſtruit des antiquitez qu'il y a encore, ou qui y ont été. L'Auteur deſcend de-là dans la Vallée, qui eſt entre le Capitole & le mont Palatin, & traite de ce qui étoit autrefois dans cette vallée, comme du *Forum Romanum*, qui y étoit joint, de tout ce qu'il y avoit, auſſi bien que du mont Palatin & de tout ce qui lui appartenoit. On verra dans la Préface la réfutation de ceux, qui étoient dans d'autres ſentimens que lui, ſur la ſituation du *Forum Romanum*. Il y joint quatre autres places, (ou *fora*) celle de Ceſar, celle d'Auguſte, celle de Nerva & celle de Trajan, avec leurs ornements.

Dans le troiſiéme, il parle du mont Aventin, de ce qu'il y a eu & de ce qui y eſt encore, & du mont Teſtace; d'où paſſant à un autre côté de cette Colline, il traite d'abord de ce qu'il y a eu, entre le Tibre & le Capitole. De là il paſſe au marché aux Herbes,

à

à celui des Boeufs, au Cirque, qu'on appelloit *Circus maximus*, à la vallée, qui eſt entre le mont Celien & le Palatin, juſqu'à l'Amphithéatre de Tite. Retournant du côté de la Voie Appie, il parle de tous les lieux, qui étoient juſqu'à la porte Capene, du *Cæliolum*, du mont Celien, & de tout ce qu'on y trouvoit, & que l'on y voit aujourdhui.

Le quatriéme décrit la Colline des *Eſquilies*, le mont Viminal, la *Suburra*, la ruë Patricienne, la vallée Quirinale, le mont Quirinal, le Haut Sentier, le Cirque de Flore, les Jardins Salluſtiens. Après avoir décrit la vallée, qui eſt entre cette Colline & les Jardins, il parle de la Colline & des Jardins, d'où il deſcend dans le Champ de Mars & traite de ce qui y étoit, de la Vallée Martienne, du Mauſolée d'Auguſte, de la Métairie Publique, des *Septa*, du Pantheon, de l'Agon &c. Il parle de plus de cette partie de la ville, qui étoit près du Marché aux Herbes, entre la riviere, le Capitole & le Champ de Mars; où étoient le Cirque Flaminien, le Théatre & l'Hôtel (*Curia*) de Pompée, le Champ de Flore &c.

Le cinquiéme regarde le Tibre, les

Ponts,

Ponts, qu'on y avoit faits, le quartier au delà de cette riviere, le Vatican, les Aqueducs de neuf differentes eaux &c.

C'eſt-là en gros, le contenu de cet Ouvrage, comme l'Auteur lui-même l'a dit en abregé, à la fin de ſa Préface. L'Editeur remarque, avec raiſon, que *Fauno* auroit mieux fait, lors qu'il cite les Anciens, ce qu'il fait ſouvent, de mettre le lieu, &, les paroles, ſur quoi il s'appuye; afin que le Lecteur pût voir s'il raiſonne bien, ſur ces paſſages. Mais ce n'étoit pas l'uſage de ce tems-là, depuis on s'eſt piqué de plus d'exactitude.

III. Le Traité ſuivant eſt une petite Diſſertation, mais très-élegante, de *Joſeph Marie Suarès*, touchant les pierres des plus ſolides édifices anciens de Rome. Les Antiquaires ont beaucoup raiſonné ſur les trous, qui ſemblent défigurer les plus beaux & les plus ſuperbes reſtes de pluſieurs de ces bâtimens. Ils ont propoſé, ſelon *Suarès*, ſix ſentimens differens, qu'il joint enſemble, à la fin de ſa Diſſertation; parce qu'il prétend que châcun peut avoir lieu, à quelque égard. 1. Il a pû ſe faire que les Goths & d'autres barbares, pour ébranler & renver-

ſer

ſer l'Amphithéatre de Tite, où l'on voit quantité de ces trous, & pour défigurer d'autres bâtimens, ont percé quelques unes de leurs pierres. 2. Il a pû arriver, que ceux, qui avoient bâtis dans la ſuite du tems des maiſons à côté, aient fait des trous, pour y mettre des poutres. 3. Peutêtre que d'autres, pour faire des parapets, ou des galeries, pour s'y défendre en tems de guerre, ont percé les pierres en divers endroits. 4. Il s'eſt pu faire encore que d'autres pour y lever des boutiques, & dreſſer des tentes en tems de foire, aient fait la même choſe. 5. Rien n'empêche qu'il n'y ait eu auſſi des gens, qui ont voulu enlever le plomb, le fer & le cuivre qui lioient les pierres enſemble; ſoit que ç'ait été des Grecs, des Romains, ou des Goths qui aient été aveuglez, à cet excès, par l'avarice. Il eſt certain que Conſtantin fit enlever pluſieurs des ornemens de l'ancienne Rome, pour embellir la nouvelle. Theodoric, Roi des Goths fit auſſi mener pluſieurs anciens marbres de Rome à Ravenne. Conſtant Pogonate dépouilla encore & pilla cette ville. 6. Enfin on a pu faire des trous, pour attacher des boucles, afin de tenir là fermes des chevaux,

des

des bêtes ſauvages & des vaiſſeaux.

L'Auteur ajoûte à tout cela, de ſon chef, que l'on a pû trouër des pierres, en bâtiſſant ces édifices, parce qu'on ne pouvoit pas tranſporter, élever & manier commodément de ſi groſſes pierres, ſans qu'il y eût quelque priſe, où l'on pût faire entrer des barres de fer ; comme *Vitruve* nous apprend, que cela ſe pratiquoit. Outre cela, dans le haut & dans le bas de l'Amphithéatre, il y avoit des tuyaux, qui jettoient une liqueur odoriferante, qui mouilloit un peu les ſpectateurs, & que l'on faiſoit avec du ſaffran, & même avec du baume, comme cela arriva du tems d'Hadrien. C'eſt ce que *Lipſe*, & d'autres Savans, ont prouvé par pluſieurs paſſages des Anciens, dont on indique ici quelques-uns. Il y avoit même des ſtatues, qui jettoient de ces liqueurs, comme une ſueur naturelle. On voit par le théatre de Marcellus, que dans l'enceinte la plus haute & dans celle du milieu, il y avoit quantité de ſtatues, qui ont pu être creuſes, pour cet uſage. Il y avoit encore des canaux, par où l'on faiſoit paſſer de l'eau, pour l'uſage du Théatre & pour les Naumachies, ou combats navaux qui ſe faiſoient dans l'a-

l'arene de l'Amphithéatre. Il falloit affermir ces canaux, par des fers & par des coins; ce qui ne ſe pouvoit faire, ſans percer les pierres, pour y attacher ces fers, que l'on plomboit enſuite, pour les affermir, auſſi bien que les Statues. Tout cela ayant été arraché, il a fallu néceſſairement que les trous paruſſent.

On pourroit dire auſſi, ſelon le ſentiment de *Lipſe*, que, comme on couvroit, quand il faiſoit chaud, les Théatres & l'Amphithéatre, de voiles; il falloit ſoûtenir ces voiles, par des mâts, des perches & des cordes, qui ne pouvoient pas être fermes, qu'en les attachant à des crochets de fer, ou à des boucles; qu'on n'a pu enſuite arracher ſans découvrir les trous, où ces crochets & ſes boucles tenoient par des manches, qui y étoient fichez. On trouvera des preuves de cet uſage des voiles, dans le Traité de *Lipſe* de l'Amphithéatre, Ch. XVII. Le reſte a été prouvé par l'Auteur, dans cette Diſſertation.

IV. Il y a enſuite un très-petit Traité d'*André Alciat*, célebre Juriſconſulte, des Magiſtrats Romains & des Offices Civils & Militaires, parmi les mêmes, ſous les Empereurs. Ce pe-

petit livre eſt bon, pour s'en former une idée génerale ; mais il faut avoir recours à d'autres, pour s'en inſtruire à fonds.

V. APRE'S le Traité d'*Alciat*, on en trouve deux de *Laurent Joubert*, Docteur de Montpelier, & Médecin Ordinaire de Henri III. Roi de France. Le premier eſt des *Gymnaſes*, ou des lieux deſtinez par le Public aux exercices de la Jeuneſſe. *Joubert* y traite de ces bâtimens & de leurs parties, des Gymnaſiarques, & des differens exercices, qui s'y faiſoient. Il finit, en faiſant voir que ces exercices pouvoient rendre les jeunes gens plus ſains, plus robuſtes, plus adroits & plus courageux. Comme il étoit Médecin, il cite ſouvent *Galien*, dans les paſſages où il a parlé, en paſſant, de ces exercices, par rapport à la Médecine. Quoi que *Jerôme Mercurial*, qui étoit auſſi Médecin, eût traité cette matiere, beaucoup plus au long, dans ſes livres *de Arte Gymnaſtica*, qui furent rimprimez à Amſterdam, par *Friſius* en MDCLXXII. on ne laiſſera pas de lire utilement cet Ouvrage de *Joubert*, auſſi bien que le ſuivant, des Bains des Grecs & des Romains, quoi qu'il ſoit demeuré imparfait. Ce

fut

fut *François Joubert*, frere de l'Auteur, & Juge de Valence en Daufiné, qui les publia en 1581. à Lion, à l'inſû, dit-il, de ſon frere, qui ſuivoit la Cour.

VI. Comme Mr. *Grævius* avoit inſeré, dans ſon XI. Volume l'Epitre Conſulaire du Cardinal *Noris*, où ce ſavant homme a rétabli les Faſtes depuis l'an XXIX. de Jeſus-Chriſt, juſqu'à l'an CCXXIX; Mr. *de Sallengre* a cru pouvoir mettre, dans ce I. Volume, deux Diſſertations du même Cardinal ſur deux Médailles, l'une de Diocletien & l'autre de Licinius; avec une addition Chronologique *des Vœux Décennaux des Empereurs & des Ceſars*. Il faut joindre à cette derniere piece la *lettre Hypatique* du P. *Pagi*, Ami particulier du Cardinal *Noris*, où il y a diverſes choſes touchant la célebration de l'avenement à la Puiſſance Souveraine des Empereurs & des Ceſars, de cinq en cinq ans. Avant ces deux habiles hommes, cette matiere n'étoit pas aſſez connue. Mais le premier, ſur tout, étoit un excellent homme, en matiere de belles Lettres, d'Hiſtoire & de Chronologie. Certaines gens, qui l'oſent cenſurer, ſur ces ſortes de choſes, & mépriſer auſſi le

P.

P. *Pagi*, auroient dû attendre de le faire, qu'ils euſſent produit des Ouvrages, qui approchaſſent des leurs. Dans l'examen des deux Médailles, le Cardinal redreſſe l'ordre des Conſulats de ces Empereurs, & fait beaucoup d'autres remarques très-curieuſes & très-utiles, pour la Chronologie, & pour l'Hiſtoire de ce tems-là.

VII. La piece ſuivante eſt un petit diſcours de *Poggio*, célebre Florentin, touchant la diverſité de la fortune, que la ville de Rome avoit éprouvée & touchant ſa ruine, & quelques anciens monumens, qui y reſtent.

VIII. Le Traité, que l'on voit après celui-là, eſt de *Felice Cantelori*, où il parle du *Préfet de Rome*; mais où il s'étend plus ſur ceux, qui ont eu cette charge, ſous les Papes, que ſur ceux qui l'ont euë, ſous la République & ſous les Empereurs. Il tâche néanmoins de donner une liſte des Préfets de Rome, depuis Romulus, juſqu'à Urbain VIII. qui donna cet emploi en MDCXXXI. à *D. Taddeo Barberini* ſon Neveu. On peut bien croire qu'elle ne peut être ni compléte, ni exacte; mais on y voit tout ce que *Cantelori* a pu tirer de l'Antiquité & des Inſcriptions Romaines, qui ſont

venues à ſa connoiſſance; pour ne pas parler des Préfets de Rome, ſous les Papes, dont il a trouvé les noms, dans des MSS. de la Bibliotheque Vaticane.

IX. CETTE piece eſt ſuivie des explications, que *Thomas Reineſius*, *Fortunius Licetus*, & *Lucas Holſtenius* ont donnée d'une Inſcription très-obſcure; qui a été publiée par *Sertorio Orſati*, dans ſes *Monumenta Patavina* Lib. I. Sect. 5. & du vrai ſens de laquelle il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de s'aſſurer. *Reineſius* a ajoûté à cela quelques Inſcriptions de Padouë, dont il dit ſon ſentiment, & qu'il dédie aux Antiquaires de cette ville-là. Il s'en faut bien que ces Inſcriptions ne ſoient de la conſéquence du *Cenotaphe de Piſe*, expliqué par le Cardinal *Noris*.

X. ON fit autrefois traduire, de François en Latin, la Diſſertation de *François de Rebatu*, ſur la Diane d'Arles, dont on voit la figure à la tête de l'ouvrage. L'Auteur publia cette Diſſertation en MDCLIX.

XI. LES Lecteurs trouveront enſuite une explication de l'Inſcription du tombeau d'une certaine Geminie, qui y eſt nommée *Mater Sacrorum*, où

où l'on découvre quelques anciens rites des Funerailles. Cette Inſcription avoit été déterrée à Bezançon, ville de la Franche-Comté. L'Auteur de cette piece eſt *Jean Jaques Chifflet*, Médecin de Philippe IV. Roi d'Eſpagne. Il y a, après cela, une Diſſertation ſur les *Othons* de cuivre, par *Henri Thomas Chifflet*, fils du précedent. Ces médailles ne paſſent pas aujourdhui, pour être ſi rares, qu'elles le paſſoient autrefois, que l'on doutoit s'il y en avoit de veritables; & au fonds, elles ne ſervent pas de grande choſe à l'Hiſtoire. Enfin on voit un Ouvrage de *Claude Chifflet*, qui regarde les Médailles Anciennes, en géneral, & qui peut être utile à ceux qui veulent s'appliquer à cette Etude. Il étoit frere de *Jean Chifflet*, & mourut en M D LXXX.

XII. Le Traité, qui ſuit, eſt de *George Green*, & contient des remarques, ſur l'uſage que les Romains faiſoient de leurs Métairies, & de la maniere, dont elles étoient bâties. L'Auteur le publia à Leipſig, en MDCLXVII.

XIII. L'Auteur ſuivant eſt *Alde Manuce*, fils de Paul, & petit-fils d'Alde le plus fameux Imprimeur &

Libraire de ſon tems. Quoi que le Petit-fils n'ait nullement égalé l'érudition de ſon Pere, ſes Ouvrages ſont néanmoins eſtimez. Il y a ici treize Diſſertations de lui, en forme de Lettres, dont je me contenterai d'indiquer les matieres. Elles ſont tirées de ſes *Quæſita per Epiſtolam*; ouvrage qui fut imprimé à Veniſe, en M D LXXVII. 1. Il traite, dans la premiere, de la ville de Réate, de ſon territoire, & de la nation des Sabins. On croyoit que Réate avoit été bâtie, par un de ceux, qui avoient accompagné Hercule. On y nommoit ce Dieu *Sancus* ou *Sanctus*, comme on le fait voir par des paſſages des Anciens & par des Inſcriptions, & on l'y adoroit d'une maniere particuliere. 2. La ſeconde contient une énumeration des eaux, que l'on avoit conduites à Rome, par des Aqueducs, avec une dépenſe étonnante, & digne de la grandeur Romaine. 3. La troiſiéme eſt un Traité de la maniere d'intercaler des Anciens Romains, que l'on peut lire, avec fruit; quoi que les Chronologues plus récens aient traité de cette matiere, avec plus d'exactitude, lors qu'ils ont parlé de l'ancienne année Romaine, & des réformations, que Ju-

Jules Ceſar & Auguſte y firent. 4. La quatriéme eſt de la maniere de ſe mettre à table & de manger des anciens Romains. *Pierre Ciacconius* & *Fulvius Urſinus* ont traité depuis de ce ſujet, plus au long. 5. Dans la ſuivante, *Manuce* après avoir rapporté pluſieurs paſſages, qui font voir que *tempeſtiva convivia* étoient des repas, qui commençoient de trop bonne heure, & qui duroient trop long-tems, ſoupçonne qu'il faut lire par tout *intempeſtiva*; comme on le trouve, en certains endroits, dans quelques MSS. Il ſe trompe, comme les Savans en conviennent préſentement. Cela fait voir, pour le dire en paſſant, que l'Analogie ne l'emporte pas toûjours ſur l'uſage. Voyez *Saumaiſe* ſur le *Florien* de *Vopiſcus* & Mr. *Grævius* ſur le Livre de *Ciceron* de la Vieilleſſe. c. XIV. 6. La ſixiéme eſt des *Auſpices*, où il entreprend de montrer que les Auſpices des Augures & ceux des Magiſtrats étoient differens, en ſix choſes remarquables qu'il prouve en détail. 7. Il montre, dans la ſeptiéme, qu'il y avoit trois ſortes de robes, qu'on appelloit *Trabeæ*; l'une toute de pourpre, qui étoit conſacrée aux Dieux; la ſeconde de pourpre,

mêlée de blanc, qui étoit celle des Rois; la troiſiéme de pourpre & d'écarlate, qui étoit celle des Augures. 8. Il traite, dans la troiſiéme, des ſieges, qu'on nommoit *ſubſellia*, & dont les uns étoient pour les Juges, & les autres pour ceux qui plaidoient devant eux. 9. La neuviéme eſt de la difference, que les Latins mettoient entre les mots *Signum* & *Statua*; qu'il prétend devoir être diſtinguez, en ce qu'encore que ces deux choſes fuſſent de la même matiere, le mot *Signum* avoit une ſignification plus étendue; puis qu'il ſignifioit la reſſemblance d'un Dieu, d'un Homme & d'une Bête: au lieu que *Statua* ne ſe diſoit que de la reſſemblance des deux premiers; en ce que l'on nommoit *Statuæ* celles, qui étoient dans les places de la ville, ou dans d'autres lieux ouverts, publics & profanes: aulieu qu'on appelloit plûtôt *Signa* celles qui étoient dans les temples & dans les maiſons; & enfin en ce que l'on appelloit bien *Signa* les figures en bas relief, mais qu'on ne leur donnoit pas le nom de *Statuæ*. Pour s'aſſurer de la verité de cela, il faudroit examiner tous les paſſages des Auteurs de la bonne Latinité, où ces mots ſe trouvent; pour voir ſi les bons

Au-

Auteurs obſervent toujours, où aumoins le plus ſouvent, cette difference. 10. La dixiéme Diſſertation eſt de la difference qu'il y avoit entre les boucliers, que l'on nommoit, *parma*, *clypeus*, *ſcutum*, *pelta* & *ancile*. La *parma* étoit ronde & avoit trois pieds de diametre; le *clypeus* étoit auſſi rond au commencement, mais on le fit enſuite ovale, comme on le voit, par les colomnes Trajane & Antonine & ſon diametre étoit ſouvent moindre; le *ſcutum* étoit long & quarré, mais en ſorte qu'il étoit convexe, au milieu, ſelon ſa longueur. Pour ce qui eſt de la matiere, le *clypeus* étoit de cuivre, le *ſcutum* de bois, & la *parma* de cuir, ſi l'on en croit *Suidas*. La derniere étoit pour ceux qui étoient armez légerement, & les premieres ſortes de boucliers étoient pour les Légions. Les Cavaliers portoient auſſi un *ſcutum*, mais plus léger, que celui de l'Infanterie. La *pelta*, ou la *cetra*, (car c'eſt la même choſe) étoit auſſi un bouclier léger. L'*ancile* enfin étoit échancré des deux côtez, comme on le voit dans les médailles d'Antonin Pie. Ce bouclier étoit de cuivre. Il faut conſulter ſur tout cela *Juſte Lipſe*, dans ſon Ouvrage *de la Milice Romaine*.

11. On doit faire la même choſe, ſur les Centurions, qu'on nommoit *primi pili*, & qui ſont la matiere de la Diſſertation ſuivante. 12 & 13. Enſuite il traite des *Drachmes* & des *Seſterces*, & de leur valeur; ſur quoi il faut recourir à *Jean Frederic Gronovius*, dans ſon Ouvrage *de Pecunia Vetere*; & à *Pierre Gaſſendi*, dans ſon *Abacus Seſtertiorum*, qui eſt au V. Volume de ſes Oeuvres *in folio*, & à la fin de ſes remarques ſur le X. Livre de *Diogene Laërce*, en deux volumes *in folio*.

XIV. Le Traité ſuivant eſt de *Paul Jove*, qui étoit Médecin, & qui devint Evêque de Nocera. Il y eſt parlé des Poiſſons, que l'on mangeoit le plus, parmi les Romains, ce qui fait qu'il les nomme *Romani Piſces*. Il fit ce livre en M D XXIV. Il y décrit ces poiſſons & traite de leurs noms anciens & modernes. Il parle de leur bonté, des lieux, où l'on trouve les meilleurs de chaque eſpece, & quelquefois même il n'oublie pas la maniere de les aprêter. Ce Traité eſt plûtôt d'un Médecin, que d'un Antiquaire, quoi qu'il y ait auſſi des Antiquitez mêlées.

XV. On voit enſuite un Ouvrage

poſtume, de *Jean Baptiſte Doni*, Florentin, adreſſé à Urbain VIII. & dédié, par ſes fils, à la famille Barberine; où il traite de la maniere de rendre plus ſain l'air de *la Campagne de Rome*, qui eſt tout-à-fait mal-ſain en Eté. Quoique le principal deſſein & le fonds de cet Ouvrage regarde plûtôt l'état préſent de cette partie de l'Italie, qui eſt autour de Rome, & les moyens de la rendre ſaine; il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de choſes, qui concernent l'état ancien de ces lieux, la maniere dont ils étoient habitez, & la multitude de leurs villes, bourgs & villages; ce qui peut ſervir à entendre mieux les Anciens. Les fréquentes digreſſions, que l'Auteur y a inſerées, troublent un peu l'ordre qu'il s'eſt propoſé de ſuivre & font de la peine aux Lecteurs, qui ſouhaitent de venir inceſſamment au fait; mais cet inconvenient eſt ſuffiſamment contrebalancé, par l'utilité des connoiſſances qu'on en peut tirer. Pour en donner ici quelque idée, on parcourra légerement les principales matiéres, dont il y eſt traité.

On ſe plaint généralement de ce que ce païs-là eſt mal-ſain, & de ce qu'au lieu qu'ailleurs on va à la campagne, pen-

dant les chaleurs de l'Été & vers l'Automne ; pour ſe raffraichir, & pour ſe dégager des mauvaiſes exhalaiſons & de la fumée des villes : on eſt obligé de demeurer à Rome, dans le tems, où les autres ſortent des villes, pour prendre l'air des champs. Depuis le ſolſtice d'Eté, juſqu'à l'Équinoxe d'Automne, ou l'eſpace de trois mois, & même encore plus long-tems, l'air des environs de Rome eſt ſi mauvais; qu'on ne peut pas ſortir de ſes portes, pour aller dans le voiſinage & y paſſer la nuit, ſans hazarder ſa vie ; tant l'air y eſt mal-ſain, en ce tems-là ! Il n'eſt même pas ſûr de demeurer dans les *Vignes*, qui ſont dans Rome, pendant la nuit. Si l'on veut être en ſûreté, il faut aller juſqu'à *Tivoli*, à *Albano* & en quelques autres lieux, qui ſont en trop petit nombre, pour que tout le monde y puiſſe aller dans le beſoin. Il n'y a que quelques Metairies de Grans Seigneurs, où ils vont.

C'eſt pour cela, que la campagne, voiſine de Rome, eſt mal-cultivée, quoique fertile en elle même, & l'Ancien païs Latin preſque deſert, & cultivé plûtôt par des étrangers, ou des païſans des montagnes & du Royaume de Naples, que par des habitans du

du païs, qui ſont en trop petit nombre & peu accoûtumez au travail. Cependant l'Ancien *Latium* a été autrefois extraordinairement peuplé, puis qu'il a envoyé quantité de colonies de toutes parts, qu'il a fourni aux Romains des armées nombreuſes, pendant longues années & a conquis avec eux les meilleurs païs de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, autour de la Méditerranée, qui réunis enſemble formerent un vaſte Empire & qui n'en eut jamais de ſemblable; comme *Doni* le montre, dans la ſuite.

L'Auteur ne croit pas néanmoins qu'il y ait plus de maladies dans Rome, ni que l'on y vive moins longtems, qu'ailleurs. Il montre qu'à parler en géneral tous les quartiers de Rome, qui ſont environnez de plusieurs bâtimens, ou qui ſont les plus élevez, ou qui regardent le Septentrion & l'Orient, ou qui ſont les plus éloignez du Tibre, ſont les plus ſains; & qu'au contraire ceux qui ſont ſéparez des lieux les plus habitez, qui ſont bas, & particulierement dans les vallées, près du Tibre & expoſez au Midi, ou au Couchant, ſont les moins ſains. L'Auteur marque en détail les lieux de Rome, qui ſont dans l'une,

ou dans l'autre ſituation, & même ceux qui tiennent de l'une & de l'autre, & fait diverſes remarques là-deſſus.

Marſilio Cagnati, qui a écrit ſur cette matiere, a remarqué qu'entre l'année de la fondation de Rome CCXC juſqu'à l'an CCCCXC. *Tite-Live* dit qu'il y eut vint-deux fois la peſte dans Rome; quoi que les hommes fuſſent alors plus robuſtes, que la Ville fût bien bâtie, médiocrement peuplée, & la campagne beaucoup plus habitée, qu'elle ne l'eſt. Il n'arrive guére ailleurs, qu'on voye en un lieu dix fois la peſte, en un ſeul ſiecle. *Doni* répond à cela, que le mot de *peſte* eſt équivoque en Latin, & qu'il ſignifie auſſi bien les maladies épidemiques, de quelque ſorte qu'elles ſoient, que la *peſte* proprement dite; qui vient non de la diſpoſition des lieux, mais d'une corruption génerale de l'air: & que n'y ayant pas plus de peſte à Rome qu'ailleurs, comme l'Experience l'apprend, on doit entendre ce que *Tite-Live* dit, pour la plûpart du tems, de maladies épidemiques; telles qu'avoient été les maladies des années M DC XXII, & M DC XXVI. qui emporterent pluſieurs milliers de perſonnes dans Rome;

me ; & celles de l'année M DC XXIX. dans le quartier Léonien, qui firent auſſi mourir beaucoup de gens. D'ailleurs, en tems de peſte, les Anciens ne prenoient pas tant de précaution, que l'on fait aujourd'hui, ce qui rendoit la communication du mal plus générale, & plus prompte.

Doni montre que le ſol de la Rome moderne eſt plus égal, que celui de l'ancienne ; parce que les ruines des anciens bâtimens ont en partie comblé les vallées, & que même l'on a diminué quelquefois, à deſſein, la hauteur des Collines. Il croit, avec *Cagnati*, qu'à parler en géneral, l'air de la Rome d'aujourdhui eſt plus ſain, que celui de celle d'autrefois ; parce que les vallées ne ſont pas ſi profondes, & que les Anciens bâtimens étoient exceſſivement hauts, à cauſe du grand nombre des habitans. Mais il n'accorde pas au même, que les ruës d'aujourdhui ſoient mieux alignées, que les anciennes, ſur tout depuis l'incendie de Néron, qui les fit mieux aligner. Il ne convient pas, non plus, que les Anciens ne fiſſent pas aſſez de fenêtres à leurs maiſons ; quoi qu'il avouë que les fenêtres étoient ouvertes, à cauſe que les pierres *ſpéculaires*, dont on ſe

ſervoit, comme nous faiſons du verre, ne furent en uſage qu'aſſez tard.

Il juge que la quantité d'eaux, que les Aqueducs amenoient à Rome, pour l'uſage du Public, ne la rafraîchiſſoient pas tant en Eté, qu'elles la rendoient froide & humide en Hiver. Il convient néanmoins qu'elle l'étoit moins qu'aujourdhui ; parce qu'elle étoit mieux pavée, & qu'il y avoit plus de cloaques, pour écouler les eaux. Voilà en gros ce qu'il dit, de la ſituation de la ville de Rome.

Il ſe propoſe en ſuite de montrer 1. quel étoit autrefois le territoire de cette ville: 2. quelles ſont les cauſes, qui le rendent mal-ſain : 3. quels remedes on y pourroit apporter.

L'ancien *Latium* fut autrefois plus ou moins étendu, comme on le verra dans l'Auteur; mais il ne s'agit pas proprement de cela. Le païs malſain eſt preſque tout l'ancien *Latium*, la plaine du païs des *Volſques*, ce que le Pape a dans la Toſcane (que l'on nomme à préſent *le Patrimoine de St. Pierre*) & outre cela le païs le plus prochain des Sabins, principalement la plaine. Le long de la mer, ce païs s'étend depuis *Tarracina*, autrefois *Anxur*, juſqu'à cinquante milles à l'Occident.

cident. Toute la côte même de la Toſcane, excepté quelques endroits, eſt mal-ſaine. Il ne faut pas néanmoins entendre cela, comme ſi toute l'étendue, que l'on vient de marquer, l'étoit également. Il y a des lieux, qui ne le ſont pas, tant que les autres; mais l'Experience & le peu de bâtimens, qu'on y trouve, montrent qu'il n'y fait pas bon demeurer en Eté. Auſſi ceux qui demeurent à Rome, évitent de paſſer la nuit, hors de la ville, depuis le Solſtice d'Eté juſqu'à l'Equinoxe d'Automne, ou environ, comme on l'a dit; & les païſans même, quoi que robuſtes, s'en trouvent mal & cultivent tout ce territoire à la hâte, pour ſe retirer ailleurs, le plûtôt qu'il eſt poſſible. Le petit peuple de Rome y fait l'ouvrage le plus facile & retourne inceſſamment en ville; le reſte eſt compoſé des païſans des païs voiſins & ſur tout du Royaume de Naples & de la Toſcane, principalement des montagnes. On verra dans l'Auteur, en quoi conſiſte la culture de ces terres, qui n'eſt pas fort difficile.

Par occaſion, il parle de l'état ancien de ce païs, & montre au long qu'il étoit extraordinairement peuplé; en rapportant les noms des villes, ou des

des bourgs, qui y étoient. Il se sert pour cela non seulement de *Pline*, qui n'a pas été fort exact, dans son énumeration, comme il le fait voir; mais encore de *Tite-Live* & des *Inscriptions* anciennes, qui restent, dont l'Auteur avoit recueïlli un grand nombre, qui n'avoient pas encore été publiées de son tems. On y trouve divers noms de lieux, dont l'Antiquité, qui nous reste, ne fait aucune mention: comme il y en a beaucoup, dont la situation n'est pas assez connue. Mais on sait le nom de quantité de villes, qui étoient dans le païs mal-sain, dont il ne reste rien, ou qui sont tout à fait ruïnées, & desertes: au lieu qu'autrefois elles étoient peuplées & florissantes. On cherchera les preuves de tout cela, dans l'Auteur.

Il montre aussi que l'ancienne Rome, quoi qu'elle renfermât assez de terrain, ne contenoit pas tant de monde, que sa grandeur sembloit le promettre; à cause de la multitude de ses Temples, de ses Bains, de ses Cirques, de ses Théatres & Amphithéatres, de ses Naumachies, de ses Magazins, de ses Regards d'eaux, de ses Fontaines, de ses Réservoirs, de ses Basiliques, de ses Portiques, de ses

Janus,

Janus, de ſes Places publiques, des eſpaces vuides, des jardins, des champs, des vergers, des bois ſacrez aux Dieux, des rues qui environnoient ſes *îles*, ou amas de maiſons qui ſe touchoient, &c. Les Maiſons ayant été réduites par Auguſte à la hauteur de quatre-vints pieds, & par Neron à celle de ſoixante ; il faut avouër qu'il n'y a pas pû avoir à Rome pluſieurs millions d'ames, comme quelques Savans l'ont crû ; pourvû néanmoins, comme dit l'Auteur, qu'on ne ſuppoſe pas que le peuple Romain ſe mît auſſi à l'étroit, que le peuple de Paris le fait à préſent ; ce que l'état floriſſant de ces tems-là & la propreté des Italiens, comme il le croit, ne leur permettoit pas.

Lipſe, qui a le plus doctement & le plus judicieuſement écrit des Antiquitez Romaines, a cru qu'il y avoit dans Rome & dans les fauxbourgs quatre millions de perſonnes ; dont il pouvoit y avoir la moitié d'eſclaves. Mais *Doni* n'en convient pas ; parce que le *Cens* fait par Auguſte, lors qu'Agrippa fut ſon Collegue ; duquel *Cens* les autres ne different pas beaucoup, comme il paroît par le fameux monument d'Ancyre ; ne permet pas qu'on admet-

mette ce calcul. Dans ce *Cens*, il se trouva quatre millions soixante trois mille Citoyens Romains ; sans compter les femmes, les enfans & les Esclaves, dans tout l'Empire. Du tems d'Auguste, toute l'Italie n'avoit pas encore le droit de Bourgeoisie. Sous Claude, tems auquel plusieurs peuples avoient été admis à ce droit, on ne trouva qu'environ sept millions. Aujourd'hui que l'Italie est beaucoup moins peuplée, d'habiles gens ont jugé qu'il n'y a que neuf millions d'ames, en toute son étendue. Cela étant ainsi, l'Auteur juge qu'on peut croire que, du tems d'Auguste, il y avoit au moins dix-huit millions, d'ames en Italie ; si l'on pense qu'on peut ajoûter au nombre marqué dans le *Cens*, dont on a parlé, au moins six millions de femmes & d'enfans, & autant encore d'étrangers & d'esclaves ; dont il y avoit un très-grande nombre autrefois, comme *Lipse* l'a remarqué & comme on le peut recueuillir des Inscriptions anciennes, dont la plûpart sont d'Affranchis, ou de leur posterité.

Ce nombre-là ne paroîtra pas trop grand à ceux, qui auront bien consideré combien l'Italie étoit peuplée en

ce

ce tems-là ; mais il ſemblera trop petit à ceux qui croyent qu'il y avoit, dans Rome ſeule, quatre millions d'hommes d'un âge viril, qui étoient marquez dans le *Cens* ; puis qu'il eſt très-probable qu'il y avoit, pour le moins, autant de femmes & d'enfans, & un auſſi grand nombre d'eſclaves. Si l'on demande à l'Auteur combien il croit donc qu'il y avoit d'hommes, dans Rome ; il les réduit à un million, dans le meilleur tems, comme ſous Trajan & Hadrien ; & répond aux objections, qu'on peut faire contre cette penſée. Il montre encore que le voiſinage de Rome étoit plein de maiſons de campagne ; non ſeulement dans les anciens temps, mais même après celui des Lombards ; quoi que ce fût alors que les environs de Rome commencerent à être dépeuplez. L'Auteur fait voir que ces peuples firent plus de mal à Rome, que les Goths n'en avoient fait ; & que les François même, ſous Louïs II. petit-fils de Charlemagne, quoi qu'appellez par Serge II. Pape, ruinerent les environs de Rome. Mais les Saraſins, entre l'année M CCC. & M CCCC. y firent encore de plus grands ravages. Les guerres d'Italie acheverent d'apau-

d'apauvrir & de déſoler ce païs ; en ſorte qu'à la fin, il s'eſt trouvé le plus deſert de toute l'Italie. Il auroit pu ajoûter que le Gouvernement Eccleſiaſtique & le grand nombre de Prêtres & de Moines, qu'il y a, ſous la domination du Pape, ne ſont nullement propres à rétablir un païs dépeuplé & ruiné ; mais au contraire à empêcher qu'il ne ſe rétabliſſe jamais. Mais ce n'étoit pas là une choſe, que l'on pût écrire dans Rome, où l'Auteur vivoit.

Il revient enſuite à ſon ſujet principal, & fait voir que les Anciens avoient déja remarqué que bien des lieux du *Latium* étoient mal-ſains ; comme il le prouve, par pluſieurs témoignages. Mais il avouë que ce territoire ſemble avoir dégeneré préſentement. On ſe ſeroit attendu qu'il auroit dit ici d'où vient ce changement. Il n'a rien indiqué auparavant, à quoi on le puiſſe attribuer, & il ne le dit pas non plus aſſez diſtinctement, dans la ſuite. J'ai ouï dire à des Italiens, que cela venoit de ce qu'on avoit coupé, du tems de Sixte V. de grandes forêts, qui étoient du côté des marais qu'on nommoit *Pomptinæ paludes*, & qui arrêtoient les vents du Midi,

Midi, qui ſont mal-ſains. Je ne ſai i le fait eſt bien aſſuré, mais il eſt certain, comme *Pline* nous l'apprend, Liv. II. c. 47. qu'une partie du tems, auquel on ne peut pas demeurer dans a Campagne de Rome, les vents du Midi ſoufflent. On pourroit peutêtre joûter à cela 1. que la fréquence des eux, qui ſe font en un païs fort haité, peut ſervir à diminuer l'humidié des vapeurs de la nuit : 2. que la erre, qui n'eſt pas aſſez cultivée, ſe harge de ces vapeurs bien davantage, ue celle qu'on remuë ſouvent, qui e deſſeche étant plus expoſée à l'air : . que les maiſons fréquentes rompent le cours des vents mal-ſains. Si es raiſons peuvent avoir lieu, ce que ôtre Auteur a rapporté ci-deſſus de diminution des habitans de la Campagne de Rome, ſervira à ſoudre le robleme propoſé ; & même on comrendra, par-là, pourquoi dans Rone les lieux les plus habitez, comme l'a remarqué, ſont les plus ſains & ourquoi la campagne eſt plus dangeeuſe, entre le Solſtice d'Eté & l'Equioxe d'Automne, que la ville. Mais 'eſt de quoi les habiles gens de ce aïs-là peuvent mieux juger, que peronne.

Nôtre

Nôtre Auteur paſſe en ſuite aux Vents & remarque fort bien, qu'ils ſont, en grande partie, cauſe du bon, ou du mauvais air des lieux, où ils ſoufflent ſouvent. Ils ſont même cauſe de la difference des naturels, que l'on voit entre les Nations; comme l'Auteur le fait voir, par des exemples. On ne peut pas s'arrêter à ce détail. Une ſeconde choſe, qui rend certains lieux mal ſains, ce ſont les vapeurs & les exhalaiſons des marais, que l'on y trouve. Telles ſont celles des marais *Pomptins*, qui ont toujours cauſé des maladies en Eté. C'eſt pour la même raiſon que la côte maritime de l'Iſtrie, juſqu'à Ravenne & celle de la Toſcane & du païs Latin ſont mal-ſaines. *Doni* parcourt auſſi diverſes villes Epiſcopales d'Italie, qui ſont mal-ſaines, ou que les Evêques diſent être telles, pour avoir un prétexte, de n'y point réſider.

Pour connoître ſi un lieu eſt mal-ſain, ou non, on doit examiner ſi les hommes y vivent peu, ou long-tems. Il eſt viſible, que, ſi l'on y vit communément plus long-tems qu'ailleurs, on doit compter ces lieux-là, parmi ceux qui ſont ſains; &, au contraire, ſi la vie y eſt ordinairement

plus

plus courte. Une ſeconde marque de la bonne temperature de l'air, c'eſt la fertilité des femmes. Une troiſiéme c'eſt lors que les corps des Hommes ſont bien faits, & robuſtes & que celui des Femmes a de l'embonpoint & de la délicateſſe. Mais la beauté de ces dernieres marque un air temperé, comme en Angleterre. Au contraire, les corps laids & malfaits marquent l'intemperie de l'air, comme l'Auteur le fait voir, par beaucoup d'exemples. On ne voit auſſi, dans les lieux mal-ſains, que peu d'oiſeaux, parce que, vivant en l'air, ils fuyent celui qui eſt infecté. On y voit au contraire beaucoup d'inſectes, que l'on croit communément naître de la corruption. Dans les environs de Rome, on voit beaucoup de crapaux & de ſerpens.

Doni vient enfin aux cauſes les plus connues de la corruption de l'air. La premiere ſont les vents chauds & humides, comme le ſont ceux qui viennent du Midi ſur les côtes d'Italie, & particulierement ſur celles du païs Latin; ſur quoi l'Auteur fait diverſes remarques, que l'on ne peut pas rapporter ici. Ce qui rend ces vents plus mal-ſains, en ce lieu là, c'eſt qu'ils ſouf-

ſoufflent au gros de l'Été, ce qui fait qu'ils ſont encore plus chauds.

La ſeconde cauſe du mauvais air ſont les marais trop fréquens, tels qu'on en remarque dans ce même païs là; ſur quoi il parle de nouveau des marais *Pomptins*, * qui ont environ trente milles de longueur, & huit de largeur & auxquels il en ajoûte pluſieurs autres, comme on le verra dans l'Original.

Il croit que l'on doit joindre aux marais, les ſalines, les forêts & les eaux médicinales; qui ſont, ſelon lui une troiſiéme cauſe de l'infection de l'air. Un ancien Médecin, nommé *Anthylle*, dit, dans *Oribaſe*, que les païs ſalez & humides jettent des exhalaiſons mal-ſaines, & *Strabon* attribue le mauvais air de la Sardagne aux ſalines qui y ſont. Il y en a encore aujourd'hui près d'Oſtie, & il y en avoit autrefois près du port d'Auguſte. Les forêts retiennent l'humilité des vents mal-ſains, & la conſervent par leur ombre. Elles empêchent auſſi, que les vents frais, qui viennent des montagnes, ne puiſſent nettoyer ces lieux, des mauvaiſes exhalaiſons, qui s'y arrêtent. Il y a autour de Viterbe des eaux

* *Column.* 977.

eaux ſouffrées, que l'on évite avec ſoin. *Vitruve* parle auſſi de ſemblables eaux, qui étoient autour de la ville d'Ardée. Quoi que les vapeurs, qui en ſortent, ne ſoient pas nuiſibles par tout, comme elles ne le ſont pas en effet autour de Pouzoles; elles deviennent nuiſibles mêlées avec un air, qui d'ailleurs n'eſt pas ſain, en ſe joignant avec d'autres. L'Auteur confirme cela, par un accident arrivé à Florence, où il perit des gens, pour avoir voulu deſcendre dans un puis, ou l'on avoit jetté des ordures; par les vapeurs infectées, qui en ſortoient. Une quatriéme cauſe de l'infection de l'air eſt l'eau de la mer, là où le rivage eſt bas, en ſorte que cette eau y demeure ſans mouvement, de même que dans un étang; comme on le fait voir, par l'examen des differentes plages d'Italie. Où le rivage eſt élevé, l'air eſt ſain; & où il eſt bas, l'air eſt mal-ſain, comme ſur les côtes de l'Etat Eccleſiaſtique. La ſituation des montagnes, qui ſont au Nord, rangées comme en forme de théatre, en ſorte qu'elles arrêtent les Vents ſains du Nord, qui n'entrent pas dans la plaine, y retiennent ceux du Sud, qui y cauſent des maladies. Il remarque que la partie méridionale

de la Sardagne, qui eſt fort mal-ſaine, reſſemble fort au territoire, qui eſt autour de Rome; & qu'au contraire les environs du Po ſont tout autrement diſpoſez, &, à cauſe de cela, beaucoup plus ſains. Il le confirme encore, par des exemples de quelques autres lieux, auxquels je ne m'arrêterai pas.

La cinquiéme cauſe du mauvais air des environs de Rome, c'eſt que ce ſont des plaines, où il y a même des endroits creux, ou l'air gâté demeure; ſans en pouvoir être chaſſé, par les vents du Nord.

La ſixiéme c'eſt que les chaleurs de l'Eté ſont exceſſives, & d'autant plus dangereuſes, que les nuits ſont froides & humides. C'eſt ce qui fait qu'il y a ſouvent de grands tonerres, dont la fréquence engagea autrefois les peuples d'Etrurie à en tirer des préſages & à former même un art, de ces vaines obſervations.

D'autres ont encore cru qu'on pouvoit regarder, comme une ſeptiéme raiſon, les mauvaiſes eaux qu'il y a en pluſieurs endroits de l'Etat Eccleſiaſtique; & les vapeurs, qui s'exhalent même, comme ils le prétendent, des terres ſêches. Mais, ſelon la remarque de *Doni*, il ne manque pas de bon-

bonne eau, même dans les lieux mal-
ains, & il ne s'exhale pas beaucoup de
articules des lieux, où il n'y a ni ma-
ais, ni lieux boüeux, ni cavernes
uantes ; comme ſont celles, qu'on
ppelle *Charonii Specus.* Il fait enco-
e quelques remarques ſur ces ſortes
le choſes & ſur quelques autres, que
'on lira dans l'Original, avec plaiſir.

Il croit que le territoire, qui eſt au
our de Rome, n'eſt ni des plus ſains,
i des plus mal-ſains, & il cherche,
près-cela, les moyens de le rendre
lus ſain. Le premier eſt de deſſecher,
u moins en partie, les marais *Pomp-*
ns; comme cela a été fait autrefois.
L'an DXCI. de Rome *Cornelius Ce-*
begus le fit; comme il paroît, par
abregé de *Tite-Live.* Jules-Ceſar l'en-
reprit auſſi, ou au moins avoit réſo-
u de le faire; comme *Plutarque* &
uëtone le témoignent. Auguſte, com-
ne il ſemble, en vint à bout en partie.
Trajan fit un Chemin pavé, au
avers de ce marais. Théodoric, Roi
es Goths, quelques ſiecles après fit
creuſer les foſſez, par leſquels l'eau
écouloit & qui s'étoient remplis, par
tems. C'eſt ce que *Caſſiodore* té-
oigne & que l'on prouve, par une
ſcription de ce tems-là, trouvée à

Tarracine, que l'Auteur rapporte. Depuis, Nicolas V. & Sixte V. Papes ont de nouveau rouvert les canaux, par où l'eau des marais se déchargeoit; mais ni eux, ni les autres entrepreneurs plus anciens qu'eux, ne les ont entierement desséchez, comme *Doni* le montre. C'est peut-être une chose impossible, à cause des Sources qui y sont & qu'on ne sauroit ni boucher, ni épuiser.

Aussi nôtre Auteur croit-il qu'il n'est pas nécessaire de dessecher entierement l'eau de ces marais, mais seulement celle qui venant de sources n'a point d'issue, ou que les pluyes augmentent, ou que les rivieres, qui regorgent trop loin de leurs lits, assemblent & laissent dans les lieux creux. Il dit encore que si cela ne réussit pas à Sixte V. cela vint de ce qu'il fut trompé, par les entrepreneurs; qui laisserent de l'eau en quelques endroits qu'ils auroient pu & du dessecher pour profiter de la pêche qu'on pourroit faire, en vendant le poisson ou le droit de le prendre. Les mêmes entrepreneurs voulurent, au contraire, dessecher des endroits qui ne pouvoient pas l'être, & qu'il auroit seulement fallu rafraichir, en y faisant

pa

paſſer l'eau de quelques rivieres. On ne ſauroit juger de cela, que par une exacte inſpection des lieux.

Doni voudroit, en ſecond lieu, que l'on coupât, ou au moins que l'on éclaircît les forêts, qui ſont ſur le bord de la mer, & qui retiennent, comme on l'a déja remarqué, les vapeurs, par leur épaiſſeur, ce qui entretient des bouës & des creux pleins d'eau.

Cela étant achevé, il voudroit que l'on y batît des maiſons aux habitans, que l'on y enverroit, & que l'on employât d'habiles Architectes, qui les bâtiſſent, en ſorte que ces habitations fuſſent ſaines; & c'eſt ce que *Varron*, dont on produit un grand paſſage, a fort bien rémarqué qu'il falloit obſerver, avec ſoin, en bâtiſſant les maiſons de campagne. Il faut auſſi choiſir la ſituation, propre à cela; telle qu'eſt celle des lieux élevez, que les Anciens avoient conſtamment préferée, pour cela, aux lieux bas, dans le *Latium*. Il faut auſſi éloigner de la Mer ces habitations, autant qu'il eſt poſſible.

L'Auteur demande s'il vaut mieux bâtir des Métairies, répanduës en divers lieux, ou des villages, où elles ſe touchent, & il eſt pour le dernier.

Mais il dit qu'auparavant, il faudroit bâtir une ville maritime, dans un lieu commode. Il fait plusieurs bonnes remarques, sur la maniere, dont elle devroit être faite, sur ses fortifications, sur ses habitans &c. Il donne même un plan de la ville, qu'il voudroit qu'on bâtit & de ses remparts, que l'on verra dans l'Original. Il veut encore que l'on fasse la muraille des Cours plus haute du côté du Midi & que l'on place aussi les portes & les fenêtres d'un autre côté, ou au moins que si l'on ne peut pas, on fasse en sorte que les vents de Sud passent à travers, sans s'y arrêter. On doit encore, selon lui, faire les maisons champêtres les plus hautes qu'il se pourra, afin qu'elles jouïssent d'un meilleur air, par le haut. Il seroit d'avis que sur les remparts de la ville, on ne plantât pas indifferemment toutes sortes d'arbres, mais des lauriers, dont l'ombre & l'odeur sont plus saines, que celles des autres arbres.

Il vient ensuite aux eaux, que l'on devroit tâcher d'avoir les meilleures & les plus saines, dans Rome, qu'il se pourroit; ce que l'on pourroit effectuer, si l'on cherchoit les restes des anciens Aqueducs, qui conduiroient aux

aux ſources, d'où ils étoient tirez. Il parcourt ici les eaux qui ſe trouvent dans le *Latium*, juge de leur qualité, & fait voir les ſoins & les dépenſes, que les Anciens faiſoient, afin que les Villes fuſſent pourvues de bonne eau.

Doni propoſe encore de faire de hautes digues, là où le rivage eſt le plus bas, comme il y en a en Hollande; mais il veut que l'on differe cet expedient, juſqu'à ce que le païs ſoit bien peuplé & que les païſans puiſſent eux-mêmes faire ce travail. C'eſt apparemment ce qui n'arrivera jamais; & quand il y auroit plus d'habitans, qu'il n'y en avoit autrefois; on ne ſuivroit pas néanmoins ſon conſeil, parce qu'il n'eſt par ſûr que ces digues ſerviſſent de rien, pour arrêter les vens chauds. En Hollande, les digues n'empêchent point que les vents d'Oueſt n'y ſouffient violemment & n'en purifieroient pas l'air, ſi ces vents étoient mal-ſains. Il propoſe encore quelques autres moyens de moindre importance, qu'on lira dans l'Auteur, auſſi bien que ce qu'il dit du choix des habitans & de la maniere de vivre, qu'il faudroit qu'ils obſervaſſent.

XVI. On voit enſuite deux Au-

teurs, qui ont traité des Antiquitez de la ville de Nimes, où il y a encore de beaux reſtes de la magnificence des Romains, & quantité d'Inſcriptions anciennes; ſans parler des Médailles, qu'on a trouvées & qu'on trouve tous les jours en terre, dans ſon territoire.

Le premier de ces Auteurs eſt *Gaillard Guiran*, Conſeiller au Préſidial de Nimes & au Parlement d'Orange. On publia en M DC LVII. pour la ſeconde fois, cette Diſſertation touchant deux Médailles de Nimes, beaucoup plus correcte & plus augmentée. C'eſt l'Edition, que l'on a ſuivie en celle-ci. La premiere de ces Médailles contient d'eux têtes, tournées l'une d'un côté, l'autre de l'autre, & couronnées l'une de laurier & lautre d'une couronne navale. Au deſſus il y a IMP. aux deux côtez P.P. & deſſous DIVI F. Au revers, on voit une palme d'où pend d'un côté une couronne de laurier, & de l'autre, il y a des *lemniſques*, ou de petits rubans, qui y ſont attachez. A gauche de la palme il y a COL. & à droite NEM.

Après avoir rapporté les differents ſentimens de divers Auteurs, ſur cet-

cette Médaille, *Guiran* s'arrête, avec raiſon, à celui, par lequel on ſuppoſe que cette Médaille a été frappée en l'honneur d'Auguſte, lors qu'il eut ſoumis l'Egypte. La tête couronnée de laurier, eſt celle de cet Empereur; & l'autre, qui a une couronne navale, eſt celle d'Agrippa, ſon Favori & depuis ſon Gendre. La légende eſt *Imperator Divi* (Cæſaris) *filius Pater Patriæ.* Pour le revers, c'eſt le ſymbole de l'Egypte attaché à une palme; ce qui marque clairement la ſoumiſſion de ce païs-là, & ſa réduction en forme de Province Romaine. La palme, la couronne & les *lemniſques* ſont auſſi des ſymboles de la victoire. COL. NEM. ne peut être que *Colonia Nemauſus*, comme cette ville eſt nommée en d'autres médailles, & dans quantité d'inſcriptions, qui ſe trouvent encore dans ſon Territoire. *Guiran* fait un commentaire exact ſur cette Médaille, & tout ce qu'on y voit. Il y produit diverſes Inſcriptions de Nimes, & il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût publié toutes celles qu'il avoit ramaſſées. On s'étoit étrangement trompé, dans l'explication des figures du revers de cette Médaille à Nimes, ſous François I. Comme on les voyoit

yoit auſſi ſur l'Amphitheatre, dont il y a de beaux reſtes, en cette ville; on crut que c'étoient là les anciennes armoiries de la ville. Ainſi ceux de Nimes s'adreſſerent au Roi, en M D XXXV. pour le prier qu'au lieu du Taureau d'Or, en champ de Gueule, qu'il leur avoit donné en M D XVI. pour armoiries, il leur permît de prendre le revers de cette Médaille, que l'on expliquoit *Coluber Nemauſenſis.* La Patente du Roi portoit que le Roi avoit vû *ſur le revers de pluſieurs antiques Médailles, à demi relief, figuré le dit coleuvre, ſans aîles, à quatre pieds, paſſant enchainé à une palme.* Il eſt étonnant que ceux, qui dreſſerent cette Patente, cruſſent que les Couleuvres euſſent des pieds, comme les Crocodiles, & peut-être même *des aîles*; au moins il ſemble que le Roi remarque, comme une ſingularité, que *ce Coleuvre* (c'eſt ainſi qu'il parle) n'eût point d'ailes. Apparemment ils prenoient *le Coleuvre*, pour un Dragon.

L'autre Médaille fait voir d'un côté la tête d'un homme, avec un caſque, & de l'autre une femme debout, appuyée ſur un bâton, & tenant à la main un petit plat; d'où elle ſemble pré-

préſenter à manger à deux ſerpents. A côté, il y a NEM. COL. *Triſtan* a cru que la tête étoit celle de *Nemauſus*; que l'on dit avoir été l'un des compagnons des voyages d'Hercule, & le premier fondateur de Nimes. Mais *Guiran* n'a pas de l'inclination, pour ce Heros fabuleux, il aime mieux croire que c'eſt la tête de Mars. Pour la femme, c'eſt la Deeſſe *Hygiée*, ou la *Santé*, fille d'Eſculape; qui paroit, en pluſieurs Medailles, accompagnée du ſerpent conſacré à ſon Pere. Il y en avoit autrefois une fort belle ſtatue à Nimes, dont l'Auteur donne la figure; qui eſt d'autant plus remarquable, que l'Original a été depuis mutilé en le tranſportant ailleurs. *Guiran* avoit deſſein de publier *les Antiquitez de Nimes*, en trois volumes, dont le premier devoit contenir l'Hiſtoire de cette Ville, avec ſa deſcription & celles des Antiquitez qu'on y trouve; le ſecond les Inſcriptions qu'on y avoit déterrées de ſon tems & qui étoient au nombre de DXXV. & le troiſiéme devoit traiter des Médailles en général, & en particulier de celles, que l'on avoit trouvées autour de Nimes. On pourra voir, dans la Préface de Mr. de *Sallengre*, une Inſcription dé-

terrée en ce païs-là, l'an MDCCX. qui eſt une inſcription ſépulcrale d'un certain *Vibius Licinianus*, avec des vers Grecs au deſſous.

La ſeconde piece, touchant les Antiquitez de Nimes, eſt d'un bon Suiſſe, nommé *Jacob Greſſer*, qui la publia en M DC VI. Il dit, dans le titre, qu'outre la magnificence des Romains, on y trouvera l'explication de divers rites. Elle eſt pleine d'Inſcriptions, mais il n'en avoit pas, à beaucoup près, tant que *Guiran*. D'ailleurs les belles Lettres n'étoient pas ſon fort.

XVII. On voit, après cela, une Diſſertation de l'Ordre Equeſtre des Romains, par *Chriſtian Guillaume Eyben*, tiré des recueuils de ſon Pere; qui avoit lû divers Modernes, qui avoient parlé de cette matiere, auxquels il avoit ajouté ce qu'il avoit pu remarquer des Anciens, ſur ce même ſujet. Elle parut à Strasbourg *in folio* en M DC LXXXIV. Ceux qui ne ſont pas inſtruits de la matiere pourront, en peu de tems, s'en former une idée, ſur cette Diſſertation; & s'ils ont beſoin de plus d'éclairciſſemens, ils apprendront par ſes citations, où ils en doivent chercher.

XVIII. La piéce ſuivante eſt un Ou-

Ouvrage de *Jean Servilius*, qui parut à Lubec en M DC. des Ouvrages admirables de l'Antiquité, des richeſſes des Anciens, & des grandes choſes faites, tant en Paix, qu'en Guerre. L'Auteur ne s'arrête pas aux Romains, mais raiſonne ſur tout ce qu'il a cru devoir choiſir dans l'Antiquité de merveilleux, & étale autant qu'il peut ſon éloquence. Il n'approche en rien des habiles Italiens, François & autres, qui ont aquis de la réputation, en écrivant ſur l'Antiquité. Perſonne ne ſe ſeroit plaint, ſi on l'avoit laiſſé dans ſon obſcurité.

XIX. Enfin ce Volume finit, par quatre Diſſertations de *Philippe Louis Hanneken*, intitulées du ſoin Domeſtique des Romains. Elles parurent la premiere fois à *Gieſſen*, en M DC LXIX. L'Auteur étoit encore fort jeune, & l'on pouvoit eſperer que s'il avoit continué de cultiver les Belles-Lettres, il y auroit bien réuſſi: mais il s'appliqua à la Théologie, ſcience plus fructueuſe que la précedente. On peut dire de cet Ouvrage ce qu'on a dit de celui d'*Eiben*, que c'eſt un recueuïl tiré principalement des Modernes; mais qui ne laiſſe pas d'être utile à la Jeuneſſe, & d'indiquer ceux, dans les E-

crits desquels on peut s'instruire des choses, plus à fonds.

La premiere Dissertation traite du Mariage, & de tout ce qui le regarde, selon l'usage des anciens Romains; des devoirs des gens mariez & sur tout des Maris, & des habits, tant des hommes, que des femmes. La seconde regarde les Esclaves, les Repas, & les habits des Esclaves. La troisiéme contient les devoirs des Peres & des Meres & ceux des Enfans, & parle de l'honneur qu'il y avoit d'avoir une nombreuse famille, & des habits des Enfans. La derniere concerne l'Agriculture, les richesses des Romains, & le *Cens*, ou le dénombrement, que l'on faisoit des Citoyens, & de ce qui le regarde.

On a joint à la fin deux Index, l'un des Auteurs Anciens & Modernes qui sont citez, corrigez, expliquez, défendus, louëz, censurez, réfutez; & l'autre des Matieres. Le premier de ces Index n'étoit pas moins nécessaire, que l'autre; car on est bien aise de voir quels Auteurs Anciens sont expliquez ou corrigez, & ceux qui les publient de nouveau se servent utilement de ces Index.

J'apprends que ce Volume se vend

assez

assez bien, & que l'on se fait un plaisir de le joindre au Thrésor de Mr. *Grævius*. Si tout n'y est pas également précieux, il ne laisse pas d'y avoir à prófiter par tout, sur tout pour la Jeunesse ; pour laquelle se font ces recueuïls, plûtôt que pour les gens consommez dans les Belles Lettres, & à qui toute l'Antiquité est counue. Les thrésors même des pierres précieuses ne sont pas composez seulement de Diamans, ou d'autres Pierres du premier rang. On en voit de médiocres parmi, & elles servent à relever la beauté des autres. Je m'imagine néanmoins, que l'Editeur aura, dans la suite, égard aux avis, que j'ai mis au commencement de cet Extrait. Peu de Volumes & composez de pieces choisies se vendront mieux, que si l'on en faisoit trop, & qu'on les grossît de pieces, que les Connoisseurs n'acheteroient pas, s'ils les trouvoient à vendre à part.

ARTICLE II.

ARISTARCHUS ANTI-BENTLEIANUS *quadraginta sex* BENTLEII *errores super* Q. HORATII FLAC-

FLACCI *Odarum Libro I. ſpiſſos nonnullos & erubeſcendos ; Item per Notas univerſas in Latinitate lapſus fœdiſſimos nonaginta oſtendens. Auctore* RICHARDO JOHNSON, *Ludimagiſtro Nottinghamienſe.* A Nottingham. M DCC XVII. in 8. en deux parties, dont la premiere a 132. pagg. & la ſeconde 118.

MR. JOHNSON, Régent d'une Ecole Latine, à Nottingham en Angleterre, s'étoit déja fait connoître par un Ouvrage Anglois, où il a fait paroître ſon habileté, par rapport à la Grammaire Latine. Il eſt intitulé *Commentaires Grammaticaux, ou Apparat à une Grammaire Nationale*, (c'eſt-à dire, dont la Nation Angloiſe devroit ſe ſervir) *par voie de remarques ſur les fauſſetez, obſcuritez, ſuperfluitez & défauts du Syſteme de* Lilly, *qui eſt à preſent en uſage ; où l'on corrige pluſieurs erreurs des plus excellens Grammairiens Anciens & Modernes, comme de* Sanctius, *de* Scioppius, *de* Voſſius, *de* Mrs. de Port-Royal &c. *& où l'on ſupplée à ce qui leur manque. Avec un Index Alphabetique des mots & des matieres, néceſſaire aux Ecoles (comme un Commentaire ſur la préſente Grammaire) & à ceux*

à ceux qui veulent parvenir à la veritable connoiſſance de la Langue Latine, *par* Richard Johnſon, *Maître aux Arts & préſentement Régent dans l'Ecole franche de Nottingham.* Cet Ouvrage a paru en M DCC VI. mais je ne l'ai pas vû. Il en a encore fait un autre, qui doit bien-tôt paroître, & dont le Titre eſt : *Noctes Nottinghamicæ*, *ou objections faites en courant*, *contre la Syntaxe & la Grammaire commune*, *dans la vûë d'en obtenir une meilleure* ; *qui pourront en attendant ſervir aux Ecoles.* J'ai ouï parler de ces Livres, avec eſtime, & celui-ci peut faire croire que les loüanges, qu'on leur donne, ne ſont pas mal fondées.

Mr. *Johnſon* répond dans ſa Préface à ceux, qui mépriſent *la Critique*, ou la Science d'interpreter les Anciens, comme une Science peu utile ; plûtôt parce qu'elle eſt trop difficile pour eux, que parce qu'elle eſt en effet mépriſable. Il témoigne qu'il entreprend en cet Ouvrage, de détromper ceux qui ont trop d'eſtime, pour les remarques de Mr. *Bentley*, Docteur en Théologie, ſur *Horace* ; parce que cet Auteur, ſelon Mr. *Johnſon*, y ſuppoſe des choſes fauſſes, touchant la ſignification

fication des mots, & touchant leur conſtruction; fauſſetez qu'on peut découvrir, par *Horace* même, ſur lequel il a travaillé; parce qu'il qu'il ne diſtingue pas bien les Modes & les Tems, ſans quoi on ne doit faire aucun cas d'un Interprete; enfin parce que, manque de jugement, il déprave le ſens & le rend impertinent. Mr. *Johnſon* s'étoit attendu que quelques-uns des adverſaires de Mr. *Bentley* auroient relevé ces fautes, ſur tout parmi ceux qui enſeignent le Latin à la Jeuneſſe. Mais comme il a vu que perſonne ne ſe mettoit ſur les rangs, il a cru devoir ſe charger de cette peine. Il avoit deſſein d'examiner tout le Commentaire du nouvel Interprete d'*Horace*, d'en réfuter tous les endroits qu'il jugeoit dignes de cenſure, & de donner le tout à la fois. De grandes incommoditez, qui lui ſont ſurvenuës, l'en ont empêché. Ainſi il s'eſt contenté de parcourir le I. Livre des Odes, où il a trouvé, ſelon ſon compte, *quarante ſix* fautes, dans l'interpretation des mots, ou du ſens d'*Horace* & d'autres Auteurs, ou dans des corrections qu'il donne pour ſûres, & qui ſont fauſſes. Il aſſure qu'on en trouveroit bien davantage, dans la ſuite; ſi on l'examinoit, avec la même exactitude. Quoi

Quoi qu'il blâme fort les injures, que les Critiques ſe diſent les uns les autres, & qu'il les croye indignes d'un honête homme; il n'a pas néanmoins cru devoir s'en abſtenir, en écrivant contre Mr. *Bentley*; comme il l'auroit fait, ſi ce Théologien avoit parlé de ſoi-même, avec modeſtie, & des autres avec civilité; s'il avoit cité fidelement les Livres, dont il employe des autoritez; ſi, par une lecture négligente des Anciens, il n'avoit pas avancé des choſes, pour aſſurées, qui ne le ſont point; & ſi, comme le devoit faire un bon Interprete, il n'avoit rien décidé, qu'après avoir tout bien conſideré. S'il en avoit uſé ainſi, Mr. *Johnſon* lui auroit, dit-il, pardonné facilement le reſte; mais nôtre Auteur ſoûtient qu'il a fait tout le contraire. Pour faire voir aux Lecteurs que l'Interprete d'*Horace* ne parle de lui-même qu'avec éloge, & des autres qu'en termes mépriſans; Mr. *Johnſon* a mis, à la fin de la Préface, les endroits où Mr. *Bentley* paroît ſe louër, & enſuite ceux où il mépriſe de Savans hommes & parle même avec indignation des bévuës, qu'il leur reproche, comme ſi c'étoient des crimes; ſans oublier les menaces qu'il fait

fait à ceux, qui n'approuveront pas ſes ſentimens. A prendre à la lettre ſes expreſſions, il ſemblera que ces reproches ne ſont pas trop mal fondez. Suppoſé que cela ſoit, ce que l'on laiſſe décider aux Lecteurs, Mr. *Bentley* ne pourra pas beaucoup ſe plaindre. *Ab alio exſpectes alteri quod feceris.* C'eſt une maxime à laquelle non ſeulement les Particuliers & les Grammairiens, mais encore les Rois ſont ſujets. Si l'on fait réflexion ſur une choſe ſi juſte, le moins, qu'on puiſſe faire, c'eſt de ſe corriger ſans bruit; mais ce ſeroit donner un exemple plus édifiant, que d'avouër que l'on a eu tort, quand on eſt convaincu qu'on a violé l'honêteté & la juſtice, & de réparer les injures, autant qu'il eſt poſſible. Autrement châcun de ceux, que l'on a offenſez injuſtement, aura raiſon de faire reſſouvenir les aggreſſeurs de ce vers de *Terence*:

Si mihi pergit quæ vult dicere, ea quæ non vult audiet.

Cela ſoit dit en géneral, à l'occaſion de cettte diſpute, ſans en faire application à perſonne. Ceux qui ont beſoin de cette leçon ſe la feront, s'il leur plait, à eux mêmes.

I. Mais

I. MAIS il faut donner quelques exemples des cenſures de Mr. *Johnſon*. Il reprend Mr. *Bentley* de ce qu'il ſe plaint, qu'on fait faire un raiſonnement à *Horace*, ſelon le ſentiment de ceux qui expliquent les premiers vers de la I. Ode autrement que lui, qui eſt tout à fait froid ; puis qu'on fait dire à ce Poëte que rien ne ſauroit obliger des gens parvenus aux premieres charges de la République Romaine, & qui étoient très-riches, de devenir marchands, & de s'expoſer à des navigations dangereuſes. Mr. *Johnſon* ſoûtient que, ſelon cette penſée, il ne s'agit ni de ceux qui étoient riches, ni de ceux qui étoient parvenus aux premiers honneurs. L'homme que la troupe des Romains changeans s'efforce d'élever aux trois honneurs, *certat tergeminis tollere honoribus*, n'eſt ni néceſſairement riche, puis qu'il y avoit des gens ruinez qui y aſpiroient, ni en poſſeſſion des premieres dignitez. *Tergemini honores* peuvent être la *Queſture*, *le Tribunat du Peuple* & l'*Edilité*; auſſi bien que la *Préture*, le *Conſulat*, & la *Cenſure*. *Trigeminus* ne ſignifie nulle part *ſummus*, comme Mr. *Johnſon* le fait voir, mais ſeulement trois; & *certat tollere* ne marque pas

pas que le Peuple Romain eût actuellement élevé celui, dont il eſt queſtion, aux honneurs qu'il prétendoit; mais qu'il tâchoit de l'y élever, ce qui ne pouvoit être fait tout d'un coup, & qui pouvoit même manquer, à cauſe de l'humeur changeante du Peuple.

Mr. *Bentley* veut qu'on liſe *palmáque nobilis terrarum dominos evehere ad Deos*; mais ſi cela eſt, il n'y a rien d'extraordinaire à dire : *ſunt quos juvat palma nobilis evehere ad Deos*. Cette expreſſion eſt tout à fait languiſſante. Une choſe, qui pouvoit élever juſqu'aux Dieux, faiſoit un effet ſur l'eſprit tout autre, que celui qu'on peut exprimer par le verbe *juvat*. L'Interprete d'*Horace* ſe moque de ceux, qui font dire à ce Poëte que des gens très-riches ſe trouvent bien de ne naviguer pas. Qu'y a-t-il là, dit-il, de ſi ſurprenant ? Cependant il fait lui-même dire à Horace :

Illum (juvat) *ſi proprio condidit horreo*
Quidquid de Libycis verritur arcis.

Ne peut-on pas dire : qu'y a-t-il là de ſi étrange, qu'un homme ſoit bien aiſe

ſe d'avoir de ſi grandes richeſſes? Mr. *Johnſon* entend au reſte ces mots en ce ſens: s'il tire autant de bled de ſes terres, à proportion de leur grandeur, qu'on en tire d'une égale étendue de terre en Afrique; parce que l'endroit de l'Afrique, d'où l'on tiroit les bleds, étoit extraordinairement fertile. Il eſt vrai que c'eſt une hyperbole fort grande, que de dire que quelque particulier a tout le bled de l'Afrique, dans ſes greniers. Mais l'expreſſion d'*Horace*, en mettant *quidquid*, pour *quantum*, ſans que le vers l'y forçât, ne ſeroit guére heureuſe. Quoi qu'il en ſoit, nous faiſons peut-être raiſonner & parler trop finement *Horace*, dans cette *Ode*; qui pourroit bien n'être pas en tout un chef d'œuvre de l'Art, ſans que pourtant il ceſſât d'être un excellent Poëte. Les meilleurs génies ne penſent pas & ne s'expriment pas toûjours, d'une maniere auſſi juſte & auſſi heureuſe qu'il ſoit poſſible. Ainſi il ne faut pas trop raffiner, en expliquant les Anciens; d'autant plus qu'on ſe trompe ſouvent, en des raiſonnemens, qui ne ſont nullement évidens.

On lit au vers 17. de la même Ode, qu'un Marchand qui craint un vent ora-

orageux, dont il eſt agité ſur mer, louë le repos & les champs de ſa ville:

——— *otium & oppidi*
Laudat rura ſui.

C'eſt ainſi que toutes les Editions & les MSS. que l'on a vûs, expriment le paſſage. Cependant un Critique du XVI. Siecle, fort hardi à corriger les anciens Auteurs, nommé *Valens Acidolius*, vouloit qu'on lût ici *tuta*, au lieu de *rura*; comme ſi *Horace* avoit voulu dire que ce Marchand auroit bien voulu être en ſa patrie, hors du danger du naufrage. Mais en laiſſant le mot de *rura*, la même penſée demeure, & de plus, comme le remarque Mr. *Johnſon*, il eſt bien plus agréable de voir une riante campagne, que la mer irritée. Mr. *Bentley* a néanmoins adopté la correction d'*Acidalius* & l'a voulu ſoûtenir, par cette raiſon, qu'il n'a jamais lû *rura oppidi*. Mr. *Johnſon* lui ſoûtient qu'il ſe trompe, dans la ſeconde partie, où il cenſure la Latinité de l'Interprete d'*Horace*; dont je mettrai un échantillon ici, à meſure que je parlerai des corrections conteſtées de châque Ode.

Mr. *Bentley* avoit dit dans ſes notes ſur

ſur la I. Ode : *Metuendum credo erat ne Pompeio quis, vel Cæſari, vel Craſſo perſuaſerit, ut, relictis rebus omnibus, mercaturam exercerent.* Mr. *Johnſon* ſoûtient, & avec raiſon, comme il me ſemble, qu'il falloit dire *perſuaderet*; ce qu'il lui prouve, par pluſieurs exemples. Les Anglois, qui écrivent en Latin, ſont ſujets à faire cette faute, comme je l'ai ſouvent remarqué. Mais l'art d'écrire en bon Latin n'a jamais été commun, parmi eux. Si Mr. *Johnſon* traite ici Mr. *Bentley*, comme la ferule à la main; c'eſt à lui à chercher dans ſa mémoire, s'il n'en a point uſé de même envers d'autres, comme on le lui reproche ici.

Il ſe ſert encore de cette expreſſion *intervenire inter verba iſta*, & on lui ſoûtient qu'il faut dire *intervenire verbis*, ſelon l'uſage des meilleurs Auteurs. Il n'y a que *Tacite* qui ait dit *diebus, quæ cognitionem intervenerunt*, & on ſoûtient en cette occaſion, que cette expreſſion n'eſt pas ſemblable à celle de Mr. *Bentley*. Comme on dit bien *alloquor te*, mais non pas *alloquor tibi*, ou *ad te*: de même, ſelon nôtre Auteur, on a pu dire *interveniunt cognitionem*, mais non *interveniunt inter cognitionem*. L'uſage eſt contraire à cette derniere

expreſſion. Au 3. vers de cette Ode, l'Interprete prétend que ces mots *ſunt quos*, doivent être regardez comme un ſeul, *ſunt-quos*, à la maniere des Grecs. On lui nie cela, l'on explique deux paſſages d'*Horace*, qu'il a citez, pour ſoûtenir ſon ſentiment, tout autrement que lui, & on produit pluſieurs exemples oppoſez, tirez d'autres Auteurs. Je ne puis pas les rapporter, de peur d'être trop long. Ils méritent d'être lûs, parce que ces ſortes de choſes appartiennent à la fineſſe de la Langue Latine, que l'on ne peut pas ſe vanter d'entendre, ſi bien, que de cenſurer *Ciceron*, & *Horace*, pour de certaines expreſſions; lors qu'on ſe trompe, en des choſes ſi claires & ſi communes.

Pour *rura oppidi*, à quoi Mr. *Bentley*, comme on l'a dit, préfere *tuta oppidi*, parce qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir lû le premier; on apporte des exemples de *Lucain* & de *Silius Italicus*, qui ont dit, l'un *rura Nemoſſi*, & l'autre *rura Caſini*. Cette expreſſion eſt ſi analogique, que, quand même on n'en auroit qu'un ſeul exemple, il ne faudroit pas ſonger à la changer. Mais il y en a ici pluſieurs autres toutes ſemblables. Ces choſes échappent facile-

cilement à la mémoire, parce qu'elles n'ont rien de ſingulier. On ne doit pas nier tout ce, dont on ne ſe ſouvient pas d'avoir des exemples.

II. HORACE dans l'Ode II. dit, en parlant d'un Orme, *nota quæ ſedes fuerat columbis*. Mr. *Bentley* trouve qu'on peut cenſurer le mot *columbis*; puis qu'à parler proprement, il falloit dire *palumbis*, qui ſignifie des Pigeons Ramiers, qui ſe perchent ſur les Arbres, & non les Pigeons domeſtiques, qu'on appelle *Columbæ*. Mais on lui fait voir que *Virgile*, au VI. de l'Eneïde, repréſente deux *Colombes*, envoyées par Venus, ſe perchant ſur deux Arbres; & que *Suetone* dit, dans la vie de *Jules Ceſar*, que des *Colombes* faiſoient leurs nids ſur une Palme. Il vaut donc mieux s'arrêter au ſentiment de ceux, qui croyent que, ſous le mot *Columbus*, on comprenoit auſſi le Pigeon Ramier, quoi qu'il ſignifie plus communément le domeſtique.

Au vers 31. de la même Ode, il eſt dit d'Apollon, que le Poëte ſouhaite s'approcher des Romains:

Nube candentis humeros amictus.

Mais il y a dans cinq MSS. citez par

Lambin & par *Torrentius*, *candenti*. L'Ancien Scholiaſte préfere auſſi cette derniere maniere de lire à l'autre. Cependant Mr. *Bentley* ne peut ſouffrir cet *hiatus* & dit qu'on n'en trouve pas un ſemblable ici ; c'eſt à dire, apparemment dans *Horace*. Mais nôtre Auteur le prie de lire l'Ode XXVIII. de ce Livre, où il y a au vers 26.

Oſſibus & capiti inhumato.

Cet *hiatus* eſt encore pire, que l'autre, parce que l'aſpirée H. qui commence le mot *humeros*, le rend plus ſupportable. *Lambin* & *Torrentius* avoient déja cité cet exemple ; mais Mr. *Bentley* n'y avoit pas apparemment pris garde. Son Cenſeur lui cite un vers de *Virgile*, où il y en a deux ; que *Torrentius* avoit produit de l'Eglogue VII, 53.

Stant & juniperi & caſtaneæ hirſutæ.

Ajoûtez en un autre de l'Egl. VIII, 108.

Credimus, an qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt?

Lu-

Lucrece en eſt plein. Mr. *Johnſon* renvoye encore ſon adverſaire à *Aulu-Gelle* Liv. VII., 20. par où l'on voit que les Poëtes affectoient quelquefois ces *hiatus*, pour rendre les vers plus doux.

Mr. *Bentley* prétend que l'Epithete *candenti* ne quadre pas ici, parce que la couleur blanche d'une nuée n'étoit pas propre à cacher Apollon, parmi les hommes. Mais Mr. *Johnſon* répond à cela, que ſi Apollon avoit les épaules *blanches*, la couleur blanche de la nuée pouvoit le cacher; parce qu'un voile d'une certaine couleur cache ce qui eſt de la même couleur. Outre cela, il n'y a rien qui oblige de ſuppoſer qu'*Horace* demandoit à Apollon qu'il vînt parmi les hommes à une diſtance, où on le pût voir; il lui ſuffiſoit qu'Apollon vînt juſqu'aux nuées, qui étoient au deſſus de Rome; & une nuée lumineuſe le pouvoit bien dérober aux yeux des hommes, ſelon les fictions des Poëtes. Mais la verité eſt qu'il ne faut pas trop pointiller, ſur ces ſortes de choſes, qui ne ſont fondées ni en raiſon, ni même en vrai-ſemblance.

Au 39. vers de la même Ode, il eſt dit que le viſage irrité du fantaſſin

Maure, contre ſon cruel ennemi, réjouïſſoit Mars:

Acer & Mauri peditis cruentum
Vultus in hoſtem.

Mr. *le Fevre* avoit cru qu'il falloit lire *Marſi* & non *Mauri*, ſans dire les raiſons de ſa correction. Mais l'Interprete d'*Horace* a pris la peine de les recueüillir, & ſoûtient que les Maures n'étoient point braves, qu'ils n'avoient pas de l'Infanterie, & qu'ils n'étoient pas gens à ſe battre de pied ferme, contre les Romains. Mr. *Johnſon* ſoûtient au contraire que les Maures ne manquoient pas de courage, & qu'encore qu'ils fuſſent plus forts, en Cavalerie, ils ne laiſſoient pas d'avoir auſſi de l'Infanterie, qui oſoit bien ſe battre, contre les Légions Romaines. Il examine les paſſages, que Mr. *Bentley* a produits au contraire, & fait voir, par des paſſages & des raiſons, que les lieux citez par le même ne ſont point concluants. Le détail de tout cela nous meneroit trop loin, s'il le falloit rapporter. On le cherchera dans l'Original. Une des plus fortes raiſons, que Mr. *Johnſon* rapporte pour ne pas changer *Mauri*

en

en *Marſi*, ſous prétexte que les Maures n'étoient pas braves ; c'eſt que les armées d'Annibal, qui remporterent de ſi grandes victoires ſur les Romains, en Italie, étoient compoſées en partie de Maures, & que Bocchus & Juba, Rois de Mauritanie, avoient des fantaſſins. L'Interprete d'*Horace* dit encore qu'il s'agit ici d'une Infanterie, qui portoit des caſques, parce qu'il y a au vers précedent :

Quem juvat clamor, galeæque leves,
Acer & Mauri &c.

Comme il eſt certain que les *Maures* ne portoient point de caſque, il en conclut qu'il s'agit des Marſes, qui en avoient ; mais on lui répond que *les caſques*, dont parle *Horace*, ne ſe rapportent point aux Maures. Le Poëte parle là d'autres ſoldats, que Mars ſe plaiſoit à voir combattre, auſſi bien que les Maures. Mr. *Bentley* eſt choqué que le Poëte, ſelon la maniere de lire ordinaire, ait pris, comme il dit, un exemple de bravoure tiré de l'Infanterie Maure. On lui replique qu'il ne s'agit point ici de bravoure, mais de reproches, qu'*Horace* fait à Mars, de ce qu'il avoit ſi long-tems entre-

tenu la guerre civile, du tems de Jules-Ceſar, & s'étoit diverti à voir tant de combats, & le viſage terrible de l'Infanterie Maure, contre les Romains. C'étoit là, ſelon le Poëte, une négligence de Mars, envers ſa poſterité, que de ſouffrir que les Maures euſſent ſeulement oſé ſoûtenir le regard des ſoldats Romains, &, ce qui étoit encore pire, ſe battre contre eux, pluſieurs fois. Mr. *Bentley* a auſſi remarqué que ces mots *in hoſtem cruentum* ne quadrent pas aux Romains; que les Maures mal armez & peu courageux, ne pouvoient ni bleſſer, ni maſſacrer. On lui dit que *cruentus* ne ſignifie pas néceſſairement percé ou maſſacré, ni même bleſſé, ou enſanglanté; mais brave, & ſans quartier; ce qu'on prouve, par deux exemples de *Stace*.

Il eſt certain que le ſens, que l'on peut tirer de la maniere de lire vulgaire, n'eſt pas mauvais; & que, par conſequent, il n'y a point de néceſſité indiſpenſable de changer ici le texte d'*Horace*. Sans cela, il n'eſt pas permis d'y toucher. Si l'on trouvoit dans les MSS. le mot de *Marſi*, on auroit tort de le changer en *Mauri*, pour la même raiſon; mais puis que ce dernier

nier mot se trouve en tous, il ne seroit pas raisonnable de l'ôter, pour en mettre un autre.

III. Dans la troisiéme Ode, *Horace* dit vers 17. *& suiv.* qu'il n'y a point de mort, qui pût être terrible à celui, qui avoit pû regarder, *les yeux secs*, ou sans pleurer, les monstres marins nageants autour de lui, & la mer enflée.

Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum? &c.

Mr. *Bentley* ne trouve aucune bravoure à ne pas pleurer, en cette occasion; parce que dans une grande peur, & dans un danger présent, on ne pleure pas, on est seulement consterné. A cause de cela, il corrige *rectis oculis*, ce qui fait ce sens; qui a osé regarder, fixement & sans détourner les yeux, les flots prêts à l'engloutir & des monstres disposez à le dévorer. Outre cela, au lieu de *turgidum*, il met *turbidum*. La ressemblance de ces mots, pour le son, & parce qu'ils quadrent également ici, a fait que l'un se trouve dans quelques MSS. & l'autre en d'autres; mais Mr. *Bentley* préfere le second, comme plus énergique.

Son Censeur ne voit pas, dans les mots d'*Horace*, un danger si présent d'être englouti; ni que *la mer troublée* marque une plus grande tempête, que *la mer enflée*. Il avouë que ce qu'*Horace* dit n'épouvanteroit pas un Pilote experimenté; mais l'apparence d'un danger peut bien faire pleurer un homme, peu accoûtumé à la mer, quoi qu'il ne croye pas être dans son dernier moment. *Enée*, *Créuse* & *Ascanius* pleurent dans *Virgile*, Eneid. II, 651. dans la crainte qu'ils ont que le retardement d'Anchise, qui ne vouloit pas d'abord se retirer avec eux, ne les fît tous perir.

Nos tamen effusi in lacrimas, conjuxque Creusa,
Ascaniúsque, omnisque domus.

Il lui cite encore *Properce* Liv. I. Eleg. V, 9. où il décrit un homme qui alloit être noyé:

Flens tamen extremis dedit hæc mandata querelis,
Quum moribunda niger clauderet ora liquor.

Ovide en parlant de gens, qui alloient perir,

perir, par un naufrage, au Liv. XI, 519. dit auſſi:

Non tenet hic lacrimas, ſtupet hic &c.

Il ne s'agit pas ici de ſavoir ſi ces Poëtes ont bien fait, d'introduire ces gens pleurans, ſelon les idées de Mr. *Bentley*; il ſuffit qu'ils l'aient fait, pour en conclurre qu'*Horace* a pû le faire, & qu'il n'y faut rien changer.

On peut même dire que ce qu'il dit en eſt plus fort, en ſuivant la maniere de lire ordinaire, qui revient à ceci, que ceux qui peuvent voir une tourmente extraordinaire ſans larmes, peuvent affronter ſans crainte la plus terrible mort; que ſi l'on diſoit, que ceux qui regardent la tempête, ſans détourner leurs regards, ne peuvent être effrayez, par aucune mort; puis que l'émotion eſt plus grande, quand on pleure, que quand on regarde la tempête, ſans larmes. Les Philoſophes ont même dit que la mort, qui vient par une maladie, ou par un naufrage eſt plus terrible, pour un homme courageux, que celle qui arrive dans un combat. Voyez la Morale d'*Ariſtote* Liv. III. c. 6. Ainſi un homme

courageux pourroit pleurer, à la vûë d'un naufrage prochain, ſans ſe deshonorer. C'eſt ce qui a fait dire à *Ovide*, dans la 2. Elegie du I. Livre de ſes *Triſtia*, où il décrit au long la crainte qu'il avoit de perir ſur mer.

Nec letum timeo, genus eſt miſerabile leti.
Demite naufragium, mors mihi munus erit.

Dans la même Ode, vers 20. il y a

Infames ſcopulos Acroceraunia;

ſur quoi l'Interprete d'*Horace* reprend Mr. *Baxter*, qui a lu *alta Ceraunia*, parce qu'il y a là deux épithetes *infames*, & *alta*. Mais ſans défendre cette maniere de lire, Mr. *Johnſon* remarque fort bien que s'il y a deux épithetes, il y a deux ſubſtantifs, & lui produit de plus cet endroit de *Lucain* Liv. III, 952.

——— *ſcopuloſa Ceraunia nautæ*
Summa timent,

où il y a deux épithetes, & un ſeul ſubſtan-

ſubſtantif, à quoi il ajoûte un grand nombre d'exemples, où l'on trouve deux ou trois épithetes, mais avec des conjonctions. Je croi néanmoins que Mr. *Bentley* n'a pas voulu nier cela en géneral & ſans exception; mais ſeulement qu'on mette deux épithetes enſemble ſans conjonction, quoi qu'il ne le diſe pas. Mais nôtre Interprete lui même trouve un exemple de deux épithetes, ſans conjonction, avec un ſeul ſubſtantif. Od. IV, 17. & en donne de lui même * trois autres exemples, ſur quoi on lui reproche ſon inconſtance.

Dans la même Ode III. vers 22. *Horace* parle ainſi de ceux qui vont chercher des terres, que Dieu a ſéparées de celle, où ils ſont, par l'Ocean. „ C'eſt „ en vain que la Divinité a diviſé les „ terres, par l'Ocean qui les ſépare, „ ſi les vaiſſeaux impies ne laiſſent pas „ de paſſer les mers, qu'il n'eſt pas „ permis de toucher:

Ne quidquam Deus abſcidit
Prudens Oceano diſſociabili
Terras, ſi tamen impiæ
Non tangenda rates tranſiliunt vada.

* *Voyez-en un quatriéme ci-deſſous, ſur l'Ode* IV.

Autrefois, comme le dit Mr. *Bentley*, on donnoit à *dissociabili* un sens passif, en sorte qu'on entendoit que les parties de l'Ocean étoient separées par les terres qui étoient entre deux. En suite on a cru plûtôt devoir donner, à ce même nom, une signification active; comme on le peut voir, dans la traduction qu'on vient de donner de ce passage. Pour lui il rejette cette interpretation, parce qu'elle fait tomber *Horace* dans une répetition, comme s'il disoit: *la Divinité a séparé les terres, par l'Ocean qui les sépare.* Si le même mot étoit répeté, cela seroit en effet de mauvaise grace; mais le changement des mots, qui marquent la séparation, font qu'on la supporte facilement. Ni les Orateurs, ni les Poëtes ne fuyent de semblables répetitions. Cependant Mr. *Bentley* a cru qu'il falloit corriger *dissociabilis*, c'est à dire, *dissociabiles.* Mais ce sens est froid; *la Divinité a séparé les terres, qui pouvoient être séparables*; comme si la Divinité n'avoit pas mis cette séparation entre d'autres terres, parce qu'elle ne pouvoit pas! ou comme s'il étoit besoin d'avertir, que ce que la Divinité a séparé, le pouvoit être! Mr. *Johnson* a un sentiment nouveau, sur le sens de mot *dissociabili*,

li, qu'il prétend pouvoir marquer la fluidité de l'eau, qui ſe ſépare facilement ſous les pas des hommes, *cujus partes facile diſſociantur*; ce qui rend le chemin de l'Ocean impraticable aux hommes, à moins qu'ils ne ſe ſervent de Vaiſſeaux. Il cite là-deſſus un beau paſſage de *Quintilien*, ſur l'indulgence, que l'on a pour les Poëtes; à qui l'on ſouffre des expreſſions, qu'on ne ſouffre nullement à ceux qui écrivent en proſe. Il réfute en ſuite les raiſons que Mr. *Bentley* a apportées, pour faire voir que le ſens actif de *diſſociabilis*, rapporté à l'Ocean, ne vaut rien. On en a déja rapporté la ſubſtance. Il eſt certain qu'on rendroit le meilleur ſtyle abſurde, en pointillant trop ſur les mots, & qu'il faudroit tout changer dans l'Antiquité, en la voulant faire parler au gré de quelques Critiques.

IV. SUR l'Ode, IV, 8. où *Horace* dit, en parlant de Vulcain,

Vulcanus ardens urit officinas;

ceux qui ont pris *urit* pour bruler, ou réduire en cendres, ont changé ce mot, parce qu'il leur paroiſſoit ridicule que Vulcain brulât ſa boutique. Ils ont mis

ur-

urget, ou *visit*. On a déja refuté cette pensée, au Tome V. de cette *Bibliotheque* pag. 164. Mr. *Bentley* approuve néanmoins *urget*, ou *visit*. Mr. *Johnson* dit au contraire qu'*urere* n'est pas toûjours réduire en cendres, ce qu'il fait voir par Eneïd. III, 141. ou *exurere* signifie seulement *échauffer*, en sorte que les choses se sechent:

——*tum steriles exurere Sirius agros,*
Arebant herbæ.

Ovide a dit de même, en parlant des chaleurs de l'Eté, qui ne mettent pas néanmoins l'Air, ni la Terre en cendres, Metam. I, 119.

Tum primùm siccis aër fervoribus ustus
Canduit.

Mais Mr. *Bentley* objecte à cela qu'il y auroit ici une répetition desagreable, s'il y avoit *ardens urebat*. Son Censeur lui replique que *Virgile* a parlé de même, quand il a dit Georgiques IV, 425.

Jam * *rapidus* torrens *sitientes Sirius Indos*
Ar-

* *Remarquez qu'il y a ici deux épithetes pour un substantif, sans conjonction.*

Ardebat *cœlo*, & *medium sol* igneus *orbem*
Hauserat.

D'ailleurs *ardens* se prend pour ardeur d'esprit, avec laquelle Vulcain travailloit, pendant que Venus se divertissoit à danser au clair de la Lune. Mais il n'y a rien de si commun que cette sorte de répetitions, dans les Poëtes, qu'il faudroit estropier, s'il les falloit retrancher; ce qui fait dire nôtre Censeur, que ceux, qui condamnent de semblables expressions, ou même qui ne les approuvent pas, *n'ont jamais vu un Poëte, pas même en peinture*. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir lû les Poëtes, que l'Interprete d'*Horace* fait de semblables jugemens; mais, s'il est permis de le dire, par une envie excessive de multiplier le nombre de ses corrections, qui lui fait oublier ce qu'il a lu.

Au vers 17. il explique *domus exilis*, en parlant de l'Enfer d'une maison pauvre, sans meubles & sans provision. Son Censeur ne veut pas contester cela, mais il aimeroit mieux l'expliquer d'une maison, où il n'y a que des *Ombres*, qui sont des habitans fort minces; car, dit-il, pour les meubles

bles de Pluton, je n'en ſuis pas mieux informé, que Mr. le Docteur *Bentley*. Néanmoins les Poëtes, qui lui donnent un Palais de fer, ne lui refuſoient pas apparemment quelques meubles. D'ailleurs on regardoit Pluton, comme le Dieu des richeſſes, qu'on ne pouvoit pas traiter, ſelon la Fable, de pauvre & de gueux.

V. HORACE dans la V. Ode, en parlant d'un jeune homme, peu accoûtumé à l'inconſtance des Dames, & aimé d'une femme nommée Pyrrha, dit:

—— heu quoties fidem,
Mutatóſque Deo flebit, & aſpera
Nigris æquora ventis
Emirabitur inſolens!

Mr. *Bentley* a peine à ſouffrir le verbe *emirabitur*, parce qu'il ne ſe trouve pas ailleurs; quoi que tout à fait analogique, & qu'il ſe voye dans tous les MSS. dans les Editions, & même dans *Donat*, qui cite ainſi cet endroit. Cependant ſur l'Ode VI, 3. il voudroit bien mettre un certain mot dans *Horace*; ce qu'il n'oſe néanmoins pas faire, parce qu'il croit qu'il n'y en a point d'exemple, comme ſon Cenſeur le lui reproche.

Il

Il voudroit mettre ici *ut mirabitur insolens* à cause du mot *quoties*; parce que ce jeune homme ne pouvoit pas être nommé *insolens*, non accoûtumé, après avoir été plusieurs fois trompé par Pyrrha. Mais on peut facilement concevoir que cet *insolens* se rapporte au tems passé & qu'*Horace* peut dire que le jeune homme, dont il s'agit, peu accoûtumé à voir de semblables changemens, & si fréquens, seroit surpris; même après avoir vû cette femme changer plusieurs fois, à son égard; de trouver une humeur si légere; parce que plus cela arrive, plus on en est surpris, en comparant une personne volage à l'excès, avec d'autres qui ne le sont pas, ou au moins qui ne le sont pas tant. D'ailleurs faut-il qu'un poëte soit si rigoureux, dans toutes ses expressions? Ne suffit-il pas que ce qu'il dit puisse être vrai, à quelque égard; pour être à couvert des Critiques?

VI. DANS l'Ode VI. *Horace* dit à Agrippa, que tout ce qu'il avoit fait, & qu'il feroit, soit par mer, soit par terre, seroit écrit par Varius:

Quam rem cunque ferox, navibus aut equis,
Miles te duce gesserit.

Mr.

Mr. *Bentley* croit qu'il y a une faute, dans ces paroles, parce qu'elles contiennent un ſens, qui n'eſt pas favorable à Agrippa; puis qu'elles ſignifient, ſelon lui, que quelque choſe que pût faire Agrippa, quand même elle ſeroit de nulle conſéquence, ou deſavantageuſe à l'Etat, Varius la célebreroit, en vers heroïques. Il ſe fonde ſur un paſſage de *Ciceron*, où *quaſcumque res gereret*; marque des actions qui ne mériteroient pas d'être loüées. Cela fait qu'il ſuit la maniere de lire de *Muret*, *quâ rem cúmque ferox* &c. expreſſion qui ſe rapporte, non à l'action, mais au lieu où elle s'étoit faite, c'eſt à dire, à la mer, ou à la terre. Cependant il aimeroit encore mieux lire *quùm rem cúmque*, où *quumcúmque* ſignifie la même choſe, que *quandocumque*. Si on lui objecte que le premier ne ſe trouve pas, il répond qu'il s'eſt beaucoup perdu de livres, & qu'on l'y pourroit peut-être trouver, à moins qu'ils ne fuſſent auſſi corrompus.

Mr. *Johnſon* lui reproche de n'avoir pas ſû que *geſſerit* eſt également du paſſé & de l'avenir. Si on l'entend du paſſé, il faut ſavoir qu'Agrippa n'avoit rien fait, que de grand & où il n'eût bien réüſſi; de ſorte qu'*Horace* voudroit

droit dire que *Varius* loüeroit tout ce qu'Agrippa avoit fait. Si on entend *gesserit* du futur, il étoit aisé de conjecturer qu'*Agrippa* ne feroit rien que de digne de loüange, par ce qu'il avoit déja fait. Pour le *quæcumque res*, s'il se prend dans un sens desavantageux, en un passage de *Ciceron*, où il est opposé à de grandes victoires ; il ne s'ensuit nullement qu'il se prenne ailleurs en mauvaise part. Il cite là-dessus un endroit d'*Horace* Liv. I. Od. 17. où *quæcumque* se prend en bonne part ; & ce mot en effet est indéterminé, selon sa signification naturelle, & peut signifier le bien & le mal, selon les choses dont il s'agit.

Il apprend encore à l'Interprete d'*Horace* que *quumcúmque*, ou *cumcúmque*, se trouve dans le II. Livre de *Lucrece* vers 113. & lui reproche son oubli & son inégalité ; en ce qu'il rejette des mots d'*Horace*, parce qu'ils ne se trouvent pas ailleurs, & qu'il y en voudroit mettre d'autres ; quoi qu'il croye qu'ils ne se voyent point dans les Auteurs, qui nous restent.

Dans cette même Ode, il ne peut souffrir que l'on dise qu'au vers 18. *sectis in juvenes unguibus acrium*, est une plaisanterie d'*Horace*, comme on l'a

l'a dit, au Tome V. de cette *Bibliotheque* p. 165. après *Torrentius*. Nôtre Auteur eſt néanmoins de ce ſentiment, & je croi que la plûpart des Lecteurs en ſeront auſſi.

VII. SUR l'Ode VII, 14. Mr. *Bentley* corrige, avec feu Mr. *Broekhuiſe*, un paſſage de *Properce* Liv. IV. Ec. VII, 81. où il y a: *Ramoſis Anio quà pomifer incubat arvis* & prétend qu'il faut lire, avec lui:

Pomoſis Anio quà ſpumifer incubat arvis.

Il reprend encore *Nicolas Heinſius*, qui a mis dans *Ovide* ſur ſes MSS. Liv. III. des Amours El. VI, 45. en parlant du même fleuve:

Tiburis Argei pomifer arva rigas,

& veut qu'on liſe *pomifera*. La raiſon de cela eſt qu'on ne peut pas nommer un fleuve *pomifer*. La Métaphore n'eſt pas néanmoins trop hardie, puis qu'on peut dire *populifer* d'un fleuve; comme Mr. *Johnſon* le prouve, par des paſſages d'*Ovide*. Les fleuves, à parler à la rigueur, ne portent pas plus les arbres, que leurs fruits; mais par-

ce

ce qu'ils arroſent les racines des arbres, & ſont cauſe qu'ils produiſent des fruits; les Poëtes ont pu dire qu'ils portent les derniers, auſſi bien que les précedens. On ne doit pas changer des expreſſions, qu'on trouve dans les MSS. ſeulement parce qu'elles ne ſont pas communes, & qu'elles renferment des Métaphores plus hardies, que celles que l'on employe dans la proſe. Autrement on gâteroit une infinité d'endroits des Poëtes. Qui ſait ſi Horace n'imite point quelquefois, ſon Protecteur Mecenas, qui étoit fort hardi, dans ſon ſtile? Ce favori d'Auguſte employoit ſouvent des mots contre l'uſage, comme on le peut voir, dans la Lettre CXIV. de *Seneque*.

Au vers 27. de la même Ode, il y a *Teucro duce & auſpice Teucro*. Mr. *Bentley* ſoûtient qu'encore qu'il ſoit commun de dire *auſpicio & ductu alicujus*, on ne peut pas dire *auſpice Teucro*, parce que ce n'eſt pas l'uſage, & que le mot *auſpex* ne ſe dit en Latin que des Dieux, ou des hommes qui font, dans un ſens propre, la fonction que ce mot marque. Mais ſi l'on ôtoit des Odes d'*Horace* tout ce qui eſt contre l'uſage commun, il y faudroit faire de grands changemens.

Les

Les Poëtes Lyriques prennent des libertez, que les autres ne prennent pas, & s'il faut tout dire, nous ne ſommes pas ſi bons juges de l'uſage de la Langues Latine, que nous ne puiſſions nous y tromper; & en effet nous nous y trompons ſouvent. Il y a dans le 1. des Faſtes d'*Ovide* vers 26. *auſpice te*, dans le même ſens qu'ici. On le veut changer, ſeulement parce que cela accommode, ſur un ſeul MS. en *auſpicio*. Mais *Nicolas Heinſius* ne parle là d'aucune varieté. Mr. *Johnſon* prouve que l'on appelloit quelquefois *auſpices*, parmi les hommes, ceux qui ne l'étoient point; par des paſſages de *Ciceron* & de *Valere Maxime*, qui diſent que l'on nommoit *auſpices*, dans les noces, des gens qui n'en faiſoient point les fonctions. Dans le fonds, on pourroit dire que le Poëte a ſuppoſé, que *Teucer* avoit lui même obſervé les Oiſeaux, avant que de partir pour Salamine, & que ces *auſpices* avoient été confirmez par Apollon. Mais j'ai déja dit ce que je penſois de ce paſſage au Tom. V. de cette *Bibliotheque* p. 165.

VIII. A propos de ce qu'il eſt dit de Mercure, au 1. vers de l'Ode X. Mr. *Bentley* corrige un endroit d'*Ovide*,

vide, qui eſt au Liv. V. des Faſtes vers 663. où il eſt ainſi parlé de *Mercure*:

——. *quem montibus olim*
Edidit Arcadiis Pleïas una Jovi.

Il eſt ſurpris qu'*Heinſius* ne ſe ſoit pas apperçu de cette faute. Etoit-il dangereux, dit-il, que l'on ne ſoupçonnât que Mercure ne fût né de deux meres ? Il met donc *uda* au lieu d'*una*. Mr. *Johnſon* s'en moque ; & dit que le Poëte a mis *una*, non pour prévenir un ſoupçon, que perſonne ne pouvoit avoir, mais pour apprendre à ſes Lecteurs, que Maïa avoit des ſœurs, & qu'elle étoit une des Pleïades. Il le prouve, par trois exemples du même *Ovide*.

Il cenſure auſſi, dans ſes remarques ſur la Latinité, l'Interprete d'Horace, pour avoir dit ici *reſonatio*, qui ne ſe trouve point.

IX. Dans l'Ode XII, vers 21. après avoir parlé de Pallas, *Horace* continue ainſi :

Prœliis audax, neque tè ſilebo,
Liber.

On joint communément ces mots

prœliis audax à *Liber*. Mr. Bentley, les joint à *Pallas*, parce que ſi *Bacchus* a quelquefois témoigné de la hardieſſe, dans les combats, ſon caractere perpetuel eſt d'être efféminé. Mr. *Johnſon* ſoûtient qu'*Horace* parle, en termes très-pompeux, de la bravoure de Bacchus, dans l'Ode XIX. du Liv. II. ce qui lui fait conclurre qu'il a auſſi appellé ici Bacchus *prœliis audax*. Il en donne encore quelques autres preuves. En effet Bacchus n'étoit guere loüable, que de ce côté-là.

Entre les differens ſujets qu'*Horace* pouvoit chanter, il ſe propoſe la mort de Caton d'Utique; *an Catonis nobile letum* ? Comme *Horace*, après avoir dit qu'il doutoit s'il devoit parler de Romulus, de Numa, ou de Tarquin l'Ancien, met la mort de Caton, né pluſieurs ſiecles après eux, & qu'il parle enſuite de Regulus, des Scaurus, de Paul & d'autres plus anciens que lui; Mr. *Bentley*, en apoſtrophant *Horace*, lui dit: *vous n'avez pas bien partagé vos tems, Horace; en parlant des autres, vous avez ſuivi à peu près l'ordre des Faſtes; mais vous mettez Caton, qui avoit vêcu peu de tems avant vous, en une place & en un tems, qui ne lui appartiennent pas, parmi ces anciens Romains.* Mr.

Mr. *Johnſon* remarque là-deſſus qu'*Horace* a nommé Camille le dernier de tous, lui qui étoit le premier de ceux, qui ſont nommez depuis le 37. vers, & trois-cens ans plus ancien que Scaurus, & qu'il dérange les autres de la même maniere: comme on le peut voir par la liſte Chronologique, comparée avec celle d'*Horace*, qu'il met vis à vis l'une de l'autre. Il n'épargne pas les duretez à Mr. *Bentley*, dans la ſuppoſition apparemment, que ce dernier n'en uſeroit pas plus civilement envers un autre, qui auroit fait la même faute. Il lui fait enſuite remarquer qu'Anchiſe, dans le VI. de l'Eneïde, ne garde pas mieux l'ordre du tems, en parlant des Ames qui devoient retourner en vie, & animer les corps des Romains. En effet un Poëte, dans ces ſortes de choſes, ne doit pas garder l'ordre du tems, comme un Hiſtorien.

Mr. *Bentley* cenſure après cela celui qui a fait, comme il croit, en ſorte qu'*Horace* paroît louër, dans le même Poëme, Jules Ceſar & Caton ſon ennemi juré; & cela, en s'adreſſant à Auguſte, à qui la mémoire de Caton devoit être odieuſe. On lui replique qu'Auguſte étoit trop généreux & trop doux, pour ſe choquer de cela;

Universitäts BIBLIOTHECA

puis qu'enfin *Horace* ne fait que louër la mort de Caton, qu'il loüe auſſi au Livre II. Ode I, 24. Il parle encore, avec éloge, de la vie de Caton, dans la XIX. Ep. du Livre I, 13., 14.

* Ceux qui ont lu l'Hiſtoire Romaine de ce tems-là ſavent bien que, du tems d'Auguſte, il reſtoit encore parmi les Romains beaucoup de liberté, au moins dans les paroles; & qu'Auguſte, qui les vouloit accoûtumer au joug, ſans qu'ils s'en apperçuſſent, diſſimuloit tout cela. Il ne ſe peut rien de plus fort, que l'éloge que *Tite-Live* avoit fait de Caton, de qui il avoit dit „ que perſonne n'avoit augmenté ſa „ gloire, en le loüant; & que perſonne ne l'avoit diminuée, en le blâmant; quoi que l'un & l'autre eût „ été fait, par des gens d'un très grand „ eſprit: *Cujus gloriæ neque profuit quiſquam laudando, nec vituperando „ quiſquam nocuit, cùm utrumque ſummis præditi fecerint ingeniis.* C'eſt S. *Jerôme*, qui nous a conſervé ces mots, dans le Prologue de ſon II. Livre ſur Hoſée. Auguſte ne s'en fâcha point, comme il paroît, par la Harangue de *Cremutius Cordus*, dans *Tacite*.

An-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

Annal. Liv. IV. c. 34. „ Tite Li-
„ ve, dit-il, Auteur du premier ordre,
„ pour ſon éloquence & pour ſa ſin-
„ cerité, a donné de ſi grandes loüan-
„ ges à Pompée, qu'Auguſte le nom-
„ moit *Pompeïen*; ce qui ne nuiſit
„ point à leur amitié. Il nomme ſou-
„ vent Scipion, Afranius, & même
„ Caſſius & Brutus, deſquels il s'agit
„ (*on accuſoit Cordus de les avoir louez,*
„ *ſous le regne Tibere*) comme des gens
„ diſtinguez. Il ne les appelle jamais
„ *brigans* & *parricides*, noms qu'on
„ leur donne à préſent. Les écrits
„ d'Aſinius Pollio en ont conſervé la
„ mémoire, d'une maniere fort hono-
„ rable. Meſſala Corvinus appelloit
„ Caſſius *ſon Géneral*, & l'un & l'au-
„ tre ont joüi de grandes richeſſes &
„ de grands honneurs, juſqu'à la fin
„ de leur vie. Ceſar le Dictateur ne ré-
„ pondit-il pas à Ciceron, qui avoit
„ élevé Caton juſqu'au Ciel, dans un
„ Livre; par un diſcours, qu'il écrivit
„ contre ce Livre, comme s'il avoit
„ plaidé une cauſe devant les Juges?
Seneque n'a-t-il pas auſſi loüé par tout
Caton, ſous Neron; lors qu'il y a-
voit bien moins de liberté à Rome,
que ſous Auguſte? Cela ſoit dit, en
paſſant, pour montrer qu'Auguſte n'é-

toit pas homme à se choquer des loüanges, qu'on donnoit aux ennemis de Cesar ; & qu'*Horace* n'a pas besoin d'être corrigé, pour ne pouvoir pas passer, pour mauvais Courtisan. Les Romains de ce tems-là, au moins les honêtes gens, ne faisoient pas comme ceux qui ont loüé depuis peu, avec excès, un Ministre, dans le tems qu'il deshonoroit sa patrie ; & parlé mal de ceux qui lui avoient fait un honneur, qu'elle n'avoit pas eu depuis quelques siecles. Il y en a eu même, qui ont nommé ce Ministre *très-auguste*, titre qui n'appartient qu'à l'Empereur, & que les Rois d'Angleterre n'ont jamais pris.

Néanmoins Mr. *Bentley* attribue les mots *an Catonis?* à quelque Copiste, qui les a mis pour *anne Curti?* Mr. *Johnson* fait voir là-dessus que ce qu'on disoit de M. Curtius, qui se précipita dans un gouffre, n'étoit qu'une fable. Mais un Poëte auroit peut-être preferé la fable à la verité ; parce que la fable fourniſſoit de plus beaux traits à la Poësie. Quoi qu'il en soit, tous les MSS. & toutes les Editions sont contraires à la conjecture de Mr. *Bentley*, & le passage n'avoit, comme on l'a vû, nul besoin d'être soupçonné d'être corrompu.

Mr.

Mr. *Johnſon* rejette encore la correction, que l'Interprete d'*Horace* fait du 43. & du 44. vers, où au lieu de,

Sæva paupertas & avitus apto
Cum lare fundus,

il voudroit mettre : *Sancta paupertas & avitus arto* &c. Il n'a néanmoins pas voulu changer le texte, mais il dit que, quoi que les Interpretes murmurent, *ſæva* ne peut plaire à perſonne. Ils ont pourtant montré que *ſævus* ſignifie quelquefois *rude*, *dur*, ou quelque choſe de ſemblable. Mr. *Johnſon* lui demande pourquoi on n'appelleroit pas la pauvreté *ſæva* ? Elle l'eſt pour nous, comme elle l'étoit pour *Horace*, mais les plus Anciens Romains ne la croyoient pas telle.

Sur le vers 45. *Creſcit occulto*, *velut arbor*, *ævo*, Mr. *Bentley* dit qu'il faut peut-être corriger ce vers de *Lucrece* Liv. II, 315. cité par *Servius* :

Ferreus occulto decreſcit vomer in arvo;

& mettre *ævo*, car le coutre de la charrue ne décroît pas plus dans un champ caché, que dans un champ que l'on

voit. Mr. *Johnſon* dit qu'Horace met *occulto*, parce que le coutre enfoncé en terre, ſe lime peu à peu, dans la partie cachée du champ. D'ailleurs on ne peut pas dire que le coutre s'uſe *occulto ævo*, comme un arbre croît inſenſiblement; dans un grand nombre d'années, que l'on oublie, avec le tems. Cette partie de la charrue s'uſe, en très-peu de tems. Mais il ſemble que les Editions ont une meilleure maniere de lire, puis qu'il y a *occultè decreſcit vomer in arvis.*

X. Dans les remarques ſur la Latinité, Mr. *Johnſon* cenſure cette regle de Mr. *Bentley*, dans ſes Notes ſur l'Od. XIII, 6. que quand deux noms ſinguliers ſont joints, ils s'accordent également avec un verbe ſingulier, ou pluriel; mais que quand ils ſont ſéparez, l'Uſage & la Raiſon demandent que le verbe ſoit au ſingulier; comme dans ces paroles d'*Horace*: *nec mens mihi, nec color certâ ſede manet*, comme il y a dans quelques MSS. au lieu qu'on lit communément *manent.*

Mr. *Johnſon* ſe moque de la Raiſon diſtincte de l'Uſage, qui eſt le maître des Langues. Les Grecs, dit-il, joignent un verbe ſingulier à un neutre pluriel; s'ils avoient ſuivi en cela

la

la Nature, ou la Raiſon, les Latins en auroient fait autant. Après cela, il donne trois ou quatre exemples de deux noms ſinguliers, ſéparez par une disjonctive, & joints à un verbe pluriel.

XI. En expliquant le vers 5. de l'Ode XIV.

Et malus celeri ſaucius Africo
Antennæque gemant &c.

Mr. Bentley a dit, par mégarde, *malus tua*; au lieu que *malus*, comme il paroît par *Horace* même, eſt du maſculin, quand il ſignifie le mât d'un vaiſſeau, & féminin ſeulement, quand il ſignifie un pommier. Mr. *Johnſon* lui reproche ce ſolecisme, & lui demande un exemple de *malus*, pris pour un mât, au féminin. Si Mr. *Bentley* n'a jamais repris, avec aigreur, des inadvertences ſemblables, on deſapprouvera la cenſure de Mr. *Johnſon*. Mais il trouve bien d'autres choſes à reprendre dans les Notes de cette Ode.

Horace dit, dans les mots ſuivans:

—— *ac ſine funibus*
Vix durare carinæ
Poſſunt imperioſius Æquor.

Jules Cæsar Scaliger a trouvé étrange que, s'il s'agit ici d'un seul vaisseau, *Horace* ait employé *carinæ* au pluriel; parce que chaque vaisseau n'a qu'une seule quille. Mr. *Bentley* approuve cette remarque, & quoi que *carinæ* signifie des vaisseaux entiers très-communément, quand il s'agit de plusieurs; il ne croit pas qu'on l'employe, pour n'en marquer qu'un seul. Mr. *Johnson* dit à cela que c'est une chose très-commune, dans les Poëtes sur tout, d'employer le pluriel pour le singulier, & qu'il pourroit bien se faire qu'*Horace* en eût usé ainsi. En tout cas, ce seroit un de ces mots, qui ressembleroient à ceux de Mécenas, que *Seneque* qualifie de *contra consuetudinem omnium posita*. D'ailleurs *Horace* ne parle ici, que d'un vaisseau; puis qu'il s'exprime toûjours au singulier & cela jusqu'à onze fois, comme le remarque nôtre Auteur. Si l'on dit, avec Mr. *Bentley*, qu'il parle en cet endroit d'autres vaisseaux, qui étoient agitez, même dans le port; Mr. *Johnson* traite cela de songe, & d'une chose que l'on souhaite, plûtôt qu'on ne la prouve. Il cite aussi un endroit de *Ciceron*, dans son Traité de l'Orateur, Lib. III. c. 46. où il

se

ſe ſert du mot *carinæ* au pluriel, en parlant d'un ſeul vaiſſeau. Il eſt vrai qu'il y a dans les MSS. *cavernæ*, dont les meilleurs Editeurs ont cru devoir faire *carinæ*.

Il y a dans les Editions :

——— *nonne vides ut*
Nudum remigio latus,
Et malus celeri ſaucius Africo
Antennæque gemant, & ſine funibus
Vix durare carinæ
Poſſint imperioſius
Æquor?

Mr. *Bentley* eſt choqué de ce qu'il eſt dit ici : *vides ut* ——— *antennæ gemant*, parce que l'on ne voit pas le gémiſſement des antennes ; on ne fait que l'ouïr. A cauſe de cela, il ponctue & corrige ainſi ce paſſage :

——— *nonne vides ut*
Nudum remigio latus?
Et malus celeri ſaucius Africo,
Antennæque gemunt, & ſine funibus
Vix durare carinæ
Poſſunt &c.

Il cite divers MSS. où il y a *gemunt* & *poſſunt*. Mr. *Johnſon* n'a aucun é-

gard à cela, & dit que le verbe *video* marque tous les ſens, comme dans cet endroit de *Ciceron*, contre Piſon: *jámne vides, bellua, jámne ſentis quæ ſit hominum querela frontis tuæ*; où *vides* & *ſentis* ſont la même choſe. Il a raiſon & il eſt encore certain qu'un ſeul verbe eſt joint quelquefois à pluſieurs noms, quoi que, ſelon ſa ſignification propre, il ne convienne qu'à un ſeul. Ceux qui y prendront garde en trouveront pluſieurs exemples, dans les Anciens. Il ſuffira d'en mettre ici deux d'*Horace*. Il dit de lui-même, dans l'Ode IV. 10, 11. du Liv. III.

Altricis extra limen Apuliæ
Ludo, fatigatúmque ſomno.

Fatigatus ne quadre qu'à *ludo* & nullement à *ſomno*. Le ſommeil fait tout le contraire, puis qu'il délaſſe. Dans l'Ode X, 5. du même Livre, *Horace* dit:

Audis quo ſtrepitu janua, quo nemus
Inter pulcra ſitum tecta remugiat
Ventis, & poſitas ut glaciet nives
Puro numine Jupiter?

Audis ne ſe rapporte proprement qu'au mu-

mugiſſement du vent ; mais il faut ſuppléer après *ſentis*, ou prendre *audis* dans le même ſens. C'eſt, ſi l'on veut, une ſorte de négligence, qui ne convient pas mal à un Poëte Lyrique, & qu'on ne doit pas entreprendre de corriger ; parce qu'il faudroit changer trop d'endroits, pour ſoûtenir quelque peu de corrections, que l'on auroit faites, ſans y bien penſer.

Mr. *Bentley* paroît ſurpris, que les Interpretes n'aient pas pris garde que *funis* ſignifie *une ancre*. Pour cela il cite *Lucain* L. II, 621.

Ut tremulo ſtarent contentæ ſune carinæ,

& L. V, vers 514. & Eneïd. IV, 575. Il ajoûte que cela eſt très-commun, & que quand il y a *funes*, c'eſt une marque qu'il s'agit de pluſieurs vaiſſeaux ; car perſonne, dit-il, en parlant d'un ſeul vaiſſeau, n'a dit *funes*, mais ſeulement *funis*.

Son Cenſeur eſt encore plus ſurpris de voir que l'Interprete d'*Horace* diſe tout cela, qui, ſelon lui, n'eſt fondé ſur rien. Pour lui prouver qu'il y a plus d'une corde d'ancre dans un vaiſſeau, il lui cite *Properce* Liv. II. El. XVIII, 41.

Nam melius duo defendunt retinacula navem;

c'eſt-à-dire, clairement *duo funes*. Il confirme cela, par deux autres exemples, auxquels on en peut ajoûter d'autres, que l'on trouvera dans les Interpretes, ſur Act. XXVII, 29. A l'égard de *funis*, mis pour *une ancre*, il dit que cela eſt auſſi facile à prouver, qu'à montrer que le fil, qui tient à une aiguille, ſe prend pour l'aiguille même, & réfute un à un les paſſages que Mr. *Bentley* a citez pour cela. *Tremulus funis* eſt viſiblement une corde, & non une ancre. *Carina rupibus exeſis hærens fune*, dans le ſecond paſſage, eſt un bâteau attaché avec une corde à des rochers, rongez par la mer. Dans le dernier, *tortos incidere funes*, eſt couper les cables, qui peuvent être attachez à quelque pieu, comme cela ſe fait dans les ports. Les vaiſſeaux d'Enée, dont il s'agit là, étoient dans celui de Carthage. Perſonne ne ſauroit voir là une ancre. D'ailleurs il croit que l'uſage des cordes, dont il eſt queſtion, n'eſt pas pour les ancres, mais pour ſerrer le vaiſſeau, tout autour; comme il arriva dans la tem-

tempête décrite Act. XXVII, 17. Outre cela, on a besoin de cordages, pour les voiles. Là-dessus Mr. *Johnson* insulte un peu rudement son Adversaire, mais qui ne sauroit se plaindre, s'il en a fait autant à d'autres. En suite il rejette le sentiment de *Muret*, & de *le Fevre*, qui ont cru qu'il s'agit ici d'un vaisseau, qui portoit en Italie quelques Amis d'*Horace*, auxquels Auguste ne voulut point pardonner, & qui devoit se remettre en mer. Mr. *Johnson* préfere à ce sentiment celui de *Quintilien*, qui croyoit que cette Ode étoit allegorique, & qu'*Horace* entendoit par *le vaisseau* la République, par *la tempête* les guerres civiles, & par *le port* la paix. Il soûtient que l'autorité de ces Critiques modernes n'est pas comparable à celle de *Qnintilien*, qui avoit vêcu en un tems, où l'on pouvoit beaucoup mieux savoir le sens d'*Horace*, que tant de siecles après sa mort. D'ailleurs il ne comprend pas comment *Horace* pouvoit dire à ce vaisseau, *fortiter occupa portum*, puis qu'il falloit plûtôt qu'il s'enfuît.

XII. Dans l'Ode XVII, 5. il dit qu'à cause de la présence de Pan, dans le mont Lucretile, les troupeaux pouvoient aller en sureté dans le bois, *im-*

impunè tutum per nemus. Mr. *Bentley* change *tutum* en *totum*, ſous prétexte que le mot *impunè* exprime aſſez ce que ſignifie *tutum*. Il produit des exemples, où le mot *totus* ſe trouve.

Mr. *Johnſon* ſe moque de ces exemples, qui prouvent ce que perſonne ne nie, & dit que le Poëte a mis *tutum*, pour marquer que ce bois n'étoit pas ſûr auparavant, pour le bêtail. Ajoûtez à cela, que *tutum* marque la cauſe, pour laquelle le bêtail y pouvoit paître impunément. Ainſi la correction n'eſt nullement néceſſaire.

XIII. HORACE, dans l'Ode XXIII, 5. pour repréſenter la peur, ſe ſert de l'image d'un jeune cerf qui, dans une montagne, cherche ſa mere, & tremble au bruit des feuilles. Il dit que ſoit que le retour du printems ameine un vent, qui faſſe remuer les feuilles, ſoit que les léſards écartent les branches des ronces, le jeune Cerf tremble. Le commencement eſt exprimé ainſi:

Nam ſeu mobilibus veris inhorruit
Adventus foliis.

Muret ayant trouvé, dans un MS. *vitis*, au lieu de *veris*, corrigeoit ce paſſage ainſi:

Nam

Nam ſeu mobilibus vitis inhorruit
Ad ventum foliis.

Mr. *Bentley* rejette cette correction, parce qu'il n'y a point, dit-il, de *vigne*, dans les montagnes. Mr. *Johnſon* lui ſoûtient qu'il y a au moins des *vignes ſauvages*, qu'on nomme proprement *labruſcæ*, & c'eſt ce qu'on ne peut guére nier. Mr. *Bentley*, pour *veris*, met *vepris*, qui marque un buiſſon d'épines. Son Cenſeur dit que les feuilles des buiſſons ſe remuent aſſez ſans vent, & que leurs branches ſont trop courtes, pour faire du bruit. Je ſerois néanmoins en ceci du ſentiment de *Saumaiſe*, qui eſt le premier, qui ait fait cette correction; laquelle eſt auſſi tombée dans l'eſprit du nouvel Interprete d'*Horace*, ſans qu'il ſût, à ce qu'il dit, qu'un autre l'eût faite avant lui; parce que le Poëte repréſente une frayeur exceſſive, qui pouvoit autant naître du mouvement des buiſſons, que de celui des ronces écartées par les léſards.

XIV. Dans l'Ode XXV, 17. il y avoit *hederâ virenti*, que Mr. *Bentley* a changé en *virente*, quoi que la plûpart de ſes MSS. euſſent *virenti*, parce

parce que ce mot se trouve ainsi écrit, dans *Marius Victorius*, & dans un de ses MSS. outre que *Verrius Flaccus*, Grammairien du tems d'Auguste, a décidé que les noms qui finissent en NS, au nominatif, ont l'ablatif terminé en E.

Mr. *Johnson*, dans ses remarques sur la Latinité, renvoye les Lecteurs à *Aulu-Gelle* Liv. XVI, 14. & XVII, 6. pour apprendre combien peu on peut se fier à *Verrius*, & afin de faire voir qu'il s'est trompé, il cite neuf endroits d'*Ovide*, treize de *Catulle*, sept de *Tibulle*, sept de *Properce* & vint-trois de *Virgile*, où des noms terminez en NS, forment l'ablatif en I, & cela en des lieux, où la quantité du vers le demande ainsi. Il paroît par-là que Mr. *Bentley* s'est trompé, lors qu'il a dit que *Verrius* avoit formé cette regle sur l'usage de *Virgile*, de *Varius*, d'*Horace* & des autres Poëtes amis d'Auguste, dont il instruisoit les petits-fils.

XV. En parlant de la Jeunesse, qui mépriſoit les Vieilles, *Horace* dit, dans un sens figuré, Od. XXV, 19.

Aridas frondes hiemis sodali
Dedicat Hebro.

L'He-

L'Hebrus, comme l'on ſait, eſt une riviere de Thrace, qui deſcend de montagnes très-froides, & qui ſe gêle fréquemment en hiver. C'eſt à l'imitation de cet endroit d'*Horace*, que *Claudien*, dans ſon livre de la guerre des Getes, vers 339. que Mr. *Bentley* a cité, dit du Rhin & du Danube, *Borea, Martiſque ſodales*. Ainſi il auroit ſemblé que l'Interprete d'*Horace* auroit bien voulu laiſſer l'Hebrus en poſſeſſion du titre, que les MSS. & les Editions de ce Poëte lui donnent ici. Mais il le lui refuſe, parce qu'il faudroit ſelon lui, que ce fleuve fut éternellement gelé, pour le porter; *niſi æternâ nivis compede vinctum eſſe audacter finxeris*. Il a voulu apparemment dire *glaciei*, car la neige ſeule ne gêle point les rivieres. Cependant il ne veut pas s'appuyer ſur cette raiſon, il s'appuye ſur ce que la Jeuneſſe qui demeuroit à Rome, ne pouvoit pas dédier à l'Hebrus, qui en eſt ſi éloigné, des feuilles ſeches; parce que l'on envoyoit aux Dieux abſens ce qu'on leur dédioit.

Mr. *Johnſon* dit là-deſſus, qu'on pouvoit bien leur dédier quelque choſe, ſans le leur renvoyer, comme les Temples. Mais il faut chercher, dit Mr. *Bent-*

Bentley un vent, qui faſſe tomber les feuilles & qui ſoit préſent à Rome, tel qu'eſt le vent qu'on nommoit *Eurus*. Son Cenſeur répond qu'il ſuffit que les jeunes gens diſſent que les feuilles ſeches (ils entendoient par-là les Vieilles) ne ſont bonnes qu'à jetter dans quelque riviere froide, comme l'*Hebrus*.

Mr. *Bentley* dit que l'*Eurus* ſouffle preſque toûjours l'hiver, & que dans les Poëtes c'eſt preſque la même choſe que l'*Aquilon*. Son Critique ne le croit pas, & en effet l'*Eurus* eſt proprement un Sud-eſt, & l'*Aquilon* un Nord eſt; & ſi les Poëtes diſent que l'*Eurus* ſouffle en hiver, auſſi bien que les *Aquilons*, il ne s'enſuit pas delà que ce ſoient les mêmes vents, mais ſeulement que ce ſont des vents froids; comme en effet les vents, qui tiennent de l'Eſt, ſont ordinairement froids en hiver. D'ailleurs, comme le remarque nôtre *Ariſtarque*, on dédioit communément ſes cheveux aux Fleuves, & jamais aux Vents; & il ſe peut faire qu'*Horace*, pour ſe moquer, diſe qu'il faut dédier à un Fleuve de Thrace les feuilles ſêches, qui ſont comme les cheveux des arbres; par où il faut entendre, ainſi qu'on l'a dit, les Vieilles.

XVI. Le Poëte dit, dans l'Ode XXVI, 2, 3. qu'assuré de la faveur des Muses, il ne se met guére en peine de quel Roi du septentrion, on a peur:

——— *quis sub Arcto*
Rex gelidæ metuatur oræ.

Mr. *Bentley* prend *quis* pour *queis*, au datif pluriel, & soûtient qu'on l'entend mal, si on le prend autrement. On lui dit ici qu'il se trompe lui même, & que *quis* étant un rélatif, il doit se rapporter au *Roi* qui se fait craindre, ou à ceux qui le craignent. Si on le rapporte aux derniers, le sens sera: *securus sum oræ gelidæ Regem metuentium*, ou *non metuo metuentes* ce qui est un sens ridicule. Il faut donc le rapporter à *Rex*, en ce sens: je ne me mets pas en peine de savoir qui est ce Roi du septentrion, que l'on craint.

XVII. Horace exhorte ses Amis, dans l'Ode XXVII. à s'abstenir de se quereller après avoir bû, & il dit dans le 3. & le 4. vers:

——— *verecundúmque Bacchum*
Sanguineis prohibete rixis.

Mr. *Bent-*

Mr. *Bentley* ne prétend rien changer à cela, à ce qu'il dit; parce qu'*Horace* a pu vouloir dire : défendez Bacchus des querelles, lui qui aura de la pudeur, à moins qu'il ne tienne à vous. Néanmoins il croit qu'il se pourroit faire, qu'*Horace* eût mis, *inverecundúmque Bacchum*; parce que les Poëtes traitent Bacchus d'insensé, & de furieux; en sorte que le sens du Poëte soit tout contraire & qu'*Horace* veuille dire : empêchez Bacchus de causer des querelles, lui qui y est porté de lui-même. En effet, *Horace* le nomme dans la VI. Epode, *inverecundum Deum*. Le Censeur admire l'inconstance de l'Interprete, qui donne un assez bon sens à la maniere ordinaire de lire, & vient en suite à croire qu'il pourroit bien y avoir une faute. Mr. *Johnson* croit que le Poëte appelle Bacchus ici *verecundum*, parce qu'on le représentoit, avec un visage qui ressembloit à celui d'une fille. Si *Horace* appelle Bacchus *inverecundum*, il faut entendre par-là la disposition de ceux, qui ont trop bû; mais il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse parler ailleurs de la disposition de ceux, qui ont bu avec retenue. *Horace* ne doit pas dire par tout la même chose, & quand on a trouvé

une

une fois un bon ſens, ſans rien changer, il ne faut pas en chercher un autre.

XVIII. Dans l'Ode XXVIII, 7. *Horace* dit que Tithone étoit mort, ſur quoi Mr. *Bentley* fait cette remarque, que c'eſt à *Horace* à voir qui il a ſuivi, en diſant que Tithone étoit mort; puiſque quand *Virgile* écrivoit ſes Georgiques, il n'étoit pas encore mort, car l'Aurore ſe levoit, comme auparavant, du lit de Tithone:

. . . . . .

Tithoni croceum linquens aurora cubile.

. . . . . .

Mr. *Johnſon* l'avertit que le lit, où Tithone avoit couché, s'appelloit toûjours *le lit* de *Tithone*, quoi qu'il fût mort. Si l'on avoit écrit ſur les Georgiques, on auroit pû dire tout au rebours qu'*Horace* étoit aſſuré que Tithone étoit mort, & que c'étoit à *Virgile* à voir de qui il avoit apris le contraire. Cette maniere de commenter fait que l'on peut dire le pour & le contre, & qu'on ne manque jamais de remarques.

XIX. Le Poëte ſe moque, dans ſa XXIX. Ode, d'un certain Iccius, qui, après avoir étudié la Philoſophie, al-

alloit à l'armée, pour s'y enrichir, & lui dit entre autres choſes :

Non antè devictis Sabææ
Regibus, horribilique Medo
Nectis catenas.

Mr. *Bentley* dit qu'il ne veut rien changer, dans le texte, & convient qu'on peut nommer les Parthes *horribiles*, ou formidables. Néanmoins il ſoupçonne qu'il y avoit ici au commencement *horribilis*, qui eſt, ſelon l'ancienne maniere d'écrire, *horribiles*, & il croit que c'eſt là ce que veut dire *Horace*, qu'Iccius étoit ſûr de la victoire. Son Cenſeur dit que les mots précedents *non antè devictis Sabææ Regibus* le déterminent à croire qu'il faut laiſſer *horribili* ; parce que les anciennes victoires des Parthes les faiſoient encore craindre aux Romains, & qu'ils étoient en effet formidables, ſelon la penſée d'*Horace*, s'ils ne l'étoient pas à Iccius. Il a raiſon, puis qu'il a les MSS. & les Editions pour lui. Cependant Mr. *Bentley* a fait mettre (au moins dans l'Edition d'Amſterdam) dans le texte même *horribilis* & au deſſous *horribili*. S'il y avoit eu dans les MSS. & les Editions *horribilis*, il auroit

roit pu, avec autant de raiſon, effacer la derniere lettre. Ainſi l'occaſion de changer ne manque jamais, quand on a la démangeaiſon de le faire.

Ainſi encore au vers 13. où il y a:

Cum tu coëmptos undique nobiles
Libros Panæti &c.

L'Interprete d'*Horace* a fait mettre *nobilis*, qu'il a trouvé dans quelques MSS. & qui eſt un mot équivoque, parce qu'il peut être au génitif ſingulier, ou à l'accuſatif pluriel. Mr. *Bentley* ne doute néanmoins pas qu'il ne ſoit au génitif, parce qu'autrement *libros* auroit deux épithetes, *nobiles* & *coëmtos*, qui a précedé.

Mr. *Johnſon* répond que les Poëtes ne ſont pas ſi délicats, qu'on les repréſente; & en effet on en a vu des exemples ci-deſſus, & ceux, qui y prendront garde, dans leurs lectures, en remarqueront bien davantage. D'ailleurs *nobiles libri coëmti* n'eſt pas plus mal dit, que *nobiles libros coëmere*. Deux épithetes, dont l'un eſt oiſif, ou qui le ſont tous deux, choquent; mais quand il n'y en a point d'oiſif & que l'un eſt même tout à fait néceſſaire, ils ne choquent point. Si vous joignez

nobilis avec *Panæti*, on ne ſait ſi *Panætius* eſt ainſi nommé à cauſe de ſon extraction, ou à cauſe de ſes Ecrits. Mais ſi on le rapporte à *libros*, il n'y a aucune équivoque. *Je voudrois bien*, dit Mr. Johnſon, *que vous m'écriviſſiez là-deſſus, afin que ſi j'avois envie de compoſer l'Eloge de vos Ouvrages, je ſâche ſi je dois dire* les Ouvrages du Noble Mr. Bentley, *ou* les Nobles Ouvrages de Mr. Bentley.

XX. HORACE dit à ſa Lyre, à la fin de l'Ode XXXII.

—— *mihi cumque ſalve*
Rite vocanti.

Mr. *Bentley*, après avoir dit, que les Interpretes n'ont pu produire aucun exemple ſemblable, & que les anciens Grammairiens ne diſent rien d'un paſſage ſi ſingulier; ajoûte qu'à cauſe de cela, il avoit cru qu'on pourroit lire: *mihi, cuique ſalve* &c. c'eſt-à-dire *mihi, vel cuicumque alii rite vocanti.* Mais au reſte, il ne s'engage point à défendre cette conjecture.

Son Cenſeur loüe ici ſa modeſtie, & dit qu'il l'auroit contredit le plus doucement du monde, *ſi ſic omnia dixiſſet.* Il ajoûte ſeulement qu'il ne lui

lui ſemble pas qu'il faille qu'*Horace* ſe mette en peine, pour tous les Poëtes, & qu'un *Bavius*, ou un *Mævius* ait part à ſes vœux. Mais il dit ſon ſentiment ſur *cumque*, dans ſes remarques ſur la Latinité. Les Latins, comme il dit, lors qu'ils vouloient ſignifier quelque choſe de géneral, par des termes particuliers, répetoient deux fois le même mot, comme *quis*, *quis*; *ubi*, *ubi*; *ut*, *ut:* ou en ajoûtant *cumque*, comme *quicumque*, *quandocumque*, *utercumque*; ou ſimplement *que*, comme *quisque*, *quandoque*, *uterque*. Mais le dernier ſignifie deux pris enſemble, & les précedens châque choſe priſe à part. Comme cette remarque eſt nouvelle, & qu'il y a des gens, qui ne l'entendroient pas, l'Auteur explique la choſe un peu plus en détail.

Dans les expreſſions, où le même mot eſt répeté, il faut entendre qu'on le peut répeter, juſqu'à ce que l'idée géneralе ſoit épuiſée. Par exemple, quand on employe *quiſquis*, on entend la même choſe, que ſi l'on diſoit: *hic quis*, ou *aliquis*, *alius quis*, *alius quis* &c. juſqu'à ce que le nombre de ceux, que l'on veut déſigner, ſoit épuiſé. *Que* ne ſignifie jamais qu'*et*, & *quisque* eſt la même choſe que *quis et*.

Que peut-on ſouſentendre, que *quis*, en ſorte qu'on veuille dire, *quis & quis*? Il y a néanmoins cette difference, que *quiſquis* veut dire châcun pris à part, & *quiſque* tous enſemble.

Si l'on ajoûte *cùm*, cela ne ſignifiera pas autre choſe, que ſi l'on doubloit le mot, comme en *quiſquis* & en *quicumque*. Cela étant ſuppoſé, il ne ſera pas difficile de rendre raiſon du *cúmque* d'*Horace*; car après *cúmque*, qui eſt la même choſe que *cùm et*, on ne peut ſouſentendre que *cùm*; en ſorte que ce ſoit tout un, que *cùm & cùm*. On interprete donc *cúmque*, dans le Poëte, comme s'il avoit dit, *cùm vocavero & cùm vocavero*, ou *quotiescumque vocavero*.

* L'Ancien Scholiaſte avoit auſſi expliqué ce mot *quotieſcumque*, & *Lambin quandocumque*. C'eſt la même choſe qu'*utcumque*, que l'on trouve Liv. II. Od. XVII, 11.

—— *non ego perfidum*
Dixi ſacramentum, ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes.

Le même Scholiaſte explique cet *utcumque*, par *quandocumque*, & *Lambin* l'a

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

l'a ſuivi. On pourroit ſoupçonner que, dans le lieu, dont il s'agit, on doit lire *mihi utcumque*; parce que ce dernier mot ſe trouve, au lieu que l'autre ne ſe trouve pas. On a ſuppoſé que *ut* ſignifie la même choſe que *cùm*, ou *quando*, ce qui n'eſt pas rare. Mais, ſi l'on aimoit mieux, on pourroit conſerver à *ut* la ſignification de comme, & prendre *utcumque* pour *quomodocumque*, qui eſt la ſignification ordinaire du mot.

XXI. SUR le 5. vers de l'Ode XXXIV. Mr. *Bentley* corrige un paſſage de *Virgile* Eneïd. IV, 255. *& ſuiv.* où il eſt dit de Mercure:

Avi ſimilis, quæ circum littora, circum
Piſcoſos ſcopulos, humilis volat, æquora juxta.
Haud aliter, terras inter cœlúmque volabat,
Littus arenoſum Libyæ, ventóſque ſecabat.

Il trouve qu'il y a pluſieurs choſes, qu'on peut reprendre, avec raiſon, dans ces vers; premierement, la répetition du même verbe, *volat* & *volabat*, & en ſecond lieu, la terminaiſon ſemblable de deux vers, *volabat*, *ſecabat*.

bat. Quelques anciens MSS. ont mis entre ces deux vers celui qui les ſuit :

Materno veniens ab avo Cyllenia proles.

Mais cela ne racommode rien, ſelon l'Interprete d'*Horace*. Il y a encore un défaut, qui eſt le pire de tous ; c'eſt que le Poëte dit *ſecabat littus*, *ventóſque*. *Secare littus* eſt labourer, ou foſſoyer le rivage ; ce qui n'a aucun rapport avec l'action de Mercure, qui voloit. Il corrige donc :

Haud aliter, terras inter cœlúmque, legebat
Littus arenoſum Libyæ, ventóſque ſecabat ;

& croit cette correction ſi claire, qu'il n'eſt pas beſoin de l'appuyer, par beaucoup de paroles.

Son Cenſeur lui nie tout cela, & fait voir 1. par quantité d'exemples non ſeulement d'*Ovide*, mais encore de *Virgile*, que les Anciens ne ſe mettoient pas ſi fort en peine d'éviter la répétition du même mot : 2. qu'il y a un très-grand nombre de vers, qui ſe touchent, dans *Stace*, dans *Ovide* & dans

dans *Virgile*, & qui ſont terminez de même. On ne s'en apperçoit pas en les liſant, parce qu'ils ſont diſperſez dans leurs Ouvrages, & qu'on ne cherche pas cette ſorte de choſes. Si cela avoit été perpetuel, on l'auroit trouvé mauvais; mais répandus, par-ci par-là, ils ne choquent point les oreilles; on n'y prend pas ſeulement garde. Autrement ces Poëtes auroient par tout évité la conſonance des vers, comme un écueuïl. Ceux qui oſent cenſurer des choſes ſi communes, & concernant l'élegance de la Langue Latine & la délicateſſe de l'oreille; dans *Virgile*, & dans les deux autres Poëtes, que j'ai nommez; doivent s'imaginer d'avoir l'oreille, pour le moins, auſſi délicate qu'eux; car enfin on ne peut pas dire qu'il y ait des fautes, par tout où l'on trouve de ſemblables choſes. Auſſi Mr. *Bentley* a-t-il laiſſé ici la conſonance de *legebat* avec *ſecabat*. Il eſt vrai que les deux vers ne finiſſent pas en *abat*, ſelon cette correction, mais l'un en *ebat* & l'autre en *abat*; mais cette difference eſt trop petite, pour ſatisfaire les oreilles. Si quelcun de ces Poëtes reſſuſcitoit, & qu'il s'ouît cenſurer de la ſorte, il riroit ſans doute de voir des barbares, com-

me nous, gloſer ſur ſes ouvrages, & faire les délicats: Ils s'écrieroit peut-être, *ô Gallicas nives! ô aures Britannas!* Il reſte une troiſiéme faute, dans les vers de *Virgile*; qui eſt, ſelon Mr. *Bentley*, la pire; c'eſt *ſecare littus*; mais ſi c'eſt une faute contre la bonne Latinité, elle n'eſt pas des Copiſtes, mais de *Virgile* lui même; car on en cite ici deux endroits, où il y a *viam ſecare*, pour paſſer promptement, & un autre où il y a *ſecare ſilvas*, pour paſſer promptement au travers des forêts, en navigant, une riviere qui les coupoit. Ces ſortes de corrections ne ſont pas des corrections des fautes des Copiſtes, mais des cenſures des anciens Poëtes; qui, ſi l'on nous en croit, ne ſavoient pas aſſez bien leur Langue.

XXII. Sur l'Ode XXXV, 14. *Horace* dit

——— *neu populus frequens*
Ad arma ceſſantes, ad arma
Concitet.

Ces paroles ne plaiſent pas à l'Interprete d'*Horace*. Il aimeroit mieux lire *neu populus fremens ad arma curſantes*; mais il croit que ſoit qu'on ſuive

la

la maniere ordinaire de lire, ou la ſienne, cet endroit eſt ſujet à la cenſure; car enfin, dit-il, qui ſont ceux que le peuple *fréquent*, ou *frémiſſant* exciteroit à prendre les armes, ou *ſe repoſans*, ou *courans*? Y avoit-il quelcun, que le peuple pût exciter, outre le peuple même? Entend-il les Grands, ou les Miniſtres de la Cour? Fort bien; mais je ne vois, dans les paroles de l'Auteur, rien qui nous conduiſe à cela. Il y a donc ici quelque faute conſiderable, ou il faut trouver un moyen d'excuſer Horace; ce que je laiſſe à ceux, qui le voudront, & qui le pourront faire.

Mr. *Johnſon* dit qu'il le veut & qu'il le peut faire. Par *frequens populus*, il entend une grande partie du peuple, & non le peuple tout entier. Cette partie du peuple, agitée & inquiete, excite l'autre, qui ne ſe remue pas encore. Il n'y a rien, ſelon lui, dans tout *Horace*, ni dans les autres Auteurs, qui ſoit plus facile à entendre. Mr. *Johnſon* a raiſon, & je connois des gens, qui, à la ſimple lecture de la remarque de l'Interprete d'*Horace*, furent ſurpris de l'embarras de cet Interprete, où il n'y a point de ſujet d'être embarraſſé. Ils ont été étonnez, en bien

d'autres endroits, de le voir ſe donner beaucoup de mouvemens, pour expliquer ſon Auteur, & ne pouvoir en venir à bout; où il n'y avoit rien, que de clair. Par exemple Liv. II. Sat. VI, 64. *Horace* dit: *uncta ſatis pingui ponentur oluſcula lardo.* Son Interprete trouve là *ſatis* plat, & le prend pour une cheville, parce qu'il le joint à *pingui.* Il conjecture qu'il faut mettre *focis* au lieu de *ſatis.* Mais qu'il le joigne à *uncta*, & la difficulté ceſſera. *Horace* veut dire des herbages, que l'on faſſe aſſez gras, en y mettant du lard, ſans l'épargner.

* Au vers 21. *& ſuiv.* il y a un endroit un peu embarraſſé, d'où Mr. *Bentley* n'a pas pû ſe tirer. Voici les mots du Poëte:

Te Spes & albo rara Fides colit
Velata panno, nec comitem abnegat,
Utcumque mutatâ potentes
Veſte domos inimica linquis.

On les doit, ce me ſemble, paraphraſer ainſi, en François: „ Les „ amis fideles & qui eſperent vôtre „ retour, ne renoncent pas ceux qu'ils „ accompagnoient, lors que vous, ô „ For-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

„ Fortune, leur étiez favorable; quoi „ que lors qu'ils ont changé d'habit, vous les aiyez abandonnez. *Spes & Fides* ſe prennent pour les Amis fideles, & qui ne deſeſperent pas de voir rétablir les affaires de leurs Amis. Par la Fortune, qui eſt ici la mauvaiſe, il faut entendre les malheureux eux-mêmes, qui au lieu des habits propres, qu'ils portoient, pendant qu'ils étoient dans un état floriſſant, en portent de vils & de ſales, dans leur malheur. Ce ſont ces gens-là, que les fideles amis continuent d'accompagner dans leur diſgrace. *Comitem abnegat* ſignifie, *dit qu'il ne veut plus accompagner*, ou qu'il ne veut plus être Ami. Si on lit les Commentaires de *Lambin* & de *Torrentius*, on verra qu'ils ont eu cette idée, quoi qu'ils ne l'aient pas aſſez développée. *Domos potentes linquis* eſt un peu plus embarraſſant, mais il faut continuer à ſuivre l'allegorie & entendre cela des perſonnes; à qui la Fortune eſt contraire, & qui quittent leurs maiſons, ou leur parens ruïnez, quoi que puiſſans auparavant, pour s'en aller en exil; comme il arrivoit ſouvent aux grands Seigneurs Romains.

C'eſt ce qui a embarraſſé Mr. *Bentley*. Si la Fortune, dit-il, abandonne

les maiſons ruinées & que l'Eſperance & la Fidelité l'accompagnent ; alors les Amis , tant fideles, qu'infideles, s'enfuyent tous. Cela fait, qu'aulieu de *linquis*, il lit *vertis*. Il n'a pas pris garde que, ſous l'image de la mauvaiſe Fortune, *Horace* repréſente les malheureux, qui abandonnent leurs maiſons, auparavant puiſſantes. Le P. *Tarteron* & Mr. *Dacier* n'ont pas bien pris le ſens de cet endroit ; en faiſant changer d'habit à la Fortune , conſiderée comme une Déeſſe ; il ne s'agit pas du fantôme de la Fortune ici , mais des malheureux , qui changent réellement d'habit. La Fortune n'en changeoit pas, ſelon les Poëtes, mais abandonnoit ceux qui en avoient changé. Il ne faut donc rien corriger ici , ni dire qu'*Horace*, par le verbe *linquit*, a gâté toute ſa repréſentation de la Fortune. Ce ſont à peu près les termes de Mr. *Bentley*. J'ai voulu mettre ceci, comme un exemple de l'embarras des Interpretes ; quand ils ont une fois manqué la penſée de leur Auteur , faute d'attention.

Au vers 29. & 30. *Horace* prie la Fortune de ſauver Auguſte, qui devoit aller contre les peuples de la Grande Bretagne, qui ſont les derniers peuples de la Terre: — *in*

—— *in ultimos*
Orbis Britannos.

Mr. *Bentley* ſoûtient que c'étoit aſſez, que de dire *ultimos*, ſans dire, *ultimos orbis*. Il traite même cette expreſſion de *demi-barbare*, & dit qu'on ne la trouve dans aucun bon Auteur. Ainſi il corrige, *ultimos*, *oro*, *Britannos*. Il ne l'a néanmoins pas oſé mettre, dans le texte. Il s'objecte un vers d'un Ancien Tragique, cité par *Ciceron*, où il y a: *gentes orarum ultimæ*, qui eſt la même expreſſion. Mais il répond qu'*ultimæ* eſt au génitif ſingulier, & comme s'il y avoit *oræ ultimæ*. Il ſoupçonne même qu'il pourroit ſe faire, que ce Tragique eût mis *oraï ultimæ*, à l'antique. Il y a un vers de *Lucain* Liv. VII, 541. où on lit:

Cappadoces, Gallique, extremique orbis Iberi.

Mais il prétend qu'*extremi* eſt au génitif & ſe joint avec *orbis*. C'eſt-là la queſtion, & rien n'empêche qu'on ne croye que *Lucain* a imité cet endroit d'*Horace*, & qu'il a voulu dire, *les Iberiens qui ſont les derniers du*

monde; ſavoir, du côté, où ils habitent. Cette expreſſion n'a rien d'irrégulier, ni de choquant. Mr. *Johnſon*, cite, dans ſes remarques, ſur la Latinité, un autre endroit de *Lucain* Liv. IV, 666. où il dit en parlant des troupes de Juba:

—— *extremáque mundi*
Signa ſuum comitata Jubam.

* *Ciceron* a dit de même, *cœlum extremum ultimúmque mundi*. *Tacite* dans la vie d'Agricola C. XXX. introduit un Breton, nommant ſes compatriotes, *extremos terrarum*. Ce qui n'eſt pas meilleur Latin qu'*ultimi orbis*. *Eſchyle*, dans ſon Promethée lié, dit vers 845.

Ἔστιν πόλις Κάνωβος ἐσχάτη χθονός,

Il y a une ville nommée Canope, la derniere de la terre. Ce que l'on explique du peu d'éloignement, où Canope étoit de la mer. On ne comprend pas pourquoi *Horace* n'auroit pas pu dire de même, *ultimos orbis Britannos*, ce qui eſt la même choſe, ſelon Mr. *Bentley*. Je ne doute pas qu'on n'en puiſſe trou-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

trouver d'autres exemples, dans les Géographes; que je n'ai pas loisir de lire, pour cela seul.

Au 36. vers, il y a:

—— *unde manus juventus*
Metu Deorum continuit.

Mr. *Bentley* remarque que presque tous les MSS. ont, *manum juventus*, aussi bien que quelques anciennes Editions; à quoi il pouvoit ajoûter l'autorité de l'Ancien Scholiaste, & l'Edition de *Cruquius*. Les autres ont *manus juventus*, que l'Interprete d'*Horace* rejette, à cause que ces deux mots sont terminez par U S, ce qui choque l'oreille, comme il le croit.

Mr. *Johnson* se moque de cette délicatesse, & cite un grand nombre d'exemples d'*Horace* & de *Virgile*, où l'on trouve deux mots de suite terminez de même. On ne peut en effet condamner ni l'un, ni l'autre. Mais comme celui, qu'il censure, fait paroître ailleurs une délicatesse un peu outrée, sur les syllabes ressemblantes, qui sont proche l'une de l'autre; il montre que les Anciens, qui sans doute avoient l'oreille plus fine que nous, par rapport à la Langue Latine, n'ont ja-

jamais évité de ſemblables choſes. Par exemple, Mr. *Bentley*, au Livre I. Sat. II, 110. au lieu de *curas è pectore pelli*, aime mieux lire, avec d'autres MSS. *tolli*, à cauſe des ſyllabes *pec* & *pel*, qui ſe reſſemblent. Ainſi encore dans l'Art Poëtique vers 36. il ne veut pas qu'on liſe, comme il y a dans les Editions *pravo vivere naſo*, mais *naſo vivere pravo*, à cauſe du concours des ſyllabes VO, VI, VE. Mr. *Johnſon* montre, par dix-ſept exemples d'*Horace* & de *Virgile*, que ces Poëtes n'ont jamais eu d'égard à cette prétendue *Cacophonie*. Ce ſeroit en effet étrangement gêner la Poëſie, que de ne pouvoir ſouffrir de ſemblables choſes. Virgile a dit : *Silva vivacis olivæ*, Georg. II, 181. & *viva volare*, Georg. IV, 226. ſans que perſonne en ait été choqué. L'on pourroit ramaſſer une infinité de ſemblables exemples.

Quelques anciens Grammairiens ont cru, de même, que *Virgile* avoit commis exprès deux ſoleciſmes, en diſant *timidi damæ*, & *oculis capti talpæ*; ſeulement pour éviter la conſonance du premier hémiſtiche, avec le ſecond. *Gerard Jean Voſſius* a approuvé ce ſentiment, ce qui ſurprend Mr. *Johnſon*, qui

qui témoigne beaucoup de reſpect, pour ce grand homme. En effet, il a compté, dans la ſeule Eneïde, 404. vers, où cette conſonance ſe trouve, entre leſquels il y en a quelquefois deux, ou trois de ſuite.

On en trouve auſſi quantité, dans *Properce*. L'expreſſion des vers leur paroiſſant belle & énergique, ils n'ont pas cru devoir éviter cette conſonance, & l'on doit bien ſe garder de les cenſurer pour cela, comme s'ils n'avoient pas eu l'oreille aſſez bonne; ſi l'on ne veut ſe faire moquer de ſoi.

Horace parle ainſi, en s'adreſſant à la Fortune:

—— ô utinam novâ
Incude diffingas in
Maſſagetas, Arabáſque ferrum.

Comme *diffingas* ſignifie le contraire d'*iterum fingas*, & marque plûtôt gâter, que raccommoder; Mr. *Bentley* préfere le mot *defingas*, qu'il a trouvé dans quelques MSS. Mr. *Johnſon* remarque que *defingo* ne ſe rencontre guére, dans les Auteurs Claſſiques, que dans le ſeul *Caton*; dont il n'y a pas d'apparence qu'*Horace* ait voulu emprunter aucun mot ſuranné. Il pré-

préfere *diffingas*, qui ſignifie bien gâter, mais qui ſuppoſe que c'eſt pour redonner au fer la pointe, & le tranchant, qu'il devoit avoir, pour en faire de bonnes armes. Comme cette explication paroît un peu forcée, & que *defingas* ne quadre pas ici ; je croirois qu'il faut lire *refingas*, que les Copiſtes ont changé en *defingas*, *deffingas* & *diffingas* ; parce qu'ils ont jugé que la ſyllabe RE étant courte, *refingas* ne pouvoit pas avoir de lieu ici. Ils l'ont cru d'autant plus facilement, que *refingere*, quoi que tout à fait analogique, n'étoit pas fort en uſage. C'eſt ainſi que dans *Properce*, Liv. IV. El. VIII, 44. où il a dans divers MSS.

Recidit inque ſuos menſa ſupina pedes,

les Copiſtes & les Correcteurs avoient mis *decidit*. On peut conſulter, ſur la Syllabe RE, *Obert Giſanius* dans ſon Index ſur *Lucrece*, & Mr. *Brockhuyſe*, ſur l'endroit de *Properce*, qu'on vient de citer, & ceux à qui il renvoye ſes Lecteurs. Je ſoupçonnerois auſſi qu'à la Satire I, 79. du 2. Livre, pour *diffindere*, ou *diffingere*, ou *defringere*, il faut lire *refingere*, c'eſt à dire, chan-

changer, ou raccommoder, ſens qui quadre fort bien à cet endroit-là. Je ſuppoſe, à la verité, qu'on diſoit *refingo*, comme *refigo*, *refringo* &c. Ce mot ſe trouve encore dans *Apulée* Liv. III. de ſa Métamorphoſe, & il me ſemble preſque néceſſaire, dans ces deux paſſages d'*Horace* & ſur tout au premier. C'eſt ce qui fait que j'ai hazardé cette conjecture, que je ne donne néanmoins, que pour ce qu'elle eſt, ſans vouloir rien aſſurer. On ne peut admettre cette ſorte de choſes, que *cum metu contrarii*, comme parlent les Scholaſtiques; c'eſt à dire, en craignant que quelque choſe d'oppoſé ne ſe trouve peut-être veritable; ce qui doit empêcher qu'on ne parle trop poſitivement, pour ne pas s'attirer la cenſure.

Mr. *Johnſon* ſe moque encore de celui qu'il cenſure, qui rejette la maniere de lire d'un exemplaire de *Cruquius*, où il y avoit *recuſum*; ſous prétexte que l'oreille ne peut ſouffrir, dans un même vers, *incude recuſum*. Les Anciens n'avoient pas cette ſorte de délicateſſe, comme nôtre Auteur le fait voir, par quelques exemples; auxquels on en pourroit ajoûter beaucoup d'autres, ſi l'on ſe donnoit la peine d'en ramaſſer. XXIII. Ho-

XXIII. HORACE, en parlant de la fuite de Cleopatre, Od. XXXVII, 9. 10. s'exprime ainſi :

Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum.

Paroles qui ont embarraſſé *Joſeph Scaliger* & Mr. *Bentley*. Ce dernier ne peut pas ſouffrir que des Eunuques, dont il s'agit ici, ſoient nommez *viri*, & *turpes morbo* lui paroît indigne de l'élegance d'*Horace*. Ainſi il conjecture qu'au lieu de *morbo virorum*, il faudroit peut-être lire *opprobriorum* ; c'eſt à dire, qui ſont les opprobres du genre humain.

Mr. *Johnſon* eſt ſurpris qu'on trouve de la difficulté, où il n'y en a point, pourvû que l'on range bien les mots, en cette maniere : *cum grege virorum turpium*, *contaminato morbo* ; c'eſt à dire, avec une troupe d'hommes infames, infectée d'une maladie honteuſe; que le Poëte n'a pas voulu exprimer plus clairement. Le mot *virorum* ne peut faire aucune peine, joint aux mots, qui l'accompagnent. Le ſens au reſte eſt clair, comme on l'a déja remarqué au Tom. II. p. 445. de cette *Bibliotheque A. & M.*

En

En parlant de la même Cleopatre, qui rentra dans ſon Palais, après la défaite d'Antoine à Actium, *Horace* dit au vers 25.

Auſa & jacentem viſere regiam
Vultu ſereno.

Mr. *Bentley* n'approuve pas l'épithete *jacentem*, parce que ce mot ſignifie *humilem* & *ignobilem*, humble & obſcure, ou *démolie*. Il conjecturoit donc *tacentem*, dans le ſilence; comme il a vû depuis qu'il y avoit, dans un MS.

Mais *jacere*, pris dans un ſens figuré, ſignifie être abatu, ſans courage, & ſans eſperance, comme on le peut voir par pluſieurs exemples de *Ciceron*, que Mr. *Johnſon* cite. Si l'on prend *regia* pour les Domeſtiques de la Reine, qui étoient demeurez dans ſon Palais à Alexandrie, comme *aula* ſe prend ſouvent pour ceux qui y demeurent; on peut dire très-élégamment *regia jacebat*, pour marquer que ceux, qui y demeuroient, avoient perdu toute eſperance. Si l'on entend le bâtiment même, il faudra dire que le Poëte lui donne ici une paſſion humaine; & c'eſt ce que les Poëtes font très-ſouvent,

vent, en parlant de choſes inanimées. Ceux, qui feront quelque réflexion là-deſſus, ne douteront guére que *tacentem* ne ſoit une faute des Copiſtes, & *jacentem* la veritable maniere de lire, comme elle eſt la plus généralement reçûë.

On peut voir, par cet Extrait de la I. Partie & de quelques endroits de la II. que l'on y a mêlez, qu'en matieres de Critique, autant que dans les autres Sciences, il eſt dangereux de parler d'un ton trop déciſif. On le comprendra encore mieux, ſi on lit la ſeconde partie du Volume toute entiere. Elle regarde, comme on l'a dit, proprement la Latinité. Ceux qui aiment la lecture d'*Horace*, ou qui ont l'Edition de Mr. le Docteur *Bentley*, ne peuvent guére ſe paſſer d'avoir ſon Cenſeur. Quelque grande idée, que l'on ait de celui, qui plaide une cauſe; il faut toûjours garder une oreille, pour celui qui lui répond. Il ne faut entrer dans la paſſion ni de l'un, ni de l'autre, mais juger ſur les raiſons qu'ils ont produites. Il ſeroit à ſouhaiter que le livre de Mr. *Johnſon* fût imprimé plus correctement, qu'il ne l'eſt.

On a déja vû deux Lettres de Mr.

Mr. * *Ker*, in 8. imprimées à Londres en M DCC XIII. pleines de plaintes contre Mr. *Bentley*, ſur des matieres grammaticales & perſonelles. Il eſt étonnant que ce grand Critique ſe ſoit attiré la colere & les plaintes de ceux, qui enſeignent la Langue Latine ; lui qui pouvoit être leur protecteur, & qui auroit dû, comme il ſemble, les encourager, plûtôt que les degoûter & les irriter même contre lui. Mais à l'égard de ces ſortes de querelles, nous avons toûjours laiſſé le perſonel à part, & même paſſé ſous ſilence des livres, où il étoit trop mêlé, avec les choſes. Celui de Mr. *Johnſon* nous a obligé de faire une exception, en faveur d'*Horace* & de la Langue Latine ; qui lui ont de l'obligation, quoi qu'il n'ait nullement épargné le nouvel Interprete de ce Poëte.

* *Auteur du Livre intitulé* Latinè loquendi Norma, *dont on a parlé dans la Bibl. Choiſie, Tom.* XXV. p. 156.

ARTICLE III.

Illuſtriſſ. Viri EZECHIELIS SPANHEMII *Diſſertationum, de* Præſtantia & Uſu Numiſmatum Antiquorum,

rum, *Volumen alterum, in quod relatum* eſt *quidquid pertinet ad illuſtrationem rerum Romanarum. Opus poſtumum, ex Auctoris Apographo editum, ac Numiſmatum iconibus illuſtratum ab* ISAACO VERBURGIO. M DCC XVII. in fol. à Amſterdam chez les Freres Wetſtein. pagg. 744. avec les Préfaces & les Index.

NOUS avons parlé, dans la *Bibliotheque Choiſie*, Tom. XI. p. 1. du premier Volume de cet Ouvrage, que feu Mr. *le Baron de Spanheim* nous avoit fait l'honneur de nous envoyer. Depuis, cet excellent homme étant venu à mourir, comme il étoit occupé à la compoſition de celui-ci; nous fimes l'Eloge de l'Auteur, dans le Tome XXII. p. 174. de la même *Bibliotheque*. Autrement il faudroit que nous diſſions ici quelque choſe de ſa vie, dont Mr. *Verburg* nous donne ce qu'il en a pu ſavoir, & que nous parlaſſions de la méthode de cet Ouvrage.

LE premier volume contenoit IX. Diſſertations, celui-ci commence par la X. qui eſt de l'utilité des Médailles, qu'on nomme *Conſulaires*, & qui

eſt

eſt diviſée, & ſous-diviſée, comme les autres, en pluſieurs articles qu'on parcourra, en peu de mots.

X. On connoît par-là les Familles Romaines, dont l'Ancienne Hiſtoire ne nous inſtruit pas aſſez; à cauſe de la perte, que nous avons faite de la plûpart des Livres, où il en pouvoit être parlé. *Fulvius Urſinus* fut le premier, qui entreprit de recueuillir ce que l'on trouve de ces Familles, dans les Médailles, & il y réuſſit, autant qu'il étoit poſſible dans un tems; où l'étude des Médailles n'avoit pas encore été cultivée, comme elle l'a été depuis, & auquel on n'en avoit pas le nombre, que l'on en a à préſent. *Charles Patin* augmenta enſuite ce recueuil, & *Jean Foi-Vaillant* l'a rendu encore plus complet. Je m'étonne que Mr. de *Spanheim* ne parle pas de ce dernier plus diſtinctement, lui qui loüe ailleurs cet Antiquaire, & qui ne manque point de rendre à châcun la juſtice qui lui eſt due. Peut-être eſt-ce à cauſe des fautes, que cet Antiquaire a commiſes dans ſon recüeuil, que nôtre Auteur reprend ſouvent.

I. I. Nôtre Auteur remarque fort bien que les images, que l'on voit à préſent, dans le bronze des ancien-

nes Monoies, pouvent suppléer à ces anciennes images, qu'on avoit accoûtumé de porter aux funerailles de ceux qui étoient de quelque Famille illustre, & où il y avoit eu des Magistrats. En cette occasion, on confond le mot de *Familia*, avec celui de *Gens*, qui étoit autrefois d'une plus grande étendue; car le mot *Familia* marquoit proprement les branches d'une Maison, dont plusieurs étoient contenues sous le mot de *Gens*, & se distinguoient par des surnoms particuliers, que les Romains nommoient *cognomina* & *agnomina*. Il y avoit eu autrefois plusieurs Ouvrages, qui contenoient la Genéalogie de diverses Familles illustres, comme Mr. de *Spanheim* le fait voir. Tout cela s'est perdu & il n'y a que les Médailles, qui puissent suppléer cette perte, & sur lesquelles on a tâché de rétablir ces Genéalogies, autant qu'il a été possible. Cela s'est pu faire, en quelque maniere, à l'égard des grandes Maisons, qui ont fleuri sous la République, pendant que les Romains ne s'allioient qu'entre eux; mais sous les Empereurs, les alliances qu'il y a eu entre les Familles Romaines & les étrangeres, & la jonction de plusieurs noms, qu'elles prenoient, pour

pour faire croire qu'elles étoient descenduës de diverſes anciennes Maiſons, a cauſé une ſi grande confuſion, en tout cela, qu'il n'eſt plus poſſible de s'en démêler. La confuſion s'augmenta encore plus, ſous les Empereurs Chrétiens; quoi qu'il y eût encore pluſieurs Maiſons, qui prétendoient être ſorties des plus anciennes de Rome, comme on le fait voir.

Pluſieurs habiles gens ont tâché de ranger les anciennes Généalogies, autant qu'ils ont pu, ſur l'Hiſtoire & ſur les Médailles, comme *Volaterranus*, *Sigonius*, *Auguſtinus*, *Panvinius*, *Urſinus*, *Pighius*, *Schottus*, *Streinius*, *Glandorpius*, *Ligorius*, *Reineſius*, *Reuſnerus*. *Adam Rupert* avoit auſſi entrepris la même choſe, mais il eſt mort, avant que d'avoir rien pu produire; & le Public attend encore un Ouvrage complet, ſur cette matiere.

2. Cela regarde les Familles connues, mais il y en a pluſieurs d'inconnues; que l'on a déterrées, par les Médailles. Mr. *de Spanheim* en rapporte pluſieurs exemples & fait de curieuſes remarques ſur quelques unes de ces Familles; que nous ne pourrions pas marquer, ſans une longueur exceſſive. Je dirai ſeulement, qu'il mon-

tre, par des Inſcriptions, & par des Médailles, que le Gouverneur de Syrie, l'année LI. de Jeſus-Chriſt ne ſe nommoit pas *Numidius*, comme il y a dans les exemplaires de *Joſeph*; ni *Vinidius*, comme on lit dans quelques uns de ceux de *Tacite*, mais *Ummidius*, ou *Umidius*; ſur quoi il reprend civilement, ſelon ſa coûtume, divers ſavans hommes, qui ſe ſont trompez ſur ce nom.

3. Il paſſe delà aux noms inconnus, ou incertains de quelques Familles Romaines; ſur leſquelles il fait de doctes obſervations, & principalement ſur celle des *Cæcinas*, au ſujet de laquelle pluſieurs ſavans Hommes ſe ſont trompez.

4. Mr. *de Spanheim* parle en ſuite de l'origine des Maiſons anciennes de Rome, venues non ſeulement du païs Latin, & de celui des Sabins, mais encore des autres peuples voiſins. Pour conſerver la mémoire de leur origine, il y en avoit pluſieurs, qui faiſoient mettre dans leurs Monoies quelque marque, à laquelle on la pût reconnoître. La Famille Claudienne, par exemple, qui étoit venue des Sabins, y prenoit le ſurnom de *Nero* qui ſignifioit, en Langue Sabine, *un homme*

cou-

courageux; ou y mettoit l'image de la Déeſſe *Feronia*, adorée chez les mêmes peuples. La Petronienne & la Titurienne y faiſoient mettre le rapt des Sabines; la Coponienne la maſſue & la peau de Lion, que portoit Hercule adoré à Tivoli, d'où elle tiroit ſon origine; l'Antienne les Dieux Penates d'Enée, parce qu'elle étoit venue de Lavinium bâtie par Enée; d'autres, du même lieu, l'Image de Junon, ſurnommée *Soſpita*; l'Aurelienne des Centaures; d'autres l'image de quelque Roi des Romains; & ainſi du reſte. Cela donne lieu à pluſieurs belles remarques.

II. Les Romains, & ſur tout les Nobles, avoient un prénom, un nom qui marquoit la Famille, & un ſurnom qui appartenoit à une des branches; & ſur tout cela on tire de grandes lumieres des Médailles.

1. Nôtre Auteur fait voir que, dès le commencement, les Romains avoient des prénoms, comme il paroît par *Titus Tatius*, Roi des Sabins, *Spurius Tarpeius*, *Hoſtus Hoſtilius*, *Numa Pompilius*, *Tullus Hoſtilius*, *Ancus Marcus*, *Lucius Tarquinius* &c.

2. Ce n'étoit pas ſeulement les noms, mais encore les prénoms, qui

paſſoient des Peres aux Fils & même aux petits-fils, comme *M. Antonius*, *M. F. M. N.*

3. Il y avoit même certaines familles, qui employoient les mêmes prénoms plus fréquemment que d'autres; tel qu'étoit le prénom de *Caius*, dans la Famille Octavienne, dans laquelle Auguſte, qu'on nommoit auparavant *C. Octavius*, avoit eu un Pere, un Ayeul, un Biſayeul & un Triſayeul, qui s'appelloient tous *Caius*.

4. Ainſi encore, dans la Famille Claudienne, le prénom d'*Appius*, & dans la Sulpicienne celui de *Servius* &c. étoient communs à tous, & en même tems particuliers à ces familles. On les employoit même ſouvent, au lieu des noms; comme il paroît, par pluſieurs exemples.

5. Mr. *de Spanheim* produit encore d'autres exemples de prénoms devenus noms; comme celui de *Mamercus*, dans la famille Emilienne. Quelquefois même, en parlant familierement de perſonnes connues, chez les Romains, on ſe ſervoit ſeulement des prénoms. Les Auteurs Grecs même & enſuite les Latins en ont uſé ainſi, dans leurs Hiſtoires, par une maniere de parler abrégée; comme nôtre Auteur le fait voir,

voir, contre quelques habiles gens, qui avoient cru le contraire.

6. On remarque qu'en certaines familles, on évitoit de donner aux Enfans des prénoms, qui leur étoient comme devenus infames; à cauſe de quelques uns de ceux, qui les avoient portez. Par exemple, dans la Famille Claudienne, on ne donnoit plus le prénom de *Lucius*; parce qu'un de ceux, qui l'avoit porté, dans cette Famille, avoit été condamné pour avoir commis des brigandages, & un autre pour des meurtres. Dans la Manlienne, on ne prénoit point celui de *Marcus*, à cauſe de ce M. Manlius, qui, après avoir ſauvé le Capitole, voulut ſe rendre maitre de Rome; quoi que, dans la ſuite, cela n'ait pas été obſervé.

7. Le même nom ſe trouve, dans les Médailles, quelquefois comme un prénom, & d'autres fois comme un ſurnom. Ainſi *Paullus* dans la Famille Emilienne eſt quelquefois un prénom, & quelquefois un ſurnom. Il en eſt de même de *Voluſus* dans la Famille Valerienne, & de *Neron* dans la Claudienne. L'Auteur en donne encore d'autres exemples, que l'on verra dans l'Original.

Dans les anciens tems de la République & même long-tems après, 1. les Filles n'avoient ordinairement aucun prénom, ni surnom, mais seulement le nom de la Famille, avec une terminaison féminine; comme *Oppia*, *Postumia*, *Minucia*, *Opimia* &c. On distinguoit les sœurs, en mettant l'ainée & la cadette, *major* & *minor*. 2. On les faisoit connoître quand elles étoient mariées, en joignant le nom de leur mari au leur, comme *Postumia Sulpicii*, *Ovia Lollii*, *Terentia Ciceronis* &c. 3. Cela n'a pas été néanmoins perpetuel, & Mr. de *Spanheim* rapporte quantité d'exemples de prénoms feminins. Ainsi il croit qu'on peut terminer la dispute, qu'il y a eu entre de très-habiles gens, dont les uns ont dit que les Femmes avoient eu des prénoms; & d'autres l'ont nié. Il faut seulement tomber d'accord, que dans les plus anciens tems, les Femmes avoient des prénoms; tels que sont ceux, qui sont rapportez par *Varron* & par l'Auteur du Livre: *de nominibus*, *prænominibus*, *cognominibus*, *agnominibus*, qui est à la fin de *Valere Maxime*; & que l'on dise qu'on employa d'autres mots, pour distinguer les Femmes d'une même Maison, jusqu'à ce

que

ſous les Empereurs, & principalement après Trajan, on recommença à ſe ſervir plus fréquemment de prénoms. On ne peut pas concilier autrement les témoignages des Inſcriptions & des Auteurs, que l'on apporte des deux côtez. Mais il faut avoir égard aux tems de ces Inſcriptions & de ces Auteurs, & c'eſt à quoi l'on ne prend pas aſſez garde. 4. On donna enſuite aux Dames des noms & même des ſurnoms, comme aux hommes. Cela paroît par quantité d'exemples, citez par l'Auteur.

Mr. *de Spanheim* traite enſuite des ſurnoms des Romains, qu'on joignoit au prénom & au nom de la Maiſon, par le moyen deſquels on en diſtinguoit les branches differentes. 1. Tels étoient, dans la Famille Emilienne, *Barbula*, *Buca*, *Papus*, *Paullus*, *Lepidus*, *Regillus*, *Scaurus*, & d'autres, que l'Auteur nomme. Ces ſurnoms devinrent ſi célebres, que ſouvent on les mettoit ſans prénom, ni nom, en parlant de perſonnes illuſtres; comme *Ahala*, *Agrippa*, *Brutus*, *Ceſar* &c. & même de gens moins connus, comme *Natta*, *Turdus*, *Aciſculus* &c. qu'on voit dans les Médailles. 2. On voit même pluſieurs

ſurnoms enſemble, comme *Piſo Frugi*, dans la Famille Calpurnienne ; & dans la Cecilienne, *Metellus Balearicus*, *Creticus*, *Macedonicus*, qui ſont des ſurnoms de branches illuſtres, & ceux de *Calvus*, *Caprarius*, *Celer*, *Nepos*, *Niger* &c. Mr. *de Spanheim* fait diverſes remarques là-deſſus, & donne pluſieurs Médailles, ſur leſquelles il s'appuye.

Après cela, il conſidère les noms propres des Romains, & il fait voir 1. que *le nom propre* étoit premierement celui de la Maiſon (*Gentis*) comme *Æmilius*, *Claudius*, *Cornelius* &c. qu'en ſuite le ſurnom devint le nom propre des branches particulieres (*Familiarum*) qui le porterent, comme *Paullus*, *Lepidus*, *Regillus*, *Scaurus*, *Buca* dans l'Emilienne, *Nero*, *Pulcher*, *Marcellus* dans la Claudienne, &c : Qu'on peut encore appeller noms propres les prénoms, à l'égard des freres, que l'on diſtinguoit ainſi dans une même famille, ou de ces prénoms qui étoient particuliers à certaines familles, comme *Mamercus* dans l'Emilienne, *Manius* dans l'Aquilienne, *Servius* dans la Sulpicienne. Cependant preſque tous ces mêmes noms pouvoient être nommez *communs* à d'au-

d'autres égards; ceux des Maisons & de leurs differentes branches appartenoient en commun à ceux qui étoient de ces Maisons & de ces branches. C'est-ce qui a fait que *Denys* d'Halicarnasse les a nommez propres, & *Plutarque* au contraire communs. La plûpart des Prénoms étoient aussi communs, parce qu'on les employoit également en plusieurs familles, comme *Caius*, *Marcus*, *Titus*, *Lucius* &c. C'est ce qui paroit clairement, par les Inscriptions & par les Médailles. Cependant les surnoms devinrent ensuite comme des noms propres, puis qu'on les trouve seuls, comme *Brutus*, *Ahala*, *Felix*, *Faustus*, *Magnus*, dont l'Auteur apporte des exemples. 2. Il arriva ensuite que les prénoms changerent de place, & qu'on les mit après les noms de Maison, ou de Famille, comme il le montre par divers passages. Il en est de même des noms & des surnoms. 3. Mr. *de Spanheim* le prouve encore, par les Médailles. Cette varieté a fait que les Anciens, comme *Posidonius* & *Plutarque*, s'y sont trompez, & ont embarrassé plusieurs Modernes, comme il le fait voir. On ne peut pas entrer dans ce détail. 4. Il mon-

tre clairement que tantôt le prénom & tantôt le ſurnom étoit nommé *nom propre*.

Il recherche après cela l'origine des ſurnoms, prouve qu'ils étoient ſouvent tirez de quelque marque, que ceux qui les ont les premiers portez, avoient dans leur corps, ou de quelque partie de leur corps; & traite en détail des ſurnoms des Scipions, & en particulier d'*Aſiagena*, de *Serapion* & d'*Africanus*; & en ſuite des ſurnoms de *Parthicus Magnus*; de celui de *Maximus* dans les familles Fabienne, Valerienne, & autres; du ſurnom de *Felix*, que Silla prit; de celui de *Pius*, de *Pietas*, & de quelques autres, que diverſes familles portoient.

Il paſſe enſuite aux ſurnoms que ceux, qui avoient été adoptez, prenoient, & qu'ils tiroient de celui de leur Pere naturel, comme *Æmilianus* d'*Æmilius*, *Servilianus* de *Servilius*. Quelquefois même ils prenoient le nom de l'adoptif, ſans y rien changer, & ce ſurnom leur devenoit comme un nom. Ainſi le fameux *Marc Brutus*, qui fut entre ceux, qui tuerent Jules-Ceſar, après avoir été adopté par ſon Oncle Maternel *Q. Servilius Cœpio*

Cæpio, ſe nomme dans des Médailles *Q. Cæpio Brutus.* L'Auteur remarque diverſes particularitez là-deſſus, que l'on lira, avec plaiſir, dans l'Original. Il dit au reſte, avec beaucoup de raiſon, que ceux-là *marchent dans le champ de l'Hiſtoire, comme des aveugles*, qui ne diſtinguent pas, ou qui négligent cette eſpece de choſes; qui n'obſervent pas l'origine des noms, leurs degrez, leurs ſituations, leurs differences, leurs âges; qui confondent les tems & les perſonnes; & qui ne diſtinguent pas, par la regle des tems précedents, la confuſion & la varieté, qui s'introduiſit dans les noms, du tems des Empereurs. Cependant pluſieurs habiles gens, & très-éclairez d'ailleurs s'y ſont ſouvent trompez, faute de guide. On voit par-là que ce traité des noms, n'eſt pas une piece de pure curioſité; mais qu'il eſt très-utile pour l'intelligence de l'Hiſtoire & des Médailles, qu'on ne ſauroit concilier enſemble, ſi l'on n'eſt inſtruit de cette matiere.

III. L'ARTICLE ſuivant des Dignitez des Romains, deſquelles on trouve quelque choſe dans les Médailles, eſt des plus longs & des plus conſiderables. Mr. *de Spanheim* a eu oc-

caſion, par-là, d'expliquer une infinité de paſſages & de choſes concernant l'Hiſtoire Romaine. Pour en donner une juſte idée, il en faudroit faire un Extrait auſſi gros que ce Volume. Je ne ferai donc qu'indiquer, en général, quelles ſont les matieres, qui y ſont traitées. Mr. *de Spanheim* commence, par la dignité de Souverain Pontife, qui étoit élective auparavant; mais que les Empereurs, depuis Auguſte, s'approprierent. Delà il paſſe à celles d'Augure, de *Septemvir Epulonum*, de *Flamen Martialis*, de *Flamen Quirinalis*, & de *Quindecimvir*, nom de l'emploi de ceux qui étoient commis pour conſulter les Livres Sibyllins, & pour avoir ſoin des ſacrifices ſolennels à Apollon. Ce ſont-là les dignitez *ſacrées*, comme l'Auteur les appelle, dont il eſt fait mention dans les Médailles.

Enſuite viennent les dignitez civiles, ou les Magiſtratures ordinaires, qui s'exerçoient dans la ville de Rome, avec les fonctions de ces emplois, les Conſuls, les Cenſeurs, les Préteurs, les Ediles Curules, la Puiſſance Tribunicienne, établie par Auguſte, les Ediles Plebéens, les Queſteurs de la Ville, les Préfets, ou Gouverneurs de

la

la même Ville, les Triumvirs & les Quatuorvirs, qui avoient le soin de faire battre la monoie, les *Protriumvirs*, les Curateurs des Deniers. Les Magistrats extraordinaires étoient les Dictateurs, les Triumvirs pour regler la République, ou pour acheter du froment. A l'égard des Magistrats, qui exerçoient leurs emplois hors de la ville, même sous la République, on les nommoit *Imperatores*, Proconsuls, Propréteurs, Lieutenants d'Auguste, ou de l'Empereur, Lieutenants qui tenoient place de Préteurs, Questeurs, Proconsuls, Proquesteurs, Tribuns des Soldats, Commandants de la Flotte, Préfets sur la flotte & sur la Côte maritime, Triumvirs & Quatuorvirs, pour conduire des Colonies, ou pour faire réparer les Temples, Duumvirs Quinquennaux, Tuteurs des Rois.

Mr. *de Spanheim* ne traite pas seulement de ces Honneurs en géneral, mais des particularitez, qu'on en trouve dans les Médailles. Par exemple, il parle des marques du Consulat, du Siege Curule, des faisceaux de verges & de haches, & des couronnes, qui s'y trouvent jointes dans quelques Médailles; du nombre des faisceaux, que l'on

l'on portoit devant un Conſul. A l'égard des Cenſeurs, il parle de leur dignité, de la coûtume de faire paſſer devant eux les Chevaliers en revuë, de la *clôture du luſtre*, ou des cinq ans, qu'un des Cenſeurs faiſoit, des Cenſeurs dans les Colonies. En parlant des Préteurs, il fait pluſieurs doctes remarques, ſur les faiſſeaux & les haches, qu'on portoit devant eux; ſur la dignité du Préteur de la Ville, en comparaiſon des autres; ſur les jeux Apollinaires, dont le Préteur avoit la direction dans Rome, & de la diſtinction qu'il faut faire entre ces jeux & les Seculaires, dont les Médailles parlent auſſi; ſur les jeux voüez par le Préteur, & les autres jeux dont on lui donna auſſi le ſoin. Il parle auſſi des Ediles Curules & Plebéens, & de leurs fonctions; des Queſteurs de la Ville, des Provinciaux, & des autres Dignitez qu'on a marquées en gros. Je dirai ſeulement quelque choſe de plus particulier, touchant ceux qui avoient ſoin de faire battre la Monoie; parce que c'eſt une matiere, qui regarde plus particulierement les Médailles, que les autres.

Il n'y a point de Monumens de l'Antiquité, où l'on puiſſe l'apprendre plus.

plus ſurement & plus clairement, ſelon Mr. *de Spanheim*, que des Médailles Conſulaires. On en voit un grand nombre, où l'on trouve ces mots: IIIVIR. AAA. FF. qui ſignifient *Triumviri Ære*, *Argento*, *Auro flando*, *feriendo*; c'eſt à dire, les trois hommes prépoſez pour faire fondre & frapper le cuivre, l'argent & l'or. On en trouve encore des Familles Antonienne, & Livineïenne, où il y a IIIIVIR. A. P. F. ce qui veut dire, ſelon nôtre Auteur, *Quartumvir argento publicè feriendo*, ou l'un des quatre commis à faire frapper la monoie d'argent, par autorité publique. Il y en a un de la Famille Flaminienne, où l'on voit d'un côté la tête de la Monoie, avec cette Légende: IIIIVIR PRI. FL. & de l'autre une Victoire, ſur un Char tiré par deux Chevaux, avec une couronne à la main, & au deſſous L. FLAMIN. CHILO. Mr. *de Spanheim* interprete les deux derniers mots de la Legende du revers *Quartumvir primus flavit*, ce que Mr. *Vaillant* a ſuivi, dans ſes Familles Romaines, ſans avoir nommé l'Auteur. Il y avoit avant Jules-Ceſar ſeulement trois hommes prépoſez à Rome, aux Monoies; mais Céſar augmenta

menta leur nombre d'un, comme il groſſit le nombre de pluſieurs autres Magiſtrats. Ce Chilon étoit le premier des *Quartumvirs*, prépoſez ſur la Monoie, & il avoit fait fraper celle-ci. Quoique *flare* ſignifie la même choſe que *conflare*, qui eſt proprement *fondre*; en cette occaſion, il ſignifie non ſeulement cela, mais encore *frapper*. On voit communément, ſur ces Monoies, une enclume, un marteau & une tenaille. On trouve auſſi, dans les Monoies de la Famille Cornelienne, LENT. CUR. X. FLAND. *Lentulus curator Denariorum flandorum.*

On donna auſſi, pendant quelques ſiecles, ſous les Ceſars, aux Colonies & aux Villes Libres le pouvoir de battre Monoie; dont nôtre Auteur produit quelques exemples remarquables.

On voit la dignité ſupreme de Dictateurs, dans les Médailles de Jules-Ceſar, diſtinguée par années & enſuite établie à perpetuité en ſa perſonne. D'un côté on voit la tête de Ceſar couronnée de laurier, & un *Lituus* ou bâton recourbé derriere, pour marque de ſa dignité d'Augure, avec cette légende: CÆSAR AUGUR. IMP.

IMP. SEXT. CONS. QUIN. & au revers une *ſelle curule*, qui a au deſſus une couronne & aux deux côtez des faiſſeaux de verges, avec des haches, & au deſſus PONT. MAX. & deſſous DIC. PER. Les faiſſeaux ſont des marques de cette derniere dignité. Les Conſuls en avoient, comme l'on ſait ; mais ils ne les faiſoient pas porter devant eux, dans la Ville de Rome. Ils avoient ſeulement, entre eux deux, douze faiſſeaux, & ils s'en ſervoient tour à tour ; mais le Dictateur en avoit lui ſeul vint quatre, qui étoient portez devant lui, même dans la Ville. Quelques Auteurs Anciens ont cru que ce fut Silla, qui introduiſit ce nombre de Licteurs ; mais on fait voir ici le contraire, par d'autres, & l'on montre ce qui a trompé les précedens. C'eſt ainſi que Mr. *de Spanheim* illuſtre non ſeulement les Médailles, mais éclaircit encore par tout l'hiſtoire Romaine. Nous ne nous arrêterons pas aux autres Magiſtrats extraordinaires, hors de la Ville de Rome, dont il eſt traité dans la ſuite de cet Article.

V. L'ARTICLE ſuivant, qui eſt le dernier de cette Diſſertation, traite des Ouvrages publics & des actions

tions mémorables faites tant en paix, qu'en guerre; dont on trouve que les Médailles des Familles Romaines ont conſervé la mémoire.

On trouve, dans ces Monoies, quantité de choſes, qui regardent les Temples, les ſtatues des Dieux, leur culte, & les jeux célebres, en leur honneur; dont nôtre Auteur auroit traité ici, ſi la matiere n'avoit pas été trop ample. Il ſe réſervoit donc d'en parler dans un troiſiéme Volume, auquel la mort l'a empêché de pouvoir travailler.

Il traite ſeulement ici des autres bâtimens, de la Baſilique Emilienne; reparée par Lepide, du *Puteal*, ou de l'Autel Scribonien, qu'il ne faut pas confondre avec le Puteal, qui étoit dans le *Comice*; l'ancien Temple nommé *Roſtra*, auſſi bien que le Tribunal que Jules-Ceſar avoit fait mettre du Palais dans la place, lequel on nommoit *Julia Roſtra*; le *Comice*, avec la Déeſſe *Cloacine*; le *Comice*, dans le champ de Mars, avec les *Septa*, ou *Cancelli*, les Ponts, la *Ciſta*, & le *Diribitor*; la Métairie Publique, qui n'étoit pas loin de-là &c. les chemins publics; les Aqueducs.

Entre les actions faites en tems de paix, que l'on trouve dans les Médailles,

les, il y a des Lois établies à Rome; des Alliances; la reſtitution des Enſeignes des Légions, priſes à l'armée de Craſſus par les Parthes, & rendues à Auguſte; le meurtre de Jules Ceſar; des ſelles Curules, placées à des morts, dans des Temples, ou en des Théatres. Pour ce qui regarde les actions faites en tems de guerre, ce ſont des victoires, des triomphes, des trofées, des dépouilles, des Enſeignes des Légions, les Légions elles mêmes, les Cohortes Prétoriennes, & celle de ceux qu'on appelloit *Speculatores*. Il y a ſur tout cela des remarques pleines d'érudition, comme par tout ailleurs.

La Diſſertation XI. regarde les Médailles des Empereurs, & celles qui ont été frappées en l'honneur de leurs Femmes, ou des autres parentes, ou parens des Empereurs. Il ne faut pas non plus oublier celles de ceux, qui ayant envahi l'autorité ſouveraine, en quelque part, ne l'ont pas pu conſerver, & ont été nommez, à cauſe de cela, *Tyrans*.

Mr. *de Spanheim* commence cette Diſſertation, en remarquant que, pour expliquer heureuſement les Médailles Romaines, on a beſoin d'une exacte connoiſſance de l'Hiſtoire, & même de

de tout ce qui regarde les Antiquitez ; ce qui demande une ſoigneuſe lecture de tout ce qui nous reſte d'Auteurs anciens. Outre cela il faut avoir vu & manié quantité de Médailles, pour les ſavoir bien déchiffrer ; mais on peut ſuppléer à cela, par l'étude de celles, dont les empreintes ont été publiées, par les Antiquaires, tant plus anciens, que plus modernes ; qui ſont en grand nombre & dont on verra une liſte dans l'Auteur. Il avoit le premier de ces ſecours, plus qu'aucun de ceux qui ont expliqué les Médailles ; & quoi qu'il n'en aît pas tant manié que quelques uns d'entre eux, il ne laiſſoit pas de pouvoir mieux les expliquer qu'ils ne faiſoient ; à cauſe de ſa grande connoiſſance de l'Antiquité, en quoi il les ſurpaſſoit de beaucoup. Mr. *Vaillant*, par exemple, avoit ſans doute vu & manié une grande quantité de Médailles ; mais il s'en faut beaucoup, qu'il les pût ſi bien expliquer, que nôtre Auteur, qui le reprend fréquemment dans cet Ouvrage ; à cauſe des grandes lumieres, qu'il avoit ſur toute l'Antiquité, & qui manquoient à Mr. *Vaillant* ; à qui, ſelon ſa politeſſe, il ne laiſſe pas de donner des loüanges, & qu'il réfute toûjours,

avec

avec autant de douceur, que de ſolidité.

I. Le premier Article de cette Diſſertation contient diverſes particularitez des Empereurs & des Tyrans, qui ont été depuis le tems des Gordiens, juſqu'à celui des premiers Empereurs Chrétiens. Ce n'eſt que des Médailles qu'on peut tirer, comme il le remarque, une ſuite complette & exacte des Empereurs & des Tyrans. Ceux-ci ne s'étant pas ſoûtenus long-tems, & ayant ſouvent été en des lieux éloignez, & avec leſquels on avoit peu de commerce, dans le reſte de l'Empire Romain; ou ces mêmes brouillons n'aiant pas fait grand' choſe; il eſt arrivé qu'ils n'ont pas été aſſez connus par les Hiſtoriens; qui varient entre eux, à cauſe de cela, en parlant de ces gens-là. Mr. *de Spanheim* ayant remarqué cela, depuis long-tems, d'autres l'ont confirmé, & ont dit que depuis Jules-Ceſar, juſqu'aux tems de ces Tyrans, on avoit une ſuite complette dans les Médailles d'argent; & depuis ces tems-là, juſqu'à Heraclius, dans les Médailles d'or, d'argent & de cuivre.

Après avoir fait quelques réflexions, ſur une fauſſe Medaille de *Clodius Macer* & ſur une autre de *Peſcennius Ni-*

Niger, dont plusieurs Antiquaires ont douté ; il montre qu'il y en a de veritables de ce dernier, & en produit deux, dont l'une a été frappée à Antioche, & l'autre à Germanicie, sur l'Euphrate. Ensuite, il examine la contestation, que Mr. l'Abbé du *Bos* a euë avec feu Mr. *Cuper* & quelques autres, touchant le nombre des Gordiens. Il prend le parti du dernier & montre solidement qu'il n'y a pas eu quatre Gordiens, mais seulement trois.

Il y a un vuide, dans l'Histoire Auguste, entre Gordien III. & Valerien, depuis l'an de J. C. 244. jusqu'à l'an 253. On le peut remplir, à quelque égard, par les Médailles, qui nous restent, des Tyrans qui ont regné alors. L'Auteur rapporte ici leurs noms, & quelques unes de leurs Monoies. Il s'arrête particulierement sur *Valens Hostilianus*, qu'on croit avoir été ou le gendre, ou le fils de Decius. Après cela il parle des Médailles des Tyrans, qui ont vêcu sous Valerien & Gallien & quelques uns des Princes suivans.

II. Le second Article regarde la suite des Imperatrices depuis Auguste, jusqu'à Galere Maximien, à quoi il joint les noms de quelques unes des femmes

mes des premiers Empereurs Chrétiens. Il joint à Livie, femme d'Auguſte, Octavie ſa ſœur, & quelques autres Dames de la même Cour.

III. Le ſuivant regarde les honneurs rendus aux proches parents des Empereurs, depuis Auguſte, juſqu'à Commode.

La XII. Diſſertation eſt des titres des *Ceſars* & des *Auguſtes*, que l'on voit dans les Médailles. On ſait que le mot de *Ceſar* fut un ſurnom de la famille Julienne, qui paſſa d'abord à Octave, que ſon grand oncle Jules Ceſar adopta; en ſuite à ceux qui étoient ſortis de la même famille, ou qui y avoient été reçûs par adoption; & enfin aux autres Empereurs, qui leur ſuccederent. Mr. de *Spanheim* réfute, à cette occaſion, le P. *Hardouïn*; qui a ſoûtenu qu'Octave, ou Auguſte, comme on l'a nommé depuis, avoit été fils d'une ſœur de Jules-Ceſar, qui s'étoit appellée *Julie* & *Ceſar*, auſſi bien qu'Octavie ſœur d'Auguſte, ſa fille. Mais la mere d'Auguſte ſe nommoit *Attia* & étoit fille de cette Julie, comme pluſieurs Auteurs l'ont dit, & *Ciceron* même, que le P. *Hardouïn* n'a pas oſé mettre dans *la faction impie* des Auteurs ſuppoſez.

C'eſt pourquoi nôtre Auteur eſt ſurpris que le P. *Hardouin* l'ait rayée de la famille de Jules Ceſar ſon Oncle & de celle d'Auguſte. Il eſt vrai que le P. *Hardouin* ſe fonde, ſur ce que *Pline* appelle Jules Ceſar l'oncle (*avunculus*) & non le grand oncle (*magnus*, ou *major avunculus*, ou *proavunculus*) d'Auguſte, comme il eſt nommé par *Suetone*, *Dion* & *Appien*. Mais *Suetone* le nomme auſſi ſimplement *avunculus*, pour abreger. C'eſt ainſi que Claude nommoit Auguſte lui-même, quoi qu'il fût auſſi ſon grand-oncle. Mr. de *Spanheim* le prouve encore, par d'autres raiſons. Le même ſurnom de Ceſar paſſa aux petits-fils de Julie, fille d'Auguſte, parce qu'il les adopta. Par le même droit, il paſſa à Tibere, & en ſuite à Druſus ſon fils, & à Germanicus qu'il adopta. Claude, fils de Germanicus, eut ce ſurnom, par la même raiſon, & le tranſmit à ſon fils Britannicus. Neron, adopté par Claude, le prit auſſi, par ce droit; outre qu'il deſcendoit d'Auguſte, par ſa mere Agrippine, qui étoit petite-fille de Julie, fille d'Auguſte.

Depuis, la Famille Julienne étant éteinte, *Ceſar* devint un nom de dignité, que les Empereurs prirent; ſans pré-

prétendre tirer leur extraction de la famille Julienne; comme nôtre Auteur le montre par Galba, qui succeda à Neron, & qui prit ce titre. Vitellius néanmoins le rejetta d'abord, aussi bien que celui d'*Auguste*; mais il les prit en suite, pour s'accommoder au goût du peuple. Les Vespasiens & les autres en userent de même, sans prétendre être descendus des Cesars, comme Mr. *de Spanheim* le prouve, contre le P. *Hardouin*; qui sur des conjectures absurdes & le faux principe de la supposition de toute l'Antiquité, a fait un Roman, qu'il nomme l'*Histoire Auguste*. Il fait encore plusieurs remarques sur les titres de *Nobilissimus Cesar* & de *Principes Juventutis*, qu'on donnoit aux fils des Empereurs, & de leurs receptions dans tous *les Colleges des Pontifes*.

II. Il passe de-là au titre d'*Auguste*, que les mêmes Empereurs prirent, à celui d'*Imperator* & à celui de *Roi*, qu'ils ont dans les Médailles Greques. Il réfute ici les imaginations du P. *Hardouin*, que le nom d'*Auguste* ne marquoit que l'autorité, que le Senat avoit donnée à ceux, qui le portoient, dans les Provinces; & que le titre d'*Imperator* ne signifioit que Géneral d'armée,

mée, & autres ſemblables rêveries. Nôtre Auteur renverſe facilement tout cela & traite celui, qui les a inventées, avec plus de civilité; que les Jeſuïtes ne l'ont traité lui même, après ſa mort.

Mr. *de Spanheim* traite après cela du titre de *Pontifex Maximus*, qui étoit devenu héréditaire à ceux qui portoient celui d'Auguſte; & d'un Pontificat inferieur, qu'ils conferoient à ceux à qui ils donnoient le titre de *Princeps Juventutis*; de la Puiſſance Tribunitienne; des titres de *Pius*, de *Felix*, de *Pater Patriæ*, de Conſul dans les Médailles des Empereurs.

Il trouve encore ici le P. *Hardouïn*, en ſon chemin. Ce Jeſuïte, appuyé ſur deux endroits du 1. des Machabées, où il eſt parlé du gouvernement des Romains, comme s'ils n'avoient eu qu'un Conſul, qui étoit élu tous les ans, & qui gouvernoit tout l'Empire; s'eſt imaginé, que le Conſulat des Empereurs n'eſt pas une Magiſtrature, dans la Ville de Rome, mais la puiſſance ſuprême, & que c'eſt de celle-ci dont il eſt parlé, dans les Médailles. Il l'appelle *Conſulatus Orbis* & l'autre *Conſulatus Urbis*. Pour ſoûtenir cet étrange paradoxe, il dit qu'il vaut

mieux

mieux en croire l'Ecriture Sainte, dont ce Livre des Machabées fait une partie, ſelon les ſentimens de l'Egliſe Romaine ; que des Auteurs profanes & pleins de fables, c'eſt à dire, tous les Auteurs qui ont parlé de l'Hiſtoire des Empereurs. Mais Mr. *de Spanheim* a raiſon de rejetter l'autorité de ce Juif Helleniſte, qui ſavoit autant de l'Hiſtoire Romaine que *Joſeph ben Gorion*, & qui ſe trompe groſſierement en cet endroit, comme on le montre. Il faut que la foi du P. *Hardouin* ſoit bien grande, pour préferer cet Auteur à tous les anciens Hiſtoriens, en matieres, qui concernent l'Hiſtoire Romaine, & changer tout, pour la lui accommoder. Il ne peut pas dire qu'il ſe ſoûmet à l'autorité de l'Egliſe, qui a canoniſé ce Livre ; car il ne croit point en l'Egliſe, lors qu'elle cite l'Antiquité Chrétienne, comme S. *Auguſtin*, dont les livres ont été fabriquez, ſelon lui, comme tout le reſte. Mais cette matiere ne mérite pas d'être traitée ſérieuſement.

Mr. *de Spanheim* vient au titre de Proconſul, qui eſt rarement donné aux Empereurs dans les Médailles, & qui ne ſe trouve preſque même, que dans celles du tems de *Conſtantin*, ou

dans celles des tems suivans. On sait que la puissance Proconsulaire ne s'exerçoit que hors de Rome, & qu'elle donnoit une plus grande autorité dans toutes les Provinces, qu'aux Gouverneurs, qui y étoient. Auguste donna ce pouvoir à Tibere, & par-là il devint enfin comme son Collegue à l'Empire. On pourra s'éclaircir là-dessus, par ce que l'on en trouve dans le Tome I. de la Critique du P. *Pagi*, sur *Baronius*, où il en traite en plusieurs endroits. Il faut néanmoins convenir que Mr. *de Spanheim* en avoit parlé le premier, & que Mr. *de Marca* en avoit aussi dit quelque chose, dans son Ouvrage *de Concordia Sacerdotii & Imperii*. *Isaac Casaubon* avoit témoigné, qu'il étoit surpris que les anciennes Médailles des premiers Empereurs, & les Inscriptions plus anciennes, que Severe & Caracalla, où l'on trouve tous les autres titres des Empereurs, ne fassent aucune mention de la *Puissance Proconsulaire*; quoi qu'on y voye très-communément la *Puissance Tribunicienne* marquée. Nôtre Auteur en rend deux raisons. La premiere est que l'on prenoit ordinairement ce titre hors de Rome. La seconde, c'est que ce titre d'honneur étoit inferieur aux autres

autres, que prenoient les Empereurs ; ce qui faiſoit qu'on l'omettoit ordinairement. Il faut néanmoins avouër que l'on trouve ce titre, dans quelques Médailles de Trajan, & qu'il lui eſt donné dans une Inſcription, qu'on rapporte ici, dans une autre, à Hadrien & dans une troiſiéme à L. Verus. On a fait, dans la nouvelle Edition des Inſcriptions Romaines de *Gruter*, quelques difficultez contre Mr. *de Spanheim*, qu'il leve fort bien. On ne peut pas mettre le détail de tout cela, de peur d'être trop-long. Il rend enſuite la raiſon, qui a fait que les Empereurs ont pris le titre de Proconſuls, & produit diverſes Médailles du ſiecle de Conſtantin, où on le trouve ; ſur quoi il réfute, à quelque égard, le P. *Pagi*, qui l'avoit attaqué.

L'Auteur diſtingue enſuite trois ſortes de Puiſſances Proconſulaires, dont la premiere s'étendoit ſur toutes les Provinces de l'Empire, & étoit perpetuelle, comme étant une partie de la Dignité Imperiale. Les *Auguſtes* la communiquoient aux *Ceſars*, qui devenoient par là Collegues de l'Empire. La ſeconde s'étendoit ſeulement ſur quelques Provinces, comme étoit

celle que Tibere communiqua à Germanicus, & Neron à Corbulon; qui ne devinrent néanmoins pas Collegues de l'Empire. La troiſiéme étoit celle, que le Senat donnoit aux Gouverneurs des Provinces, après qu'Auguſte les eut partagées entre lui & le Peuple Romain. Le Sénat les envoyoit comme Proconſuls, pour gouverner les Provinces du Peuple.

On donna auſſi le titre de *Cenſeur* aux Empereurs, & même celui de *Cenſeur perpetuel* à Auguſte. L'Auteur remarque, qu'on le donna en ſuite rarement à d'autres, & fait pluſieurs obſervations, ſur la Cenſure des Empereurs & des Particuliers, & ſur les Cenſeurs des Colonies & des Villes-Libres.

Auguſte & quelques autres Empereurs refuſerent le titre de *Dominus*, mais d'autres y joignirent encore celui de *Deus* & même Aurelien & Carus firent battre des Médailles, où il y avoit cette horrible légende : DEO ET DOMINO NATO AURELIANO AUG. On a pluſieurs Médailles Grèques, où Auguſte eſt nommé *Dieu* & Livie *Déeſſe*, & d'autres ſemblables, par où l'on voit l'impie flaterie des Grecs. D'autres donnerent aux Em-

Empereurs les noms de divers Dieux, ou des noms tirez des leurs, comme *Jovius* à Diocletien & *Herculius* à Maximien, qui prirent auſſi ceux de Jupiter & d'Hercule. On verra dans l'Auteur pluſieurs ſurnoms pleins d'orgueuil, donnez aux Empereurs. En donnant l'hiſtoire de ces Médailles, il explique & illuſtre quantité de paſſages de l'Antiquité, comme il fait par tout ailleurs.

On ſait que les Empereurs prenoient des ſurnoms tirez des nations, qu'ils avoient ſoumiſes, ou vaincues; coûtume qui venoit des tems de la République.

Ils prenoient auſſi des ſurnoms tirez de leurs parens, ou alliez, ou de ceux dont ils prétendoient l'être, lors que leur mémoire étoit reſpectée; comme pluſieurs, qui prirent le ſurnom d'*Antonin*, à cauſe du reſpect que l'on avoit pour celle de Marc Antonin.

Quelques Empereurs ont encore affecté de mettre dans leurs Médailles les noms de leurs parens, comme pour les immortaliſer par-là. On en voit des exemples dans les Médailles de Maxence, dans leſquelles nôtre Auteur remarque diverſes ſingularitez. Il réfute ici le P. *Hardouin*, qui a ſoûtenu,

contre toute l'Histoire Ancienne, que Maxence n'étoit pas fils de Maximien Herculius, mais de Galerius Maximien. A la verité, il employe ici l'autorité des Historiens, que le P. *Hardouin* rejette, comme des Auteurs supposez; mais Mr. *de Spanheim* a droit de supposer tout le contraire, avec tous les Savans, pendant qu'on ne produit aucune raison valable du contraire, & qu'on ne montre pas clairement la supposition. Ce qu'on a vu du P. *Hardouin*, sur l'Histoire Auguste, ne persuadera à personne qu'il peut prouver cette supposition; mais plûtôt qu'il manque de ce qui est nécessaire, pour raisonner juste.

Enfin la Dissertation XIII. commence par une petite contestation litteraire, que Mr. *de Spanheim* eut à Rome, avec Mr. *Gudius*, touchant l'utilité qu'on peut tirer des Médailles & des Inscriptions, pour l'éclaircissement de l'ancienne Histoire. Il s'agissoit de savoir desquelles on pouvoit tirer plus de lumieres pour cela. Nôtre Auteur étoit pour les Médailles & Mr. *Gudius* pour les Inscriptions; quoi que le dernier ne rejettât nullement l'usage des Médailles, ni l'autre celui des anciens marbres. Mr. *de Spanheim* fait

fait remarquer 1. que l'on a des Médailles plus anciennes que la plus vieille de toutes les Inſcriptions, qui eſt celle de la Colomne Duïllienne, qui fut dreſſée l'an 493. de la fondation de Rome; au lieu qu'il y a des Médailles beaucoup plus anciennes qu'Alexandre, & même que la Ville de Rome: 2. Qu'il y a une varieté & un nombre incroyable de Monoïes antiques, répandues par tout; qu'on peut porter où l'on veut, & dont un ſeul Cabinet peut renfermer des thréſors: 3. Que rien n'eſt plus beau que la gravure de quantité de ces Médailles, & que l'on y voit avec beaucoup d'utilité & de plaiſir les viſages, les ſtatues & les choſes dont il s'agit: 4. Que les empreintes du viſage des Empereurs, que l'on voit dans leurs Médailles, ſervent à reconnoître de qui ſont les Statues, que l'on a déterrées, & que l'on déterre encore ſouvent, ſans qu'on puiſſe ſavoir autrement en l'honneur de qui elles ont été faites: 5. Que les villes connues & pluſieurs autres, que l'on ne connoiſſoit point, ont conſacré leurs origines & leurs Religions, dans les Médailles; & que ſi l'on conſulte ſeulement la Sicile de *Paruta*, on y peut trouver une infinité de

choſes touchant cette Ile, qui ſervent à illuſtrer, confirmer, ou ſuppléer ce que l'Hiſtoire en dit ; comme on le peut voir, par le Volume précedent & par celui-ci : 6. Que l'on peut aſſurer cela en particulier de l'Hiſtoire Auguſte, dont il s'agit principalement ici ; puis que l'on y voit les actions publiques des Empereurs, en quoi conſiſte leur Hiſtoire. „ Que l'on entre„ prenne d'écrire, dit l'Auteur, la „ vie d'un des Empereurs, comme „ celle de Trajan, ou d'Hadrien, „ d'Antonin Pie, de Marc Aurele, de „ Severe, de Caracalla, ou d'un au„ tre ; dont il nous reſte beaucoup de „ monumens, dans les Inſcriptions & „ dans les Médailles. Qu'on en com„ poſe une, ſur les premieres ſeule„ ment ; & une autre, ſur les ſecondes „ ſeules ; & que l'on juge laquelle „ des deux eſt la plus complette, & „ la plus abondante, laquelle eſt pré„ ferable par la ſuite & par les marques „ des tems, par la mémoire des lieux, „ par la varieté des actions, & par la „ clarté à l'égard des choſes & des per„ ſonnes.„ Mr. *de Spanheim* ne doutoit point que celle, qui ſeroit faite ſur les Médailles, ne l'emportât de beaucoup ſur l'autre.

Il dit qu'on avoit fait un projet dans des Assemblées, qui se faisoient à Paris, chez feu Mr. *le Duc d'Aumont*, & ensuite chez Mr. *Bignon*, le Maître des Requêtes, pour faire l'Histoire Auguste de cette maniere; & qu'on y avoit lu même quelques unes de ces Vies, qui avoient été extrémement approuvées, par des Connoisseurs. Il seroit à souhaiter que ce dessein eût été soûtenu, jusqu'à ce qu'il eût été executé; ou que l'on eût au moins publié ce qu'il y en avoit de fait. C'est une chose, dont l'Academie des Inscriptions, ou des Belles-Lettres devroit se charger. Il est vrai qu'il n'est pas facile de trouver un nombre considerables de gens assez habiles dans les Antiquitez, pour executer promptement ce dessein; mais on le pourroit faire, avec le tems.

On a objecté à Mr. *de Spanheim*, depuis la premiere Edition de son Ouvrage, de l'Excellence & de l'usage des Médailles, où il avoit dit ce qu'on vient de lire, touchant la préference qu'il leur donne sur les Inscriptions; que ces dernieres fourniſſent plus clairement tout ce qu'on peut tirer des Médailles, & encore beaucoup d'autres choses, qui n'y sont point. Nôtre

Auteur convient qu'on doit se servir des unes & des autres, parce qu'elles s'éclairciſſent & se confirment mutuellement, ou que les unes suppléent à ce qui manque aux autres. Mais il croit avoir donné des exemples, dans cet Ouvrage, qui peuvent faire décider en faveur des Médailles. Il ajoûte ici, en peu de mots, 1. qu'elles fourniſſent seules les noms, les visages & les titres de plusieurs des Rois de l'Orient, parmi les Parthes, les Armeniens, les Cappadociens, les Juifs, les Macédoniens, les Thraces, les habitans du Pont & du Bosphore, les Siciliens &c: 2. il joint à cela les Seleucides & les Lagides, & dit qu'on ne trouve rien, de la plûpart, dans les Inscriptions: 3. les années de plusieurs Rois & les Eres de quantité de villes, sur tout de la Syrie, de la Phénicie, de la Paleſtine & de la Cilicie, dont il n'y a pas la moindre mention dans les Anciens Marbres: 4. les villes, dont les noms, les Droits, les Privileges, les situations, les Magistrats, les alliances, les fondateurs, les Dieux, les Temples, la Religion, les Sacrificateurs, & autres choses sont sur les métaux, & ne se trouvent point sur les pierres: 5. les noms

noms d'un grand nombre de Citoyens Romains illuſtres, leurs extractions, leurs ſymboles, leurs magiſtratures que l'on voit dans les Médailles Conſulaires & qu'on ne voit point dans les Inſcriptions : 6. une infinité de faits & de circonſtances de l'Hiſtoire Auguſte, que l'on peut lire dans cet Ouvrage, & ailleurs, & que l'on n'a pu tirer, que des anciennes Monoïes.

En parlant de ces anciens monumens, Mr. *de Spanheim* fait une petite digreſſion ſur les Médailles, avec des figures obſcenes, dont on donne l'invention à *Tibere*. On les nomme *Spintriæ*, qui eſt le nom de certaines perſonnes infames, qui étoient les inventeurs de poſtures ſcandaleuſes & horribles, comme il paroit par *Suetone*, *Tacite* & *Lampridius*. Nôtre Auteur reconnoit que, dans un paſſage du premier de ces Auteurs, il paroit que Tibere avoit des chambres, où l'on avoit peint de ces figures ſur les parois ; mais il ne croit pas qu'il fût l'Auteur de ces Médailles, que l'on jettoit, comme il le conjecture, pendant les ſpectacles de jeux obſcenes, & que les ſpectateurs ramaſſoient. On pourra voir, dans l'Original, les raiſons qu'il en donne. On accuſe une cer-

certaine *Philenis* de Samos d'avoir inventé & publié ces figures. Un Poëte Iambique de Samos, nommé *Eschrion*, l'en avoit néanmoins justifiée, dans une Epitaphe, qu'il avoit faite pour cette femme; & qui est non seulement dans *Athenée*, mais aussi, comme le remarque Mr. *de Spanheim*, dans l'Anthologie des Epigrammes Greques. Il produit une autre Epigramme, qui se trouve dans l'Anthologie non encore imprimée, où un certain *Dioscoride* introduit Philenis elle-même se plaignant de cette calomnie, dans son Tombeau. On donne une raison de l'en croire, c'est que la Philenis, qui étoit coupable de cette infamie, étoit Leucadienne, & non Samienne, comme celle-ci.

Nôtre Auteur divise cette Dissertation en plusieurs Articles, comme les précedentes, & y dit diverses choses dont il y auroit pu parler. Mais cette matiere est si abondante, & si diversifiée, qu'il étoit difficile d'en bien distinguer les chefs, auxquels on la rapporte. On a sujet d'estimer le jugement de Mr. *Spanheim*, de l'avoir fait aussi bien, que cela se pouvoit faire.

I. Il parle 1. des actions de la paix,

paix, dont on voit des marques dans les Médailles des Empereurs, telles qu'étoient les ſacrifices, qu'ils faiſoient aux Dieux, leurs vœux pour le ſalut de l'Empire, les jeux qu'ils voüoient & qu'ils célebroient en l'honneur des Dieux, & autres choſes ſemblables, qu'on verra dans l'Auteur même.

2. Il traite des titres d'honneur, qu'on leur a donnez dans les Médailles, pour les biens qu'ils avoient faits à la Ville de Rome, comme pour y avoir rétabli la liberté, RESTITUTÆ LIBERTATIS.

3. On voit leurs liberalitez, ou *Congiaria*, comme on les nommoit; que les Empereurs faiſoient au peuple, & dont les Médailles marquent même l'ordre, par des chiffres. Il y a pluſieurs remarques curieuſes, ſur ce ſujet. On voit dans des Médaillons une ſorte du tribune, ſur laquelle étoient ceux qui diſtribuoient au peuple, ou de l'argent, ou des marques pour recevoir du bled, ou du pain. Ceux qui recevoient la liberalité y montoient, par un petit degré, au haut duquel étoit le diſtributeur, qui leur donnoit la liberalité de l'Empereur. On comprend par-là pourquoi il y a dans les Médailles PER GRADUS, ou

ou PANES GRADILES, & pourquoi *Prudenſe* a dit, du peuple Romain :

Et quem panis alit gradibus *diſperſus ab altis.*

L'Auteur y traite auſſi de ceux, que l'on appelloit *pueri alimentarii*, ou des Enfans à qui les Empereurs donnoient la nourriture.

4. On produit pluſieurs Médailles, où il eſt parlé du relâchement des impôts, *de remiſſis vectigalibus*, & des arrerages que les peuples devoient de leurs taxes, & des droits de l'Etat, *de reliquis debitorum abolitis*. Pluſieurs Empereurs en uſerent ainſi, non ſeulement pour s'attirer l'affection des peuples, mais encore parce qu'une rigueur trop grande auroit entierement ruïné ces peuples, & les auroient pû porter à des ſéditions. Il ſeroit bien à ſouhaiter que tous les Souverains penſaſſent à cela, & qu'ils ne rendiſſent point la vie amere à leurs ſujets, par des impôts ſans fin, & ſans meſure.

5. L'Auteur parle après cela de la *vehiculation de l'Italie*, où l'on étoit contraint de tenir des chariots de lieu en lieu, que l'on étoit obligé de fournir

nir aux Magiſtrats & à ceux que les Empereurs envoyoient en quelque part, ou à qui ils donnoient des patentes pour leur faire expedier des voitures publiques. Nerva en déchargea l'Italie, & relâcha auſſi aux Juifs le droit, que l'on faiſoit payer aux circoncis; ce qui faiſoit qu'on accuſoit ſouvent des gens de l'être, qui ne l'étoient point.

II. On voit en ſuite 1. ce que l'on trouve dans les Médailles des Rois, qui étoient ſous l'Empire Romain, comme ceux du Pont, des Sauromates, des Juifs, des Arabes, des Numides & des Maures; des Rois donnez aux Parthes & aux Armeniens; des Rois des Goths & des Francs.

2. Il eſt encore parlé ici des villes libres, & alliées des Romains, & qui ſe ſervoient de leurs propres Lois, avec la forme de leurs Gouvernements.

3. L'Auteur traite en ſuite des Provinces Romaines, & de leurs Gouverneurs; de ceux que les Empereurs y envoyoient; du changement des Provinces en ce qu'elles étoient tantôt du département de l'Empereur, & tantôt de celui du Peuple; de la raiſon qui faiſoit que la condition de ces derniè-

res

res étoit meilleure, que celle des précedentes ; & enfin de la difference, qu'il y avoit entre les Gouverneurs, des unes & des autres.

III. Mr. *de Spanheim* parle des Colonies, qui furent établies par les Empereurs, par Jules-Ceſar, par Auguſte, par Claude, par Veſpaſien & ſes Fils, par Hadrien, par Severe & ſes Fils &c. & enfin de Dafné en Moeſie, ſur la rive du Danube, établie par Conſtantin. Nôtre Auteur ayant publié ci-devant cette remarque, le P. *Hardouin* l'a copiée treize ans après. Néanmoins, comme *Daphné* ſignifie *un laurier*, ce Jeſuïte a depuis changé cela, & l'a interpreté d'une victoire de Conſtantin, après Mr. *Patin*.

IV. On trouve fort communément dans les Médailles Greques, frappées ſous les Empereurs, une ſorte de confederation, nommée *Concorde & Communauté*, entre elles. Ce qui ne ſe faiſoit pas ſeulement entre des villes voiſines, mais même entre des villes éloignées. Nôtre Auteur eſt court ſur cette matiere, parce qu'outre qu'il en a dit quelque choſe dans le Volume précedent, il y en a d'autres, qui en ont traité au long. Les exemples néanmoins, qu'il rapporte, ſont choi-

choisis, & les remarques qu'il fait ne sont pas communes, ou ne se trouvent pas appuyées ailleurs, comme elles le sont ici.

V. DANS l'Article suivant, on voit ce qui se trouve dans les Médailles de l'arrivée des Empereurs à Rome, & de leur départs, pour quelques expeditions; car on célebroit cela par des Médailles faites exprès. Mr. *de Spanheim* y a aussi mis ce qu'il avoit remarqué sur les titres de *Restituteur de Rome*, *des Provinces*, *du Monde*, qu'il auroit pû mettre aussi commodément dans l'Article I. Mais il est mort, avant que d'avoir pû revoir toute la copie, qu'il avoit fait faire de cet Ouvrage, & il est même surprenant, qu'à un si grand âge, il ait pû composer ce grand recueuïl.

VI. IL parle ensuite des actions des Empereurs qui regardent la guerre, ou les choses militaires, autant qu'elles paroissent dans les Médailles. A cela se rapportent les témoignages, qu'on y rend à leur bravoure; les figures qui les représentent comme haranguant leurs armées, avec ces mots ADLOCUTIO, ou ADLOCUTIO AUGUSTI; les noms des armées, que l'on trouve dans les Médailles;

les

les noms des Legions, que l'on y voit, & leur nombre; les victoires des Empereurs, & les Nations vaincues, dont il y eſt parlé. Il explique ici quelques Médailles ſingulieres, auxquelles nous ne pouvons pas nous arrêter.

VII. Enfin il traite des Temples, que l'on voit dans les Médailles des Empereurs, bâtis en l'honneur de *Jupiter*, ſous divers ſurnoms, de *Mars armiger*, d'*Hercule Victorieux*, de la *Mere des Dieux*, de *Junon Salutaire*, de la *Clemence*, de *la Concorde* & de *la Paix*. Après quoi il parle des Temples bâtis dans Rome & dans les Provinces, en l'honneur des Empereurs eux-mêmes; & enfin des Arcs de Triomphe, des Ponts & des autres ouvrages publics des Ceſars.

Il y a par tout, comme on l'a déja marqué, une grande profuſion de ſavoir; qui ſert non ſeulement à faire voir l'uſage des Médailles, mais en même tems à entendre celles qu'il produit; & les autres ſemblables, que l'on a déterrées & que l'on déterrera à l'avenir, & à expliquer une infinité de coûtumes, d'uſages & d'opinions des Anciens, ſur tout ſous les Empereurs. Quand il s'agit de choſes connues,

nues, l'Auteur les passe, s'il n'est pas besoin d'en faire ressouvenir les Lecteurs, ou coule legerement par dessus ; mais il s'arrête plus long-tems sur les Médailles rares, ou difficiles, & sur les matieres, sur lesquelles on se pourroit tromper ; soit à cause de leur obscurité, soit parce que quelques Savans, qui pourroient entrainer les Lecteurs par leur autorité, s'y sont mépris. Mais on lui doit tenir compte d'une politesse, rare parmi les Savans ; puis qu'il réfute toûjours, avec beaucoup de civilité, ceux-là même dont il avoit éprouvé la grossiereté.

Mr. *Verburg*, qui a pris soin de l'édition de cet Volume, & qui est un homme intelligent & laborieux, rend compte de sa peine dans sa préface, comme on le verra. Le Public lui doit être redevable de ses peines & de sa fidelité ; sans quoi cet Ouvrage n'auroit jamais pû paroître, dans l'état où il est. Il auroit été à souhaiter que Mr. *de Spanheim* eût eu un semblable secours, pour l'édition de son premier Volume ; il n'y seroit pas tant resté de fautes, qu'il y en a. Le même Mr. *Verburg* a donné en Latin une vie de l'Auteur, qu'il a rendue aussi complette qu'il a pu, sans avoir des Mémoires particuliers.

Au

Au reſte, l'impreſſion de ce Volume eſt, pour le moins, auſſi belle que celle du précedent ; que l'on ne peut avoir, ſans acheter auſſi celui-ci. Ils ſont tous deux également néceſſaires à ceux, qui veulent ſavoir à quoi ſervent les Médailles, & en tirer l'uſage que l'on en doit faire, pour entendre les Auteurs Anciens, qui nous reſtent, & pour ſuppléer à ce qui manque à l'Hiſtoire ; à cauſe de la perte, que nous avons faite d'une infinité d'Hiſtoriens.

ARTICLE IV.

HADRIANI RELANDI *de Spoliis* TEMPLI HIEROSOLYMITANI, *in* ARCU TITIANO *Romæ conſpicuis, Liber ſingularis. Arcum ipſum & ſpolia Templi in eo ſculpta tabulæ in æs exciſæ exhibent.* A Utrecht chez Broedelet M DCC XVI. in 8. pagg. 158.

ENTRE les Ouvrages publics, que l'on faiſoit en l'honneur des Empereurs, il n'y en avoit guére de plus beaux, que *les Arcs*, ou les *Arcades* ſuperbes, dont les ſculptures repréſentoient

toient les actions, en mémoire desquelles ces monumens avoient été érigez. Un des plus remarquables fut l'Arc de *Tite Vespasien*, au côté duquel, en dedans, on voit en bas relief quelques-uns des vases sacrez tirez du Temple de Jerusalem ; qu'il porta en triomphe, lors qu'il triompha de la Judée.

Les figures de ces vases étoient un sujet digne de la plume de Mr. *Réland*, qui enseigne les Antiquitez Judaïques. Il a employé tous les soins possibles, comme il nous l'apprend, dans son premier Chapitre, pour avoir un dessein exact & bien mesuré de ces vases; qui consistent en un chandelier, une table, des encensoirs & des trompettes, dont les figures sont encore assez bien conservées, pour la longueur du tems ; comme on le pourra voir par celles, que Mr. *Réland* en donne ici.

Il prouve, ce me semble, fort bien dans le Ch. II. que le Chandelier, & la Table, qu'on porta dans le triomphe de Tite, étoient dans le Sanctuaire, & que les trompettes & les encensoirs étoient aussi des meubles sacrez du Temple. Il n'y a aucune raison de soupçonner le contraire, & il semble que *Joseph* auroit dû avertir ses Lec-

teurs de cela, ce qu'il ne fait point. Toute la difficulté, qu'il y a, c'eſt qu'il n'eſt fait aucune mention de l'Autel, ſur lequel on offroit le parfum, dans la deſcription que *Joſeph* fait du triomphe de Tite; quoi que cet Autel fût dans le lieu ſaint, auſſi bien que le Chandelier & la Table. On ne voit auſſi, dans l'Arc triomphal de ce Prince, aucune figure, qui s'y rapporte. Il faut qu'on l'eût ôté de-là, avant que Tite y entrât, & qu'on ne le lui eût point remis; autrement il n'auroit pas manqué de le faire porter en triomphe, avec le reſte. Mais nous ne ſommes plus en état de ſavoir par qui & comment cet Autel fut emporté de-là. *Joſeph* dit bien que les Sacrileges, qui tenoient le Temple, employerent pluſieurs meubles ſacrez à leurs uſages, mais il ne dit rien du tout de cet Autel. Il ſemble néanmoins qu'il auroit dû dire que, quand le Temple fut pris, cet Autel, auſſi conſiderable en ſoi que le Chandelier & la Table, ne s'y trouva point; & ce qu'il étoit devenu, s'il le ſavoit: ou qu'il ne pouvoit le dire, s'il n'en ſavoit rien.

Mr. *Reland* fait diverſes remarques ſur le Chandelier, auxquelles nous

ne

ne pouvons pas nous arrêter. Comme le livre eſt petit, & agréable à lire; on fera mieux de chercher cela & le reſte dans l'Original. Nous ne ferons qu'indiquer, en peu de mots, le contenu de châque Chapitre. Dans le III. il traite de la hauteur & de la largeur du Chandelier; dans le IV. de l'épaiſſeur & de la hauteur de châcune de ſes branches, qui étoient au nombre de ſept; nombre qui ſe trouve ſouvent, dans l'Ecriture; dans le V. du nombre & de la forme de ſes ornemens, ou des pommes, des fleurs, & des coupes; dans le VI. de ſa baſe, & des animaux qui y étoient taillez en bas relief, dans l'Arc de Tite, par le Sculpteur; car il n'y avoit rien eu de ſemblable dans le Chandelier Sacré, les Juifs étant ennemis de toutes ſortes de peintures; dans le VII. de la Table & de ſes deux rebords; dans le VIII. de ce qui environnoit les pieds de la Table, & qu'on nommoit *couronnement*; dans le IX. de la forme de ſes pieds; dans le X. des anneaux, qui y étoient attachez, & dans leſquels on enfiloit des barres, afin de la pouvoir tranſporter plus commodément; dans le XI. des deux encenſoirs, qui paroiſſent ſur la Table; dans le XII. des

deux trompettes ſacrées ; dans le XIII. enfin de ce que devinrent ces meubles ſacrez, depuis le tems de Tite ; autant qu'on peut le recueuillir des Anciens, qui ne diſent rien d'aſſuré là-deſſus.

Mr. *Réland* ſe ſert par tout, non ſeulement de l'Ecriture & de *Joſeph*, mais encore des Rabbins; dont il croit qu'on ne doit pas toûjours mépriſer les témoignages, quand on n'y voit rien d'abſurde, & qu'ils ne ſont contredits par aucun Auteur digne de foi. Le tout eſt embelli de remarques tirées des Langues Orientales, pour l'éclairciſſement des mots Hebreux, & de tout ce que l'Antiquité Greque lui a pu fournir ſur une matiere, ſi éloignée de celles, que l'on y trouve. Ceux, qui aiment les Antiquitez Hebraïques, le liront avec plaiſir, & même avec profit. Il me ſemble que ces matieres doivent être auſſi curieuſes, pour le moins, pour les Chrétiens ; que de ſemblables recherches, dont les livres des Antiquaires ſont pleins, & qui regardent les Antiquitez Greques & Romaines.

AR-

ARTICLE V.

NOVUM TESTAMENTUM ÆGYPTIUM, *vulgò* COPTICUM. *Ex MSS. Bodleyanis descripsit, cum Vaticanis & Parisiensibus contulit, & in Latinum sermonem convertit* DAVID WILKINS *Ecclesiæ Anglicanæ Presbyter.* A Oxford dans le Théatre Scheldonien, imprimé aux dépends & avec les caracteres de l'Academie. MDCCXVI. in 4. pagg. 724.

MR. *Wilkins* s'eſt fort appliqué à l'étude des Langues Orientales, comme il paroît par ſon Edition de l'Oraiſon Dominicale, en un grand nombre de Langues, dont nous avons parlé dans cette *Biblioth. Anc. & Moderne* Tom. III. p. 208. & par celle de la Paraphraſe Chaldaïque, dont on a dit quelque choſe, Tom. IV. p. 218. On a déja pu voir, par ſa Diſſertation de la Langue Coptique, qu'il l'avoit particulierement étudiée. Voici préſentement un fruit de ſes études & de ſes ſoins. qui ſera reçu agréablement, par ceux qui aiment les Langues de l'Orient.

Mr. *Fell*, Evêque d'Oxford, avoit eu autrefois deſſein de faire paroître le Nouveau Teſtament, que l'on voit ici, & pour cela il fit faire des poinçons & fondre des caracteres Coptiques. *Thomas Marshal*, qui avoit un MS. Coptique des Evangiles, & qui pouvoit ſe ſervir de ceux de la Bibliotheque Bodleyenne, s'étoit chargé du ſoin de publier le Nouveau Teſtament, mais étant venu à mourir, ce projet demeura là; juſqu'à ce que Mr. *Wilkins* eût entrepris la même choſe. Il a collationné les MSS. d'Angleterre avec ceux de Rome & de Paris, & a enfin executé heureuſement le deſſein projetté & abandonné, à cauſe de la difficulté, qui s'y trouvoit. On peut voir quelle eſt la connoiſſance, qu'il a acquiſe de la Langue Coptique, par la Diſſertation ſur cette Langue inſerée dans le Volume de l'Oraiſon Dominicale, traduite en pluſieurs Langues, de laquelle j'ai parlé. Entre les MSS. dont il s'eſt ſervi, le plus ancien, comme on le verra dans ſa Préface, eſt de DCXLII. ans. Les autres ſont plus récens, excepté un qu'il croit des plus anciens; mais dont la date n'eſt pas marquée à la fin, comme dans les autres, parce qu'il y manque quelques feuillets.

Il

Il parle de l'érudition du P. *Kircher*, Jesuite, dans la Langue Coptique, avec beaucoup de mépris ; & sa réputation est en effet tout à fait tombée, depuis plusieurs années. Quoi qu'il prétendît bien entendre la Langue Egyptienne, il n'osa jamais entreprendre de publier & de traduire ni le Vieux, ni le Nouveau Testament, en Coptique. Le P. *Bonjour*, Augustin, qui a publié quelques opuscules, touchant cette Langue, avoit promis de donner le Nouveau Testament, avec une Version Arabique ; & m'a dit à moi même, lors qu'il passa ici pour s'embarquer pour la Chine, il y a quelques années, qu'il avoit composé une Grammaire Coptique, qu'il publieroit, dès qu'il seroit de retour de son voyage. Comme il est mort depuis, Mr. *Wilkins*, ayant eu la permission de visiter ses papiers, n'y a néanmoins trouvé que le commencement de S. Matthieu, en Coptique & en Arabe. Il faut qu'une partie des papiers du P. *Bonjour* ait été égarée, ou qu'on ne l'ait pas voulu montrer à nôtre Auteur ; puis que cet Augustin, qui paroissoit un homme sincere, m'avoit dit positivement que la Grammaire étoit faite. Quoi qu'il en soit, le Pu-

blic a beſoin encore de deux choſes, à l'égard de la Langue Coptique; qui ſont une Grammaire & un Dictionaire de cet ancien langage, ſans quoi ce Nouveau Teſtament ne ſera pas d'un auſſi grand uſage, qu'il pourroit l'être. Il n'y a, que Mr. *Wilkins*, que l'on ſâche, qui puiſſe rendre ce ſervice au Public; par la connoiſſance qu'il a de cette Langue, & par l'uſage, qu'il peut avoir des caracteres d'Oxford. Cette fameuſe Univerſité n'employeroit pas mal ſes caracteres & ſon argent, en deux Ouvrages de cette ſorte; puis que nous n'avons rien de bon là-deſſus.

Mr. *Wilkins*, dans ſa Préface, montre 1. qu'il y a bien de l'apparence que la verſion Coptique a été faite au ſecond, ou au troiſiéme ſiecle; parce qu'il y avoit des Chrétiens, en ce païs-là, qui n'entendoient point le Grec, comme S. *Antoine* & d'autres, qui ne laiſſoient pas d'avoir beſoin de la lecture de l'Ecriture.

M. *Wilkins* rapporte dans ſa Préface les differences, qui ſe trouvent entre cette Verſion, qu'il a traduite autant mot pour mot qu'il lui a été poſſible, & le Texte Grec. Il y ajoûte encore une comparaiſon des autres

Ver-

Verſions Orientales, & même de la Verſion Anglo-Saxonne, & de la Gothique. On n'y voit pas de plus conſiderables varietez, que dans les autres Verſions anciennes, ou dans les citations des plus anciens Peres. Mais on peut bien voir qu'elle a été faite ſur de très-anciens exemplaires; puis qu'elle s'accorde avec ceux, qui nous ſont connus. J'en donnerai ici quelques exemples.

Matth. XXIV, 36. où il eſt parlé du jour & de l'heure de la fin du Monde, il eſt dit dans la plûpart des MSS. que perſonne ne les ſait, *ſinon le Pere.* C'eſt ainſi que l'Interprete Coptique a lu cet endroit, où l'on ne voit point, *pas même le fils*, qui ſemble tiré de Marc XIII, 32.

Luc II, 33. où il eſt dit de Joſeph & de la Ste. Vierge, en parlant de Jeſus-Chriſt: *Joſeph & ſa mere*; dans la plûpart des MSS. Grecs, & dans les Verſions Syriaque & Arabe; il y a dans la Coptique, comme dans la Vulgate, *ſon Pere & ſa Mere.* S. *Jerôme* aſſure que la plûpart des Commentateurs Grecs avoient lu de la même maniere.

Jean VII, 8. Jeſus-Chriſt dit *qu'il ne va pas à la fête*; c'eſt-à-dire, qu'il

n'y vouloit pas encore aller. A cauſe de cela, au lieu de *pas*, on a mis *pas encore*, contre l'autorité des plus anciens Exemplaires ; parmi leſquels on peut compter l'exemplaire de l'Interprete Coptique. Mr. *Wilkins* n'a pas néanmoins remarqué cette difference.

Mais il remarque que le 53. verſet de ce Chapitre & les ſuivans juſqu'au 11. du Ch. ſuivant, incluſivement, où eſt contenue l'Hiſtoire de la femme adultere, que l'on voit dans la plûpart des Exemplaires, ne ſe trouvent point dans la plûpart de ceux de la verſion Coptique ; d'où il conclut que les Egliſes Egyptiennes ne liſoient point cet endroit. Voyez l'Edition du N. T. de Mr. *Mill*, revuë & augmentée, par Mr. *Kuſter*.

Act. XX, 28. pour l'*Egliſe de Dieu*, il y a *l'Egliſe du Seigneur*, comme on le trouve dans de très-anciens Exemplaires, & dans d'anciennes citations. Mr. *Wilkins* a omis cette varieté, dans ſa Préface.

Philipp. III, 3. pour ce qui eſt dans nos Editions, *ſervants à Dieu*, *en eſprit*, il y a dans la verſion Coptique *à l'eſprit de Dieu*, comme dans le MS. d'Alexandrie & dans d'autres.

1. Tim.

1. Tim. III, 16. aulieu de *Dieu eſt apparu en chair*, il y a dans nôtre Interprete, *qui eſt apparu*, & ce *qui* ſe rapporte au mot de *myſtere*, qui précede ; comme dans pluſieurs Verſions & MSS. anciens.

1. Jean IV, 3. il y a, dans nos Editions : *tout eſprit, qui ne confeſſe pas Jeſus-Chriſt, qui eſt venu en chair* ; mais les mots *qui eſt venu en chair*, ſont omis dans la Verſion Coptique, auſſi bien que dans le MS. d'Alexandrie.

Dans la même Epître Ch. V, 7. ce qu'il y a des trois témoins celeſtes, y eſt omis, & dans le verſet ſuivant les mots, *en terre*. On n'en trouve rien non plus, dans pluſieurs anciens MSS. comme celui d'Alexandrie ; ni dans les anciennes Verſions, ſans en excepter la Latine, dans les anciens Exemplaires.

Au verſet 4. de l'Epître de S. Jude, en parlant de certains Héretiques, l'Apôtre dit, dans nos Editions, qu'ils nioient *le ſeul maître Dieu, & nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt*. Mais le mot *Dieu* eſt omis dans l'Interprete Coptique, dans le MS. d'Alexandrie & dans pluſieurs autres, auſſi bien que dans la Vulgate ; de ſorte qu'il faut

traduire, ſelon cette leçon : *nôtre ſeul Maître & Seigneur Jeſus-Chriſt.*

On peut comprendre par-là, que cette Verſion eſt fort ancienne & digne d'être conſultée, dans le beſoin. Si l'on en avoit plus de MSS. on pourroit voir ſi toutes les Epîtres des Apôtres s'y trouvent également, & s'il y a quelque liſte des livres du N. T. par où l'on pourroit juger ſi les Egliſes d'Egypte les ont tous lus, au commencement. Si l'on avoit auſſi la Verſion de l'Ancien Teſtament, elle pourroit ſervir à rétablir celle des LXX. Interpretes, ſur laquelle on dit qu'elle a été faite, comme il y a de l'apparence. Mais avant toutes choſes, la Grammaire & le Dictionaire Coptiques ſeroient néceſſaires, & ſerviroient même beaucoup à faire mieux vendre ce Volume.

ARTICLE VI.

I. SERMONS *ſur des Veritez importantes de la Religion, auxquels on ajoûte des conſiderations ſur la réünion des Proteſtans ; par* SAMUEL WERENFELS, *Docteur & Profeſſeur en Théologie.* A Amſterdam chez

chez les freres Wetſtein, MDCCXVI. in 8. pagg. 384.

IL y a dans ce Volume dix Sermons, qui avoient déja parû à Bâle, l'année paſſée, & que l'on a très-bien fait de rimprimer ici; puis qu'il y en a très-peu, où l'on voye tant de pieté, tant d'ordre & de bon ſens. Il ne s'agit pas ici de choſes ſubtiles & qui ne ſoient qu'à la portée de peu de gens; ou de choſes obſcures & incertaines, qui ſoient fondées plûtôt ſur l'autorité de celui, qui parle; que ſur des raiſons, que l'on comprenne. Il eſt queſtion, en cet endroit, des dogmes généraux de la Créance & de la Morale Chrétienne, qui ſont reconnus de tout le monde; mais ſur leſquels tout le monde ne fait pas d'aſſez fortes réflexions & qu'il ne preſſe pas également; ni en eux-mêmes, ni dans les conſéquences, qui en naiſſent. Les Chrétiens échauffez de malheureuſes diſputes, & diſtraits par des ſpéculations infructueuſes, n'y penſent pas, comme ils devroient; parce qu'ils ne prennent pas aſſez garde que ce ne ſera pas pour avoir bien diſputé, ni pour s'être donné l'eſſor ſur de certaines théories, qui n'éclairent pas la Rai-

ſon, ni ne redreſſent point le Cœur, que l'on ſera ſauvé; mais par une Foi bien appuyée & fertile en bonnes œuvres, en ſorte qu'on en puiſſe être convaincu & porté à ſe corriger de ſes vices. Mr. *Werenfels* ne s'eſt pas non plus propoſé, en des diſcours compoſez en une Langue, qui n'eſt point ſa Langue maternelle, l'éloquence des Prédicateurs modernes; qui font ſouvent dire du bien de leur eſprit, mais qui ne convertiſſent preſque perſonne. Il n'étale ici, que les choſes mêmes, qui miſes dans leur jour, comme elles le ſont, doivent édifier tous ceux qui ſont capables d'être édifiez. L'eſprit du Chriſtianiſme y brille de toutes parts, ſans être offuſqué d'une Rhétorique, dont il n'a que faire.

Le I. Sermon traite de la Verité de la Réſurrection, qui étant prouvée, comme on le fait ici, tout l'Evangile ſe trouve hors de doute. On tire de là les conſéquences qui en naiſſent, & ſur tout la néceſſité de vivre conformément à ſes Lois. Il eſt important de s'affermir dans la connoiſſance de ces grandes veritez, & d'en avoir les preuves préſentes à l'eſprit. On eſt plus en état d'en faire l'uſage, que l'on doit.

Le

Le II. eſt du changement que le Chriſtianiſme produit, en ceux qui le reçoivent, du fonds du cœur; c'eſt qu'ils deviennent *de nouvelles Créatures*, ce qui marque un très-grand changement. Il y a ici des traits extrémement touchants, & appuyez ſur des raiſonnemens, auxquels il n'y a point de replique. Pour être *de nouvelles Créatures*, il faut vivre tout autrement, que les gens du monde; & c'eſt ce que l'on ne voit, qu'en peu de gens. L'Auteur exhorte vivement ceux, en qui cette nouvelle création n'eſt pas aſſez avancée, à recourir au ſecours de Dieu; qui ne le refuſe à perſonne de ceux, qui le demandent, comme il faut.

Dans le III. Mr. *Werenfels* enſeigne de quelle maniere il faut ſe préparer à participer dignement à la ſainte Céne.

Il montre, dans le IV. quels ſont les devoirs, auxquels la rédemtion, faite par la mort de Jeſus-Chriſt, nous engage. On doit ſans doute ſe confier dans cette rédemtion; mais on doit ſavoir qu'on ne joüira point de ſes fruits, ſans changer de vie. C'eſt par-là qu'elle nous devient utile.

Le V. fait voir qu'il ne ſuffit point, pour

pour entrer dans le Royaume du Ciel, de dire : *Seigneur*, *Seigneur*, ou de faire seulement profession d'être Chrétien ; mais qu'il faut *faire la volonté de nôtre Pere*, *qui est dans le Ciel* ; ou observer ce que Dieu commande, dans ses Lois, le faire parce que Dieu l'ordonne, & faire tout ce qu'il commande. C'est ce que l'Auteur prouve très-bien, & dont il montre que quantité de Chrétiens sont très-éloignez.

Pour ôter tout prétexte aux impénitens, qui témoignent souvent qu'ils regardent la Religion Chrétienne, telle qu'il la décrit, comme une chose impraticable ; l'Auteur prouve, dans son VII. Sermon, la possibilité de faire la volonté de Dieu, par son secours, qu'il est toûjours disposé d'accorder à ceux, qui le lui demandent sincerement. Ce Sermon & les deux précedens sont sur Matth. VII, 21. dont Mr. *Werenfels* explique les paroles en peu de mots, mais beaucoup plus au long la doctrine qu'elles renferment, ou qu'elles suppose nt. Souvent des paroles, qui ne sont pas obscures, d'elles mêmes, sont inintelligibles, si l'on n'entend pas cette doctrine. Il vaut beaucoup mieux, ce me semble, pour l'édification des Audi-

diteurs, de traiter les matieres, que de faire un froid & long commentaire, sur des mots, qui sont assez clairs, d'eux-mêmes, & ne traiter que légerement de cette doctrine, comme font bien des gens.

Nôtre Auteur traite, dans son VIII. Sermon, à l'occasion des mêmes paroles, de la nécessité *de faire la volonté de Dieu*; nécessité qui y est clairement renfermée, puis que Jesus-Christ dit positivement qu'il n'y aura que ceux, qui l'auront faite, qui entreront dans le Royaume du Ciel.

Le IX. Sermon est sur l'inutilité du Jeûne, sans la Repentance; doctrine fort nécessaire à prêcher, dans les Jeûnes anniversaires, qui se font en bien des lieux; sans qu'on y voye aucun amandement, dans les mœurs.

Enfin le X. étale aux yeux des Lecteurs, d'une maniere vive & pathetique, la folie, qu'il y a dans la sécurité des Impénitens.

A la fin de ces Sermons, il y a des Considerations génerales *sur la réünion des Protestans, que l'on nomme Lutheriens & Réformez*, traduites de l'Allemand, par Mr. *Ostervald*. Ces Considerations sont pleines de sagesse & de moderation, & très dignes d'être lues

lues par les deux Partis ; qui ne s'accorderont jamais, comme je croi, que par les voïes qu'on y propoſe. Les fondemens de cette réunion paroiſſent inébranlables, pendant qu'on demeure attaché à ceux de la Réformation. Mais l'entêtement & le zele intereſſé de certaines gens l'empêcheront toûjours. Il eſt néanmoins du devoir de ceux, qui enſeignent la Religion, & qui l'entendent, de porter, autant qu'ils peuvent, les peuples à la paix, & à une paix ſincere. Malheur à ceux, qui n'en profiteront pas.

II. L'UTOPIE *de* THOMAS MORUS *Chancelier d'Angleterre ; idée ingenieuſe, pour remedier aux malheurs des Hommes, & pour leur procurer une félicité complete. Cet Ouvrage contient le plan d'une République, dont les Loix, les Uſages, & les Coûtumes tendent à faire faire aux Societez Humaines le paſſage de la Vie, dans toute la douceur imaginable. République, qui deviendra infailliblement réelle, dès que les Mortels ſe conduiront par la Raiſon. Traduite nouvellement en François, par Mr.* GUEUDEVILLE, *& ornée de très belles figures.* A Amſterdam, chez les mêmes, MDCCXVII. in 8. pag. 513. avec les Préfaces, la Vie de Morus,

rus, les Lettres d'Eloges écrites ſur ce livre & l'Index ; ſans parler d'un Catalogue de Cartes & de Livres, qui ſe trouvent chez *P. Vander Aa.*

ON avoit vû en MDCXLIII. une verſion de l'*Utopie de Morus*, par *Samuel Sorbiere*, imprimée à Amſterdam, chez *Blaau*. On l'auroit pu revoir, pour en ôter les expreſſions, qui ont vieilli depuis ce tems-là. L'Auteur de celle-ci a mieux aimé en faire une nouvelle à ſa mode, en y ajoûtant & y changeant ce qu'il a voulu ; de ſorte que c'eſt plûtôt une Paraphraſe, où Mr. *Gueudeville* parle en ſtile burleſque ; qu'une Verſion où l'on ne faſſe rien dire à *Morus*, que ce qu'il avoit dit, & en un ſtile qui approche autant du ſien, que la difference des Langues pouvoit le permettre. Ceux qui aimeront à le lire, comme il eſt en lui même, pourront rechercher l'ancienne verſion, s'ils la trouvent ; mais ceux, qui veulent qu'il y ait par tout de la plaiſanterie, s'accommoderont de celle-ci. Il y a bien des gens, qui liſent le *Virgile Traveſti* de *Scarron*, & qui ne liſent point ce grand Poëte en lui-même, ni dans les verſions plus litterales, ou ſerieuſes, qu'on en a faites. Il eſt vrai que *Morus* étoit natu-

turellement plaiſant, & qu'il ne put même s'empêcher de plaiſanter ſur l'échaffaut. Mais ſes plaiſanteries ne conſiſtoient pas à fabriquer de nouveaux mots, & ne regnoient pas dans tout ce qu'il écrivoit. On en voit très-peu dans l'Utopie, où le Traducteur en a mis à pleines mains.

On ſait que ce Livre eſt très-utile en ſoi, & il ſeroit à ſouhaiter que ceux, qui gouvernent les Societez, le luſſent & le méditaſſent avec ſoin ; pour en prendre ce qu'il y a de bon, & l'imiter autant qu'il eſt poſſible. Ce n'eſt pas un Livre, dont il ſoit néceſſaire de faire un extrait. Il faut le lire tout entier, pour en profiter.

Raphaël Hythlodée, qui eſt le voyageur, qui raconte les Lois, les Mœurs & les Uſages de la République d'*Utopie*, ou qui n'eſt nulle part, eſt *Morus* lui même. En bâtiſſant une République dans le Nouveau Monde, que perſonne n'avoit vue & ne verroit jamais ; il reprend obliquement les défauts que l'on remarque dans l'Ancien. Il y a dans le premier Livre de très-beaux endroits, par leſquels il attire l'attention du Lecteur & lui donne une forte envie d'apprendre ce qu'*Hythlodée* avoit vu dans ſes voyages. Ce qu'il

qu'il dit à *Pierres Gilles* & à *Morus*, qui l'écoutent, fait qu'ils lui conſeillent d'entrer dans le ſervice de quelque Prince, pour le ſecourir de ſes bons Avis. *Hythlodée* en paroît fort éloigné & montre, ſans détour, que dans les Conſeils des Princes les bons Avis ne ſervent de rien; parce que les Princes ne demandent des conſeils, que pour ſatisfaire leurs paſſions. *Morus* l'avoit aſſez éprouvé ſous le Gouvernement d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, & l'éprouva encore plus dans la ſuite; où il lui couta la vie, pour n'avoir pas applaudi aux paſſions de ce Prince. Il y a un très-bel endroit, où il dépeint les deſſeins de la France, en ce tems-là, & en fait un portrait qui quadre parfaitement au dernier Regne. Il eſt trop long, pour le rapporter, mais on n'a qu'à lire la page 62. * de cette Edition, & les ſuivantes, & l'on en conviendra.

Le Livre ſecond, comme l'on ſait, contient la République d'Utopie; où tout n'eſt pas praticable, & ne peut pas même être approuvé. On doit néanmoins dire, avec *Morus*, qu'il y a bien des choſes, qu'on peut plûtôt ſou-

* *Ou la p.* 198. *col.* 2. *& ſuiv. de l'Edition de Francfort in folio*, 1689.

ſouhaiter, qu'eſperer, dans les Etats de l'Europe. On peut même aller plus loin & dire qu'à la Religion près, & cela encore à certains égards, il n'y a point d'Etat, qui ne fût plus heureux, en ſuivant les Lois de l'Utopie; que ſelon le Gouvernement, que l'on y voit; que le hazard, ou les paſſions des hommes ont en grande partie formé, & que les mêmes paſſions, & les cabales, dont il eſt agité, entretiennent dans des deſordres perpetuels, que l'on n'eſſaye pas même de redreſſer.

III. L'ELOGE *de la* FOLIE, *compoſé en forme de Déclamation, par* ERASME *de Roterdam, avec les notes de* Liſtrius *& les belles figures d'*Holbenius, *le tout ſur l'Original de l'Academie de Bâle. Piece, qui repréſentant au naturel l'Homme tout défiguré par la Sotiſe, lui apprend agréablement à rentrer dans le Bon ſens & dans la Raiſon; traduite nouvellement en François, par Mr.* Gueudeville. *Derniere Edition, revue, corrigée & augmentée de nouveau, avec une Table des matieres fort ample & très-exacte.* Chez les mêmes, MDCCXVII. in 12. pagg. 458. avec les Préfaces & l'Index.

C'EST

C'Est ici un Ouvrage, qu'*Eraſme* * dédia en MDVIII. à *Thomas Morus*, qui étoit ſon Ami particulier, railleur comme lui & par conſéquent très-propre à goûter les plaiſanteries de la Harangue, que fait ici la *Folie*; comme *Eraſme* le lui dit, dans ſa Dédicace. Ce grand homme, par un badinage auſſi utile que ſpirituel, introduit ici la Folie, décrivant les Sotiſes des hommes; ſans épargner aucune condition, & ſans rien diſſimuler. Il a ſoin néanmoins de n'y nommer, & même de n'y déſigner perſonne, qui pût ſe reconnoître dans les portraits, qu'elle fait de differentes ſortes de Fous. Son deſſein étoit d'invectiver contre les Sotiſes, que l'on voit tous les jours, & d'en corriger les Hommes, s'il étoit poſſible, & non de cenſurer quelcun, en particulier. Cependant comme les Moines, les Théologiens Scholaſtiques & les faux Dévots de ce tems-là lui fourniſſent les traits les plus piquants, que l'on trouve dans cette Déclamation; il ſe trouva des gens qui en furent offenſez, apparemment parce qu'ils ſe ſentoient coupables de quelques unes des choſes, qu'*Eraſme*

* *Voyez le V. Volume de ſes Oeuvres p. 402. dans l'Edition de Leide.*

me cenſure. Il fut obligé d'en faire une Apologie, qu'il adreſſa à *Martin Dorp*, en MDXV. *Thomas Morus*, à qui cet Ouvrage avoit été dédié & qui avoit ouvertement temoigné qu'il en étoit très-ſatisfait, en fit, la même année, une plus longue défenſe, * qu'on voit dans ſes Oeuvres, & qui fut adreſſée au même *Dorp*; qui parut enfin ſatisfait, parce qu'*Eraſme* & *Morus* l'avoient extraordinairement ménagé; quoi qu'ils n'épargnent pas les mauvais Théologiens d'alors.

La Verſion, qu'on voit ici de l'Eloge de la *Folie*, eſt de la même ſorte que celle de l'*Utopie*. C'eſt plûtôt une Paraphraſe burleſque, qu'une Verſion; mais comme c'eſt la Folie, qui parle, & non *Eraſme*, ſous ſa propre perſonne; le ſtyle burleſque, & quelquefois *tabarinique*, ne lui convient pas mal.

On ne peut pas tout à fait excuſer *Eraſme* d'avoir mis dans la bouche de la Folie, quelques traits, qui ſembleroient confondre la Verité Céleſte avec la Folie, & les gens de bien avec les fous; mais comme les ſentimens de ce grand homme, ſur la Religion, ſont

* *Voyez l'Ed. de Francf. p.* 284. *& ſuiv.*

ſont d'ailleurs connus, on voit bien que l'eſprit de déclamation l'a fait aller un peu trop loin, dans cet Ouvrage. C'eſt aux gens ſages de rabatre ce qu'il y a de trop.

ARTICLE VII.

POETES FRANÇOIS.

I. OEUVRES *de* NICOLAS BOILEAU DESPRE'AUX, *avec des Eclairciſſemens Hiſtoriques, donnez par lui même. Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.* A Amſterdam MDCCXVII. chez D. Mortier en 4. Volumes in 12. dont le premier a 434. pagg. avec les Prétaces, le ſecond 324. le troiſiéme 390. le quatriéme 388. avec l'Index.

C'EST ici l'Edition la plus complete, qui ait paru des Oeuvres de feu *Mr. Boileau Deſpréaux*, & comme on y a tout mis ce qu'on a pu trouver de lui, & même quelques autres choſes; ceux qui les ont achetées pluſieurs fois, peuvent s'aſſurer qu'après avoir acheté celle-ci, ils n'auront

plus besoin d'en racheter aucune; s'ils ne veulent avoir l'Edition, qui s'en fait in 4. qui sera, à la verité, plus belle, mais qui ne contiendra pas davantage que celle-ci.

Un des Amis particuliers de l'Auteur, qui a publié, il y a très-peu de tems, ses Ouvrages à Geneve, nous apprend dans son Avertissement, 1. qu'il a rassemblé, avec soin, jusqu'aux moindres fragmens, tout ce qui est sorti de sa plume; où il y a des pieces entieres, qui n'avoient pas encore vu le jour; & qu'il a conservé les endroits, qu'il avoit retranchez de quelques Editions, & revu le tout plus exactement que jamais: 2. que les éclaircissemens historiques, qui sont sous le texte de l'Auteur, sont presque tirez des conversations, qu'il avoit euës avec Mr. *Despréaux*, ou de Lettres qu'il en avoit reçuës, dont il cite plusieurs fragmens; de sorte que ce n'est pas là un tissu de conjectures incertaines, mais une narration historique tirée de la bouche de l'Auteur & souvent dans les mêmes termes, dont il s'est servi. 3. que cela ne renferme pas seulement l'Histoire de Mr. *Despréaux*, mais aussi celle des Poëtes François de ce tems-là; parce qu'il y en a peu qu'il n'ait nommez

mez en bien, ou en mal ; peu d'évenements de quelque importance, qu'il n'ait indiquez, & que l'on ne trouve expliquez plus au long, dans le Commentaire : 4. qu'on y verra quantité d'anecdotes litteraires & hiſtoriques, qui intereſſeront les Lecteurs : 5. qu'il a rapporté exactement les Critiques, qu'on a faites de ſon Auteur, pour peu qu'elles lui aient paru ſenſées ; 6. qu'en parlant des perſonnes, qui ſont nommées par Mr. *Deſpréaux*, il s'eſt attaché à faire connoître celles qui ſont les plus obſcures, & dont les noms ſeroient peut-être ignorez, ſans les Satires de l'Auteur, ſur tout dans la ſuite du tems : 7. qu'il en eſt de même de certains faits, qui faiſoient, lors que le Poëte écrivoit, l'entretien de tout Paris, & qui depuis avoient été entierement oubliez ; comme le ſiege ſoûtenu, par les *Auguſtins*, dont il eſt fait mention, dans le premier chant du Lutrin : 8. que quoi qu'il faſſe mention, dans les Notes, d'une infinité de perſonnes, auxquelles l'Auteur fait alluſion, ſans les nommer ; on ne doit néanmoins pas craindre d'y trouver de ces veritez offenſantes, ni de ces faits purement injurieux, qui ne ſervent qu'à flatter la malignité, & qui

deshonorent encore plus celui qui les publie, que ceux contre qui ils ſont publiez. Il a marqué quelques-unes de ces perſonnes, par des Lettres & par des étoiles; ſoit qu'elles ſoient encore en vie, ou qu'il n'ait pas cru qu'il fût à propos de les nommer. Il a jugé, avec raiſon, qu'il étoit de la prudence d'un Ecrivain, qui met au jour des faits cachez & des perſonalitez, de diſtinguer ce que le Public doit ſavoir, d'avec ce qu'il eſt bon qu'il ignore. Mais s'il n'a pas dit toutes les veritez, tout ce qu'il a dit eſt veritable; ou du moins, comme il dit, il l'a reçû comme tel.

Outre les remarques hiſtoriques, il a encore mis diſtinctement les changemens, que Mr. *Deſpréaux* a faits à ſes Ouvrages, & les Imitations qu'il y a des Anciens. On voit que ce Poëte a corrigé quelques endroits, ſur leſquels il avoit été criticqué, avec raiſon. Mais il ne l'a pas toûjours fait, comme on le verra par les remarques mêmes; & quelquefois il ne s'eſt pas contenté de cela, il a de plus ſatiriſé ceux qui l'avoient juſtement cenſuré. Il avoit dit dans ſon Epître V, 28. & *ſuiv.*

Que

Que l'Aſtrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un Parallaxe.

Madame de L. S. (*peut-être de la Sabliere*) reprit, avec raiſon, ces vers; parce que l'Aſtrolabe n'eſt pas un Inſtrument propre à faire ces ſortes d'obſervations; & les ennemis du Poëte, comme dit le Commentateur, firent bien valoir cette critique. Cependant au lieu de ſe corriger, comme il l'auroit dû faire, après s'être aſſuré ſi la cenſure étoit juſte, comme elle l'étoit en effet; il en a très-mal parlé dans ſa Satire X, 425. *& ſuiv.* en ces termes:

—— *Bon, c'eſt cette Savante,*
Qu'eſtime Roberval & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œuil trouble & le teint ſi terni?
C'eſt que ſur le Calcul, dit-on, de Caſſini,
Un Aſtrolabe en main, elle a dans ſa goutiere

A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.

On ne ſuit pas Jupiter, avec un Aſtrolabe, mais plûtôt avec un Teleſcope; pour voir les immerſions & les émerſions de ſes Satellites, que Mr. *Caſſini* a calculées ; comme le ſavent tous ceux, qui ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie moderne, & des découvertes de ce grand homme. Il y a outre cela deux fautes, dans le premier paſſage, qu'il auroit encore dû corriger. La premiere eſt d'avoir dit *un parallaxe*, au lieu de dire *une parallaxe*; qui eſt un mot féminin en Grec, & que les Aſtronomes, qui ſe ſervent ſeuls de ce mot, en ce ſens, font toûjours de ce genre. Le Commentateur dit que Mr. *Deſpréaux* a préferé le maſculin, comme plus poëtique. C'eſt comme ſi l'on diſoit: *un Ellipſe*, pour: *une Ellipſe*, en parlant du cours des Planetes autour du Soleil, pour parler plus poëtiquement. Il auroit été plus naturel d'avouër qu'on n'avoit pas sû le genre de ce mot, & de corriger le vers, après en avoir été averti. La ſeconde faute méritoit auſſi d'être corrigée. C'eſt que le Poëte ſuppoſe que ceux qui croyent que *le Soleil*

Soleil eſt fixe ne ſont pas du ſentiment qu'il *tourne autour de ſon axe.* Tout le monde ſait le contraire & Mr. *Deſpréaux* a confondu le mouvement annuel, qu'on attribuoit autrefois au Soleil, & que les Modernes nient; avec ſon mouvement ſur ſon axe, qui ſe fait, ſans qu'il abandonne le centre du Tourbillon, comme ils le ſoûtiennent. Mr. *Deſpréaux* (dit * Mr. l'Abbé Terraſſon) *qui s'étoit religieuſement abſtenu de toute connoiſſance géometrique; c'eſt-à-dire, de celle de toutes les Sciences humaines, qui eſt la plus capable d'exercer & d'étendre l'Eſprit, de former & de fortifier le Jugement, eſt tombé dans le même inconvenient* (dans lequel Homere étoit tombé, en parlant d'Aſtronomie) *car croyant propoſer deux ſyſtemes differens ſur le Soleil, il a dit*: ſi le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe. *Et il ſe trouve que, dans le ſeul & même Syſtême moderne, le Soleil eſt fixe & tourne ſur ſon axe.*

Cela n'empêche pas que Mr. *Deſpréaux* ne doive paſſer pour un très-grand Poëte, ſur tout dans le genre Satirique. Je le trouve tel dans ſes Imitations, bien loin de les lui reprocher,

* *Diſſert. ſur l'Iliade Part. IV. ch. I. p.* 259. *du* T. 2.

cher, & je crois qu'à cet égard il égale, ou ſurpaſſe même quelquefois ſes Originaux. Auſſi le Commentateur a-t-il eu ſoin de marquer par tout ces Imitations, & a cité même quelques paſſages des Anciens, que Mr. *Deſpréaux* n'avoit pas eus dans l'eſprit.

Il faut dire à préſent en gros ce qu'il y a, dans châque volume. Dans le premier on voit les XII. Satires & les XII. Epîtres de l'Auteur, avec quelques Préfaces, ou quelques Diſcours, pour leur ſervir d'Apologie. Par exemple, on y voit une défenſe de la Satire XII. contre l'Equivoque, où il déclare qu'il n'eſt nullement l'Auteur d'une certaine Satire contre les Jeſuïtes, qui étoit en effet indigne de lui. Il leur crut donner par-là le change, quoique ce ſoit contre eux principalement, qu'il a fait la Satire XII. On ſait que ce ne ſont pas ſeulement les Proteſtans, qui accuſent les Jeſuïtes d'Equivoque, mais auſſi les Janſeniſtes; qui les en ont convaincus, avec encore plus de force. Tout ce qui eſt dit juſqu'au vers 257. n'eſt qu'une ſorte d'introduction, pour ce qui ſuit contre la *Probabilité*; contre la *Morale relâchée*; contre leur ſentiment ſur l'*Amour de Dieu*, non néceſſaire pour

être

être ſauvé ; contre la *direction de l'intention*, qui rend les actions mauvaiſes bonnes; contre

L'Art de mentir tout haut, en diſant vrai tout bas;

contre *la vengeance* permiſe, ſous des prétextes ſcandaleux &c. Tout cela, dis-je, eſt le fort de la Satire, & eſt exprimé en termes ſi énergiques, qu'on voit bien que l'Auteur parloit du fonds de l'Ame. Le trait contre les Journaliſtes de *Trevoux*, par où la Satire finit, fait auſſi voir très-clairement à qui il en veut. Auſſi les Jeſuïtes ne ſe ſont pas laiſſé gagner, par ſes proteſtations de n'en vouloir pas à leur Societé; & s'il avoit été Eccleſiaſtique, il n'auroit pas manqué de ſentir des effets de leur vengeance. Ses défenſes *équivoques*, pour montrer qu'il n'étoit point Janſeniſte, ſous prétexte qu'il n'avoit pas pris parti, ſur les matieres de la Grace, quoi qu'il l'eût pris ouvertement ſur la Morale, matiere bien plus importante, ne l'auroient jamais garenti de leur reſſentiment. On doit néanmoins lui pardonner ce déguiſement, en un tems, où les Jeſuïtes avoient une très-grande autorité en

France. Cette autorité augmenta encore depuis, mais la mort de nôtre Poëte le délivra du danger, auquel il auroit été, s'il avoit vêcu un peu plus longtems.

Ce qu'on peut le plus blâmer, c'eſt le zele amer, qu'il a témoigné contre ceux, que l'on nomme Héretiques, dans l'Egliſe Romaine; dans ſon Epître à Mr. *Arnaud*, & dans la Satire qu'on vient de nommer; ſur tout n'ayant aucune lecture de leurs livres, ni aucune connoiſſance des raiſons, ſur leſquelles ils appuyent leurs ſentiments. Il faut mettre cela entre les *licences poëtiques*, qu'il ſe donnoit de juger de ce qu'il n'entendoit point.

Le ſecond Volume contient l'Art Poëtique, le Lutrin, des Odes, des Epigrammes, & d'autres Poëſies, quelques-unes qu'il n'avoit pas faites, mais auxquelles il avoit eu quelque part, trois traductions Latines de ſon Ode ſur Namur, & quelques Poëſies, dans la même Langue, concernant l'Auteur, faites par Mr. l'Abbé *Fraguier*; qui réuſſit parfaitement bien, dans les vers Latins.

Ce qu'il y a de nouveau, c'eſt un Avertiſſement judicieux de l'Auteur des Remarques. Il a raiſon de dire que trois

trois choſes rendent cet Ouvrage conſiderable, la difficulté de l'entrepriſe, la beauté des vers & l'utilité de l'Ouvrage; à quoi l'on peut ajoûter qu'il y a plus d'ordre dans cette Poëtique, que dans celle d'*Horace*, & que Mr. *Deſpréaux* eſt entré plus avant, que cet Ancien Poëte, dans le détail des regles de la Poëſie. Il y a néanmoins bien des choſes, dans le IV. Chant, qui ſont plûtôt une cenſure des mœurs des Poëtes, que des leçons, qui regardent la Poëſie; des traits de Satires aſſez violens & des flateries pour Louïs XIV.

Mr. *Deſpréaux* y dit très-bien au Poëte, qu'il veut former:

Que vôtre Ame & vos Mœurs, peintes dans vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous, que de nobles images.

Mais en écrivant il s'eſt peint lui même, ſans y penſer, & a préſenté à l'eſprit du Lecteur le portrait d'un homme exceſſivement mordant, & qui ne perd aucune occaſion de cenſurer non ſeulement les défauts des hommes, mais les hommes mêmes; qu'il a diffamez autant qu'il a pu, dans tous ſes Ouvrages. Il a fait voir qu'il ne pouvoit ſouffrir perſonne, qui oſât s'op-

poſer à ſes ſentimens, & que la premiere penſée, qui lui venoit, c'étoit de ſe vanger d'eux, par quelque trait Satirique, dont il trouvoit facilement l'occaſion. L'exemple de l'Aſtrolabe en eſt une preuve claire, & l'on en verra beaucoup d'autres dans les remarques.

C'eſt ce qu'on peut encore voir dans le Lutrin, qui eſt une très-forte Satire des gens d'Egliſe, qu'il tourne en ridicule. On dira peut-être qu'ils ne donnent que trop de ſujet de les ſatiriſer ; j'en conviens, mais dans ſes idées, ce n'étoit pas à un particulier à les cenſurer de la ſorte.

Parmi les Epigrammes, il y en a quatre de Mr. *Deſpréaux* ajoûtées de nouveau, & une du P. *du Rus* Jeſuite, pour répondre à une de l'Auteur contre les Journaliſtes de Trevoux, & cenſurer ſon Epître de l'Amour de Dieu. Il y a encore deux Epigrammes Latines, & le commencement d'une Satire dans la même Langue.

Les Poëſies, auxquelles l'Auteur avoit eu part, ſont une farce intitulée *Chapelain décoifé*, *& la Perruque de Chapelain métamorphoſée en Comete*, qui n'eſt qu'un fragment d'une Plaiſanterie ſemblable à la précedente, ſinon que ce n'eſt pas une Parodie.

Le

Le troiſiéme Volume eſt compoſé, 1. de la Verſion du Traité du Sublime de *Longin*, auquel l'Editeur a ajoûté quelques-unes des remarques de *Tollius*, avec quelques autres de ſa façon: 2. des Réflexions de Mr. *Deſpréaux*, contre Mr. *Perrault*. Comme la X. Réflexion eſt contre Mr. *Huet*, ancien Evêque d'Avranche; on a joint à l'Edition de Geneve, comme à la derniere d'Amſterdam, la Diſſertation de Mr. *Huet*, attaquée par Mr. *Deſpréaux*, une reponſe à l'Avertiſſement de Mr. l'Abbé *Renaudot* ſur l'Edition de Paris, & une replique, que je crus devoir faire à la Réflexion de nôtre Poëte; qui au lieu de s'adreſſer à Mr. *Huet*, dont j'avois publié la Diſſertation, s'étoit adreſſé à moi-même. Ceux qui examineront ces Pieces verront, que Mr. *Deſpréaux* n'étoit pas homme à reconnoître qu'il s'étoit trompé, dès qu'il s'étoit entêté d'une opinion; & qu'il diſoit des injures à ceux qui n'étoient pas de ſon ſentiment, en proſe, comme en vers. Mr. l'Abbé *Terraſſon* dit fort bien, * en parlant de nôtre Auteur, que *comme il eſt difficile de parler beaucoup, ſans mentir*:

* *Diſſert. ſur l'Iliade* P. III. *Sect. I. Ch. I. Art. 7. pag.* 261.

il eſt difficile auſſi de faire profeſſion toute ſa vie de médiſance, ſans tomber enfin dans quelque petite calomnie. Ce qu'il y a de ridicule c'eſt qu'il prétend faire paſſer ce qu'il dit, contre Mr. *Huet* & contre moi, pour un effet de ſon zele & de ſon reſpect pour l'Ecriture Sainte. Le même dit très-bien que nôtre Auteur,* *plein d'une pieté, conforme à ſon humeur & à ſon génie; mordoit & médiſoit par pénitence.*

On a ajoûté, dans cette Edition, la replique de Mr. *de la Motte* à la XI. Réflexion de l'Auteur, où il défend un vers de la Phedre de Mr. *Racine*, que cet habile homme avoit cenſuré.

Enfin le dernier Volume contient quelques autres pieces en proſe de Mr. *Deſpréaux*, avec XIV. Lettres qui ſont la plûpart de lui, & dont il y en deux qui n'avoient point paru.

On y a auſſi mis une Lettre de Mr. *Racine*, contre l'Auteur des *Héreſies Imaginaires* &c. à laquelle on a joint deux Lettres, contre celle de Mr. *Racine*, dont l'une eſt de Mr. *du Bois* & l'autre de Mr. de *Sacy*. Enfin il y a les Préfaces & les Avertiſſemens, que l'on voyoit dans les differentes Editions des Ouvrages de l'Auteur. Il y a ſur tout.

* *Ib. p.* 247.

tout des remarques de l'Editeur, qui peuvent non ſeulement ſervir à l'intelligence & à l'hiſtoire de ſes Ouvrages, mais encore à celle de ſa vie, & à connoître ſa perſonne. Elles ſont écrites avec beaucoup de netteté, & elles feront plaiſir à tous ceux, qui les liront. Mr. *Deſpréaux* méritoit un ſemblable Commentateur.

On verra au reſte, dans un petit Avertiſſement, ce qui rend cette Edition préferable à celle de Geneve.

II. OEUVRES EN VERS *de Mr. l'Abbé* DE VILLIERS. A la Haie chez du Sauzet. MDCCXVII. in 12. pagg. 500. avec la Preface & la Table.

CE Volume porte le titre de *Poëmes & de Poëſies*, dans l'Edition de Paris; parce qu'il eſt en effet compoſé de deux Poëmes, l'un de l'*Art de Prêcher* & l'autre *de l'Amitié*, qui ſont ſuivis de Poëſies diverſes. Le Libraire de Hollande a cru devoir changer le titre, comme on l'a vû; parce qu'il croit que les termes de *Poëmes* & *Poëſies* ſont tout à fait ſynonymes, que toute Poëſie eſt Poëme & tout Poëme Poëſie. Il ſe trompe, le mot de *Poëſie* eſt plus géneral que celui de *Poëme* & comprend toutes ſortes de pic-

pieces faites en vers, comme les Satires, les Odes, les Epîtres, les Elegies, les Sonnets, les Rondeaux, les Epigrammes, les vers irréguliers &c. auſſi bien que les Poëmes. Ces derniers ſont ſeulement des pieces, ſur un ſeul Sujet, d'une plus grande étendue & en vers Heroïques. Au reſte, le titre qu'il a mis n'eſt pas mauvais & ne fait aucun tort au Volume.

Il a cru auſſi devoir mettre le nom de l'Auteur, parce que tout le monde ſait en France & même ailleurs, qu'il eſt l'Auteur de ces Poëſies, ſur tout à l'égard des deux Poëmes de l'Art de prêcher & de l'Amitié.

Il y a dans l'Art de prêcher d'excellentes leçons pour les Prédicateurs, ſur tout de l'Egliſe Romaine; mais les autres ne laiſſent pas d'en pouvoir profiter. Il faut joindre à ce Poëme les Epîtres II, III & IV. du Livre I. où l'Auteur traite de la difficulté qu'il y a à bien apprendre un Sermon par cœur, du peu de fruit des Sermons, vû l'eſprit avec lequel on les entend, & du peu de fonds qu'on peut faire ſur l'approbation des Auditeurs.

Le Poëte ne fait point de quartier ici aux vices des Prédicateurs, ni aux fautes qu'ils commettent; il cenſure auſſi

auſſi les Auditeurs, qui ne reçoivent pas la prédication de l'Evangile, comme ils doivent; il parle de tous deux, en termes auſſi forts, que pourroit faire un Satirique. S'il avoit été de l'humeur de Mr. *Deſpréaux*, il n'auroit pas manqué de nommer quantité de mauvais Prédicateurs ſoit morts, ſoit vivans; dont le nombre n'eſt toûjours, que trop grand. Il auroit pu immortaliſer leurs noms, comme ceux de l'Abbé *Cotin*, & de l'Abbé de *Pure*; & nommer des Libertins aſſez connus, qui ne fréquentent les Egliſes, que par maniere d'aquit, ou pour y chercher ce qu'on n'y doit pas chercher. Mais Mr. l'Abbé de *Villiers* ne s'eſt pas propoſé de diffamer les gens, ni de ſe venger de ceux, dont il peut avoir ſujet de ſe plaindre; mais de corriger les défauts, ſans nuire à ceux qui en ſont infectez. Ses vers ſont doux & aiſez, & s'il y a quelque choſe, qui ne ſoit pas ſi travaillé que le reſte; il en rend raiſon, dans ſon Epître III. du Liv. 2. adreſſée à un Academicien, qui lui lui reprochoit quelques vers négligez.

Le Traité de l'Amitié eſt très-digne d'être lu & médité de tout le monde; puis qu'il n'y a perſonne qui ne veuille avoir des Amis, & qui ne prétende l'ê-

l'être de quelcun, & qu'il y a néanmoins très-peu de vrais Amis.

Les Epîtres, qui roulent presque toutes, sur des sujets de Morale, méritent l'attention des Lecteurs; aussi bien que l'Ode sur la guerre & sur les vrais Heros, & les Stances sur la Solitude de la Campagne & le sejour de Sucy. On nous parle, dans la Préface, de quelques autres Ouvrages, que l'Auteur n'a pas voulu publier.

III. ESSAI *sur la* CRITIQUE, *imité de l'Anglois de Mr.* POPE. A Amsterdam, chez l'Honoré & Châtelain MDXVII. in 4. pagg. 30.

COMME je n'ai pas lu ce que Mr. *Pope* a écrit en Anglois, sur cette matiere, je ne puis pas comparer cette Imitation à l'Original; mais il faut qu'il soit bon, puisque la Copie l'est. Si elle est de celui, à qui on l'attribue, qui est occupé & même fort occupé à des choses infiniment plus importantes; il faut avouër qu'il a bien du talent, pour la Poësie; puis qu'à ses heures perdues, qui sont en petit nombre, il a pû produire un Poëme comme celui-ci, où il y a de si beaux endroits, & où l'on voit par tout un fort bon goût.

S'il

S'il avoit eu le tems de former lui même un plan, & de l'executer, comme il en eſt capable; on auroit vû, ſans doute, une piece plus complete & plus ſuivie, que ne l'eſt cet Eſſai.

Il paroît que l'Auteur, apparemment après Mr. *Pope*, entend par le mot de *Critique* l'art de cenſurer les Ouvrages d'eſprit, & en effet les Critiques s'attribuoient autrefois ce droit; comme *Henri Etienne* l'a prouvé, par des exemples, dans ſa Diſſertation *des anciens Critiques Grecs & Latins.* Mais comme l'on a étendu plus loin la ſignification de ce mot, & qu'on a entendu, par la Critique, l'Art d'expliquer les Anciens, de corriger les paſſages corrompus, & de diſtinguer leurs veritables Ecrits des ſuppoſez; il a joint, dans ſon Chant III.

Saumaiſe, Caſaubon, Scaliger & Boileau,

comme des gens à qui l'on pouvoit donner le même nom, quoi que la Critique de ce dernier n'ait regardé proprement, que les Poëtes François; & que les précedens aient cultivé la Critique priſe dans le ſecond ſens, dont j'ai parlé.

Ce

Ce Poëme eſt diviſé en cinq Chants, quoi qu'il renferme plûtôt des penſées détachées, qu'un ſyſteme ſuivi & méthodique. Auſſi l'Auteur ne le donne-t-il, que comme un Eſſai. La *Critique*, priſe ſeulement pour l'art de cenſurer les Ouvrages d'eſprit, qui paroiſſent aujourdhui & ſur tout les Poëtes, eſt un Art d'une plus grande étendue, que l'on ne croit; & il ſeroit aſſez difficile de réduire cet Art en un ſyſteme reglé. Mais ceux, qui liront ces Chants, y trouveront des endroits, qui feroient un très-bel effet, même placez dans un Ouvrage de plus grande étendue. J'en citerois quelque choſe, s'il n'étoit pas beaucoup mieux qu'on liſe la piece toute entiere, & qu'on ſe convainque par-là de ce que j'en ai dit.

FIN

de la 1. *Partie du VII. Tome.*

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

Pour servir de suite aux

BIBLIOTHEQUES UNIVERSELLE ET CHOISIE.

Par JEAN LE CLERC.

TOME VII.

POUR L'ANNE'E M DCCXVII.

Partie Seconde.

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire.

M DCC XVII.

TABLE
DES
ARTICLES
ET
DES LIVRES,

De la 2. Partie du Tome VII.

I. *Dissertation sur le passage de* JOSEPH, *en faveur de Jesus-Christ.* 237

II. *Remarques de Mr.* ROSSAL, *sur le mot de Christ, changé en Chreſt.* 288

III. *La Vie de* GETA *&c. par Mr.* MUSGRAVE. 306

IV. *La Vie & les Ouvrages de* JEAN PASSERAT. 313

V. *Principes de la Philoſophie de* DESCARTES, *par Mr. l'Abbé* GENEST. 397

VI. *Solution de la Queſtion, ſi l'on peut croire des choſes contradictoires, par Mr.* TURRETTIN. 403

VII. *Mémoires ſur le Commerce des Hollandois par Mr.* HUET. 414

VIII. *Voyage*

VIII. *Voyage de* L'ARABIE HEUREUSE. 427
IX. *Voyage chez l'Emir des* ARABES *de la Paleſtine, & les Mœurs de ces mêmes Arabes*, par le Chevalier D'ARVIEUX. 436
X. *Voyage de la Mer du* SUD *par Mr.* FREZIER. 444
XI. *Hiſtoire du Monde par Mr.* CHEVREAU. 459
XII. *Hiſtoire de Louïs XIV, par Mr.* DE LIMIERS. 460
XIII. *Diſſertation ſur les Whigs & les Torys par Mr.* RAPIN. 461
XIV. *Avertiſſement.* *Ibid.*

BIBLIOTHEQUE ANCIENNE ET MODERNE.

ARTICLE I.

* *Dissertation sur le passage de* JOSEPH, *en faveur de* JESUS-CHRIST, *par C. D. G. L. I. S. G.*

LA dispute sur l'authenticité du témoignage de *Joseph*, en faveur de Jesus-Christ, est née dans le 16. siecle. *Hubert Gifanius* & *Lucas Osiander* paroissent avoir été les premiers, qui aient soupçonné que la main d'un pieux faussaire l'auroit bien pu fourrer, dans cet Historien. Comme ce soupçon regarde une matiere intéressante, les Savans semblent s'être fait un devoir de l'examiner. Il est

* *Reçuë de Paris.*

arrivé ici ce qui arrive presque toûjours, en de semblables occasions; on s'est partagé. Car les uns n'y ayant pas trouvé assez de fondement, pour abandonner l'ancienne opinion, se sont appliquez à détruire ce doute & à assurer la verité du témoignage, sur lequel il tomboit; d'autres au contraire, persuadez que le soupçon de ces deux Savans étoit bien fondé, ont travaillé à le mettre dans tout son jour & à renverser ce que les premiers s'efforçoient d'établir. Dans ce partage, il faut convenir que le plus grand nombre a toûjours été pour l'authenticité; & si la chose se décidoit à la pluralité des voix, comme dans les Tribunaux, ce passage seroit maintenu dans la possession où il est, depuis tant de Siecles, de passer pour authentique.

Je suis persuadé qu'il y a plusieurs Catholiques, qui en portent le même jugement, que *Gifanius* & *Osiander*; mais je n'en connois aucun qui ait osé rendre, sur cet article, sa profession de foi publique. Monsr. *de Tillemont* * s'est contenté de dire qu'il y trouvoit une difficulté, à laquelle *il n'est pas assurément aisé de répondre.* Mr. *du Pin*, qui d'ailleurs dit assez ce qu'il

* *Vies des Empr tom.* 1. *pag.* 729.

qu'il penſe, n'a pas été plus loin; car il s'eſt contenté de rapporter les raiſons de part & d'autre, ſans rien décider *; mais il le fait d'une maniere à faire reſſouvenir de ce qu'un Ancien † diſoit: *je dois tout rapporter, mais je ne ſuis pas obligé de tout croire.* Il n'eſt pas toûjours permis de dire ce qu'on penſe, mais il eſt bien difficile, quand on a quelque amour pour la Liberté, de ne le pas faire au moins entendre. On dit ‡ que *Salien* & *Salmeron* n'ont pas été ſi réſervez, & qu'ils ont dit librement que le paſſage étoit ſuppoſé; mais quelques recherches, que j'aye faites, je n'ai rien trouvé qui juſtifiât ce reproche. Je ne vois point d'Ouvrage, où *Salien* l'ait pû dire, que dans ſon *Hiſtoire de l'Ancien Teſtament.* S'il l'a fait, il faut que ce ſoit dans quelque coin bien reculé. Car quelque attention que j'aye apportée à le découvrir, non ſeulement je ne l'ai point pû, mais je n'y ai même rien aperçû d'approchant. Comme je n'ai rien trouvé non plus, dans *Salmeron*, qui marquât

* *Diſſert préliminaire, tom. 2. pag. 414.*

† *Herodote.... ὀφείλω δὲ λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαι γε μὴν ὀ παντὶ παντὶ ὀφείλω. L. VII. c. 152.* ‡ *Mr. d'Aubuz. pag. 55.*

qu'il regardoit ce témoignage, comme ſuppoſé; je ſoupçonne fort que ce ne ſoit une de ces accuſations Théologiques, qui font d'une concluſion, qui a échappé à ſon Auteur, ſon veritable ſentiment. „ On aura lû, dans „ ſon 3. tome, que, ſelon lui, *Hegeſippe*, ancien Hiſtorien, reproche à „ *Joſeph* d'avoir tû par malice la réſurrection de Jeſus-Chriſt & la plus „ grande partie de ſes œuvres divines *: & on en aura conclu que *Joſeph* diſant l'un & l'autre, dans ce paſſage, ce Théologien n'a pû citer *Hegeſippe*, ſans le croire ſuppoſé. La concluſion peut être bonne; mais il y a une grande difference entre ce que dit poſitivement un Auteur & les concluſions, qu'on peut tirer de ſes principes. †

Comme les principes des Proteſtans leur

* Pag. 413. *Quem* (Joſephum) *Hegeſippus pervetuſtus Hiſtoricus accuſat, quòd divinam Domini noſtri Jeſu Chriſti reſurrectionem ac pleraque divina ejus opera volens ſcienſque tacuerit.*

† *L'Auteur de cette Diſſertation auroit pû nommer ici* Mr. Piques, *Docteur de Sorbonne, dont on voit une Diſſert. dans le T. II. de la Bibl. Crit. de* R. Simon, *Ch. II. ſi au moins on peut ſe fier à ce Bibliothecaire.* L'A de la B. A. & M.

leur donnent une entiere liberté de dire ce qu'ils penſent, il s'en eſt plus déclaré pour la corruption, que de Catholiques. Cependant le gros a toûjours tenu ferme &, à quelques Savans du premier ordre près, il n'y a point de difference, ſur ce ſujet, entre les deux Egliſes. Un des derniers ouvrages, que nous aiyons ſur ce ſujet, eſt la diſſertation de Mr. d'*Aubuz*, Prêtre de l'Egliſe Anglicane *. C'eſt un fruit de ſa converſion & du zele, qu'il a de préſerver, ou de retirer de l'erreur ceux qui, comme lui, auroient le malheur d'y tomber. Car il avoit crû autrefois ce paſſage ſuppoſé, mais ayant dans la ſuite examiné plus mûrement la choſe, il a abandonné ce ſentiment, pour embraſſer celui qu'il ſoûtient dans cet Ouvrage. Cet habile homme y a raſſemblé tout ce qu'on peut dire en ſa faveur, & ſi, après l'avoir lû, on n'en eſt pas perſuadé, ce n'eſt pas aſſurément ſa faute; c'eſt au ſentiment qu'il faut s'en prendre, qui, quelques efforts qu'on faſſe, quelque tour qu'on lui donne, dans quelque point de vûë qu'on le place, laiſſera toûjours apercevoir des

* *Caroli d'Aubuz Presbyteri pro teſtimonio Joſeph. Londini* 1706.

raiſons très-fortes de douter, que jamais *Joſeph* ait ainſi parié de nôtre Seigneur. Je n'entrepréndś point d'entrer dans le fond de la queſtion. Mon deſſein n'eſt que de faire voir que tout ce qu'on a dit juſqu'à préſent, en faveur de ce paſſage, n'eſt point concluant. Ainſi ſi l'execution répond à mon deſſein, la concluſion de ce petit Ecrit ne ſera pas qu'il eſt ſuppoſé, mais que quelques peines, qu'on ſe ſoit données, quelques recherches, qu'on ait faites, on n'a pû juſques ici en prouver l'authenticité. Je l'ai dit, Mr. d'*Aubuz* n'a rien omis de ce qui peût perſuader que les ſoupçons, qu'on forme contre le témoignage de *Joſeph*, ſont injuſtes & ſans fondement. Son exactitude a tout ſaiſi, ſa ſagacité a tout ménagé & tout mis en œuvre; il n'a laiſſé à ceux, qui dans la ſuite voudroient traiter la même matiere, que le ſoin de le copier, ou de tourner à leur maniere ſon Ouvrage, avec le deſeſpoir d'y pouvoir rien ajoûter. Sa ſavante Diſſertation peut être réduite à trois propoſitions; 1. que ceux qui aſſurent que *Joſeph* a rendu le témoignage, dont on diſpute, ſont des témoins dignes de foi: 2. qu'il n'eſt point contre la vrai-

vraiſemblance que *Joſeph* l'ait rendu: 3. que le ſtyle de ce paſſage eſt le même que celui de cet Hiſtorien. Examinons les en particulier & voyons ſi elles ſont ſi bien prouvées, que nous ne puiſſions leur refuſer nôtre conſentement, ſans réſiſter à la Verité. * *Diligenter, quantum poteſt, ſingula ponderemus, ut argutias quidem laudare, ea vero, quæ recta ſunt, eligere, probare, ſuſcipere poſſimus.*

I. EUSEBE eſt le premier, qui ait cité ce paſſage: c'eſt la ſource où ont puiſé tous ceux, qui dans la ſuite † l'ont employé. Si elle eſt corrompuë, ou équivoque & incertaine, tout ce qui en vient participe aux mêmes défauts. Ainſi tout dépend de la créance, que mérite cet Hiſtorien Eccleſiaſtique. Je ſai qu'on l'eſtime beaucoup & que ſon témoignage eſt chez bien des gens d'un grand poids; cependant je puis avancer qu'il n'eſt point toûjours auſſi judicieux, ni auſſi exact, qu'on le croit.

L'application, qu'il fait des vers de *Virgile*, ‡ eſt une preuve du

* *Minut Felix. p.* 94.

† *St. Jerôme, Ruffin, Caſſiodore, Iſidore de Peluſe &c.*

‡ *Eclog.* 4.

premier. Car il faut avoir bien peu de jugement, pour croire que ce Poëte ait eu en vûë Jesus-Christ, dans des vers qu'il fit en l'honneur du fils de *Pollion*. Il est vrai qu'il se sert de termes, qui, pris à la lettre, ne conviennent qu'à Jesus-Christ; mais prendre les expressions des Poëtes à la lettre, c'est les réduire à un sens qu'ils n'ont point eu en vûe, & leur faire dire ce à quoi ils n'ont jamais pensé. Comme les Juifs, sans autre raison que leur entêtement, ne cessent point d'attendre la venûë du Messie; on voit de tems en tems paroître quelque avanturier, qui, à la faveur de la sotte credulité de ce peuple, se donne pour le Desiré des nations. Si dans quelques années d'ici il en paroissoit un & que ses compatriotes lui appliquassent ces vers de *Boileau:*

Et qui seul sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même & vois tout par tes yeux;

& soûtinssent qu'ils n'ont leur accomplissement, que dans leur Messie: qu'à la verité ce Poëte n'y pensoit pas, mais que Dieu dirigeoit tellement ses expres-

expreſſions que celles, qu'il a choiſies, expriment une fauſſeté, ſi on les entend de Louïs XIV. qui ne riroit pas d'une ſi ridicule imagination? Mais les Payens ne rioient-ils point de voir un de leurs Poëtes transformé en Prophete, qui annonce le Meſſie? En verité, ils avoient beau champ. *Euſebe* défend une verité, dira-t-on; il eſt vrai, & c'eſt la ſeule difference, qu'il y ait, entre lui & les Juifs, qui citeroient Mr. *Boileau* en faveur de leur prétendu Meſſie. Car pour le faux, & le travers des raiſonnements, il eſt égal des deux côtez.

Je ne m'étendrai point à relever toutes les fautes d'inexactitude, qu'a commiſes *Euſebe*; cela n'eſt point néceſſaire, une ou deux, mais bien marquées, ſuffiſent pour juſtifier le jugement que j'en porte ici. Il rapporte, dans le chapitre onziéme du 1. Livre de ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, la maniere avantageuſe, dont *Joſeph* parle de St Jean Baptiſte; mais l'exactitude & la bonne foi démandent qu'on ne faſſe pas dire à un Auteur, dont on allegue le témoignage, plus qu'il ne dit en effet. Selon *Joſeph*, ce fut par politique & par crain-

te * qu'Herode fit mourir le précurſeur de Jeſus-Chriſt & peutêtre que cet Hiſtorien n'a pas ſû que la veritable cauſe de la mort de ce Saint fut la liberté, avec laquelle il reprit ce Prince de ſon inceſtueux adultere. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'en dit pas un ſeul mot; comme tout homme, qui ſait lire, peut s'en convaincre. Ce témoignage n'a pas paru ſuffiſant à *Euſebe*; † il a fallu l'étendre & faire dire à l'Hiſtorien Juif ce que les Evangeliſtes racontent de la cauſe de la mort de St. Jean Baptiſte. Qu'on appelle cela mépriſe, ou défaut de ſincerité, cela m'eſt égal. J'aurai toûjours un droit inconteſtable d'en conclurre que, ſi cet Auteur ſe trompe, dans un fait de cette importance, ou en impoſe à *Joſeph*; on n'a point de preuve que la même choſe ne lui ſoit arrivée, à l'égard du témoignage de Jeſus-Chriſt; ſoit qu'il l'ait vû dans cet Hiſtorien, parce qu'il l'a voulu, ſoit qu'il en ait mal pris le ſens.

Mr. *d'Aubuz* ‡ nous demande ce que

* Δείσας Ἡρώδης τὸ ἐπὶ τοσόνδε πιθανὸν αὐτῷ τοῖς ἀνθρώποις μὴ ἐπὶ ἀποστάσῃ τινὶ φέρειν &c. *Antiq. lib.* 18.

† Δι' ἣν καὶ τὸν Ἰωάννην ἀνελὼν &c.

‡ *P.* 9.

que cela fait à nôtre ſentiment, qu'*Euſebe* faſſe parler *Joſeph* autrement qu'il ne parle. Infiniment, comme le voyent aſſez ceux qui font quelque uſage de leur Raiſon. Il ajoûte, que ſi le témoignage ne ſe trouvoit pas dans les Oeuvres de *Joſeph*, cela ſeroit de quelque poids, mais qu'il s'y trouve. Ainſi tout ce qu'on peut reprocher à *Euſebe* c'eſt d'avoir cité des paſſages, qui n'établiſſent pas ce pour quoi il les allegue. Erreur, dans laquelle la foibleſſe de l'homme ne le fait tomber, que trop ſouvent.

Il eſt vrai que de ne prendre pas bien le ſens d'un Auteur n'eſt pas une choſe extraordinaire & que d'habiles gens peuvent s'y tromper. Mais je prie Mr. d'*Aubuz* de faire deux réflexions avec moi. La premiére eſt que les endroits, dans leſquels *Euſebe* n'a pas bien pris le ſens de ſon Auteur, ſont clairs * & faciles à entendre. D'où vient donc qu'un habile homme, comme lui, les prend mal? Si cela ne lui étoit arrivé qu'une fois, on pourroit dire que ç'a été par inadvertence & cela pourroit être vraiſemblable; mais s'il s'eſt mépris 4 ou 5 fois, à quoi en attribüer la faute? La ſeconde Réflexion, que je ſouhai-

* Voyez les Chap. 5. 8. 11.

te que ce Savant faſſe, eſt que toutes les mépriſes d'*Euſebe* ſont en faveur de la cauſe qu'il défend. Un Auteur bronchera, dans un chemin uni, comme glace, & cela pluſieurs fois & toûjours à ſon profit, & on voudra nous perſuader que ſes faux pas ne ſont pas concertez, & qu'ils ne ſont que l'effet de la foibleſſe attachée à la nature humaine! Il faudroit avoir de la foi de reſte, pour le croire, & plus certainement que la Raiſon ne l'exige.

Ce que Mr. d'*Aubuz* aſſûre, que le paſſage de *Joſeph* ſe trouve dans tous les MSS. de cet Auteur, eſt vrai, à l'égard de ceux que nous avons; mais qui lui a dit qu'il y a toûjours été? St. *Juſtin*, St. *Clement* d'Alexandrie, *Origene* & St. *Jean Chryſoſtome* ne l'ont point cité, ce n'eſt point que l'occaſion leur en ait manqué. Car ou ils ont eu des conferences avec les Juifs, comme St. *Juſtin*; ou ils ont compoſé des diſcours contre cette nation, comme St. *Chryſoſtome*; ou ils ont défendu nôtre Religion contre ſes Ennemis, comme St. *Clement* d'Alexandrie & *Origene*; occaſions, s'il en fut jamais, de l'alleguer. Ce n'eſt point auſſi qu'ils l'aient jugé foible & de nulle force; car outre qu'ils ont employé des raiſon-

ſonnemens beaucoup plus foibles, que celui qu'on peut tirer de ce paſſage, il faudroit ſuppoſer dans ces Saints, un goût bien ſingulier, pour leur attribuer une telle penſée. Un Juif, un Prêtre de la Loi, bien inſtruit de ſa Religion qu'il a toûjours profeſſée, le plus grand homme que la nation Juive ait eu, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, reconnoit que Jeſus-Chriſt a fait des miracles, qu'il eſt reſſuſcité trois jours après ſa mort, que les Prophetes avoient prédit tout cela de lui; & ce témoignage ne méritera pas d'être allegué, contre les Juifs! Il faut, pour le penſer, voir les choſes autrement que le reſte des hommes. Pourquoi donc ces Peres n'en ont-ils point fait d'uſage? c'eſt qu'ils ne l'avoient pas, dans leurs exemplaires. Si la Verité ſe préſente à nôtre eſprit avant l'Erreur, c'eſt là la veritable raiſon. Toutes les autres, qu'on en peut apporter, ſont recherchées, au lieu que celle-ci vient d'elle-même, & ſi elle n'eſt pas la plus conforme à la Verité, elle eſt aſſûrément la plus vrai-ſemblable; car de dire que les Juifs l'avoient effacé, c'eſt une pure défaite, & ſi celui qui le premier s'en eſt ſervi, avoit été d'auſſi bonne foi que *Simmias*, il eût été facile de l'o-

bliger à faire le même aveu, que cet Ancien & à dire, avec lui, ἀλλ' ἕλαθον ἐμαυτὸν ὄδιν εἰπών. *

Mais à quoi bon Eusebe auroit-il forgé ce passage. †? Est-ce que les livres de *Joseph* ne se trouvoient pas, de son tems, dans toutes les Bibliotheques & n'auroit-on pas pû, en les ouvrant, le convaincre de mauvaise foi? Je ne sai quels ont pu être les motifs de la conduite d'*Eusebe* & cela n'est point nécessaire. Je sai & tout de monde le sait, aussi bien que moi, qu'il a manifestement abusé de quelques passages de *Joseph*; en y ajoûtant, ou en leur faisant dire ce qu'il jugeoit à propos. Cela me suffit & je n'ai point besoin d'en savoir davantage, pour conclurre, avec tout homme qui ne voudra pas se bander les yeux, qu'il n'est pas impossible qu'une personne, qui ajoûte à un passage, n'en forge un.

Mr. *de Valois* doit savoir que les gens agissent quelques fois, contre leur interét & leur honneur; & que c'est très-mal raisonner, que de nier qu'un Auteur ait fait une chose, parce qu'il étoit de son honneur & de sa conscience de ne la pas faire. Dites moi, je vous prie,

* *Plat. In Timæo, p.* 76. *Ed. Steph.*

† *Mr. de Valois not. In Euseb. p.* 30.

prie, ce qui pouvoit engager ce Prêtre d'Asie à forger les actes de St. Paul & de Ste. Thecle? Ne prévoyoit-il pas bien qu'on pourroit le convaincre d'imposture & que si on le faisoit, il seroit à jamais couvert de confusion? Oui dans doute : mais une amitié, aussi mal reglée & aussi bizarre, qu'il en fut jamais, l'occupoit tout entier & l'empêchoit de faire attention aux suites, que pouvoit avoir une entreprise de cette nature. Il s'y joignoit vrai-semblablement une flatteuse esperance de pouvoir réüssir & un plaisir anticipé d'un homme, qui se regarde comme auteur d'un ouvrage, que la Posterité ne devoit lire qu'avec respect & veneration. Et qui nous a dit, que les Payens n'aient pas relevé *Eusebe*? Nous ne voyons pas qu'on lui ait reproché son peu d'exactitude, dans ce qu'il cite de *Joseph*, au sujet du martyre des innocens. Est-il pour cela à couvert de tout reproche & n'est-il pas clair qu'un Payen ou un Juif pouvoit, avec beaucoup de justice, se plaindre ou de sa mépriſe, ou de son infidelité? Et peut-être l'a-t-on fait; car tout ce qu'on a écrit, dans ces premiers tems, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Mais quand on ne l'auroit pas fait, on n'en pourroit

roit rien conclurre ; car les Payens paroiſſent avoir peu lû ce que les Chrétiens écrivoient en faveur de leur Religion & ne s'être gueres donné la peine de réfuter tout ce qui leur paroiſſoit mériter de l'être. La force & la raillerie ont été preſque les ſeules armes, dont ils ſe ſont ſervis, pour la combatre. Mais de nôtre temps, où l'on écrit plus qu'on n'a jamais fait, & où plus d'un Savant s'exerce à relever les fautes d'autrui, combien n'avance-t-on pas de fauſſetez, que perſonne ne releve. *Edmond Ludlow* * rapporte qu'on avoit vû en Italie une Bulle du Pape, pour encourager tous les bons „ Catholiques (d'Angleterre) à pren„ dre les armes en faveur du Roi „ (Charles I.) avec promeſſe que tous „ ceux qui perdroient la vie, en ſa que„ relle, iroient tout droit en Paradis. „ S'il étoit permis de regler ſes expreſſions ſur la nature des choſes, on diroit que c'eſt là un menſonge des plus groſſiers & des plus mal inventez, qu'on ait jamais debité, † : cependant je ne ſâche aucun Auteur, qui ait voulu prendre la peine de le relever. Ainſi ſi le

* *Tom.* 3. *p.* 187. *Trad. Franc.*

† Τάχα γὰρ ἄδειν ἔχω λῴον φρένας . . . *Sophoc. Ajace maſtigophoro.*

le livre de *Ludlow* passe à la Posterité, il faudra qu'elle croye veritable ce qu'aujourd hui tout homme d'honneur croit très-faux. Car si quelque Critique chagrin, frappé du peu de vrai-semblance, qu'il y a dans ce Recit, entreprenoit de le faire passer pour ce qu'il est, plus d'un Apologiste tomberoit sur lui; &, à la faveur de quelques lieux communs, lui prouveroit qu'on ne peut croire ce fait faux, sans être obligé de regarder celui qui en est l'auteur, comme un insigne fourbe, & *Ludlow* comme un mal-honête homme, qui débite sérieusement une calomnie sans vrai-semblance, & tout cela sans preuve; car cet Anglois ayant toûjours eu l'honneur & la conscience en recommendation, comme il paroît par ses Mémoires, il n'auroit pas voulu raporter un fait de cette nature, sur le témoignage d'une personne dont la probité ne lui auroit pas été connüe. On ajoûteroit que s'il avoit eu assez peu d'honneur pour le faire, les Catholiques n'auroient pas manqué de se récrier à l'imposture. Enfin on feroit mille autres belles & pieuses considerations; mais à quoi tout cela aboutiroit il? A rendre veritable, si cela se pouvoit, un fait qui est assurément très-faux.

Il ne faut donc point tant preſſer ces généralitez d'honneur & de conſcience. Il y a bien des gens qui n'en ont point, & ceux, qui en ont, n'agiſſent pas toujours conformément à leurs ſentimens. Mais ſuppoſons qu'un Payen ait découvert le peu de ſincerité d'*Euſebe* & le lui ait reproché, je veux même qu'*Euſebe* ait prévu que cela lui arriveroit; je dis que cela n'a point dû, humainement parlant, l'empêcher de forger ce paſſage. Peu de Chrêtiens liſoient les ouvrages des Payens. Les Evêques ne le permettoient pas indifferemment à tout le monde; il n'y avoit qu'eux, ou quelque peu de Savans, qui le fiſſent. Ils liſoient, au contraire, tous ſans diſtinction les livres qu'on faiſoit, pour défendre nôtre ſainte Religion. Ainſi, au pis aller, voila la réputation d'*Euſebe* en mauvaiſe poſture, chez un petit nombre de gens; au lieu qu'une foule de perſonnes l'admirent & le regardent comme le rempart de leur Religion. Qu'y a-t-il, en cela, qui puiſſe mortifier un homme, dont les démarches ſeroient réglées, par des vûes humaines? Mais dans ce petit nombre de perſonnes, combien y en avoit-il qui vouluſſent ſe donner la peine, ou prendre le tems de conſulter

& de

& de vérifier la citation d'*Eusebe*. Aujourd'hui qu'il est infiniment plus facile, que dans ces premiers tems, de justifier ce qu'un Ecrivain avance, s'en veut on toûjours donner la peine? & combien de fois n'a-t-on pas lû des ouvrages polemiques, sans examiner les autoritez, qu'on allegue de part & d'autre? Je ne crains point d'être desavoué par aucun Savant, en disant qu'on ne le fait ordinairement point & qu'on s'en raporte toûjours à la bonne foi de l'Ecrivain; à moins que la matiére, dont il s'agit, ne soit le sujet de nos etudes, ou n'y ait raport.

Mr. *Simon* donna en 1684. une histoire critique de la créance des Eglises du Levant. Dans son Chapitre VII. il tourne un passage de *Strozza*, de maniere à faire penser que cet Auteur, après avoir conferé avec l'Abbé *Adam*, „ avoit été forcé d'avoüer qu'il est as„ sez probable que l'erreur des Nesto„ riens d'aujourd'hui est plus dans l'en„ tendement, que dans la volonté; „ c'est à dire, qu'ils ne sont pas héré„ tiques, n'étant pas dans l'obstination: „ mais qu'ils ignorent la veritable „ Théologie & qu'ainsi ils sont dans „ l'erreur. C'est le tour qu'il falloit lui donner, pour colorer ce qu'on venoit

venoit d'avancer ; qu'on trouvera qu'en effet le Neſtorianiſme d'aujourd'hui n'eſt qu'une Héreſie imaginaire : mais c'eſt ce que la ſincerité & la bonne foi ne permettoient pas. 1. Ce que dit *Strozza* ne tombe point ſur tous les Neſtoriens comme le lui fait dire Mr. *Simon* ; mais ſeulement ſur ceux du Patriarchat de Babylone *. 2. Ces mots, *mais qu'ils ignorent la veritable Théologie & qu'ainſi ils ſont dans l'erreur*, ſont de la pure liberalité du Critique ; car on ne trouve rien de ſemblable dans l'Auteur, à qui il les attribüe. Je ne releve point le plaiſant raiſonnement de Mr. *Simon*. *Strozza*, après avoir conferé avec l'Abbé *Adam*, avoüe que l'erreur des Caldéens, qui cherchoient & demandoient à ſe reünir à l'Egliſe Catholique, n'étoit pas dans leur volonté, mais dans leur entendement. Qu'y a-t-il là, qui puiſſe inſinüer que *l'héreſie* de ces peuples *n'eſt qu'imaginaire* ? Ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. L'eſpece de charme, qu'avoient d'abord produit le ſtyle libre & dégagé de cet Auteur, ſes manieres déciſives & ſuperieures, une apparence d'érudition orientale, amenée avec adreſſe, & miſe en œuvre avec habileté

* *Obedientia Patriarchæ tui ſubjectos.*

té, une grande liberté dans ſes ſentimens & un pretendu commerce de lettres avec les perſonnes de la premiere qualité, commence à ſe diſſiper. Ses ouvrages, s'ils ne tombent pas encore, ne ſont plus recherchez, avec le même empreſſement; & à juger de ce qui arrivera, par ce qu'on voit, peut-être qu'il pourroit dire dans peu, s'il vivoit encore :

Nos quoque floruimus, ſed flos fuit ille caducus,
Flammáque de ſtipula noſtra breviſque fuit.

Mais on les a lûs, on en a fait des Extraits & avec quelque complaiſance. Et de tous ceux, qui les ont lûs, connoît-on quelqu'un qui ait remarqué l'infidelité de cette citation?

S'il eſt rare qu'on examine tout ce qu'avance un Auteur, dans un Livre qu'on lit; il l'eſt encore plus qu'on rende publiques les fautes, qu'on y remarque. On ſe contente, pour l'ordinaire, d'en penſer ce qu'on juge à propos. On le dit bien quelquefois, dans des converſations, mais rarement le rend-on public, on craint de ſe faire des affaires. Car il y a des gens, qui ont pour maxime de ne choquer perſonne: & ceux qu'un pareil motif n'arrête

n'arrête pas, n'en ont pas ſouvent le tems, ni l'occaſion. Il y a bien des perſonnes à Paris, qui ſavent que pluſieurs des lettres de Mr. *Simon* n'ont jamais été écrites aux perſonnes, auxquelles l'Imprimé les adreſſe. Une grande partie des faits qu'elles contiennent ſont faux, ou du moins accompagnez de fauſſes circonſtances; mais je ne ſai, ſi jamais la Poſterité en ſera informée. Ainſi toute la crainte, que pourroit avoir un Auteur que la conſcience n'empêcheroit pas d'avancer une fauſſeté, ſeroit que deux, ou trois perſonnes ne lui reprochaſſent ſa mauvaiſe foi. Eh! qu'eſt-ce que deux ou trois perſonnes lui peuvent faire de mal, ſur tout ſi ſon impoſture favoriſe un Parti? Il ſe peut promettre, avec certitude, qu'on l'y eſtimera & qu'on l'y louëra, ou qu'au moins on l'y excuſera, ſi ſon impoſture ſe découvre & ne réüſſit pas.

Depuis l'Impreſſion, la difficulté de falſifier un ouvrage va juſqu'à l'impoſſibilité; mais avant la découverte de ce bel art, la choſe n'étoit pas ſi difficile. Dans la ſuppoſition qu'*Euſebe* a compoſé le témoignage de *Joſeph*, qui l'auroit empeché de répondre à un Auteur, aſſez ami de la Verité

rité & assez hardi, pour lui en faire des réproches publiques; qu'il ne savoit pas ce qu'il vouloit dire; qu'il avoit representé exactement la leçon de son Exemplaire; que si elle ne se trouvoit point, dans le sien, ce n'étoit pas sa faute; que c'étoit peut-être une simple omission; que peut-être aussi son Manuscrit avoit appartenu à un Juif ou à un Payen qui, en haine de nôtre Religion, en avoit retranché cet endroit. Qu'auroit pû dire à cela nôtre Critique? On ne sauroit forcer un homme, qui se jette dans un tel retranchement, que par un jugement juridique; mais quelles peines, quels embarras, quels chagrins ne faut-il point essuyer pour l'obtenir? & qui aime assez la Verité, pour se vouloir donner tant de mouvemens, au hazard de la voir trahie, par des juges ou ignorans, ou prévenus, ou gagnez?

Cependant à Dieu ne plaise que je croye qu'*Eusebe* ait eu assez peu de pudeur & de Religion, pour forger ce passage. Les endroits de *Joseph*, qu'il n'a pas citez avec assez de droiture, la conduite qu'il a tenüe, ses liaisons avec les Ariens, qui se faisoient un jeu des plus noires calomnies pour perdre St. *Atha-*

Athanaſe, forment contre lui de fâcheux ſoupçons; mais des ſoupçons, quelque violens qu'ils ſoient, ne ſuffiſent pas, pour attribuer poſitivement à un Evêque une impoſture, auſſi ſcandaleuſe que celle de faire de faux actes, en faveur de nôtre Religion. Demeurons donc dans le doute, & ſi cette réſerve fait encore de la peine & qu'on veuille abſolument qu'il ſoit innocent du crime, dont l'a accuſé un habile homme *; nous ne nous y oppoſerons point, le ſentiment, que nous ſoûtenons, n'en ſouffrira aucune atteinte & nous pouvons ſuivre nôtre inclination, ſans rien relâcher des droits de la Verité; car on peut penſer, avec beaucoup de vrai-ſemblance, que l'impoſteur, qui dans † la vûe de faire paſſer un ouvrage du Prêtre *Caius*, pour être de *Joſeph*, avoit mis ſon nom à la tête, a pû fort bien forger ce paſſage; ſi l'on n'aime mieux mettre cette impoſture ſur le compte de l'inconnu, qui avoit corrompu l'exemplaire de *Joſeph* dont ſe ſervoit *Origene* & qui y avoit fourré le paſſage,

* *Mr. le Fevre. Lett.* 44. I. *partie. Mihi autem in primis credibile fit auctorem hujus* τεχνάσματος *eſſe Euſebium.*

† *Phot. Bibl. art* 48.

ge, que cite ce Pere, dans ſon 1. & 2. Livre contre *Celſe* ‡ & dans ſon Commentaire ſur le chapitre 13. de ſaint Matthieu.

La 1. impoſture eſt conſtante. Mr. *Huët* ne veut pas convenir de la 2. † car il penſe que ſi le paſſage, que cite *Origene*, ne ſe trouve plus dans les Exemplaires de *Joſeph*; c'eſt que les Juifs, en haine de nôtre Religion, l'ont méchamment effacé des Exemplaires, ſur leſquels ont été copiez ceux, que nous avons aujourd'hui. J'ai beaucoup d'eſtime pour Mr. *Huët*, & je me ferai toûjours un plaiſir de ſuivre ſes ſentimens; mais ce ſera lors qu'ils ſeront auſſi conformes à la Verité, que celui qu'il ſoûtient ici m'y paroît contraire. Si les Juifs avoient effacé cet endroit de *Joſeph*, ils n'auroient pas épargné le témoignage qu'il a rendu à Jeſus-Chriſt; témoignage infiniment plus glorieux & plus favorable à nôtre Religion, que celui qu'allégue *Origéne*. C'eût été demeurer en trop beau chemin, & s'ils avoient été aſſez méchants & aſſez adroits, pour faire diſparoître le

‡ *pag.* 35. *&* 69. *Edit. Cantabrig. Ed. Huet. pag.* 223.

† *Dem. Evang. p.* 27.

premier, ils auroient été bien ſtupides d'épargner le ſecond. Auſſi les charge-t-on de ce double crime, * mais on prouve ſi mal l'accuſation, que ce ſeroit faire injure aux tribunaux Théologiques, que de penſer, qu'on y condamne les gens, ſur de ſi mauvaiſes raiſons. Qu'on exaggere, tant qu'on voudra, la perfidie de ce peuple; qu'on lui attribüe toute la méchanceté qu'il faut, pour corrompre les Originaux: ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'il ait pû executer ce à quoi on ſuppoſe que ſa malice le portoit, & c'eſt ce qui lui a toûjours manqué. Les Juifs en général n'ont point ſçû le Grec, ils ont peu eſtimé les Auteurs, qui ont écrit en cette Langue, & ne les ont guéres lûs. Toute leur occupation a toûjours été de lire l'Ecriture dans l'Hebreu, ou dans les dialectes de cette Langue. Une grande partie des premiers Chrétiens étoit née Grecque, ils eſtimoient cette Langue & liſoient volontiers les Ecrivains qui l'avoient employée, dans leurs Ouvrages. *Joſeph* leur a toûjours été très-cher, c'eſt un témoin irreprochable d'une des plus éclatantes Propheties † de Jeſus-Chriſt. Il y

* *Ibid. p.* 28.

† *La ruine de Jeruſalem & du Temple.*

y avoit donc, parmi eux, plus d'Exemplaires de cet Hiſtorien, que parmi les Juifs, qui l'ont peu connu & ne l'ont jamais eſtimé. Que ce peuple ait corrompu ſes Exemplaires, la choſe n'eſt pas impoſſible; mais qu'il ait auſſi corrompu ceux des Chrétiens & des Payens, c'eſt ce qui ne paroîtra poſſible, qu'à ceux qui reglent la poſſibilité, ou l'impoſſibilité des choſes, non par leur nature, mais par l'uſage qu'ils en veulent faire. Il eût fallu les raſſembler, mais leur grand nombre rendoit la choſe impoſſible. Les Chrétiens euſſent-ils voulu s'en défaire, en faveur de gens, avec leſquels ils n'ont jamais eu de commerce & qu'ils ont toûjours mepriſez?

Il ne ſert rien de dire* qu'il eſt plus facile de retrancher d'un livre, que d'y ajoûter. Cela peut être vrai en géneral, mais ce n'eſt pas ſur ces généralitez vagues, qu'on doit décider du plus ou du moins de probabilité d'un fait. C'eſt ſur les circonſtances particulieres & ſur les differentes occurrences, qui l'accompagnent. Car ces conſiderations font ſouvent voir un fait très-poſſible, que des vuës plus génerales pourroient faire envi-

* *Mr. Hüet Ibid.*

ſager comme impoſſible. A regarder la choſe en géneral, qui croiroit qu'on auroit pû fourrer dans *Joſeph*, que Jeſus-Chriſt a ſacrifié dans le Temple, avec les Prêtres *. Il faut avoir bien compté ſur la foi & ſur la ſimplicité du Public, pour avoir oſé débiter un conte auſſi ridicule & auſſi ſottement inventé. *Saltem accuratè* †. Mais on l'a fait, ſi l'on peut donner quelque créance au ridicule Auteur de la fable du Prince de la Synagogue des Juifs ‡; car il aſſure avoir trouvé, que Joſeph diſoit clairement, ἔυρομεν . . . . φανερῶς λέγοντα, que Jeſus avoit ſacrifié, avec les Prêtres, dans le Temple. Je ſouhaiterois que Mr. *Huet* eût parlé autrement de ce prétendu paſſage de *Joſeph*. Croire des faits, qui portent un caractere ſi viſible de fauſſeté, peut être, chez quelques perſonnes, une marque d'attachement à la Religion; mais pour ſe donner ce mérite, il faut riſquer la réputation d'homme judicieux & de bon goût.

II. Ce n'eſt pas une des moindres difficultez qu'aient à réſoudre ceux qui

* *Suid. In voce Ἰησοῦς, ὅτι Ἰησοῦς ἐν τῷ ἱερῷ μετὰ τῶν ἱερέων ἠγιάζε.*

† *Terent. Andr.*

‡ *Vid. Suid. Ibid.*

qui tiennent pour la verité du témoignage de *Joſeph*, que le peu de vraiſemblance qu'il y a que cet Hiſtorien ait ainſi parlé de Nôtre Seigneur. Ce n'eſt point une de ces difficultez, qu'une profonde méditation amène, elle ſe préſente d'elle-même & je ſuis perſuadé que de tous ceux, qui ont lû cet endroit, il n'y en a eu aucun, qui n'ait dit : quelle apparence qu'un Juif, qu'un Prêtre de cette Religion parle, ſans quitter le Judaïſme, auſſi magnifiquement d'un homme, qui ſe diſoit venu pour le détruire, que le plus zelé & le plus hardi Chrétien? Il y a là quelque choſe qui répugne, & ſi le fait eſt veritable, il n'eſt pas aſſurément vrai-ſemblable. Pluſieurs Savans ont tâché de lever cette difficulté, mais le ſuccès n'a pas répondu à leurs efforts. Elle ſubſiſte toûjours, ſans que les differentes attaques, qu'on lui a données, lui aient rien fait perdre de ſa force. Mr. d'*Aubuz* ſe flatte d'être plus heureux & de faire enfin diſparoître cette importune, à la faveur de quelques conjectures. Il penſe donc que l'*Epaphrodite*, à qui *Joſeph* dédie ſes livres des Antiquitez, eſt le même que l'affranchi de Neron : que cet affranchi étoit Chré-

tien *: qu'il étoit lié d'amitié, comme de Religion, avec *Flavius Clemens*, & les deux *Flavies Domitilles*. Cela ſuppoſé, ce qui paroiſſoit extraordinaire devient tout naturel. On veut plaire à une perſonne, à qui on dédie un livre; & qui pouvoit faire plus de plaiſir à un Chrétien, que de voir un Juif parler honorablement de Jeſus-Chriſt? La profeſſion conſtante, que *Joſeph* a fait du Judaïſme, forme ici un petit nuage, mais Mr. d'*Aubuz* le diſſipe; en faiſant remarquer ſon penchant pour la flatterie, & que ſa langue, ſouvent rétive pour exprimer les ſentimens de ſa conſcience, a toûjours été prête à prendre les mouvemens, que lui donnoient ſes craintes, ou ſes eſperances.

Mais ſi ces conjectures ſont ingenieuſes, elles n'en ſont pas plus veritables. A n'en juger que par leur dehors, elles frappent & elles ont quelque air de verité; mais ce charme diſparoît, ſi on les examine de près; & on eſt tout ſurpris de voir qu'étant ſi peu veritables, l'éſprit de l'Auteur leur ait pû donner tant de vrai-ſemblance. Semblables en cela à une excellente perſpective,

* *Wolffgang Wedel, dans ſes Exercitations medico-philologiques, a ſuivi ce ſentiment.*

pective, qui plus elle nous paroît dans l'éloignement ce que l'habile ouvrier a voulu lui faire répreſenter, moins a-t-elle, quand on s'en aproche, de rapport avec ce qu'elle paroiſſoit de loin.

Joſeph étoit un grand flatteur, on en convient; & il n'y a que ceux, qui ne l'ont pas lû, qui puiſſent ignorer ſon attention à flatter ceux qu'il craignoit, ou dont il avoit lieu d'attendre quelque grace. Mais il étoit trop habile, pour prendre le change & le faire d'une maniere qui mît ſa fortune & ſa vie en danger. On n'a point de preuves, que l'autorité d'Epaphrodite fût grande ſous *Domitien*. Je veux que celle de *Flavius Clemens* fût conſiderable, elle ne l'étoit certainement pas juſqu'à tirer d'affaire un homme, qui auroit eu le malheur de déplaire à cet Empereur, & *Joſeph* eût été bien imprudent de l'eſperer. Cet Hiſtorien avoit des ennemis, qui avoient fait pluſieurs tentatives pour le perdre. Soit malhabileté, de leur part, à bien conduire leurs entrepriſes; ſoit adreſſe, de la ſienne, à les éviter; ſoit enfin que Dieu s'en mêlât, aucune n'avoit réüſſi. Mais le paſſé eſt une leçon pour l'avenir & le plaiſir d'avoir évité les embuches de ſes ennemis eſt bien temperé par la

crainte de celles qu'ils nous peuvent tendre dans la ſuitte.

Joſeph ſavoit la malice des ſiens & c'eût été leur donner une belle occaſion de le perdre, que de parler avantageuſement de l'Auteur d'une Religion, que Domitien perſecutoit. Ce Prince étoit ſoupçonneux à l'excès & ſa cruauté ne faiſoit miſericorde à aucun de ceux, qui avoient eu le malheur de donner lieu à ſes ſoupçons, faux ou veritables. La choſe étoit publique: il faudroit ſuppoſer *Joſeph* auſſi ſtupide & imprudent, qu'il étoit pénetrant & circonſpect, pour croire qu'il ne vît pas le malheur, qu'attireroit infailliblement ſur lui l'éloge d'une perſonne odieuſe à l'Empereur; ou qu'il voulût aux dépens de ſon honneur, de ſa conſcience, de ſa fortune & de ſa vie, faire la cour à *Flavius Clemens* & à *Epaphrodite*.

Berckelius avoit déja avancé* que l'Epaphrodite, dont parle St. Paul, eſt le même que l'affranchi de Neron. C'eſt à la décharge de Mr. d'*Aubuz*, que je fais cette remarque; car il n'eſt pas honorable d'être l'auteur d'une conjecture ſi deſtituée de vrai-ſemblance. En effet, qui ſe perſuadera jamais que

* *Præf. In Epicteti Enchirid.*

que les Philippiens ayent député l'affranchi de Neron à St. Paul ? quelle affaire l'avoit conduit en cette ville ? pourquoi tant d'envie d'y retourner, juſqu'à tomber dans une ſi grande triſteſſe, que St. Paul eſt contraint de le renvoyer à ceux de Philippes ? Ce ne ſont point au reſte ici les ſentimens, que la nature inſpire à tous les hommes, de ſouhaiter de revoir leur patrie : car M. d'*Aubuz* croit qu'Epaphrodite n'étoit pas de Philippes, mais de Coloſſes. Quel eſt donc le motif de ces deſirs ſi violens ? C'eſt à cet habile homme à nous en inſtruire. Il nous dira auſſi, quand il lui plaira, pourquoi Epaphrodite retourne trois ans après à Rome. Car j'avoüerai ingenüement que je n'en ſais rien & que le voyage de l'affranchi de Neron me paroît fort être de la nature de celui, qu'*Homere* fait faire à *Helene* à Troye, où cette Princeſſe ne fut jamais †

L'unité des noms n'eſt point un caractere ſuffiſant pour reconnoître l'Envoyé de Philippes, dans l'affranchi de Neron. C'eſt dans la vie de celui-ci, qu'on doit trouver des caracteres du

M 5 Chriſ-

† *Voyez Herodote Liv. 2. ch. 104. 110 &c.*

Christianisme, qu'on lui attribue si liberalement. L'Histoire nous en a conservé trois évenemens principaux. Il assista, en soixante cinq, à la mort de *Lateranus*, à qui il demanda s'il n'avoit rien à déclarer. En soixante huit, il aida Neron à se tuer, enfin Domitien le fit mourir, en quatre-vingt quinze, sous ce prétexte. Y a-t-il rien là, qui indique un Chrétien? Je parle des Chrétiens de ces siecles d'or, dont la vie ne démentoit pas la créance & dont les mœurs réglées ne glorifioient pas moins Dieu, que la profession publique, qu'ils faisoient de sa sainte Religion.

Ce que St. Paul écrit aux Philippiens, qu'ils lui avoient envoyé Epaphrodite embarrasse Mr. d'*Aubuz*; mais un homme d'esprit se tire bientôt d'embarras. „ Ce qu'on lit dans St. Paul „ qu'Epaphrodite étoit l'envoyé des „ Philippiens, ne marque autre chose „ sinon qu'il eut soin de faire compter „ de l'argent à St. Paul: *quòd verò dicitur Epaphroditus in Epistola Pauli, Apostolus, seu nuncius Philippensium, id de illo sic exponendum est, quia, Paulo horum nomine pecuniam numerari curaverit* *. La découverte est singuliere; l'Envoyé

* p. 102.

l'Envoyé d'une assemblée de fideles transformé en Banquier ! la gloire en est toute dûe à Mr. d'*Aubuz* : mais on peut aussi l'assurer que, comme personne ne partage avec lui l'honneur d'avoir trouvé cette belle explication, personne ne partagera aussi la peine de la soûtenir.

Cet habile homme ajoûte † qu'Epaphrodite plaida, avec tant de courage, la cause de St. Paul devant Neron, qu'il fut mis en prison ; qu'alors il n'étoit pas encore dans cette grande faveur, à laquelle on le vit parvenir, dans la suite. Cela s'appelle faire un Roman. Encore la vrai-semblance, que doivent avoir ces sortes d'Ouvrages, manque-t-elle à cette fiction.

Ficta voluptatis causſâ, sint proxima veris. ‡

Quel est l'Historien, je ne dis pas

 qui

† *Hunc Epaphroditum libertum quidem Neronis, Epicteti verò herum, esse procul dubio recensendum inter illos Christianos in ipsa Neronis familia degentes & esse ipsum, qui Paulo vincto etiam lubens nec advocatus adstiterit, atque propter eum, hoc est, Christi nomen, fuerit carceri mancipatus, p.* 100.

‡ *Horat. A. P. v.* 338.

qui rapporte ce fait, mais qui donne lieu de le conjecturer? Un vil affranchi réſiſtera à Neron; aura la hardieſſe de défendre une perſonne, qu'il condamne; & Neron ſe contentera de le faire mettre en priſon! Neron, qui ſur le moindre ſoupçon ôtoit la vie à tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans l'Empire! Encore l'en fait-il ſortir peu après, pour l'élever aux plus grands honneurs. C'eſt tout ce qu'on pourroit croire d'un Prince auſſi débonnaire, que cet Empereur étoit cruel.

Il paroît que Mr. d'*Aubuz* a du penchant à confondre des choſes, qui ſont très-differentes, en elles mêmes. * Car il ne fait qu'une perſonne de l'*Epaphrodite*, dont parle St. Paul dans ſon Epître aux Philippiens † & d'*Epaphras*, dont parle le même Apôtre dans ſes Epîtres aux ‡ Coloſſiens & à ¦ Philemon. Je ne ſaurois encore être ici de ſon ſentiment. Peut-être ſuis-je naturellement porté à diviſer ce qui doit être réüni car ſouvent,

In

* *p.* 100. *C'eſt auſſi le ſentiment de Grotius.*

† *Ch.* 2. ℣. 25. *Ch.* 4. ℣. 18.

‡ *Ch.* 1. ℣. 7. *Ch.* 4. ℣. 12. ¦ ℣. 23.

In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

Quoi qu'il en ſoit, voici ſur quoi je me fonde. 1. Il paroît qu'Epaphras étoit de Coloſſes. St. Paul dit, en parlant de lui, à ceux de cette ville : ὁ ἐξ ὑμῶν, *qui eſt de vôtre ville*; comme rendent ceux qui ont traduit le nouveau Teſtament en nôtre Langue. Ce qui ne paroît pas pouvoir convenir à Epaphrodite, qui étoit, ce ſemble, de Philippes. Il avoit été envoyé, par ceux de cette ville, à St. Paul & il étoit naturel qu'ils choiſiſſent un de leurs concitoyens, pour aller ſecourir & ſoulager l'Apôtre, dans ſes grands & pénibles travaux. Il ſouhaitta d'y retourner & ce ſouhait alla juſqu'à le remplir de triſteſſe & à obliger St. Paul à le renvoyer ; *quoniam quidem omnes vos deſiderabat & mœſtus erat.* C'eſt naturellement ce que ſent une perſonne éloignée de ſon païs & qui ſouhaite de le revoir. 2. on croit communément que ces trois Epîtres ont été écrites l'an ſoixante deux de Jeſus-Chriſt ; & on ne voit rien, qui oblige à s'éloigner de ce ſentiment. Epaphrodite & Epaphras ſont donc deux perſonnes differentes ; le premier

eſt envoyé cette année par St. Paul à ceux de Philippes; & le ſecond demeure avec lui priſonnier à Rome. ‡

III. La troiſiéme Partie de l'ouvrage de Mr. d'*Aubuz* a merveilleuſement plû à Mr. *Grabe* & quoi qu'il eſtimât les deux premieres, il fut ſur tout charmé de la derniere. Les ſentimens des hommes ſont differens. Ce qui a charmé ce Savant n'a pas produit ſur moi le même effet. Je ſuis au contraire perſuadé que l'authenticité du paſſage de *Joſeph* ſera éternellement douteuſe; ſi pour en établir la verité, on ne met en œuvre de meilleures raiſons, que celles qui ſont employées dans cette troiſiéme Partie.

Je ne pouſſerai point ici des lieux communs ſur les Bévües, dans leſquelles ſont tombez pluſieurs Critiques; lors qu'ils ont voulu décider quelque choſe, par la conformité du ſtyle. Cette méthode de chercher la verité n'eſt pas infaillible, il en faut convenir; mais on doit auſſi reconnoître qu'elle n'eſt pas inutile & que quand il n'y a pas d'autre moyen de la connoître, on peut s'en ſervir utilement. Comme les viſages des hommes ſont differens, leur maniére de concevoir & le tour de leurs ex-

‡ *Philem. v.* 23.

expreſſions ont auſſi quelque choſe de ſingulier. Un Ecrivain ſe peint naturellement, dans ſes Ouvrages, à moins que pour de certaines raiſons il n'affecte de ſe cacher; & un eſprit, attentif & exact, qui aura bien étudié le génie & le caractere d'un Auteur, dans un Ouvrage qui eſt inconteſtablement de lui, ne ſe méprendra pas facilement dans le jugement qu'il portera des Ouvrages qu'on lui attribüe, ou qu'on ſoupçonne pouvoir être de lui. Mais pour cela, il faut que l'Ouvrage reconnu ſoit d'une étenduë ſuffiſante.

Je m'explique. On demande ſi un Auteur a compoſé un tel ouvrage. * Je dis que, pour répondre à cette demande, avec quelque aſſurance, il faut que cet Auteur ait compoſé un Ouvrage, ſur lequel on ne forme aucun doute, & que cet Ouvrage ait quelque étendue. La raiſon de ceci eſt † que ſi les hommes ont quelque choſe, en quoi

* *On ſuppoſe, comme on le voit aſſez, qu'il n'y ait pas d'autre moyen de ſavoir ce qui en eſt, que par la conformité du ſtyle.*

† *Eadem figura omnibus, ſed quædam unicuique lineamenta deflexa. Sic & ſimiles univerſi videmur & inter nos ſinguli diſſimiles invenimur.* Minut. Felix *p.* 104.

quoi ils ne ſe reſſemblent pas, ils en ont pluſieurs en quoi ils ſont ſemblables; qu'il y a des choſes qui ſe trouvent généralement dans tous les hommes, ou du moins dans une grande partie; que par conſequent on ne ſera jamais en état de diſtinguer une perſonne d'une autre, tandis qu'on ne connoîtra que ces généralitez. Il en eſt ainſi des diſcours. S'ils ont quelques traits particuliers, qui les diſtinguent, ils en ont auſſi beaucoup de communs; & on ne ſaiſit jamais bien ce qui les caracteriſe, que lors qu'ils ont quelque étendue. Car il faut remarquer que ces traits particuliers, qui forment le caractere de châque Ecrivain, ne conſiſtent ordinairement, que dans une certaine prédilection, ſi je puis parler ainſi, pour quelques expreſſions & pour certains tours de phraſes, qui fait qu'on les trouve plus ſouvent dans leurs Ecrits, que dans ceux des autres Auteurs. *Hic*, *celui-ci* & *hîc*, *ici*, *alors* ſont des mots très-Latins, & dont ſeſervent les meilleurs Auteurs de cette Langue, mais s'en ſervir à tout moment & avoir pour eux une eſpece de complaiſance eſt un trait auquel on peut reconnoître *Cornelius Nepos*. Il n'y a point d'Auteur François, qui ne

ſe

ſe ſerve des termes, *je prends garde*, *j'ai pris garde*; mais le Chevalier *de Meré* les employe ſi ſouvent, qu'on peut les regarder comme un des traits, qui caracteriſent ſon ſtyle.

Si l'Ouvrage reconnu doit avoir quelque étendüe, c'eſt une ſuite que celui, dont on veut découvrir l'Auteur, à la faveur du ſtyle, ne ſoit pas un fragment de cinq ou ſix périodes; il faut qu'il ait, pour le moins, quelques pages, 1. Il n'y a point d'Auteur, qui ſe diſtingue ſenſiblement des autres, dans toutes les parties de ſon Ouvrage Ainſi il ſe pourroit faire que ce fragment n'eût que des expreſſions génerales & communes à tout Ecrivain. 2. Nous avons remarqué que ſouvent ce qui fait le ſtyle d'un Auteur n'eſt pas qu'il ſe ſerve d'expreſſions ſingulieres, ou de tours qui ne ſont pas d'uſage; mais qu'il employe des termes, ou des figures, d'uſage d'ailleurs, plus ſouvent que d'autres Ecrivains. Or cela ne ſe peut remarquer, dans un fragment de quelques périodes, où ces expreſſions ne peuvent être qu'une fois & où il ſe peut faire, que la nature du ſujet ne permette pas même qu'elles ſoient.

J'en pourrois demeurer là, car le témoignage de *Joſeph* n'étant qu'un frag-

fragment de cinq ou six phrases, il est clair que cette piece est trop petite, pour qu'on y puisse apercevoir quelques traits particuliers; à la faveur desquels on reconnoisse, avec quelque certitude, le style de cet Historien. Je ne vois pas ce qu'on pourroit me répondre. Mais pour ne rien laisser à desirer & ruiner, sans ressource, l'argument qu'on tire de la conformité de style, qu'on imagine entre le passage & les autres Ouvrages de *Joseph*; je remarque qu'avant que de presser cette prétendüe conformité de style, il faut examiner si *Eusebe* a cité les propres paroles de *Joseph*; s'il ne s'est point contenté d'en prendre la substance, sans s'astreindre à en rapporter scrupuleusement les termes. Cet Examen est absolument nécessaire, à moins qu'on ne veuille bâtir en l'air; car si *Eusebe* a abregé, paraphrasé, ou exprimé, à sa maniere, ce passage; ce n'est plus le style de l'Historien Juif, mais celui de l'Historien Chrétien; & c'est tems perdu & peine inutile de chercher de la ressemblance, entre le style du témoignage & celui de *Joseph*. Or quelle preuve a-t-on qu'*Eusebe* a rapporté les propres termes de *Joseph*? En rapportant le témoignage de St. Jean,

il

il dit ; „ *Il y parle de St. Jean, en* „ *ces termes :* ἔνθα συλλαβαῖς ἀναταῖς περὶ τοῦ Ἰωάννου ταῦτα γράφει, mais il ne s'exprime pas ainſi, quand il rapporte ce que *Joſeph* dit de Jeſus-Chriſt. Au contraire il dit qu'il en a fait mention, ὡδέ πως, *de cette maniere, à peu près.*

Ce témoignage, dira-t-on, eſt de trop grande conſéquence, pour qu'*Euſebe* ne l'ait pas rapporté, dans les propres termes dont *Joſeph* s'étoit ſervi. Il le devoit, pour ne lui rien faire perdre de ſa force. Je conviens du droit, mais je nie que ce ſoit une concluſion pour le fait. Les Ecrivains, quelquefois pour de bonnes raiſons, mais qui ne nous ſont pas connües ; quelquefois auſſi, ſans raiſon, n'ont pas fait en mille occaſions ce qu'on avoit droit d'attendre d'eux. Il eſt certain que *Sozomene* n'a point rapporté ce paſſage mot pour mot ; qu'on me prouve qu'*Euſebe* n'a pas fait la même choſe.

Je remarque, en 2. lieu, que les termes du paſſage ſont ſi généraux, que je mets en fait, qu'ils ſe trouvent dans pluſieurs Auteurs. L'autre jour, en ouvrant *Euſebe*, je trouvai ces trois ou quatre ſous ma main.

EUSEBE Ed. de Mr. de Valois pag. 10. Il parle de Jesus-Christ. Τοιαῦτα ἔδρασί τε καὶ πέπονθεν οἷα ταῖς προφητείαις ἀκόλουθα ἦν, ἄνθρωπον ὁμοῦ καὶ θεὸν ἐπιδημήσειν τῷ βίῳ καὶ δοξάζων ἔργων ποιητήν.

JOSEPH.

Ἦν γὰρ καὶ δοξάζων ἔργων ποιητής.

EUSEBE.

Pag. 31. Il rapporte l'Histoire d'*Abgare*, sur quoi il dit que la divinité de Jesus-Christ μυρίους ὅσους καὶ τῶν ἐπ' ἀλλοδαπῆς πορρωτάτω τε τῆς Ἰουδαίας, νόσωντε καὶ παντοίων παθῶν ἐλπίδι θεραπείας ἐπήγαγετο.

JOSEPH.

Καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους δὲ καὶ Ἑλληνικοὺς ἐπηγάγετο.

EUSEBE.

Dans la Démonstration Evangelique, on lit εἰς ἔτι εἰς νῦν au lieu de ἕως νῦν. C'est une expression, dont *Eusebe* se sert trés-souvent. Voiez les pages, 32, 34, 40. & 50. de son Histoire Ecclesiastique.

Jo-

JOSEPH.

Εἷς τε νῦν τ χριστιανῶν ἀπὸ τῦδε ὠνομασμένον ὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον.

EUSEBE.

Ibid pag. 33. Ὡς ἔφασκεν ὁ Ἄγβαρ τὰ δὲ μεγαλεῖα καὶ τὰ θαυμάσια ἃ ἐποίᾳ, &c.

JOSEPH.

Μύρια θαυμάσια περὶ ἀυτῦ εἰρηκότων.

Je ne doute point que, ſi l'on vouloit s'en donner la peine, on ne trouvât, dans cet Auteur, tous les autres mots, dont eſt compoſé ce fragment. J'en excepte les deux, ou trois, que Mr. d'*Aubuz* n'a pû trouver, dans *Joſeph.* C'eſt donc une choſe impoſſible, que de faire voir qu'il y ait conformité de ſtyle, entre ce temoignage & les Ouvrages des *Joſeph.* Car à quelle marque, à quel caractere la reconnoîtra-t-on? Ce ne ſera pas dans ces termes communs & dont tout autre Auteur que *Joſeph* ſe ſert, qu'on la verra. Ce ne ſera pas non plus dans ces deux, ou trois mots ſinguliers; puis qu'on ne les trouve point dans cet

cet Hiſtorien. Ce ne ſera pas enfin dans le terme φῦλον, car, ſi on l'y trouve, il n'y eſt point employé dans le ſens qu'il eſt pris ici. *Blondel* avoit déja touché cette difficulté; mais en lui voulant donner trop d'étendüe, il en avoit affoibli la force, Il ſoûtenoit que ce mot n'étoit jamais pris, pour marquer une Secte, une aſſemblée de gens réünis dans les mêmes ſentimens ſur la Religion; mais c'eſt beaucoup s'avancer & il y a tant d'Auteurs, qui ont écrit & qui ont pris les mêmes mots, dans des ſens ſi differens, qu'il eſt bien difficile qu'il n'y en ait quelcun, qui ne lui ait donné celui-ci. Il faut donc ſe contenter de dire que *Joſeph*, de l'aveu de Mr. d'*Aubuz* *, ne ſe ſert jamais de φῦλον, pour marquer une ſecte, comme fait l'Auteur du paſſage diſputé; & que quand il veut parler de celles des Phariſiens ou des Saducéens, il employe toûjours les mots de γένος ou d'αἵρεσις. L'Objection renfermée ainſi, dans ſes juſtes bornes, a une force, à laquelle il eſt difficile d'oppoſer rien de raiſonable. Car il ſeroit bien extraordinaire que *Joſeph*, qui dans le reſte de ſon Ouvrage, a eu cinq cens fois beſoin

* *Pag.* 199.

ſoin d'exprimer une ſecte, une aſſemblée de gens réünis, dans les mêmes ſentimens de Religion & l'a toûjours fait par les termes de γένος & d'αἵρεσις, ne s'en ſouvienne plus ici & aille en chercher un qui eſt impropre, ou du moins d'un uſage très-rare.

Je remarque enfin que, pour faire une comparaiſon, il faut que les deux termes en ſoient dans un état fixe, conſtant & reconnu; car il n'eſt pas poſſible de juger du rapport de conformité qu'a, ou n'a pas un Ouvrage, avec un autre dont les termes qui le compoſent ne ſont pas certainement connus. On doit commencer par poſer quels ſont les termes de cet Ouvrage, & par lever tous les doutes raiſonnables, qui peuvent naître ſur ce ſujet. La raiſon en eſt claire, car ſi les termes qu'on a ſuppoſez, en faiſant la comparaiſon, pouvoient n'être pas ceux des Ouvrages qu'on compare, tout ce qu'on établiroit ſur ce fondement ſeroit douteux & incertain. Le texte de *Joſeph* eſt fixe & reconnu, il y a quelques variantes, mais elles ſont en trop petit nombre, pour faire dans lui un changement conſiderable & tel que ſon ſtyle changeât de nature & fut méconnoiſſable. Il n'en eſt pas ainſi

du

du témoignage, en faveur de Jesus-Christ ; car on peut assurer que châque mot a sa variante & que de ces variantes on pourroit composer un texte assez different, pour les termes, de celui qu'on a dans *Joseph.* J'en ai en effet composé un, sans y faire entrer les deux differentes manieres de lire d'*Hegesippe* & de St. *Jerôme.* L'Exemplaire du premier a dû être plus ample que les nôtres : car ils n'ont rien de semblables à ce qu'il fait dire à *Joseph: nec ulla natio Romani orbis remansit, quæ cultûs ejus expers relinqueretur.* Pour celui de St. Jerôme, à en juger par sa traduction, il y avoit ὃτος ἐπιστίυετο χριστὸς, car il traduit *ferebatur.* Ces deux variantes sont considerables & peuvent servir de matiere à plus d'une réflexion. Je ne les ai cependant point employées : j'ai crû n'en avoir pas besoin & que celles, que j'ai tirées d'*Eusebe*, d'*Isidore* de Peluse & de *Cedrene*, suffisent pour former un texte assez different, de celui qui est dans les Antiquitez Judaïques. Afin qu'on en puisse mieux juger, je vais mettre l'un & l'autre sous les yeux de mes Lecteurs.

Le-

Le passage comme il est dans Joseph.

Γίνεται δὲ καὶ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς σοφὸς ἀνήρ, εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τἀληθῆ δεχομένων. Καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους δὲ καὶ Ἑλληνικοὺς ἐπηγάγετο· ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου, οὐκ ἐπαύσαντο οἱ γε πρῶτον ἀγαπήσαντες. ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν, τῶν θείων προφητῶν ταῦτα καὶ ἄλλα μύρια θαυμάσια περὶ αὐτοῦ εἰρηκότων εἶσε νῦν τῶν Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένον οὐκ ἀπέλιπε τὸ φῦλον.

Le même composé de Variantes.

Γίνεται ὃ [1 καθ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν] Ἰησοῦς [2 τὶς] σοφὸς ἀνήρ, εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν [3 αὐτὸν ἐχρῆν]. ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητὴς, διδάσκαλος τῶν * τἀληθῆ [4 σεβομένων] καὶ πολλοὺς μὲν [5 τῶν Ἰουδαικῶν, πολλοὺς δὲ καὶ ἀπὸ τῶν Ἑλληνικῶν ἠγάγετο]. ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν καὶ [6 αὐτῶν] ἐνδείξει

1. *Euseb. Dem. Ibid. Cedren.* 2. *Euseb. h. e.* 3. *Cedren.* * *Euseb. Dem. omet* ἡδονῇ. 4. *Euseb Ibid.* 5. *Id. Ibid.* 6. *Id. Ibid.* 7. *Id.*

θείξῃ τ̃ [7 παρ' ἡμῖν ἀρχόντων] † καθήλωσαν σαυρῷ, ἐπιλειμμικῶς Πιλάτου. ὃν [ἐξεπαύσαντο οἱ τὸ] πρῶτον [8 αὐτὸν] ἀγαπήσαντες ‡ τὰ αὐτῷ καλαγγέλλειν, ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην † ἡμέραν πάλιν ζῶν, τ̃ θείων προφητῶν ταῦτα καὶ ἄλλα [9 μαρτυρησάντων περὶ αὐτῷ θαυμάσια καὶ] εἰρηκότων. ‡ ἴδε τοίνυν] τῶν Χριστιανῶν § ὃν [ἀπελείπετο] φῦλον.

Ces deux textes reviennent au même, pour le ſens; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Ce ne ſont pas les choſes, dont parle un Auteur, mais les termes, dont il ſe ſert pour les exprimer, qui font ſon ſtyle. A cet égard, il eſt évident qu'il y a, entre ces deux textes, une difference aſſez conſiderable. Mr. d'*Aubuz* prouve, par exemple, que le

7. *Id. Ibid.* † *Cette addition, eſt de St. Gregoire de Nyſſe, dans un paſſage, que nous a conſervé Euthyme Zigabenus, dans la page* 158. *de ſa Panoplie Edit.* 1555. Comme l'Edition Greque de cet Auteur, donnée à Tergovisko en 1710. ne ſe trouve point à Paris, on a été obligé d'avoir recours à un MS. d'Euthyme. 8. *Euſeb. Dem. Ev.* ‡ Cette addition eſt encore de St. *Gregoire Ibid.* ‖ *Euſebe n'a point ἴχων dans ſa Dem. Evang.* 9. *Cedren.* ‡ *St. Iſidore.* §. *Suidas.*

le ſtyle du paſſage eſt ſemblable à celui de *Joſeph.*, par ces paroles ἡδονῇ δεχομένων, parce que cet Hiſtoirien-là s'exprime ainſi. Cela eſt fort bien, pourvû que cette leçon ſoit fixe, car ſi on lit, avec *Euſebe*, σεβομένων, ſans ἡδονῇ, c'eſt une autre expreſſion. La premiere eſt conforme au ſtyle de *Joſeph :* je le veux ; mais Mr. d'*Aubuz* ne produit aucun exemple de la ſeconde, dans cet Auteur. Ainſi la queſtion ſe réduira à ſavoir laquelle des deux leçons doit être préferée ; queſtion qu'on ne pourra jamais décider, tandis qu'on ſe réduira à ne rien avancer que ſur des raiſons au moins probables. Au reſte, ce que je dis de cette expreſſion ſe doit entendre des autres, dont on a des Variantes. Si l'on dit que le ſtyle de ces deux Textes eſt ſemblable à celui de *Joſeph*, il eſt facile de répondre que cela ne leve pas la difficulté ; car, ſans entrer dans la diſcuſſion du fait, il eſt certain qu'il y en a un des deux, qui n'eſt pas celui de *Joſeph.* Il faudroit cependant dire qu'il en eſt, ſi ce qu'on objecte avoit lieu ; car ſi la conformité du ſtyle eſt une preuve que le témoignage, tel qu'on l'a dans *Joſeph*, eſt de lui, & que celui, qu'on a compoſé de Variantes,

lui reſſemble auſſi pour le ſtyle, il faut dire qu'ils ſont tous deux de cet Hiſtorien, ce qui enferme une contradiction manifeſte.

ARTICLE II.

MICHAELIS ROSSAL *Obſervatio de* CHRISTO, *per errorem, in* CHRESTUM *commutato. Adnexus eſt* ERASMI SCHMIDT *Diſcurſus de Pronunciatione Græca antiqua.* A Groningue MDCCXVII. in 8. pagg. 240. avec les Index & la Préface.

FEU Mr. *Wetſtein* avoit publié en MDCLXXXVI. à Bâle, où il étoit alors Profeſſeur en Langue Greque, des Harangues, où il avoit traité de la Prononciation de la Langue Greque, & où il avoit ſoûtenu que la Prononciation des Grecs Modernes, qui prononcent H. comme un I. & qui confondent enſemble pluſieurs Lettres & pluſieurs Diphthongues, étoit la veritable, & l'ancienne. Mr *Roſſal* ſemble n'avoir pas vû cet Ouvrage, qui lui auroit pû épargner la peine de chercher divers exemples. &

& de ramaſſer des autoritez, pour prouver que cette ſorte de confuſion eſt en uſage, depuis pluſieurs ſiecles, dans la Langue Greque. Cependant après avoir lû les Harangues de Mr. *Wetſtein*, on n'a pas laiſſé de lire, avec plaiſir, les remarques de Mr. *Roſſal*, qui a traité le même ſujet d'une autre maniere ; & qui y a mêlé d'autres remarques de Critique, dont on peut tirer beau coup d'utilité.

On ſait que juſqu'au commencement du XVI. ſiecle, on croyoit en Occident qu'il falloit prononcer la Langue Greque, comme le faiſoient les Grecs de ce tems-là, & comme ils le font encore ; mais qu'*Eraſme* introduiſit un autre ſentiment, qui diſtingue les Lettres & qui eſt communément en uſage, dans les Univerſitez Proteſtantes. Un certain *Henri Coracopetræus*, ou *Raveſtein*, qui avoit étudié à Louvain, a laiſſé un Ecrit ſigné de ſa main, que *Gerard Jean Voſſius* a rapporté, dans ſon Ariſtarque Liv. I. c. 28. & dans lequel *Raveſtein* dit qu'il avoit ouï dire à *Rutger Reſchius*, Profeſſeur en Langue Greque à Louvain, du tems qu'*Eraſme* y étoit logé, dans le College Buſlidien, qu'*Henri Glarean* y étant venu, *Eraſme* l'invita

à ſouper, & lui demanda ce qu'il apportoit de nouveau : Que *Glarean*, qui ſavoit qu'*Eraſme* étoit fort curieux de nouvelles & fort credule, lui répondit qu'il étoit venu à Paris de très-ſavans hommes de Grece, qui prononçoient le Grec autrement qu'on ne faiſoit en ces païs, & qu'ils prononçoient le B *Beta* & non *Vita* ; le H. *Eta*, & non *Ita* ; pour αι, ai, pour οι, oi & ainſi du reſte : Qu'*Eraſme* ayant oüi cela, il écrivit peu de tems après ſon Dialogue, de la veritable prononciation de la Langue Latine & de la Langue Greque, qu'il fit imprimer à Bâle : Qu'ayant néanmoins apris depuis qu'on l'avoit trompé, il n'avoit jamais voulu ſuivre cette nouvelle prononciation, & n'avoit conſeillé à aucun de ſes Amis de la ſuivre : Que pour preuve de cela, *Reſchius* avoit produit une Lettre, écrite de la main d'*Eraſme* à *Damien Goës*, où il lui enſeignoit la même maniere de prononcer le Grec, qui avoit été en uſage auparavant. Voilà ce que racontoit *Reſchius*, au rapport de *Raveſtein* ; mais *Voſſius* ne pouvoit ſe perſuader qu'*Eraſme* ſe repentît d'avoir publié l'ouvrage dont on a parlé, tant ſes raiſons lui paroiſſoient fortes, &

croyoit

croyoit que s'il avoit continué à suivre la prononciation vulgaire, c'étoit pour s'accommoder à la coûtume.

Il y a néanmoins des raisons, qui paroissent très-favorables à la prononciation moderne des Grecs. Mr. *Rossal* en fournit ici plusieurs, quoi qu'il ne traite cette question, qu'à l'occasion d'une autre chose. En entendant un Prédicateur, qui traitoit ses auditeurs de *Chrétiens*, il lui tomba dans la pensée que les anciens Payens avoient dit *Chrestus*, au lieu de *Christus*, & *Chrestiani*, au lieu de de *Christiani*. Cela lui donna lieu de méditer en suite cette matiere, & c'est ce qui a produit cet Ouvrage.

Il est bien certain que l'origine du mot *Christ* vient d'un mot, qui signifie *oindre*, pour les raisons que tout le monde sait; mais ce que l'on vient de dire, de la confusion des mots *Christus* & *Chrestus*, n'est pas moins assuré, comme Mr. *Rossal* le fait voir dans son I. & son II. Chapitre.

Dans le III. il remarque que le mot de *Christ*, qui n'étoit d'abord que le surnom qu'on donnoit à Jesus, devint ensuite comme un nom propre; après quoi il prouve, en général, dans le IV. que la raison de la con-

fuſion de χρησὸς avec χρισὸς, vint de ce qu'on prononçoit ces deux mots tout de même; ce qui a obligé *Suidas* de montrer leur difference, par la diverſité de leur ſignification & de leur origine. Cela lui donne occaſion de remarquer, dans le Chap. IV. que le même Auteur a ſoin de diſtinguer les mots, que l'oreille ne diſtinguoit pas aſſez; en marquant la maniere dont ils s'écrivoient, & leurs differentes ſignifications. C'eſt ainſi qu'il diſtingue ἔγειρε *levez vous*, d'ἔγερε *levez*, ou *réveillez*, parce qu'on les prononçoit de même. Ainſi encore, comme il montre dans le Chapitre ſuivant, 1. Tim. VI. 5. on trouve le mot κενοφωνίας de *vaines paroles*, où pluſieurs Anciens ont lû καινοφωνίας *nouvelles manieres de parler*. L'Auteur rapporte un paſſage *d'Euſtathe*, où cet Archevêque remarque que le ſon de κενὸς & καινὸς étoit le même. Il fait voir, après cela, dans le Chap. VI. que l'oreille ne diſtinguoit pas non plus la voyelle ι de la diphthongue ει.

Il revient au Chap. VII. aux mots χρισὸς & χρησὸς, que l'on confondoit enſemble, à cauſe de la confuſion conſtante de l'η & de l'ι; que Mr. *Roſſal* prouve, par pluſieurs exemples.

Il

Il continue la même matiere, dans le Chapitre ſuivant, où il confirme ce qu'il a avancé, par l'autorité * de *Saumaiſe*. Dans le IX. il fait voir qu'on ne confondit pas ſeulement χρισὸς & χρησὸς, mais que l'on écrivit auſſi pour le premier χρεσὸς, comme il le prouve, par l'Acroſtiche fameux de la Sibylle, où ce mot étoit écrit de la ſorte, ainſi que Mr. *de Valois* l'avoit montré. Nôtre Auteur fait encore voir, qu'un Valentinien, nommé *Marc*, dont parle S. *Irenée* Liv. I. c. 12. (ſelon l'ancienne diviſion & le XV. ſelon celle du P. *Maſſuet*.) écrivoit χρεσὸς & σιγὴ, comme il paroît, par le nombre des lettres, qu'il attribue à ces deux mots. Il n'avoit pas vu l'Edition de *S. Irenée*, par Mr. *Grabe*, ni celle du P. *Maſſuet*, & il n'a pas pris garde que le P. *Petau* l'avoit dit avant eux, dans ſes Notes ſur l'Héreſie des Marcoſiens; de ſorte que cette découverte lui appartient, autant qu'au P. *Petau*, & en effet il l'appuye ici, par pluſieurs raiſons, que ce Jeſuïte n'avoit point rapportées. Il fait voir au long que la Diphthongue EI. & la voyelle I. ſe mettent fréquem-

* Mr. Wetſtein *avoit rapporté diverſ autres endroits.*

ment l'une pour l'autre, dans les MSS. dans les Inſcriptions & dans les Médailles. Par-là il paroît que l'on prononçoit, parmi les Grecs, ι & ει de même. Quelquefois auſſi, comme Mr. *Roſſal* le montre au Ch. X. l'ε & l'ι. ſe confondoient; de ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'on trouve, dans une Pierre gravée, à l'uſage des Baſilidiens, ΧΡΕΣΤΥΖ pour CHRISTUS. Pour le z Latin, il n'y a pas non plus ſujet d'en être ſurpris; puis qu'on mettoit ſouvent cette Lettre pour le Σ. D'ailleurs il eſt conſtant que l'*Eta* & l'*Epſilon* ſe mettoient l'un pour l'autre aſſez fréquemment, chez les Atheniens; comme on le fait voir, par les Inſcriptions & les Médailles.

Nôtre Auteur paſſe de-là, dans le Chap. XI. à une autre Equivoque de ſon, par laquelle on confondoit ι & οι, comme il le montre, par un endroit de *Thucydide* & par d'autres Auteurs. Il dit, avec raiſon, que cette remarque & les autres ſemblables, touchant la prononciation des Voyelles & des Diphthongues Greques, peut beaucoup ſervir à la correction des fautes des anciens Copiſtes. C'eſt le contenu du Ch. XII. Dans le XIII.

l'Au-

l'Auteur montre que l'on confondoit auſſi οι & υ, comme Mrs. *de Saumaiſe* & *de Valois* l'ont remarqué.

Mr. *Roſſal* parle, en peu de mots, dans le Chap. XIV. de la Controverſe, qui eſt entre les Savans touchant la prononciation moderne de la Langue Greque, que les uns ſoûtiennent être la veritable, & la même que celle des Anciens; & que les autres prétendent être corrompuë. Il croit qu'il eſt difficile de prononcer là-deſſus, mais qu'il y a eu néanmoins quelque reſſemblance entre les ſons des Voyelles ε, ι, υ & entre les Diphthongues αι & οι. Il l'a en effet prouvé & Mr. *Wetſtein* a encore plus rapporté d'autoritez & d'exemples, pour le montrer. Mais il ne laiſſe pas d'y avoir beaucoup de difficulté en tout cela, & ſi l'on a bien de la peine à répondre aux raiſons de ceux, qui favoriſent la prononciation moderne: ils ſont auſſi fort embarraſſez à ſatisfaire aux objections, qu'on leur fait.

* Il ſemble qu'au commencement les Lettres, tant Voyelles, que Conſonantes, ont été inventées pour marquer de differens ſons, & que plu-

* *Remarques de l'Auteur de la B. A. & M.*

ſieurs Lettres & Diphthongues n'ont pas marqué non plus les mêmes; excepté, en quelques endroits; comme on peut le reconnoître par l'orthographe, où les lettres ſe changent en d'autres; parce qu'il ſeroit difficile de les prononcer devant d'autres, ſelon leurs ſons naturels. On le peut remarquer, dans l'orthographe Latine, qui eſt ſouvent contraire à l'origine indubitable des mots.

Les Lettres des Grecs étant conſtamment * tirées des Phéniciennes, il y a eu, au commencement, comme il ſemble, plus de rapport entre elles; qu'il n'y en a eu, dans la ſuite des tems.

Les Grecs ont écrit, avec des Voyelles, au lieu que les Phéniciens & les autres peuples Orientaux les ſuppléoient, ſans les écrire. Il eſt arrivé de là que les Grecs ont donné à quelques unes de leurs Voyelles les noms de certains ſignes, qui ne ſont pas des voyelles; mais qui ſe joignent à toutes, pour leur ſervir d'Eſprit doux, ou âpre. L'*Aleph*, ou l'*Alpha*, ſelon la prononciation Phénicienne, a ſignifié, chez les Grecs, α. Le *He* eſt devenu ε en

* *Voyez ce qu'on en a dit, dans le Tome XI. de la B.C. pag.* 39. *& ſuiv.*

'ε en lui ôtant l'aſpiration. Le *Hheth* eſt devenu l'η, comme le nom le fait voir & a continué auſſi à ſervir d'aſpiration, comme on le verra dans Mr. *Wetſtein*. Le *Wau* a été changé en ο & en υ. Le *Jod* eſt viſiblement 'ι. L'*Ain*, eſt devenu l'*Omicron* & 'O*mega*. Comme les noms du *Hheth*, du *He* & du *Jod* ont un rapport ſenſible à l'ἦτα, l'ἐψιλὸν & l'ἰῶτα, il y a toute l'apparence du monde, qu'on n'a point dit au commencement *Ita*, & qu'on n'a point confondu l'*Epſilon*, avec l'*Iota*, ni l'*Iota* avec l'*Eta*. Le bêlement des Brebis, exprimé par βη, βη, eſt une preuve convainquante que l'*Eta* avoit plus de rapport à l'*Epſilon*, qu'à l'*Iota*. C'eſt pour cela que les plus anciens Latins ont dit non *balare*, mais *belare*, pour *béler*; comme le témoigne *Varron* Liv. II. *de* R. R. c. 1. où il dit, en parlant des Brebis: *non enim* mee *ſed* bee *ſonare videntur oves vocem efferentes; à quo* belare *dicunt, extritâ litterâ, ut in multis*. Le *Wau* qui a été exprimé par l'*Hypſilon*, a eu auſſi plus de rapport l'un avec l'*Hypſilon*, qu'avec l'*Iota*. Mais comme le *Wau* eſt tantôt ſimplement conſonne, & que tantôt il ſert à former l'o & l'u, il eſt arrivé

qu'on a prononcé *ευ ev* & *αυ av*, en certaines occaſions, comme font les Grecs Modernes; quoi qu'il ſoit difficile de dire ſi on l'a fait, dès le commencement.

Les Grecs Modernes prononcent *Bêta*, comme s'il falloit écrirer *Vita*. Je ne ſaurois me perſuader que cela ait été, dès le commencement; parce que, ſi cela étoit, la Langue Greque auroit été deſtituée, auſſi bien que la Chinoiſe, de la ſeconde Lettre de l'*Alphabeth* Phénicien; ce qui n'eſt nullement croyable, puis que les Latins, qui ont tiré leur *Alphabeth* des Grecs, ont toûjours eu le B, comme nous le prononçons. Le bêlement des Brebis exprimé par *βη*, comme je l'ai dit, eſt une preuve du ſon du B Grec, comme de celui des Latins. Il eſt vrai néanmoins que les Rabbins donnent au *Beth* Hebreu tantôt le ſon du B Latin & tantôt celui de l'V conſonne; en quoi je doute fort s'ils ont raiſon, parce qu'ils n'ont inventé leurs Regles Grammaticales, que long-tems après que leur Langue fut devenuë une Langue morte; d'autant plus que les anciens Interpretes Grecs ne mettent point de difference dans la maniere dont ils expriment

cette

cette Lettre, dans les noms propres. Ils disent Βαβὲλ, ou Βαβυλὼν, en caracteres Latins *Babel* & *Babylon*, & de même dans les autres, que la version Latine écrit constamment avec un B & non avec un V consonne. Il est vrai néanmoins que les Latins ont confondu, dans leur propre Langue, ces deux Lettres, en diverses occasions & que dans les Mss. elles sont souvent mêlées, comme dans le langage des Gascons. Mais ils n'ont jamais confondu, que je sâche, *vivere*, avec *bibere*, comme font ces derniers. Il n'y a qu'à consulter *Erasme* & *Lipse*, dans leurs Traitez *de la Prononciation*.

On a tort de dire que les Barbares, qui envahirent la Grece, ont été cause du changement de la Prononciation ancienne de la Langue Greque; puis que l'on montre que la confusion des Voyelles & des Diphthongues dont on a parlé, avoit eu lieu, plusieurs siecles auparavant, comme on le peut voir dans les Harangues de Mr. *Wetstein*. Ces sortes de changements ne se font qu'insensiblement, & par l'usage du peuple; dont on ne peut marquer ni le commencement, ni les progrès. Il arrive que dans certains mots, & devant certaines Consonnes on prononce un

peu

peu autrement les Voyelles. Il arrive encore que, ſans cela, ces mots qui paroiſſent ſemblables à ceux qui n'ont pas l'oreille aſſez fine, pour les diſtinguer, different néanmoins aux oreilles plus accoûtumées aux ſons de la Langue, dont il s'agit Si l'on examine la prononciation de la Langue Latine, dans la bouche des Italiens, des Eſpagnols & des François, dont les Langues ſont venuës de la Latine; & celle des mots, que ces Langues ont également tirez du Latin; on ſera ſurpres de cette varieté, ſans en pouvoir rendre aucune raiſon. Que ſi elles étoient mortes, & que l'on eût des livres écrits, dans ces Langues; on les prononceroit tout autrement, qu'on ne les prononce autourdhui, en vertu de la force originale des Lettres Latines, & l'on ſe tromperoit infiniment: à force de raiſonner, même conſéquemment, ſur des ſuppoſitions qui ne ſeroient point fauſſes; parce que les ſons, qui ne ſubſiſtent point, ſe ſeroient évanouïs. Combien y a-t-il de Lettres, qui ne ſe prononcent point en François & qui s'écrivent conſtamment? Qui pourroit ſavoir que dans les mots, dont je viens de me ſervir, *prononcent* & *écrivent* ont le même ſon que *pro-*

nonce-

nonce & *écrive*, quand le mot ſuivant commence par une Conſonne, & que quand il commence par une Voyelle on n'y ſent qu'un T, de plus, à la fin, ſans que l'N. ſe faſſe remarquer? Qui pourroit deviner la difference de l'E maſculin, féminin, & circonflexe, qu'on ne marquoit point, il y a deux cens ans & moins, par des accents? Qui s'imagineroit que la ſyllabe OI s'exprime, par le même ſon à peu près, que l'E circonflexe, & cela non pas par tout? On dit *toit* & *boit*, en faiſant ſentir l'O, mais on lit *étoit* comme *étêt*; *avoit*, comme *avêt*, & ainſi du reſte. Jamais on ne devineroit cela, par la ſeule lecture des livres. Les Eſpagnols & les Italiens n'ont point d'È féminin, & ſi l'on ſent, dans leurs Langues, le ſon du circonflexe François, ce n'eſt qu'à cauſe des Lettres ſuivantes. Si la Langue Angloiſe étoit morte, pourroit-on ſavoir, par le raiſonnement, le ſon de ſes Voyelles, de ſes Diphthongues & celui de la conſone T H? En ſuppoſant que ces Lettres étant Latines, on doit les prononcer ſelon l'uſage de la Langue Latine. Si un étranger, qui n'auroit jamais vu de Grammaire Angloiſe, mais qui s'en ſeroit fait une, ni

ouï parler cette Langue à des Anglois, ou à d'autres personnes qui la prononçassent bien, avoit néanmoins aquis assez de connoissance de la Langue, pour entendre bien les livres; comme cela pourroit arriver, & arrive même, en partie, tous les jours; si un étranger, dis-je, alloit en Angleterre, avec cette connoissance, il n'entendroit presque rien dans le langage. Il en est de même de ceux, qui ont appris le Grec, dans les Grammaires, que l'on lit communément parmi les Protestans: ils n'entendent presque rien, dans le langage des Grecs Modernes; & si les Anciens Grecs ressuscitoient, ils ne les entendroient pas mieux.

Mais comme on n'apprend pas le Grec, pour s'entretenir avec les Grecs, mais seulement pour entendre les Livres; il faut tomber d'accord, que la prononciation, établie par *Erasme*, est plus commode, que celle des Grecs, à cause de l'ambiguïté des sons, que la derniere renferme, à nos oreilles.

On doit tirer cette conséquence de là, que ce que l'on appelle *Euphonies*, ou *de beaux sons*, & au contraire *Cacophonies*, ou de *mauvais sons*, dépend uniquement de la coûtume de châque Na-

Nation, qui trouve beaux les ſons de ſa Langue, dont les autres ſont ſouvent choquées, parce qu'elle y eſt accoûtumée. Les ſons beaux, ou rudes dépendent uniquement de l'uſage & n'ont qu'une beauté & qu'une rudeſſe rélative. On a infiniment loüé la Beauté & l'Harmonie des vers Grecs, à l'égard du ſon. Cependant ſi l'on prononce les deux premiers vers de l'Iliade, & mille autres ſemblables à la moderne ; il n'y a perſonne, qui ne ſoit choqué de l'*Iotaciſme*, ou des fréquens I. que l'on y entend :

Mînin aîde, Theà, Pilîiadeo Achilîos.
Oulomenîn kî miri' Achîis alge' ethîke.

On a bien auſſi autrefois remarqué l'*Iotaciſme* de cette Langue, qui ne choquoit point les Grecs, ni même les Romains ; mais aujourd'hui, point de Nation de l'Europe ne s'en accommoderoit. On doit conclurre de là, qu'il ne faut pas changer légerement un mot, dans un Auteur, ſeulement pour éviter la *Cacophonie*, qui choque aujourdhui nos oreilles ; & qui n'étoit point une *Cacophonie* à celles des An-

Anciens. Pour revenir à nôtre Auteur, il montre au Chap. XV, que l'ambiguïté du ſon a fait confondre κάμηλος *chameau*, avec κάμιλος, *cable*, Matth. XIX, 25. Il examine & explique au long, dans ce même Chapitre, & dans les ſuivans, juſqu'au XVII, un paſſage obſcur de *Juſtin* Martyr, ſur l'Etymologie de χριστὸς, ou, comme le croit Mr. *Roſſal*, de χρηστὸς. On ne pourroit pas rapporter ce qu'il en dit, ſans s'étendre trop, & ſans mettre trop de Grec ici. Le paſſage paroît d'abord corrompu, comme *Scaliger*, & Mr. *Grabe* l'ont cru. Mr. *Roſſal* juge auſſi qu'il falloit lire χρηστὸς, au lieu de χριστὸς, dans ce paſſage. Ce qu'il en dit mérite l'examen de ceux, qui entendent la Langue Greque. Ils y trouveront l'explication de divers paſſages des Anciens, auſſi bien que dans le XVIII. & dernier Chapitre, où il traite des mots Χρηστὸς & Χρῆσθαι.

A la fin, on trouve un Diſcours d'*Eraſme Schmidt*, Profeſſeur en Langue Greque, à Wittemberg, au commencement du ſiecle paſſé, où il défend, avec hauteur, la prononciation des Grecs Modernes; contre ceux qui ſont d'un autre ſentiment. Mais quoi qu'il diſe, il ne répond rien de ſolide aux

aux ſyllabes βη, βη, dont *Cratinus* s'eſt ſervi pour repréſenter le *Bêlement*; duquel le ſon eſt parfaitement bien exprimé, en les prononçant, à la maniere d'*Eraſme*, par un Ê ouvert & long *bê bê*; & très-mal, en diſant *vî vî*. Si l'on ne pouvoit pas exprimer mieux le bêlement en caracteres Grecs, il falloit ſe taire. Quoi qu'il en ſoit, ce petit Livre, qui étoit devenu rare, méritoit d'être rimprimé. Pour moi, s'il faut dire ce que je penſe je croi que l'on a dit d'abord *Eta*, ou qu'on l'a prononcé *ê*, comme un E ouvert, & dans la ſuite du tems, en quelques mots, comme *ei*, & comme un *i*. Il reſte en effet des veſtiges des deux premieres prononciations, auſſi bien que de la derniere. On en trouvera quantité d'exemples, dans le Diſcours de *Schmidt*, & dans les Harangues de Mr. *Wetſtein*, quoi qu'ils aient entrepris de prouver tout le contraire. Il s'eſt pu faire que, depuis quelques ſiecles, la prononciation s'eſt réduite à l'état, auquel elle eſt aujourdhui en Grece; mais je ne ſaurois croire qu'au commencement, & pendant pluſieurs ſiecles, l'*Eta* n'ait eu les trois ſons, que j'ai marquez.

AR-

ARTICLE. III.

GUILHELMI MUSGRAVE, *Regiæ Societatis utriusque socii*, GETA BRITANNICUS. *Accedit domûs Severianæ Synopsis Chronologica & de icuncula quadam M. Regis Ælfredi Dissertatio.* Iscæ Donmoniorum Ann. MDCCXVI. in 8. Pagg. 226. avec les Préfaces & les Index. *Se trouve à Amsterdam, chez Frid. Bernard.*

C'EST ici un Recueuil de trois pieces imprimées séparément, à Exceſter, en Angleterre, & enſuite réünies en un Volume. Une ſtatue, que l'on croit être de *Geta*, fils de *Severe*, dans un bas relief trouvé près de *Bath*, a été l'occaſion des deux premieres & un bijou du Roi *Ælfred* de la troiſiéme.

I. CE Recueuil commence par des Prolegomenes, ſur la vie de *Geta*, qui ſe trouve dans l'Hiſtoire Auguſte. On remarque, dans ces Prolegomenes, 1. qu'encore que les MSS. & les Editions l'attribuent à *Ælius Spartien*, *Gruter* & *Caſaubon* ont néanmoins cru qu'elle n'étoit pas de lui, mais qu'ils n'ont

n'ont pas dit de qui elle pouvoit être; 2. que Mr. *Dodwel* a cru qu'elle étoit de *Jules Capitolin*, qui étoit le seul Auteur des Vies, qu'il y eût sous Constantin, à qui celle de Geta est dédiée: 3 que l'on reconnoît généralement que les Vies de *Clodius Albin*, d'*Opilius Macrin*; des deux *Maximins*, des trois *Gordiens*, de *Maxime* & de *Balbin*, sont du même, & qu'il y a grande apparence que celles de *Pescennius Niger*, de *Caracalla*, de *Diadumene*, & d'*Elagabale* sont aussi de lui: 4. que, cela étant supposé, on remarque en effet une grande ressemblance de style, entre cette vie de Geta & celles qui sont reconnues pour être veritablement de *Capitolin*, comme Mr. *Musgrave* le montre, par plusieurs exemples: 5. que l'on voit la même ressemblance, entre les vies de *Niger* & de *Caracalla*, & celles qui sont constamment reconnues pour être de *Capitolin*, à qui M. *Dodwel* les a aussi attribuées: 6. que cette vie de Geta est fort mal écrite, mais qu'on est obligé de s'en contenter, à cause de la perte des Auteurs Latins & Grecs, qui en avoient fait l'histoire; car quoi qu'on ait encore *Herodien*, il est extrémement court, en ce qui regarde Geta: 7. que

que *Capitolin* fit ſa vie, environ quatre-vints ans, après ſa mort, au commencement du Siecle IV. *Aurelius Victor* vers le milieu du même ſiecle & *Eutrope* vers la fin; mais qu'ils y commirent de très-grandes fautes, dont on donne ici quelques exemples. Il eſt fâcheux, que l'on n'ait que de mauvaiſes vies de tant d'Empereurs.

Après cela, vient la vie même de Geta, par *Capitolin*, diviſée en Chapitres, avec les Notes entieres de *Gruter*, de *Caſaubon* & de *Saumaiſe* & celles que Mr. *Muſgrave* y a ajoûtées. On peut bien croire que les trois premiers ont épuiſé ce qu'il y avoit à dire ſur cette vie de plus important, ſur tout par rapport à la Critique. On ne laiſſera pas de trouver quelque choſe, dans celle de Mr. *Muſgrave*, quoique courtes, que bien des Lecteurs ſeront bien aiſes de lire; ſoit à l'egard de l'Hiſtoire, ſoit à l'égard des mots.

II. La Diſſertation ſur Geta eſt la plus conſiderable piece de ce Recueuil. On trouva près de Bath un bas relief aſſez bien conſervé par le haut, mais où le bas, où étoit apparemment l'inſcription, manque. On y voit un jeune homme nud à cheval, & à tête nue; ſans laurier, ni diademe, avec

avec un javelot, ſans fer, qu'on nommoit *haſta pura*, à ſa main droite; & un petit bouclier, qu'on nommoit *Parma* à ſa gauche, de vint pouces de diametre, ce qui eſt à peu près la grandeur ordinaire du bouclier des Cavaliers.

Mr. *Muſgrave* traite d'abord de la ſtatue, que l'on voit dans ce relief, & l'explique en un détail, dans lequel on ne peut pas entrer. On dira ſeulement en géneral, qu'on fait voir dans le Chap. 1. que le viſage du jeune homme, dont il s'agit, reſſemble aſſez à celui de Geta, tel qu'il eſt dans les Médailles; quoi qu'on le voye entier, au lieu qu'il n'eſt qu'en profil, ſur les Médailles: que les ſtatues des Empereurs étoient quelque fois ſans laurier, ni diadême: qu'on ne les plaçoit pas toûjours dans les lieux les plus fréquentez, puis que ce relief a été trouvé hors de la Porte, dans un grand chemin; où il a pu être placé, parce que Geta avoit fait refaire ce chemin, & avoit bâti des édifices publics, lors qu'il gouvernoit la partie méridionale de la Grande Brétagne.

On traite, au Chap. II. d'autres particularitez, touchant la perſonne de Geta: dans le III. des inſcriptions, où

l'on trouve le nom de cet Empereur, lesquelles on explique, en peu de mots, par plusieurs remarques concernant les Antiquitez; dans le IV. des Médailles frappées du tems, & en l'honneur de Geta, que l'on divise en trois classes; dont la premiere regarde celles, où l'on ne voit que son visage; la seconde celles où il y a quelque chose, qui concerne ses bonnes qualitez; & la troisiéme celles qui contiennent des monumens des honneurs, qui lui furent décernez; dans le V. diverses choses qui regardent Geta, & particulierement la haine, que lui portoit son frere, & sa mort.

Ensuite il y a la Chronologie de la Maison de l'Empereur *Severe*, Pere de *Caracalla*, ou *Caracallus* & de *Geta*, depuis l'an de l'Ere Commune CXLV. jusqu'à l'an CCXVII. où l'on voit les années de leurs naissances & de leurs morts, avec les principaux évenemens de leurs regnes, & quelques autres, qui ne les regardent pas. Mr. *Musgrave*, qui peut être mis dans le nombre des Libraires savans, a non seulement consulté avec soin les Auteurs, des lumieres de qui il a pu profiter; mais il a encore plus fait d'attention à la matiere particuliere, qu'il

qu'il traite & à celle de plusieurs Médailles. Outre la figure de Geta, Mr. *Musgrave* a fait mettre à la fin du livre celle du *Septizonium*, ou du Mausolée de Severe.

III. ENFIN il y a ici une Dissertation touchant une image; qui a appartenu à *Ælfred*, Roi des Saxons Occidentaux, qui mourut l'an DCCCC, & qui après avoir donné plusieurs combats aux Danois, en perdit un dans la Province de Sommerset; après quoi il se retira chez un Bouvier, & se cacha dans des Marais du voisinage, où il perdit apparemment ce bijou, qui s'y est retrouvé quelques siecles après. Ce Roi ayant ramassé ensuite des troupes, mit en fuite près d'une petite terre, nommée *Athelney*, les Danois; il acheta des proprietaires le lieu, où il s'étoit caché, & y fit bâtir un Monastere.

Ce bijou est en forme de poire, long d'environ trois doits, & large de deux & d'un doit d'épaisseur Du côté anterieur, il y a un cristal, qui est arrêté par de petites feuilles d'or, qui sont autour. Au travers du cristal, on voit la figure d'un homme jusqu'à la ceinture, d'un visage severe, la tête un peu penchée du côté droit. Il semble être assis sur une Chaire, sur laquelle il

appuye ſes deux coudes, & tenir entre ſes mains les branches de deux Iris, comme deux ſceptres. Elles paroiſſent jointes au deſſous & ſorties d'une même tige, & monter juſques vers la tête de celui qui y eſt peint, où elles jettent châcune une fleur. Au deſſous, il ſemble y avoir la tête d'un poiſſon, comme un Daufin, avec divers ornemens; que l'on comprendra mieux, en jettant les yeux ſur la figure, que par la deſcription, qu'on en pourroit faire.

Le revers eſt couvert d'or, avec divers ornemens, & ſur le bord il y a en caracteres Romains ÆLFRED MEC HEIT GEVVRCAN, c'eſt à dire, *Ælfred m'a fait faire*. Mr. *Muſgrave* croit, après Mr. *Hickes*, que c'eſt là l'image de Jeſus-Chriſt. On pourra voir dans l'Original ce que nôtre Auteur dit de l'uſage qu'*Ælfred* faiſoit de cette peinture & de l'uſage des images en géneral.

Nous avons parlé, dans le Tome XXV. de la *Bibliotheque Choiſie*, de l'Epitaphe de *Julius Vitalis*, publié par le même, avec les notes de Mr. *Dodwel* & les ſiennes.

AR-

ARTICLE IV.

La Vie & les Ouvrages de JEAN PASSERAT, *Professeur Royal en Eloquence, dans l'Université de Paris, à la fin du XVI. Siecle.*

AYANT recouvré tous les Ouvrages de *Jean Passerat*, fameux par son savoir dans les Belles-Lettres ; j'ai crû que ceux, qui les aiment, & qui n'ont pas vû tous ses Ouvrages, ne seroient pas fâchez d'en trouver quelque chose ici. Cette *Bibliotheque*, comme le titre le fait voir, n'a pas été entreprise, pour parler seulement de Livres & d'Auteurs Modernes, mais encore des Anciens, soit qu'ils aient été rimprimez depuis peu, ou non ; ainsi qu'on l'a déja fait, dans la *Bibliotheque Choisie*. *Passerat* a si fort excellé, dans son genre d'écrire, tant en Prose qu'en Vers, & a été d'ailleurs un si excellent Critique ; qu'il est bon d'exciter ceux, qui étudient les Belles-Lettres, à rechercher ses Ouvrages & à les lire avec soin, comme ils le méritent. Mais comme l'on aime à connoître la personne des Au-

teurs, que l'on eſtime, je dirai d'abord ce qui s'en trouve, à la tête du Recueuil de ſes Harangues & des Diſcours, qu'il a faits, en divers tems, à l'Ouverture de ſes leçons, & ce que j'en ai pu ramaſſer d'ailleurs, après quoi je parcourrai ſes Ouvrages.

JEAN PASSERAT fut fils de *Pantaléon Paſſerat*, & de *Nicole Thienot*, qui étoient de Troie, en Champagne, & nâquit le jour de la fête de S. Luc, en cette même ville, en MDXXXIV. Pantaléon avoit beaucoup voyagé & ne manquoit pas de ſavoir, qu'il cultiva juſqu'à ſa vieilleſſe. Il avoit un Beau-Frere, qui étoit Chanoine de S. Pierre de Troie, & qui prit ſoin de faire étudier ſon Neveu; ce qui fait croire que Pantaléon n'étoit pas en état de faire cette dépenſe, ou qu'il étoit mort, ſans avoir laiſſé à ſon fils de quoi pourvoir aux frais de ſon éducation. Son Oncle l'envoya à un College de cette ville, où *Laurent Acaria*, Prêtre, avoit ſoin de le conduire tous les jours; mais le Régent, ſous lequel il étoit, le traita ſi mal, que le jeune *Paſſerat* ſe ſauva de Troie, d'où il alla à Bourges, au delà de la Loire. Il n'y

n'y put ſubſiſter autrement, qu'en ſe mettant en ſervice, chez un homme qui faiſoit travailler à des mines de fer de ce païs-là. * L'Auteur de ſa vie ne dit point que *Paſſerat* ſe ſoit appliqué à apprendre à manier le fer. Il témoigne ſeulement qu'il y avoit appris à pêcher, & qu'il s'en reſſouvenoit avec plaiſir. De-là *Paſſerat* alla à *Sancerre*, ville fameuſe ſur la riviere de Loire, à ſept lieuës de-là. Il s'y mit au ſervice d'un Religieux du Monaſtere de S. Satyre, ou S. *Satur*, comme on le nomme en France, & que l'on dit être ce Satyre, qui ſouffrit le Martyre à Carthage, avec Ste. *Perpetue*; comme on le peut voir dans les Actes Anciens, qui en reſtent.

Ayant demeuré là trois, ou quatre mois, il ſe laſſa de ce ſervice & s'en retourna à Troie; où ſon Oncle le Chanoine lui pardonna ſa fuite & le remit au College, où il l'entretint trois ans. De là on l'envoya à Paris, où il entra dans le College de Rheims, où enſeignoit un certain *Rochon*, qui depuis s'applica à la Médecine. Il fut enſuite renvoyé à Troie, où un nommé *Leſcot*, que l'on eſtimoit pour ſon ſavoir dans la Langue Latine, fut cauſe de ſon

* *Papire Maſſon, dans ſon Eloge.*

avancement. Ce *Leſcot* ayant été appellé, par le College du Pleſſis, à Paris, y emmena *Paſſerat* avec lui; & comme il fut lui-même Régent de la premiere Claſſe, *Paſſerat* le fut de la ſeconde. Il ne s'y borna pas à l'inſtruction de la Jeuneſſe, comme il arrive ordinairement, mais il étudia, en ſon particulier, les Anciens Auteurs Grecs & Latins, & fit des derniers des recueuils, en forme de Dictionaires, avec beaucoup de peine; où il marqua avec ſoin les ſignifications de châque mot, & commença à s'aquerir par-là une connoiſſance exacte de la Langue Latine; qu'il écrivoit, avec une très-grande politeſſe. Ceux qui ont vû ſes commentaires ſur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*, & ſur tout ſur le dernier, ont bien pû comprendre, qu'il falloit qu'il eût de ſemblables recueuils; ſans quoi il n'auroit guére été poſſible qu'il citât un ſi grand nombre de paſſages des Anciens, pour éclaircir les expreſſions de ces Auteurs. C'eſt une choſe, qui ne ſe peut faire, qu'avec beaucoup de peine, de tems & d'attention à diſtinguer la ſignification propre de châque mot & de châque expreſſion, de celles qui ne ſont que figurées, & à obſer-

ſerver par l'uſage, les occaſions, où les Anciens les employoient dans l'un, ou dans l'autre ſens. C'eſt une connoiſſance, que fort peu de gens ont, parmi ceux-là même qui ſe piquent d'entendre bien cette Langue. La plûpart n'entendent point exactement les mots & les expreſſions, & ne ſauroient donner de raiſon, pourquoi les Anciens s'en ſervoient en certaines rencontres & non pas en d'autres. Cela les empêche d'entendre les fineſſes du ſtyle des Anciens, & d'en pouvoir faire remarquer les beautez, à ceux qu'ils enſeignent. Ils ſe forment enſuite eux mêmes un ſtyle, par routine, qui, quoi que compoſé de mots & d'expreſſions de la Langue Latine, & qu'ils peuvent juſtifier, par des Auteurs Anciens, en les conſiderant hors de la ſuite du diſcours, n'eſt néanmoins nullement Latin, quand l'on examine tout le diſcours enſemble; parce que les manieres de parler, dont ils ſe ſervent, ne ſont pas placées en leur lieu. Ceux qui ſont accoutumez à lire les Anciens, & qui ont par-là pris le goût de l'Antiquité, s'apperçoivent d'abord de cette nouvelle Latinité, quoi que ſouvent admirée de ceux, qui ne liſent que les

Modernes. Mais ſi on lit les diſcours de *Paſſerat*, dont nous parlerons dans la ſuite, on ſent facilement qu'il étoit maître de la Langue, dont il ſe ſervoit, & que s'il avoit vêcu, il y a dix-huit cents ans, & qu'il eût penſé les mêmes choſes, il auroit pu les exprimer de même, avec l'applaudiſſement de ſes contemporains.

Mais pour ne pas trop m'éloigner de mon deſſein, par des réflexions générales; j'ajouterai ici à ce que l'Auteur de la Vie de *Paſſerat* dit, de ſon habileté dans la Langue Latine, & du Dictionaire de cette Langue, qu'il avoit fait, pour ſon propre uſage; que c'eſt-là apparemment la raiſon, qui a engagé les Libraires de Lion, qui imprimerent autrefois celui d'*Ambroiſe Calepin*, de mettre au titre que *Paſſerat* l'avoit revû & augmenté, quoi qu'il n'y eût rien fait. On peut s'en aſſurer, par les fautes groſſieres qu'il y a, & que *Paſſerat* n'étoit nullement capable de commettre.

Après avoir été quelque tems, dans le College du Pleſſis, il paſſa à celui du Cardinal le Moine, dont le fameux *Edmond Richer*, depuis grand défenſeur des libertez de l'Egliſe Gallicane, avoit alors la conduite. Le céle-

célebre *M. Antoine Muret*, qui étoit un très-grand maître, comme l'on sait, de la Langue Latine, & qui étoit revenu alors de Rome, le vint voir le premier, & entretint beaucoup de commerce avec lui.

La peste, qui vint quelque tems après, obligea *Passerat* à sortir de la ville, pour se retirer à Mailly, en Gâtinois, sur le chemin de Lion. Quand la maladie fut passée, il revint à Paris & y enseigna la Langue Latine, avec une très-grande réputation. Il explica alors les Mémoires de *Jules-Cesar*, & il avoit pour Auditeurs Mrs. *de Rambouillet*, *Pierre Ronsard*, & *Jean Bayf*, fils de *Lazare*; qui furent les Poëtes François les plus estimez de leur tems & qui croyoient qu'ils avoient nécessairement besoin de la connoissance des Anciens, pour exceller dans la Poësie Françoise. Ils ne se trompoient pas dans le fonds, mais seulement en ce qu'ils donnoient un tour Latin à leurs expressions, qui étoient dures & forcées.

Passerat s'étant apperçû qu'il ne pouvoit pas se promettre de posseder la Langue Latine à fonds, sans savoir la Latinité des Anciens Jurisconsultes; puis que, si on l'ignore, on

ne peut pas même bien entendre *Ciceron* ; s'en alla à Bourges, avec *Alfonce d'Elbene*, Evêque d'Albi, pour y étudier en Droit, ſous *Cujas*, qui y étoit Profeſſeur, & qui eſt le grand reſtaurateur de l'Ancienne Juriſprudence Romaine, dans ces derniers ſiécles.

Après avoir demeuré trois ans à Bourges, *Paſſerat* voulut retourner en ſa Patrie, d'où il alla à Eſpernay, Ville de la même Province. Les habitans de cette ville, craignant d'être aſſiegez par le Prince de Condé, qui marchoit dans ce deſſein, avec ſon Armée ; ils députerent vers lui *Paſſerat* avec quelques autres, pour l'en détourner, & ce Prince ſe laiſſa appaiſer, par leurs raiſons.

Paſſerat retourna enſuite à Paris, en M D LXIX. où il ſe fit connoître à *Henri de Même*, Maître des Requêtes, ſavant homme, & le Mécenas des gens de Lettres, qui étoient à Paris, en ce tems-là, comme * on le voit par les Dédicaces, qu'ils lui firent de leurs Ouvrages. *Paſſerat* lui en-

* *Voyez la dédicace, que* Lambin *lui a faite de ſon Comm. ſur le* I. *Livre de* Lucrece.

envoya des Vers Latins, tous les premiers jours de Janvier, depuis l'année M D LXX. jusqu'à la M D XCIV. Il se mit à expliquer, en particulier, le Titre des Pandectes, *de Verborum significatione* ; sur lequel il pouvoit montrer, en même tems, les progrès qu'il avoit faits dans le Droit, en étudiant sous *Cujas*, & la connoissance exacte, qu'il avoit de la Langue Latine, qui étoit nécessaire pour bien expliquer ce Titre ; dans lequel il s'agit du sens des mots & des expressions, que l'on pouvoit employer, dans les Actes. Il se rendoit dans son Auditoire, qui étoit proche de la porte de St. Victor, tout ce qu'il y avoit de gens à Paris, qui aimoient les Belles-Lettres. Dès lors il s'attira l'estime, & la connoissance d'une infinité d'hommes illustres, par leur savoir, leur qualité, ou leurs emplois ; dont le principal fut le Maître des Requêtes, dont on a parlé, qui le logea dans son Hôtel, où il demeura vint-neuf ans. Le fameux *Pierre Ramus* étoit alors Professeur Royal en Eloquence ; mais ayant été cruellement assassiné en M D LXXII. * le jour de la St.

* *Voyez Jaq. Auguste de Thou, sur cette année, Tom. II. p. 822. Ed. de Geneve.*

Barthelemi, par la jalousie & par la rage d'un de ses Collegues, *Passerat* lui succeda. * *Turnebe*, *Aurat*, & *Lambin*, quoi très-habiles dans la Langue Latine, s'étoient néanmoins plus signalez dans cette Ecole, en y expliquant des Auteurs Grecs, que des Latins; mais *Passerat*, encore qu'il se fût aussi fort appliqué à l'étude de la Langue Gréque, comme il paroît par ses Ecrits, avoit néanmoins plus cultivé la Latine, & il s'attacha principalement à expliquer les Auteurs Latins. Ce qu'il fit avec tant d'applaudissement & de concours, non seulement de la Jeunesse tant étrangere, que celle du Royaume, mais encore de personnes plus âgées; que son Auditoire étoit fréquemment honoré, par la présence de plusieurs Présidens & Conseillers du Parlement de Paris. On peut voir, par le Volume de ses Harangues, & par ses remarques sur *Properce*, qu'il explica d'un bout à l'autre, qu'il étoit digne de ce concours d'Auditeurs. Il n'y a rien de plus assuré, que ce que † dit un Ancien, que les tems, auxquels on vit, ne sont pas une chose indifferente à la Vertu: *Plu-*

* *Scævola Sammarthanus Elog. Lib. IV.*

† *Pline Hist. Nat. Liv.* VII, c. 28.

Plurimùm refert in quæ cujuſque virtus tempora inciderit.

Si *Paſſerat* s'étoit trouvé dans des tems, où l'on n'auroit point eu de goût, pour l'érudition, tous ſes talens auroient été enſevelis.

Charles IX. & Henri III. lui témoignerent de l'eſtime, & comme il faiſoit de fort jolis vers François, le * ſecond engagea *Paſſerat* à lui faire un Poëme François, ſur la Chaſſe. Il en fit un, qu'il intitula *le Chien courant*, & qui eſt à la tête de ſes Poëſies Françoiſes. Il s'y adreſſe à Henri, à qui il parle ainſi :

Henri, grand Roi, fleur des Princes du monde &c.

Il y traite de la meilleure ſorte des Chiens de chaſſe, de la maniere de les reconnoître & de les élever, & des maladies, qui leur arrivent. Ce Poëme fut extrémement approuvé de *Ronſard*, de *du Bellay*, de *Bayf* & des autres Poëtes d'alors, à ce que dit *Papire Maſſon* ; quoi que le ſtyle n'en

* *Et non Charles IX. comme le dit Pap. Maſſon.*

n'en ſoit pas ſi enflé que celui des leurs, ni ſi plein de *Latiniſmes*. On parlera, dans la ſuite, de ces Poëſies.

Dans le VII. Diſcours, qui eſt ſur les *Menechmes* de *Plaute*, *Paſſerat* témoigne que lorſque la Ligue fut maitreſſe de l'Univerſité, il diſcontinua d'y faire des leçons, & qu'*Henri de Même* lui donna le moyen de ſubſiſter, dont il lui marque une très-grande reconnoiſſance. Il commença alors à penſer ſérieuſement à *Plaute*, & à ramaſſer tout ce qu'il pourroit; pour ſe mettre en état de le mieux entendre, & de l'expliquer avec plus de ſuccès. Pour cela il relut, avec ſoin, tous les anciens Grammairiens, qui le citent ſouvent, & les anciennes *Gloſſes*, qu'*Henri Etienne* avoit publiées, il n'y avoit pas long-tems. Il ramaſſa tous les fragmens des anciens Auteurs de ce tems-là, qu'il pût trouver, & fit en même tems deux Index, dont l'un étoit des anciens mots Latins, & l'autre des Lettres, qui ont de l'affinité les unes avec les autres, & de la maniere dont elles ſe changent réciproquement. Il compara auſſi les MSS. & les Editions de *Plaute*, dont il recueuillit les diverſes leçons. Il relut encore ce Poëte, dès le commencement

cement juſqu'à la fin ; & ſi vous me „ demandez, *dit-il*, ce que j'ai avan- „ cé ; je vous répondrai que j'ai au „ moins compris qu'auparavant je n'y „ entendois rien, ou très-peu ; que „ j'en ſuis devenu plus timide, & „ que j'ai eu beaucoup moins de „ créance, pour les * ſonges des autres „ pour les moins propres. Je ne „ dis par néanmoins que, dans les „ ténebres d'une ſi grande antiquité, „ je n'aye pu découvrir aucune rou- „ te certaine ; mais la modeſtie ne „ me permet pas d'en dire davantage. Il promet au reſte d'en donner des preuves, dans ſon explication des *Menechmes*. Il ſeroit fort à ſouhaiter que ces Leçons euſſent été publiées ; je ne doute pas qu'on n'y trouvât le bon goût & l'érudition, que l'on voit dans celles qu'il a faites ſur *Properce*.

Dans cet intervalle, *Paſſerat*, qui n'étoit nullement du parti de la Ligue, aida à compoſer en M D XCIII. l'ingenieuſe ſatire, qu'on appelle *le Catholicon d'Eſpagne*. Il y eut quatre perſonnes qui y eurent part, *Jaques Gillot*, Conſeiller Clerc au Parlement de

* *Il entend les conjectures des Critiques, pour la correction de* Plaute.

de Paris, ami particulier de *Passerat*, *le Roi* Chanoine de Rouën, & Chapellain du Cardinal de Bourbon, *Nicolas Rapin*, Prévôt de la Connêtablie, & *Passerat*. Les deux premiers firent la prose, & le second fit le dessein de l'Ouvrage & le commença, comme *de Thou* l'assure, au XCV. livre de son Histoire. Les deux autres firent les vers, qui se trouvent dans cette Satire, comme Mr. *du Puy* l'assure, dans ses Notes sur cet Ouvrage, & Mr. *le Duchat* après lui.

L'an M D XCIV. *Henri* IV. étant maître de Paris, *Passerat* recommença ses Leçons, par un Discours qu'il fit avant que d'expliquer ce que *Ciceron* dit des bons mots, dans le II. Livre de l'Orateur. Il y fait une invective très-vive contre les Jesuïtes, qu'il décrit comme des Hypocrites, & des Harpyes, qui sous prétexte d'enseigner pour rien, & faisants profession d'un entier desintéressement, avoient déja amassé alors de grandes richesses, & qui étoient dans le parti de l'Espagne & ennemis de la France. Cet endroit mérite d'être lû & *de Thou* n'a pas dédaigné d'en inserer une bonne partie dans son Histoire, sur l'année M D XCIV. Les réproches

que

que l'on a toûjours faits depuis aux Jesuïtes & qu'en leur fait encore, parmi les Catholiques, avec beaucoup de véhemence, ne les ont pas guéris de ces défauts; & ils ne laissent pas d'insulter encore tous ceux, qui leur déplaisent, sans pudeur & sans ménagement.

Il paroît par ses Harangues, ou Ouvertures de ses Leçons, que nous avons au nombre de XXIX. qu'il avoit fait des Leçons sur diverses Comedies de *Plaute*, sur plusieurs des Harangues & des Livres de *Ciceron*, sur *Sallustе*, sur la Harangue de *Caton* de la Loi Oppienne, sur la Consolation d'*Ovide*, comme il croyoit, à Livie, sur le Jugement des armes d'Achille, qui se trouve dans le même Poëte, sur l'Epithalame de *Catulle*, sur *Properce*, & sur les Bucoliques de *Virgile*. Il ne nous reste que celles, qu'il fit sur *Catulle*, sur *Tibulle* & sur *Properce*. Ceux * qui l'ont loüé ne laissent pas de parler de ses autres leçons, avec beaucoup d'éloges; mais apparemment, elles ne se trouverent pas en état d'être imprimées, après sa mort, ou quelque autre raison empêcha qu'elles ne fussent publiées. On voit, par

* *Scævola Sammarthanus.*

par ce qui nous reſte de lui, en ce genre-là, qu'il étoit très-capable de perfectionner ſes Ouvrages, s'il avoit eu le tems de les revoir lui même & de les préparer pour l'édition.

Cependant, en joüant à la paume, ſans doute dans ſa Jeuneſſe, il avoit perdu un œuil; ce qui ne l'empéchoit pas d'étudier & de travailler ſans diſcontinuation, & ſouvent dès le matin, juſques bien avant dans la nuit. Il étoit d'un temperament aſſez robuſte, à la goutte près, comme il paroît par ſon VI. Diſcours, qui eſt ſur le *Pſeudolus* de *Plaute*. Mais ſes perpetuelles études lui attirerent enfin en M D XCVII. une Paralyſie, qui lui fit perdre l'uſage de la moitié du corps & ne lui laiſſa que la tête de libre. Encore perdit-il l'Oeuil, qui lui reſtoit, ce qui lui donna l'occaſion de faire une Harangue, ſur la perte des Yeux, qui eſt la derniere de toutes, & par où il paroît qu'il ſupportoit un accident auſſi fâcheux, que celui-là, avec beaucoup de conſtance. Il publia néanmoins l'année, que je viens de marquer, ſes Poëſies Latines, qu'il dédia à *Jean Jaques de Même*, ſon Diſciple, & fils de *Henri de Même*, à qui il devoit ſon avancement. Comme

me la Dédicace eſt du 1. de Janvier, il y a apparence qu'il n'étoit pas encore affligé de Paralyſie, en ce tems-là, & en effet il n'en dit rien.

Il conſerva, dans ſa maladie, ſa belle humeur, comme on le voit, par quelques Epitaphes, qu'il fit pour lui-même, & que l'on va rapporter. Cela n'empêcha pas qu'il ne penſât ſérieuſement à la mort; & il fit quelques vers pieux, que l'on voit dans ſes Poëſies Latines, à la fin. *De Thou* aſſure que ſon eſprit s'étoit fort abaiſſé; & une Paralyſie ne pouvoit guere manquer de produire cet effet, à la longue. Il mourut le 14. de Septembre, l'an M D CII. âgé, comme dit *Papire Maſſon*, de ſoixante-huit ans. *Scevole de Ste. Marthe*, lui en donne ſoixante & treize, mais comme il ne dit point le temps de ſa naiſſance & qu'il ſe trompe même au jour de ſa mort, qu'il met au 12. de Septembre; on doit, ce me ſemble, avoir plus d'égard à *Maſſon*, qui met le jour & l'année de ſa naiſſance, & qui, à l'égard de celui de ſa mort, s'accorde avec la date du Monument que *Jean Jaques de Même* lui fit dreſſer, à la rue St. Jaques, dans l'Egliſe des Dominicains, en ces termes, qui ſont au deſſous d'un buſte de marbre.

IO-

IO. IAC. MEMMIUS ERRICI FIL. IO. IAC. NEPOS SVPP. LIBELL. IN REG. MAG. DISCIP. PRÆCEPT. CARISS. HOC. MONVM. DE SVO FIERI CUR. OBIIT XVIII. KAL. OCTOBR. DIE S. CRVCIS IↃC IↃ CII.

Il s'étoit fait lui même des Epitaphes badines. Dans la premiere, il dit „ que lui *Jean Paſſerat*, Profeſſeur „ Royal en Eloquence Latine, eſt là „ enſeveli, dans une petite urne ; il „ invite ſes Diſciples, à apporter des „ fleurs, ſur ſon tombeau ; & dit que „ ſes os en repoſeront plus douce- „ ment, pourvû qu'ils ne ſoient pas „ chargez de mauvais vers :

Hic ſitus in parva Janus Paſſertius *urna*,
Auſonii Doctor Regius eloquii.
Diſcipuli memores, tumulo date ſerta Magiſtri,
Ut vario florum munere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter oſſa quieſcent,

Sint

Sint modò carminibus non onerata malis.

La seconde dit : „ je suis venu, je „ m'en suis allé : vous êtes aussi ve- „ nus, & vous vous en irez tous de „ même.

Veni, abii : sic vos venistis, abibitis omnes.

Dans la troisiéme, il parle ainsi : „ Vous demandez, Passant, qui je „ suis ; je n'en sai rien moi-même. „ Vous saurez pourtant, par moi, ce „ que vous serez. Vous & moi nous „ ne sommes que de la poudre, une „ ombre, & le songe d'une ombre :

Qui sim, Viator, quæris ; ipse nescio.
Qui sis futurus tu, tamen per me tu scies.
Ego, túque pulvis umbra & umbræ somnium.

Dans une autre, qui commence par le même vers, le sens des trois suivans est : „ Si non que je suis de la „ poudre ensevelie & le songe d'une „ ombre. Si, par hazard, vous sou- „ haitez de savoir mon nom, deman- „ dez

„ dez le à cette pierre muette, elle
„ vous le dira:

Nisi quod sepultus pulvis, umbræ
somnium.
Audire nomen fortè si meum voles,
Mutum rogato, dicet hoc tibi lapis.

On verra d'autres Epitaphes, faites par ses Amis, à la tête de ses Poësies Françoises, & au devant de ses Discours. Je ne rapporterai, que celle de *Rapin*, dont j'ai déja parlé, & qui, comme *Passerat*, étoit Poëte Latin & François. „ Nous, *dit-il*, qui a-
„ vons vû *Passerat*, à peine vivant,
„ de la moitié de son corps, nous ne
„ pouvons pas dire qu'il est à présent
„ mort; disons plûtôt, qu'il a cessé
„ de mourir:

Nos qui Passeratum plures jam vidimus annos,
Dimidiâ vivum vix bene parte sui;
Non illum verè dicamus mortuum, amici,
Dicamus potiùs: desiit ille mori.

Si l'on peut recueuillir le caractere de *Passerat* de ses Livres, qui sont, comme je croi, le meilleur portrait que nous

nous en avons, il avoit l'esprit délicat, l'imagination heureuse, l'humeur gaie & facile, & qui se plaisoit quelquefois à badiner. Son style François est plein d'enjoument, & pour le Latin il est si formé sur celui des Anciens, sans contrainte néanmoins & sans affectation, que très-peu de gens les ont si heureusement imitez. Son génie n'y est point couvert, par des tours embarrassants, qui étouffent souvent celui de ceux qui écrivent en Latin, sans bien posseder cette Langue. Il paroît au contraire, par tout; on voit, par les choses, que c'est un François, qui parle, qui badine, qui harangue, qui raille; mais qui le fait en sorte, que l'on diroit qu'il ne savoit que le Latin, & qu'il l'avoit apris dès l'enfance, avec des personnes consommées en cette Langue. Quoi qu'il soit plein d'allusions à l'Antiquité & à des passages des Anciens, son Discours n'est nullement composé de lambeaux tirez de leurs Ouvrages, ni de pensées qu'il leur dérobe; comme le sont le stile & les Discours de bien des gens d'ailleurs habiles. Il cite judicieusement, & à propos; il ne fatigue nullement son Lecteur, & lui laisse plûtôt le desir de l'écouter plus

long-tems, que de l'envie de le voir finir.

Pour le caractere de ſon cœur & de ſes mœurs, on ne peut pas ſi bien en juger par ſes Ouvrages ; mais on n'a pas ſujet d'en penſer du mal. Quelque badinage & quelques vers François de galanterie, où il n'y a rien néanmoins de trop licentieux, ne peuvent pas en donner mauvaiſe opinion. Son portrait, qui eſt au devant de ſes Poëſies, ne le repréſente pas comme un homme, qui pût plaire & prévenir, par ſa bonne mine. Il avoit les yeux très-petits, & il lui en manquoit un, comme on l'a dit ; il avoit le nez fort gros, & il étoit fort rouge de viſage. Cela me fait croire qu'il ne faiſoit des vers galands, que pour badiner ; ſans qu'il y eût aucun amour en ſon fait ; ou peut être pour d'autres. Du reſte il étoit bon François, fort ennemi de la Ligue & de ſes partiſans ; & bon Catholique, comme je crois, quoi qu'il eût mauvaiſe opinion des Jeſuïtes & de leurs deſſeins ; auſſi bien qu'*Etienne Pâquier*, qui étoit fort de ſes amis, & qui l'a comparé à *Catulle*, dans une Epigramme Latine. *Maſſon* dit, dans ſon Eloge, „ qu'il embraſſoit volontiers ce qu'il

„ croyoit

„ croyoit bon & droit, qu'il eſtimoit „ beaucoup l'équité, & que, s'il s'en „ étoit éloigné, par paſſion, il ſe „ rendoit, ſur le champ, à un ami qui „ l'en avertiſſoit, en rediſant ces „ mots d'un Comique, *mutor veris*, „ la verité me fait changer. *Edmond Richer* a auſſi dit, dans ſon *Obſtetrix Ingeniorum*, que ſi certains emportez, dont il parle, „ rentroient en eux-„ mêmes, & s'ils ſe ſouvenoient qu'ils „ ſont hommes, ils imiteroient plû-„ tôt la modeſtie incomparable de „ *Socrate*, de *Turnebe*, de *Lipſe* & de „ *Paſſerat*, que l'envie de Momus, & „ ſon éloquence canine; & qu'ils „ n'employeroient pas la plus grande „ partie du tems, qu'on leur donne „ pour enſeigner, à reprendre & à „ mordre les Ecrits des autres. —— „ Cette coûtume de médire fait voir „ qu'ils ont trop de loiſir, comme di-„ ſoit le même *Paſſerat*, lors qu'on „ lui demandoit, d'où vient qu'il ne „ reprenoit pas les Ecrits des autres. „ *A Dieu ne plaiſe!* diſoit-il, *je n'ai pas* „ *aſſez de loiſir, pour m'écarter ſi fort* „ *de ce dont je ſuis chargé, par ma* „ *profeſſion.*

On ne voit pas en effet, dans les Oeuvres de *Paſſerat*, des marques de

malignité, comme dans les Ecrits de certains Critiques. Mr. *de Thou*, * qui le louë d'ailleurs, dit néanmoins, qu'il n'eſtimoit pas fort les Ouvrages des autres. On lui a reproché en effet de s'être trop ſouvent oppoſé à *Joſeph Scaliger*, dans ſes notes ſur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce*. On ſait que *Joſ. Scaliger* avoit publié en M D LXXVII. ces trois Poëtes à Paris, chez Patiſſon, & qu'il travailla ſi rapidement ſur ces Poëtes, qu'il n'employa pas un mois à faire ſes remarques, qui ſont néanmoins de 252. pages in 8. dans le caractere qu'on appelle ici *Garamond* & *Cicero* en France. On ne peut guere douter que, quoi que ces notes ſoient très-ſavantes & judicieuſes, pour la plûpart, ce grand homme ne s'y ſoit trompé pluſieurs fois, & que *Paſſerat* n'ait eu quelque ſujet de le reprendre. Mais je n'ai pas remarqué qu'il le faſſe en termes choquans, ou mépriſans. Quoi qu'il en ſoit, *Scaliger*, ſi l'on en croit les *Scaligerana Secunda*, où il y a bien des choſes qu'il ne ſemble pas avoir pu dire, le lui rendoit bien avec uſure, dans la converſation; puis qu'on lui fait dire : *Paſſerat*

* *Sur l'an* MDCII. *à la fin du Livre* CXXVII.

ſerat étoit fort ignorant ; quoi qu'aſſurément il ne le fût point, dans les Sciences, qu'il profeſſoit, & dans le cercle d'études dans lequel il s'étoit renfermé. L'érudition de *Scaliger* étoit beaucoup plus étenduë, mais *Paſſerat* ne laiſſoit pas de ſavoir tout ce qu'un Profeſſeur, en éloquence, ne devoit pas ignorer. *Scaliger* continuë en Latin : *Vix octo legerat libros, benè inſtituebat juventutem, duo verba Latinè ſciebat, omnes reprehendebat, non erat tantus, quantus habebatur. Tricaſſinus erat, bonus Pedanus ad inſtituendam juventutem.* I. Je ne croi pas que *Paſſerat* eût beaucoup de lecture des Livres, qui concernent les Sciences ; mais il avoit beaucoup lû les autres Livres, comme ceux des Orateurs, des Hiſtoriens, des Poëtes &c. Il ſe ſouvenoit d'une infinité de beaux endroits de l'Antiquité, dont il ſe ſervoit très-heureuſement, comme on le voit par ſes Diſcours préliminaires. On ne ſauroit le nier, ſi on lit ce qu'il a écrit. Si *Scaliger* a parlé ainſi, il s'eſt laiſſé emporter à ſa paſſion, ou à l'eſprit de médiſance, qui regne dans tout ce Livre. II. Je ne doute pas que *Paſſerat* n'inſtruisît bien la Jeuneſſe, mais pour le bien faire, il

faut avoir plus de jugement & de ſavoir, que *Scaliger* ne le croyoit. III. Ce qu'il dit de ſon peu de ſavoir, dans la Langue Latine, eſt entierement faux, & *Scaliger* en ſeroit convenu, s'il avoit lû, lors qu'il parloit ainſi, quelques-uns des Ouvrages de *Paſſerat*.

Il faut en dire préſentement quelque choſe, ſelon l'ordre des tems auxquels ils ont été imprimez. En MDCVI. on publia premierement ſes Oeuvres Poëtiques Françoiſes, en un Volume in 8. Ce fut ſon Neveu, nommé *J. de Rougevalet*, qui en eut ſoin, & qui les dédia au Duc *de Sully*. On ſait dans quel état étoit la Poëſie Françoiſe de ce tems-là, à cauſe de la Langue qui a vieilli, & qui ne differe guére moins de celle d'aujourd'hui, que la Langue d'*Ennius* ne differoit de celle du tems de *Virgile*. Outre cela, les Poëſies de bien des gens, en ce tems-là, reſſentoient plus le Latin, que le François; elles étoient pleines de mots fabriquez par les Poëtes, en dépit du génie de la Langue Françoiſe, de tranſpoſitions de mots, & de conſtructions dures & forcées, auſſi bien que de *hiatus*, ou concours de voyelles, qui ne s'élidoient

loient point. On n'obſervoit pas même le mélange des rimes maſculines & féminines. Cependant on peut dire que *Paſſerat* eſt l'un des Poëtes de ce tems-là le moins infecté de ces défauts. Il obſerve la difference des rimes ; il eſt plus François, dans ſon ſtile, qu'une infinité d'autres, quoi qu'il ſût plus de Latin qu'eux ; mais il ne prend pas ſoin d'éviter les *hiatus*, ce qui choque aujourd'hui nos oreilles, mais qui ne bleſſoit les oreilles de perſonne, en ce tems-là. On y voit toutes ſortes de Poëſies, Poëmes, Elegies, Sonnets, Chanſons, Odes, Epigrammes, Epitaphes &c. Il y a très-ſouvent d'heureux tours & de beaux vers, & l'on voit par-là qu'il ne falloit à *Paſſerat*, pour réüſſir parfaitement, qu'être né cent ans après. On ne laiſſe pas de lire encore quelques-unes de ſes Poëſies, & de les rimprimer dans des recueuils, à cauſe de leur tour ſimple & naïf, qui reſſemble quelquefois à celui de *Marot*. Telle eſt * ſa Métamorphoſe d'un Homme en un Oiſcau, qu'on nomme *Coucou*, où un Vieillard, qui avoit épouſé une jeune femme,

* *Pag.* 36.

Qu'il aima trop, ſi l'on peut trop aimer;

& qui en ſuite en devint jaloux, la tenoit enfermée, mais ne put empêcher qu'elle ne s'enfuît, avec un Galant:

Sans dire adieu au bon-homme endormi.
A ſon reveil, il ſe trouve ſans elle,
Saute du lit, ſes valets il appelle,
Puis ſes voiſins; leur conte ſon malheur,
S'écrie au feu, au meurtre & au voleur.
Chacun y court, la nouvelle entendue
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque Gauſſeur, de rire s'éclattant,
Va dire: ô Dieux, qu'il m'en avienne autant!

Il décrit enſuite ſon deſeſpoir & comment il demandoit à tout le monde *où* ſa femme étoit allée, de ſorte que n'en apprenant aucunes nouvelles il ſe retire dans les bois, & y eſt changé en Oiſeau, qui au printems demande la même choſe:

Parle

Parle aux passans & ne peut dire
qu'où ?
Rien que ce mot ne retient le Coucou
D'humain parler, mais par œuvres
il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa mal-en-
contre.
Se souvenant qu'on vint pondre chez
lui,
Venge ce tort & pond au nid d'au-
trui;
Voilà comment sa douleur il allege.
Heureux ceux-là qui ont ce Privi-
lege !

Il y a beaucoup de traits sérieux & facetieux dans ces Poësies, qui peuvent encore faire plaisir, à ceux que l'ancien Langage divertit. Une grande partie de ces Poësies avoit déja paru, pendant la Vie de l'Auteur, puis qu'on dit dans le titre de cette Edition, *qu'elle est augmentée de plus de la moitié, outre les précedentes impressions.*

On doit dire la même chose de ses Poësies Latines, qui sont intitulées : *Joan. Passeratii, Eloquentiæ Professoris & Interpretis Regii, Kalendæ Januariæ & Varia quædam Poëmatia ; quibus accesserunt ejusdem auctoris Miscellanea*

numquam antehac typis mandata. Paſſerat en avoit publié une partie en 1597. qu'il avoit dédiée à *Jean Jaques de Même*, mais ſon Neveu *Rougevalet* publia, neuf ans après, ce même Recueuil & y joignit tout ce qu'il trouva de Poëſies Latines, parmi les papiers de ſon Oncle; avec quelques éloges, de ceux qui l'avoient connu, en proſe & en vers. Comme *Paſſerat* avoit puiſé ſon goût Poëtique, à l'égard des vers Latins, dans les meilleurs Poëtes de l'ancienne Rome, & qu'il a compoſé dans une Langue fixée, à l'uſage du Siécle d'Auguſte, & qui ne peut plus changer, à cet égard; on ne doit pas être ſurpris de le trouver, dans la Langue Latine, beaucoup ſuperieur à lui même, lors qu'il parle un François qui a vieilli, & qu'il fait des vers tels qu'on les faiſoit, dans l'enfance de la Poëſie Françoiſe. Les Etrenes, en vers Heroïques, qu'il offrit, pendant vint-ſix ans de ſuite, à *Henri de Même*, ſon bien-faiteur, ſont pleines d'invention & d'eſprit & exprimées en ſtyle auſſi pur & auſſi relevé, que des Poëſies de cette ſorte le puſſent être. Il y a ſur tout de fort ingenieuſes, & fort élegantes deſcriptions d'une Métairie de ſon Mécenas, d'un

d'un Bois qui y étoit, des Eaux que l'on y voyoit, de l'Ombre, d'un Paon, d'un Vent doux, de ce qu'on appelle en Latin *Nugæ*, c'eſt-à-dire, des bagatelles de toutes ſortes, du Néant qu'il fait en badinant la plus grande choſe du Monde, par une équivoque de la Langue Latine qui prend le mot *Nihil* pour une ſimple particule négative & qui le prend auſſi pour un Nominatif. Il feint donc que c'eſt un Nominatif, qui ſignifie *le Néant*, & il ſemble aſſurer que le Néant eſt plus grand que tout; lors qu'il parle de toute autre choſe. Ainſi il dit, en ſuppoſant que *Nihil* eſt un Nominatif, qui marque quelque Etre ainſi nommé:

Porrigitur magni Nihil extra mœnia Mundi,
Diíque Nihil metuunt. Quid longo carmine plura
Commemorem? Virtute Nihil præſtantius ipſâ
Splendidiúſque Nihil, Nihil eſt Jove denique majus.

Il ſuppoſe qu'on pourroit traduire: „ le Néant s'étend au delà des bornes „ du Monde, les Dieux craignent le „ Néant. Qu'eſt-il beſoin que je

 „ m'éten-

„ m'étende davantage? Le Néant eſt
„ plus excellent, & plus éclattant que
„ la Vertu, le Néant enfin eſt plus
„ grand que Jupiter ; au lieu que le
ſens eſt que *rien n'eſt au delà des bornes du Monde* &c. Il y a auſſi un Poëme intitulé *Nemo*, qui eſt un jeu tout ſemblable, & fait à l'imitation de celui-ci, ſi je ne me trompe. Il y a, après ce Poëme, une Epigramme de *Th. B.* c'eſt-à-dire, de *Theodore* de *Beze*, comme je croi, à ſa loüange.

On lira auſſi, avec plaiſir, ſa deſcription de l'Elephant tirée de *Pline*, qu'il a traduit très-heureuſement; celles d'un Coc, d'une Colombe, d'un Olivier & de ſon fruit, d'un Meurier, d'un Figuier, d'une Palme, d'un Perroquet, des Graces, d'un Laurier, d'une Roſe, & d'un Cigne. Toutes ſes autres Poëſies ſont belles, mais celles-ci ont une grace particuliere.

Il y a pluſieurs Epitaphes, & pluſieurs plaintes des malheurs de la France, dans le tems des guerres civiles, qui ſont auſſi d'une grande beauté; qu'on ne ſauroit faire ſentir ici, par des endroits, qu'on en pourroit rapporter. Il faut lire ces Poëſies entieres, pour en voir tout l'agrément. Je ne mettrai ici qu'une Epigramme badine,

ſur

ſur un homme, qui diſant adieu à ſa femme ſe mit à rire de douleur, à ce que dit le Poëte. J'en mettrai le ſens en François, afin que ceux qui n'entendent pas le Latin, en voyent la plaiſanterie.

„ Lors que la lumiere de ma vie
„ partoit pour des païs éloignez, &
„ que j'étois contraint de me paſſer
„ d'une grande partie de moi même,
„ je ne pus m'empêcher de rire; cela
„ ne paroît-il pas un prodige? qui
„ pourroit croire que c'étoit là une
„ marque de mon chagrin? Cepen-
„ dant comme l'agitation de la joie
„ fait que l'on répand des larmes: de
„ même lors que j'étois troublé d'une
„ douleur exceſſive, j'éclatai, mal-
„ gré moi, de rire. C'eſt ainſi encore
„ que celui, qui mange certaines her-
„ bes de Sardaigne, rit dans le même
„ tems, que ſa vie s'enfuit.

Lux mea longinquas cùm digrederetur in oras,
Cogerer & magna parte carere mei,
Non tenui riſum; res nonne ſimillima monſtri?
Quiſnam hominis mœſti ſigna fuiſſe putet?

Sed tamen ut lacrimæ, rebus plerumque ſecundis,
Lætitiâ mentem concutiente cadunt:
Sic mihi, dum nimio turbantur pectora luctu,
Improbus invito riſus in ore fuit.
Sic quoque Sardoïs qui non ſibi temperat herbis
Ridet, at hoc ipſo tempore vitæ fugit.

La même année M D CVI. on vit paroître à Paris le Livre de *Paſſerat* intitulé, *de litterarum inter ſe cognatione & permutatione Liber. Omnibus ſtudioſis bonarum ſcientiarum utilis, & ad veram Auctorum Veterum, maximè Pandectarum Florentinorum, lectionem indagandam neceſſarius.* On peut voir l'eſtime, que *Paſſerat* faiſoit de cet Ouvrage, par ce qu'en dit * *Gillot*, dans une Lettre à *Joſeph Scaliger*, après lui avoir dit qu'il lui envoyoit les Oeuvres Poëtiques de *Paſſerat*, imprimées après ſa mort. *Je preſſe ſon héritier*, dit il, *de mettre ſur la preſſe un Livre, qu'il m'a dit lui-méme avoir fait, & qui lui plai-*

* *Let. LII. du I. Liv. des Lettres Françoiſes à M. de la Scala.*

plaiſoit juſque-là, qu'il vouloit qu'on ne vît jamais rien de lui, que cela, qui eſt intitulé: de cognatione Litterarum. Le neveu de *Paſſerat* executa, comme je viens de le dire, la même année, ce que ſouhaitoit *Gillot*. C'eſt en effet un bon Livre, & dont les Critiques peuvent beaucoup faire d'uſage. C'eſt un Index Alphabetique, où l'on voit le changement des Lettres, les unes avec les autres, ſoit à cauſe de l'affinité du ſon, ſoit à cauſe de l'analogie de la Langue Latine, qui, dans les dérivez, dans les compoſez, & dans les divers tems des Verbes, change les Voyelles du mot primitif en d'autres. On y voit encore l'ancienne orthografe des mots, ſoit qu'elle ſoit conforme à leur étymologie; ou qu'elle ait été changée, pour la douceur de la prononciation; ou que cette prononciation ait été depravée par l'uſage. Cela ſert beaucoup à trouver l'origine des mots, par leur orthografe primitive, à entendre leurs ſignifications propres, & à les diſtinguer des métaphoriques; à reconnoître les mots, dans les anciens MSS. à ne pas confondre ceux, qui n'ont rien de commun, l'un avec l'autre, que le ſon; & à ne pas changer légerement

la

la maniere d'orthografier des Anciens. L'Auteur s'eſt ſervi des MSS. des Inſcriptions, des Médailles, & des anciens Grammairiens; ſans néanmoins négliger les Modernes, lors qu'il a cru en pouvoir tirer quelques lumieres. Ce Traité pourroit néanmoins être plus complet, ſi *Paſſerat* avoit plus conſulté d'Inſcriptions, de Médailles & de MSS. mais peut-être n'eut-il pas le tems, & la commodité de le faire. Ce n'a été que depuis ce tems-là, que l'étude des Inſcriptions, & des Médailles a été cultivée, avec ſuccès.

Joſeph Scaliger, qui ne louoit pas d'ailleurs *Paſſerat*, après avoir reçû ce Livre de *Charles Labbe*, „ce Livre, „ *dit-il*, nous eſt plus utile, que glo- „ rieux à l'Auteur. Nous pouvons „ juger par là l'eſtime, que l'on en doit „ faire; c'eſt qu'il eſt pour peu de gens; „ il y en aura plus de ceux qui n'y „ comprendront rien, que de ceux „ qui ſe laiſſeront prendre par ſa lec- „ ture. Pour moi je le mets au rang „ des bons Livres. *Accepi* Paſſeratii *libellum, magis nobis utilem, quàm auctori glorioſum. Rari erunt, qui eo ſciant uti. Nos quanti ſit ex eo æſtimare poſſumus, quòd paucorum hominum eſt.*;

& plures habebit, qui non capiant, quàm qui eo capiantur. Ego ſanè in cenſum bonorum eum dedico. C'eſt à la Lettre CCCLV. dans le IV. de ſes Lettres imprimées en Hollande & en Allemagne in 8. Auſſi *Paſſerat* renvoye-t-il ſouvent, dans ce Livre, aux remarques de *Scaliger* ſur *Varron*. Cela, avec la choſe même, a peut-être engagé ce grand homme à parler mieux du Livre, qu'il ne faiſoit de l'Auteur.

Pour donner quelque peu d'exemples, tirez du changement de la Lettre A en E, il paroît, par pluſieurs exemples, qu'on mangeoit quelque fois cette voyelle, dans la prononciation ; d'où l'on a fait *cogo* de *coago* joindre enſemble par force, & d'où vient que ce Verbe a *coëgi* au préterit & *coactum* au ſupin. Ainſi on a dit *cogitare* de *coagitare*, agiter dans ſon eſprit pluſieurs choſes enſemble. Les anciennes *Gloſſes* & *Feſtus* confirment cette penſée.

Comme on change ſouvent l'A en E, & l'E en A, on reconnoît par-là, que *damnum*, perte, vient de *deminuere*, diminuer, comme *Varron* & les Juriſconſultes l'ont crû. Ainſi on a fait de *damno* le compoſé *condemno*, où l'on

l'on voit le même changement.

Dans les Bacchides de *Plaute* Act. IV. Sc. IX, 20. il y a dans les anciennes Editions *exlacebra*, pour lequel on a mis dans les nouvelles *exlecebra*, ou *elecebra*, qui signifie ici une chose, ou une personne attirante, comme en d'autres endroits de *Plaute*, où les Courtisannes sont nommées *elecebræ*; & où peut-être il y avoit *exlacebræ*, au commencement; *ab exlaciendo* qui est la même chose qu'*exlaqueare*, car *lacire* qui signifioit lier, & *laqueus*, un lien, sont des mots dont l'un vient de l'autre. On prononçoit autrefois *lakire*, & *lakeus*; ce qui fait voir leur affinité, mieux que nôtre prononciation moderne. De là vient *lactare*, pour dire attirer. C'est un fréquentatif qui doit son origine à *lacito*. De là viennent encore *oblectare*, *delectare*, pour attirer par le plaisir. On n'a qu'à consulter *Vossius*, sur le mot *lacere*, dans son *Etymologicon*. De là vient *inlex*, & pour adoucir la prononciation *illex*, un appeau, ou un oiseau qui attire les autres, ce qui se dit aussi d'un homme qui débauche la jeunesse. On écrivoit encore *inlicium* & non *illicium*, comme *Passerat* le fait voir sur la Lettre L.

Les

Les Copiſtes des derniers tems, ſoit par ignorance, ſoit par inadvertence, ont changé le mot *inlex* en *index*, (qui veut dire un homme, qui découvre quelque mauvais deſſein) dans l'Oraiſon de *Ciceron*, pour *Murena*, c. 24. ce qui a fait beaucoup de peine aux Savans. *Lambin* a imprimé *audacibus* & Mr. *Grævius* ſoupçonnoit qu'il falloit lire *latronibus*. Il faut lire *inlicibus* & entendre *lenonibus*, à qui ce nom eſt donné dans le Perſan de *Plaute*, Act. II. Sc. III, 4. On le pourroit prouver plus au long, s'il s'agiſſoit de cela, en cet endroit.

On écrivoit auſſi *incaſtus*, comme il paroît par le Gloſſaire, d'où eſt venu *inceſtus*.

On écrivoit non ſeulement *pangere*, mais *pagere* & *pagare*, d'où eſt venu *propagare*, provigner, & *propagines*, des provins.

C'eſt pour cela que *Pierius Valerianus*, célebre & habile Critique du commencement du XVI. Siécle, a traité avec tant de ſoin & d'exactitude, dans ſes remarques ſur *Virgile*, de la maniere dont les mots ſont écrits dans les anciens exemplaires MSS. Il ne croyoit pas pouvoir fixer la vraye maniere de lire les endroits de ce grand Poëte,

Poëte, qui nous cauſent quelque doute, ſans faire une attention particuliere ſur l'ancienne Orthografe, & même ſans marquer avec ſoin les Lettres que l'on mêle enſemble. On en trouvera des exemples remarquables, dès la I. & la II. Eclogue; qui m'ont d'abord frappé, en feuilletant la belle Edition des remarques de *Valerianus*, qui vient de paroître chez *François Halma*, par les ſoins de Mr. *Maaswik*.

Paſco a pour compoſez *Compeſco*, & *Diſpeſco*, dont le premier a ſignifié proprement paître enſemble, empêcher les brebis de ſe ſéparer en paiſſant, & enſuite ſimplement empêcher; & le ſecond marque originairement paître en divers lieux, & figurément ſéparer, déchirer avec violence.

Je n'irai pas plus loin, cela ſuffit pour donner un petit échantillon de l'uſage, qu'on peut faire de ce Livre. Je dirai ſeulement qu'il ſeroit à ſouhaiter que *Paſſerat* eût fait lui même un Commentaire ſur ce recueuil; il auroit fait voir très-clairement qu'un homme de ſa profeſſion avoit raiſon de l'eſtimer; en applicant ſes remarques à une infinité de paſſages des anciens

Au-

Auteurs Latins; qu'on a ſouvent corrompus, ou qu'on n'entend pas bien, faute d'avoir bien médité cette matiere.

Cette même année, *Rougevalet* publia les Harangues & les Introductions de ſon Oncle, qui ont été imprimées depuis une, ou deux fois. J'ai l'édition de M DC XXXVII. où l'on a ajoûté, pluſieurs éloges de *Paſſerat* en proſe & en vers, mais qui ne reſſentent pas l'élegance de ce ſavant homme. On l'a chargé, malgré lui, de fades loüanges en proſe & en mauvais vers, quoi qu'il l'eût défendu, comme on l'a dit, dans une des Epitaphes, qu'il avoit faites pour lui même.

Je ne ferai qu'indiquer les ſujets, qui ſont contenus dans ces Diſcours, car la matiere eſt trop diverſifiée, pour donner un extrait de châcun. Les ſept premiers Diſcours ſont ſur *Plaute*, ou faits à l'occaſion de quelques-unes de ſes Comedies, que *Paſſerat* vouloit expliquer. Le I. eſt la loüange de *Plaute*, ſa défenſe contre *Horace*, & celle de la Comedie, en géneral, contre ceux qui la deſapprouvent: le II. eſt la loüange de l'Ane, à l'occaſion de l'*Aſinaria*, piece badine, mais

mais docte, & d'autant meilleure qu'elle eſt plus courte, que celle de *Daniel Heinſius*, ſur le même ſujet, parce que ces badinages ne doivent jamais être longs: le III. eſt ſur les *Captifs*, où l'Auteur montre, par de bonnes raiſons, que tous les hommes ſont *les captifs*, ou les eſclaves de leurs paſſions: le IV. qui eſt ſur le *Curculio*, eſt une comparaiſon du Paraſite & de cet Inſecte, qui ronge le bled & qu'on nomme *Charenſon*: le V. qui eſt ſur le *Soldat Glorieux*, eſt contre l'ambition & l'avidité de la gloire, que l'on voit dans les gens de guerre: le VI. prononcé à l'occaſion du *Pſeudolus*, ou du Menteur, eſt une loüange badine du Menſonge: le VII. fait pour ſervir d'introduction à l'explication des *Menechmes*, a pour ſujet la même matiere, que le prémier. Tous ces Diſcours ſont courts, élegans, pleins d'eſprit & d'érudition. L'Auteur, en badinant, ne laiſſe pas de dire bien des veritez importantes.

Les neuf Diſcours ſuivans ſont des préludes, ſur des Livres, ou ſur des endroits de *Ciceron*, que *Paſſerat* a expliquez. Le VIII. ſur la Harangue de *Ciceron* pour *Cæcina*, eſt mêlé de diverſes choſes, & parle en géneral de

la

la maniére d'expliquer *Ciceron*, qu'on ne peut bien entendre, comme on l'a déja dit, dans la Vie de *Paſſerat*, ſans ſavoir l'ancien Droit Romain : le IX. eſt un prélude de l'explication de la Harangue, *pour la Loi Manilienne*, & *Paſſerat* y montre fort bien, ce me ſemble, que l'ancienne République Romaine étoit compoſée de Monarchie, d'Ariſtocratie & de Démocratie ; comme on l'a remarqué en paſſant, au Tom. VI. de cette *Bibliotheque A. & M.* p. 194 : le X. fut prononcé, par l'Auteur, avant qu'il expliquât la Harangue pour le Poëte *Archias*. Comme on pouvoit objecter à *Paſſerat* que cette Oraiſon eſt aſſez claire, il répond à cette objection, en „ diſant qu'il eſt faux que ce qui eſt „ lû, par la plûpart des gens, ſoit „ entendu par la plûpart ; & qu'il n'ar„ rive pas aux Livres ce qui arrive „ aux métaux, c'eſt qu'ils deviennent „ plus brillans, en les maniant & en „ les frottant. Si cela étoit, *ajoute-t-il*, il n'y auroit plus rien d'obſcur „ dans *Terence*, dans *Ciceron*, dans „ *Virgile*, dans *Horace*, & dans les au„ tres Auteurs ſemblables, qui ſont „ entre les mains des plus ignorans. „ Au contraire, comme les chemins „ pu-

„ publics ſont les plus poudreux & les
„ plus boueux, à cauſe de la multitude
„ de ceux, qui y paſſent; & comme des
„ marchandiſes, expoſées en vente,
„ celles-là ſont les plus ſalies, qui
„ ſont maniées, par le plus de gens:
„ ainſi, par la varieté des opinions,
„ la netteté des Auteurs les plus clairs
„ devient obſcure, & la clarté des
„ choſes dont il s'agit, quoi que d'ail-
„ leurs ſimples & faciles, s'obſcurcit
„ & s'embarraſſe, par la multitude &
„ par la diverſité des ſentimens des
„ Interpretes. Comme, par le moyen
„ de cette partie des Mathematiques,
„ qu'on appelle Optique, on fait des
„ miroirs, dont un ſeul renvoye plu-
„ ſieurs images: ainſi en explicant &
„ en corrigeant les Livres des An-
„ ciens, quand on s'eſt une fois trom-
„ pé dans ſa conjecture, pour un ſeul
„ ſentiment (*qui eſt le vrai*) il s'en
„ préſente pluſieurs, (*ſans qu'on ſâche*
„ *lequel ſuivre.*) Ajoûtez à cela que
„ quand on marche, ſans précaution
„ par des lieux unis, & que l'on ne
„ regarde point ce qui eſt devant ſes
„ pieds; on ſe heurte aux moindres
„ choſes, & que l'on tombe honteu-
„ ſement, par ce qui eſt gliſſant.„ Il
n'y a rien de ſi vrai, que cela; c'eſt
ce

ce que l'on voit, non seulement dans les meilleurs Auteurs profanes, sur lesquels on a le plus de Commentaires; mais encore dans l'Ecriture Sainte, que la multitude des Commentateurs a plus obscurcie, qu'elle ne l'étoit sans eux ; & qui paroît contenir clairement certaines choses, qui n'y sont point, parce qu'on n'apporte pas assez de soin à la lire. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de cela. Je dirai seulement que *Passerat* apprend, en ce Discours, à ses Auditeurs pourquoi il avoit choisi une Harangue si courte, & fait une très-jolie comparaison des Poëtes & des Orateurs: le XI. est un Discours, contre l'ambition de ceux qui aspirent aux grandes Charges, à l'occasion du Livre de *Quintus Ciceron*, de la maniere de demander le Consulat, duquel Livre *Passerat* donne une petite analyse: le XII. contient des Prolegomenes, sur les Topiques de *Ciceron*, où l'Auteur fait voir que ce Livre n'est pas si facile, qu'on s'imagine, & qu'il faut avoir étudié le Droit Romain, pour le bien entendre: le XIII. est un Discours fait à l'occasion des *Bons Mots*, dont *Ciceron* parle dans son second Livre de l'Orateur ; où *Passerat* louë d'abord Henri IV. &

fait une véhemente invective, contre les Jesuïtes, comme on l'a déja dit; après quoi, comme lassé de se plaindre, il fait l'éloge des railleries & de la joie: le XIV. Discours est plus régulier, plus grave & plus sérieux, puis que l'Auteur y entreprend de réfuter le Jurisconsulte *Ulpien*, qui a dit: *quod Principi placuit Legis habet vigorem*, &: *Princeps Legibus solutus est.* Il entend ces mots, comme si *Ulpien* avoit voulu dire que, sans la volonté du Prince, il n'y a point de Loi, ni rien de juste, & d'honnête qui nous oblige; mais que la volonté du Prince s'étant déclarée, ce qui est honteux & injuste peut avoir force de Loi. Comme c'est là un sentiment outré, qu'*Hobbes* a soûtenu depuis, & qui renverse entierement la Vertu, il n'est pas difficile à *Passerat* de le réfuter; mais il va lui même un peu trop loin, en parlant comme si on pouvoit se rebeller, sur une injustice faite à un Particulier. Cette matiere a été beaucoup mieux traitée, par Mr. *Noodt*, dans sa Harangue *de Jure summi Imperii*, où il donne aussi un meilleur sens aux paroles d'*Ulpien*. Nous en avons parlé au Tom. VII. de la *Bibl. Choisie* pag. 228: le XV. Discours est à l'occasion d'une

l'une Lettre de *Ciceron* à *Hirtius*, & u jeune *Céſar*, que *Paſſerat* vouloit xpliquer; & l'Auteur y montre très- ien le mauvais goût de ceux, qui af- ectoient de mêler dans leur ſtile La- in de vieux mots, entierement hors 'uſage au ſiecle d'Auguſte. A cette Harangue eſt ajoûtée une petite Let- re, ſur la même matiere, à un Diſci- le de *Paſſerat*; qui ne le fait connoî- re, que par les Lettres initiales de ſon om, N. R.

Les deux Diſcours ſuivans, que je ompte pour le XVI. & XVII. & qui ont comptez pour le 18. & le 19. ans l'Index qui eſt à la fin du Volu- ne, regardent *Salluſte*, & le premier ut prononcé pour ſervir d'introduc- ion à l'explication de *la Conjuration le Catilina*, compoſée par cet Hiſto- ien. Il défend le ſtyle de *Salluſte*, que uelques Anciens ont cenſuré, & fait oir que cet Hiſtorien n'a pas laiſſé 'être infiniment eſtimé, & qu'il mé- ite en effet de l'être. Enſuite *Paſſe- at* entreprit d'expliquer les Fragmens e *Salluſte*, où il y a encore de très- eaux morceaux, de Harangues & de ettres. A cette occaſion, nôtre Au- eur fit un Diſcours, dans lequel il ſe laint fort de la témérité des Criti-

ques, qui avoient corrompu ces beaux fragmens. Il eſt bon d'en inſerer ici quelque choſe, quoi que nos Editions & en particulier celle, que Mr. *Waſſe* a donnée à Cambrige, ſoient meilleures, que celles que *Paſſerat* pouvoit avoir alors; parce que ſes leçons peuvent ſervir aux Critiques, en géneral. „ Ces reſtes même, *dit-il*, de Ha„ rangues & de Lettres n'ont pû ve„ nir entiers entre nos mains. La „ longueur du tems les a gâtez, l'igno„ rance & la négligence des Copiſtes „ les a corrompus, & ils ont encore „ été mal-traitez, par des gens qui, „ comme les Harpyes, à la table de „ Phinée, touchent tout, & par cet „ attouchement impur ſaliſſent tout. „ Ceux qui s'oppoſent à la hardieſſe de „ ces Critiques-là travaillent à conſer„ ver entiers les anciens Livres, & au „ bien de la Jeuneſſe. Comme j'eſti„ me ces gens-là, je dirai, en peu de „ mots, ce que j'en penſe. On dit „ que l'on repréſentoit les filles de „ Jupiter & de Mnemoſyne, comme „ des Vierges. Si quelcun ignore pour„ quoi on les repréſentoit ainſi, il „ doit ſavoir qu'on vouloit marquer, „ par cette repréſentation, que dans „ toute la vie, & ſur tout quand il s'a„ git

„ git de Lettres, on doit être auſſi
„ retenu, que le ſont de jeunes Filles.
„ Il faut donc que ceux, qui ſouhaitent
„ d'aquerir de l'honneur, par l'étude
„ des Belles Lettres, ſoient modeſtes,
„ & principalement que ceux, qui en-
„ treprennent de juger des paſſages
„ obſcurs & corrompus, ne s'éloignent
„ avec aigreur des ſentimens de per-
„ ſonne, & qu'ils ne ſe confient pas
„ trop, ni à eux mêmes, ni aux au-
„ tres, & ſur tout qu'ils n'aſſurent
„ rien témerairement. Le Menſonge
„ eſt fort près de la Verité, comme
„ les Vices le ſont des Vertus, & il
„ y a fort peu de gens, qui ſâchent
„ diſcerner le Vrai du Faux. Ceux-
„ là tiennent le chemin le plus ſûr,
„ dans les labyrinthes de l'Antiquité;
„ qui lors qu'ils voyent une apparen-
„ rence de faute, recourent aux an-
„ ciens exemplaires, s'ils en peuvent
„ avoir: comme autrefois, dans des
„ choſes douteuſes, les Quinze Com-
„ miſſaires conſultoient à Rome les
„ Livres de la Sibylle, avec beaucoup
„ de dévotion. Si les Manuſcrits
„ n'offrent aucun ſecours, il faut
„ prendre la voie de la conjecture, &
„ de la vrai-ſemblance. Mais il faut
„ ſe ſouvenir que ce chemin eſt eſcar-

„ pé, gliſſant, & conduit en bien des
„ erreurs; ſi l'on n'y marche pas, a-
„ vec beaucoup de précaution, & ſi,
„ comme l'on fait dans les ténebres,
„ on ne tâtonne pas, pour être aſſuré
„ que l'on peut aller plus loin. On
„ voit clairement que quantité de
„ gens s'y ſont laiſſez tomber, & y
„ tombent tous les jours, par une in-
„ finité de Volumes que l'on a faits
„ de *Diverſes Lectures*, de *choſes vrai-*
„ *ſemblables*, de *Conjectures*, de *Cor-*
„ *rections*, d'*Obſervations* &c. où l'on
„ trouve mille ſentimens differens, ſur
„ les mêmes choſes; quoi qu'il n'y
„ en ait qu'un, qui puiſſe être verita-
„ ble. J'avouë que la plûpart des ha-
„ biles gens, qui ont employé, avec
„ plaiſir, leurs ſoins pour corriger les
„ fautes des Copiſtes, dans les Ou-
„ vrages des Anciens, ont rendu de
„ très-bons ſervices à ces excellens
„ Auteurs. On ne peut pas néan-
„ moins nier ici, que beaucoup de Cri-
„ tiques ne commettent de grandes
„ fautes; car enfin on peut dire, en
„ ces ſortes de choſes, ce que l'ora-
„ cle de *Bias* diſoit en géneral, *que*
„ *la plûpart ſont mauvais*. Si je vous
„ ai une fois montré quelles ſont ces
„ fautes, je ferai en ſorte que, quand
„ vous

„ vous eſſayerez de corriger les paſſa-
„ ges gâtez, par les Copiſtes, vous ſâ-
„ chiez ce qu'il faut fuïr, & ce qu'il
„ faut imiter.

„ Premierement, je n'ai jamais
„ crû, que la préſomption de certai-
„ nes gens, qui leur fait changer tout
„ ce qu'ils n'approuvent pas, ſoit to-
„ lerable. J'ai ſouvent ri, & j'ai été
„ ſouvent choqué de ces termes inſo-
„ lens: j'ai retabli très veritablement
„ ce paſſage, par la ſeule conjecture;
„ nous avons les premiers corrigé
„ très-heureuſement de la ſorte, par
„ nôtre ſeul génie; on ne peut pas
„ douter que l'Auteur n'ait ainſi écrit;
„ rétabliſſez le paſſage ainſi, à mes
„ riſques; il faut abſolument lire ainſi,
„ même malgré tous les Exemplaires
„ manuſcrits &c. „ *Ita hunc locum, ſolâ ductus conjecturâ, veriſſimè reſtitui: Nos primi, ex ingenio, feliciſſimè ſic emendavimus: Dubium non eſt, quin ita ſcripſerit, & ita repone, meo periculo: Sic omnino legendum eſt, vel libris omnibus invitis* &c. „ Otez moi
„ d'ici, pour parler avec le Comi-
„ que, ces commandemens impe-
„ rieux, qui reſſentent le Roi: *aufer*
„ *has baſilicas & imperioſas edictiones.*
„ Elles ſont indignes des Arts libe-

„ raux, où perſonne n'eſt Roi.
„ Quelcun dira, que tout ceci étant
„ arbitraire, il eſt libre à châcun de di-
„ re ce qu'il penſe, & de corriger ce
„ qui lui paroît gâté. Je réponds qu'il
„ y a des choſes, qui paroiſſent gâ-
„ tées à certaines gens, & qui ſont
„ néanmoins très-bien exprimées. Ils
„ reſſemblent à ceux, qui ont la jau-
„ niſſe, à qui tout paroît jaune; ou
„ aux fous, qui croyent que tous ceux,
„ qui ſont ſages, extravaguent. Plût
„ à Dieu qu'il n'y eût que peu de
„ gens, qui eſſayaſſent de corriger
„ l'Antiquité, & qui le fiſſent avec
„ retenuë! Nous ne plaindrions pas
„ ſi fort le ſort des Muſes, dont les
„ jardins ſont à tous momens brou-
„ tez, lors qu'il vient un nouvel eſſaim
„ de correcteurs & de frêlons; & que
„ perſonne ne les chaſſe, ni ne punit
„ une ſi indigne entrepriſe. Ceux qui
„ avoient falſifié l'Edit du Préteur,
„ qui avoient fait un faux teſtament,
„ ſuppoſé un enfant, ou imité la main
„ d'un autre, étoient puniſſables, par
„ la Loi Cornelienne. Celui, qui a
„ fait de la fauſſe monoie eſt condam-
„ né à perdre la tête. Il n'y a que
„ ceux, qui falſifient les Livres, &
„ qui violent les ſacrez monumens de
„ l'An-

„ l'Antiquité, qui passent impuné-
„ ment l'éponge, sur ce qu'ils veu-
„ lent, qui effacent & changent si
„ fort, qu'il y a plus dans une page
„ d'effaçures, que de Lettres. Ils ne
„ cessent de changer & d'ajoûter du
„ leur ce qui leur plait, jusqu'à ce
„ qu'ils ayent fait presque des Livres
„ tout differens.

* On en peut voir un exemple dans le Livre de *Tertullien*, du Manteau, qui a été étrangement métamorphosé, par *Theodore de Marcilly* en MDCXIV. & encore plus par *Saumaise*, en M D CXXII.

„ Que si quelcun de ceux, dont
„ nous manions les Ouvrages, revenoit
„ tout d'un coup, contre ces rabil-
„ leurs, comme *Sallustе*; il se cher-
„ cheroit, dans ses propres Livres,
„ & il seroit surpris de la liberalité
„ excessive de ces inconnus; qui lui
„ ont tant donné de leurs richesses,
„ quoi qu'il ne leur demandât rien &
„ qu'il fût très-riche. Enfin, raille-
„ rie mise à part, il se fâcheroit tout
„ de bon, contre ces fripiers, & ju-
„ geroit qu'il faut envoyer la colonie
„ fanatique des correcteurs en Morbo-

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

„ nie, ou en Anticyre. *Perſonne*, dit
„ Varron, *qui ait l'eſprit ſain ne vend*
„ *des Chevres pour ſaines, parce qu'el-*
„ *les ne ſont jamais ſans fievre ; à cauſe*
„ *de quoi, l'on dit que leurs dents &*
„ *leur ſalive ſont un poiſon pour les ar-*
„ *bres, & qu'on les appelle* capræ,
„ *quia* carpunt *omnia*. Ainſi ces che-
„ vres, ou plûtôt ces boucs à deux
„ pieds, ont une fievre perpetuelle,
„ qui les porte à tout mordre. Ils ſe
„ croyent cependant de vrais Chirons
„ & de vrais Podalires, & ils ne par-
„ lent d'eux mêmes, avec pas moins
„ d'orgueuil, que ce Médecin, qui
„ dit dans les Menechmes de Plaute,
„ *qu'il avoit mis un appareil, ſur une*
„ *cuiſſe rompue d'Eſculape & ſur un*
„ *bras d'Apollon.*

„ Je ne nie pas qu'il ne faille gué-
„ rir beaucoup de bleſſures & d'ulce-
„ res, dans les Livres des Anciens ;
„ mais ces gens-ci non contents d'en-
„ flammer de nouveau les playes, en
„ les touchant, employent le ſcalpel ;
„ pour faire des inciſions, dans les
„ parties ſaines. Les Livres deman-
„ dent un Médecin, qui ait la main
„ légere, & qui reſſemble à Critobule,
„ qui tira à Philippe de Macedoine
„ une fléche de l'œuil & qui le gué-
„ rit,

„ rit, en ſorte qu'il ne lui en reſta au-
„ cune laideur au viſage &c.

„ Il ne me reſte plus que de vous
„ montrer la ſource, d'où ces maux
„ découlent ; de peur que, ſans y
„ prendre garde, vous n'alliez puiſer
„ dans cette ſource, ou dans ſes ruiſ-
„ ſeaux, de quoi éteindre la ſoif d'u-
„ ne vaine gloire. L'origine de cette
„ erreur eſt qu'étant fâcheux d'être
„ arrêté, dans le cours d'une lecture
„ précipitée, nous ôtons d'abord, com-
„ me quelque choſe d'importun, &
„ nous tâchons d'éloigner tout ce qui
„ nous empêche d'arriver aſſez tôt à
„ la fin deſirée de la connoiſſance &
„ du ſavoir, que nous nous hâtons
„ d'aquerir ; afin que ni nous, ni per-
„ ſonne d'autre n'en ſoit deſormais
„ embarraſſé. C'eſt être trop délicat,
„ que de ne vouloir marcher, par au-
„ cun chemin, qui n'ait été applani
„ par un Cylindre, comme l'on fait
„ les Aires, où l'on bat le bled. C'eſt
„ imiter le luxe Sybaritique de Cali-
„ gula, ſi, lors que nous allons loin,
„ & que le chemin eſt inégal ou pou-
„ dreux, nous voulons qu'on en ôte
„ toutes les inégalitez, qu'on le bâlie
„ & qu'on l'arroſe.

„ Je ne dirai pas ici que nous accu-

„ ſons ſouvent les Livres, de nôtre pro-
„ pre ignorance, & que parce que nous
„ avons honte d'ignorer ce que nous
„ ne ſavons point, nous effaçons im-
„ pudemment ce qu'il auroit été
„ mieux de ne point toucher. Com-
„ me ſans le commandement du Peu-
„ ple Romain & ſans l'aſſemblée de
„ ſes Centuries, on ne pouvoit ni fai-
„ re perdre la bourgeoiſie à perſonne,
„ ni la lui rendre ; ainſi l'on ne doit
„ rien ôter des Livres, ni y mettre
„ quoi que ce ſoit, ſans le conſente-
„ ment des exemplaires MSS. & l'ap-
„ probation des plus ſavans hom-
„ mes.

„ Je dirai une choſe, dont vous ſé-
„ rez encore plus ſurpris ; il ne faut
„ pas toûjours ſuivre l'autorité des
„ MSS. parce que, comme *Ciceron*
„ nous l'apprend, auſſi bien que les
„ plus anciens exemplaires de cette
„ ſorte, ceux-là même qui ont don-
„ né leurs Ouvrages au Public, y ont
„ ſouvent depuis changé quelque cho-
„ ſe. Mais l'uſage, dira-t-on, des
„ anciens Livres, & l'eſtime qu'on
„ en doit faire tomberont à terre, &
„ nos eſprits s'émouſſeront, s'il n'y a
„ point de lieu à la conjecture. On
„ peut trouver un remede à cela, qui

„ eſt

„ eſt, ſi l'on fait imprimer les Livres,
„ comme ils l'ont été dès le commen-
„ cement, & ſi l'on marque les an-
„ ciennes manieres de lire & les con-
„ jectures châcune à part &c.

„ Je me ſuis peut être un peu trop
„ arrêté à ces faiſeurs de corrections;
„ ſur tout parce qu'un homme de
„ beaucoup d'eſprit, & de ſavoir s'en
„ eſt moqué depuis peu, dans un pe-
„ tit Livre qu'il a intitulé *Somnium*,
„ ou *Satura*.

Il y auroit quelque modification à apporter à ce que dit *Paſſerat*, ſur les conjectures. Par exemple, il y a des paſſages, qui n'ont aucun ſens, & que perſonne ne ſauroit entendre. Si en changeant peu de Lettres, on en peut former un ſens, qui quadre parfaitement à la choſe, dont il s'agit & à la ſuite du diſcours, ſur tout ſi le changement que l'on fait eſt très-petit; on peut bien mettre la conjecture dans le texte, ſi l'on en avertit le Lecteur, dans une note. Autrement on ne pourroit pas même corriger les fautes d'Imprimerie. Mais c'eſt de quoi on a parlé dans l'*Ars Critica*.

Pour achever de marquer les ſujets des Diſcours de *Paſſerat*, le XIX. eſt une préface ſur l'explication de la

Harangue de *Caton*, lors qu'il étoit Consul, contre le luxe des Dames, & sur celle de *Valerius* Tribun du Peuple, en leur faveur. Elles sont toutes deux, dans *Tite-Live*. A l'occasion de la premiere, il y a une invective violente contre les Dames ; que l'Auteur défend en suite, conformément à celle du Tribun ; mais l'invective est plus forte que la défense.

Le XX. Discours est sur l'Elegie, que l'on nomme *la Consolation* à *Livie*, sur la *mort de Drusus*. *Passerat* prétend, contre *Scaliger*, qu'il ne nomme néanmoins pas, que cette piece est non de *Pedo Albinovanus*, mais d'*Ovide*. *Nicolas Heinsius* a été dans une pensée toute contraire, quoi qu'il connût très-bien le génie d'*Ovide* ; seulement il n'a pas voulu dire positivement qu'elle fût de *Pedo Albinovanus*. Cependant *Passerat* prétendoit pouvoir prouver que cette Elegie est d'*Ovide*, par la comparaison de plus de cinquante passages de ce Poëte. Mais cela ne prouve autre chose, sinon qu'il se trouve dans *Ovide* des choses qu'un autre avoit dites avant lui ; ce qui n'est pas étrange, sur une chose aussi rebattue que l'est la Consolation d'une Mere, qui a perdu son fils

fils. Il y a auſſi pluſieurs choſes ici, qui ont été imitées, par *Seneque*, comme le remarque *Paſſerat*; ſans pourtant qu'il croye que ce Poëme eſt de *Seneque*. *Paſſerat* cite cette même Elegie comme d'*Albinovanus* dans ſes Conjectures, & dans ſes notes ſur *Properce*.

Le Diſcours XXI. eſt une Défenſe d'*Ovide* contre ceux qui le mépriſent, comme un Poëte bas & d'un ſtyle peu correct. Il fut prononcé, à l'occaſion de l'explication que *Paſſerat* entreprit de faire des Harangues, qu'*Ovide* met dans la bouche d'Ajax & d'Ulyſſe, dans le procès, qui étoit entre eux, ſur les armes d'Achille.

Le XXII. Diſcours eſt une énumeration des Dieux, qui préſidoient ſur le mariage, & des rites, qui s'y obſervoient; mais l'Auteur n'appuye pas tout ce qu'il dit, par des autoritez. Il prouve ſeulement quelques endroits, & renvoye pour d'autres à divers Auteurs, qu'il nomme. Il fit ce Diſcours, avant que d'expliquer l'Epithalame de Julie, & de Manlius, par *Catulle*; apparemment pour n'être pas obligé de redire pluſieurs fois la même choſe, dans ſon explication.

Les ſix Diſcours ſuivans ſont ſur les qua-

quatre Livres de *Properce*, que *Paſſerat* a expliquez en leçons, que nous avons encore. Le XXIII. eſt une Apologie de *Properce* contre ceux, qui diſoient qu'il ne falloit pas expliquer à la Jeuneſſe des Poëſies d'Amour. En même tems, il louë infiniment *Properce*, & ſoûtient qu'il faut bien de l'érudition, pour expliquer ſes Poëſies. Le XXIV. eſt une énumeration des figures, que *Properce* ſembloit avoir imitées d'après *Homere*. Le XXV. prononcé lors que *Paſſerat* reprit l'explication du II. Livre de *Properce*, contient une comparaiſon de la Fortune & de l'Amour. Il ſemble que l'Auteur, qui avoit fait des Lieux Communs, en tira la matiere de ce Diſcours, qui marque beaucoup de lecture des Poëtes; mais qui, dans le fonds n'eſt qu'un pur jeu d'eſprit, qui ne conduit à rien. Le XXVI. fait quand *Paſſerat* commença à expliquer le III. Livre de *Properce*, tend à montrer l'importance de la matiere, qu'il avoit choiſie, mais dont il ne perſuadera guére de lecteurs. Il eſt néanmoins utile qu'il y ait des gens, qui ſe faſſent un devoir d'expliquer exactement de ſemblables Livres; parce qu'on s'inſtruit par-là de la Langue

Latine

Latine & des Antiquitez Payennes. Dans le XXVI. outre un mélange de diverſes choſes, comme ce qu'il dit de l'utilité du Silence, & ſes conjectures ſur des paſſages corrompus de quelques Auteurs; l'Auteur parcourt les principales matieres du IV. Livre de *Properce*, qui ſont plus ſérieuſes, que celles des Livres précedens.

Le XXVII. Diſcours eſt une excuſe fort bien tournée de l'Auteur, que ſes incommoditez avoient obligé de demeurer chez lui, une partie de l'Hiver.

Dans le XXVIII. il donne une introduction à la lecture des Bucoliques de *Virgile*. Il y fait, en peu de mots, l'éloge de ce Poëte, le défend contre ceux, qui en ont parlé avec mépris, & cenſure, corrige & explique la Vie fabuleuſe de *Virgile*, qu'on attribuë à *Donat*. Il y a ici des remarques, par leſquelles on pourroit ſuppléer à ce qui manque aux notes de *Jean Frideric Gronovius*, ſur cette même Vie. L'Auteur y dit auſſi quelque choſe des Poëſies Bucoliques en géneral.

La derniere Harangue, qui eſt de la privation de la vûë, eſt fort jolie & fait voir que *Paſſerat*, qui avoit perdu l'Oeuil, qui lui reſtoit, ſe conſoloit néan-

néanmoins d'une si grande perte, avec assez de fermeté. Il ne paroît pas s'il fit lire sa Harangue, ou s'il la recita par cœur.

En voilà assez sur les Discours de *Passerat*, qui sont les plus ingenieux de ses Ouvrages, & égalent en prose la beauté de ses vers Latins. Il faut avouër qu'il n'y a guere d'Auteurs, qui aient aussi bien réüssi & écrit aussi spirituellement & avec la même politesse, en vers & en prose.

Deux ans après les Ouvrages, dont je viens de parler, ou l'an MDCVIII. on vit paroître les remarques de *Passerat* sur *Catulle*, *Tibulle* & *Properce* en un gros volume *in folio*. On y voit d'abord le Texte des trois Poëtes à part, & en suite viennent les remarques; sinon qu'il y a entre deux un très-grand Index des mots & des manieres de parler de *Properce* seul, où l'on voit l'expression du Poëte toute entiere. Il est bon d'avoir de semblables Index, mais quand il seroit plus court, il n'en voudroit que mieux; parce que la même chose y est répetée plusieurs fois, & que l'expression commence par des mots qu'on ne cherche jamais. Aussi le texte de *Properce* n'occupe-t-il pas le quart de l'espace, qu'occupe cet Index.

Les

Les remarques sur *Catulle* & *Tibulle*, sont nommées au haut des pages tantôt *notæ* & tantôt *prælectiones*; ce qui nous fait comprendre que *Passerat* avoit débité ce qu'il y a ici dans ses leçons publiques. Il n'en dit pas assez néanmoins, sur ces deux Poëtes, pour les faire entendre à de jeunes gens. Peutêtre suppléoit-il, de vive voix, à ce qui manque ici, où il n'y a que de petites notes; où l'Auteur ne met que ce qu'il croyoit avoir de particulier.

Il y attaque *Scaliger*, qu'il ménage ailleurs, mais pourtant sans rien dire d'injurieux, pour sa personne; quoi qu'il mépriſe quelquefois ses conjectures, ou ses explications, & qu'il lui reproche qu'il a omis certaines choſes, qu'il ne devoit pas omettre.

Sur la I. Epigramme de *Catulle*, il remarque, par exemple, que *Scaliger* a crû assez *légerement* que le prénom de *Catulle* étoit *Quintus*, sur un vers de *Catulle* qui n'est pas clair, & sur l'autorité du MS. de *Cujas*. Comme ce prénom est *C.* ou *Caïus*, dans la Chronique de S. *Jerôme*, & dans l'Apologie d'*Apulée*, *Passerat* est d'avis de les suivre. Feu Mr. *Vossius* réfute aussi *Scaliger*, par les mêmes raisons.

Sur

Sur la II. Epigramme, & sur le vers :

Credunt, quum gravis adquieſcit ardor.

Nôtre Auteur remarque que pour le mot *ardor*, il y a *error*, dans le MS. de *Cujas*, & que *Scaliger* n'en avoit néanmoins rien dit. Il se trompe, ce grand homme a cité cette varieté p. 7. de l'Edit. de *Mamert Patiſſon*, de M D LXXVII. mais il n'y fait point d'attention ; apparemment parce qu'il a cru que c'étoit une faute, & qu'*ardor* convenoit mieux à cet endroit ; ou parce qu'il n'y a pas penſé, vû la rapidité avec laquelle il avoit fait ſes remarques. Il eſt néanmoins vrai qu'*error* ſe prend pour l'amour, comme *Paſſerat* le fait voir.

Sur l'Epigramme XI. pour *ſagittiferos Parthos*, *Paſſerat* remarque qu'il y a, dans un MS. *cotiriferos*, au lieu, ſans doute, de *coritiferos*, ce qui ſignifie, *qui portent des carquois* ; car *coritus* eſt un *carquois*, comme il le montre. Il a raiſon de préferer cette leçon, car quand il y a deux manieres de lire, dont l'une eſt claire & conçûë en termes communs, & l'autre au con-

contraire plus difficile à entendre, parce que les mots en ſont plus rares, la ſeconde eſt ordinairement la meilleure. Les Copiſtes ſubſtituent bien un terme commun à un autre, qui eſt plus rare, qu'ils n'entendent pas; mais ils ne mettent pas communément un terme obſcur, pour un clair. D'autres écrivent ce mot avec un y, à la ſeconde ſyllabe, parce qu'il vient du Grec γωρυτὸς, mais cela n'eſt pas néceſſaire; puis qu'on écrit *Silva*, quoi que ce mot vienne de ὕλη. On pourroit néanmoins écrire *Corytus*, comme ce mot ſe trouve écrit dans les anciens Exemplaires MSS. de Virgile. On peut voir là-deſſus l'Index d'*Erythræus*.

Paſſerat propoſe auſſi diverſes conjectures, qui ne ſont point à mépriſer, & les propoſe toûjours avec beaucoup de retenue; ſelon les leçons qu'il a données là-deſſus, dans une de ſes Harangues. Il ſeroit à ſouhaiter que *Scaliger* en eût uſé de même; mais quoi qu'il en ſoit, j'aimerois mieux, à cela près, avoir fait les remarques de *Scaliger* ſur *Catulle*, que celles de *Paſſerat*, & même que celles d'*Iſaac Voſſius*, quoi qu'il le contrediſe à toute occaſion.

Les

Les remarques sur *Tibulle* paroissent un peu plus étendues, mais celles, qui sont sur *Properce*, le sont infiniment plus. Il semble qu'il avoit fait plus d'amas sur ce Poëte, & qu'il s'étoit plus appliqué à l'entendre. Au moins ses Leçons, sur ses Poësies, sont beaucoup plus longues, que sur les autres. Sa maniere d'expliquer consiste principalement, dans un très-grand amas de passages paralleles, ou dont l'expression a du rapport à celles de *Properce*; ce qu'il fait non seulement à l'égard des passages obscurs, mais encore de ceux qui sont les plus clairs. Cela rend la lecture de ses Leçons un peu ennuyeuse; mais ce recueuil immense peut beaucoup servir à ceux, qui travaillent sur les Poëtes Latins, & qui peuvent trouver des exemples d'une infinité de manieres de parler, qu'ils auroient peine à trouver ailleurs. *Gaspar Scioppius*, qui n'a épargné personne, & qu'on ne peut pas nier avoir été un très-habile homme, en matiere de Langue Latine, en a parlé, avec un très-grand éloge, dans son *Syllabus Auctorum Linguæ Latinæ ætatis aureæ*, imprimé à la fin de ses *Paradoxa Litteraria*, à Amsterdam en MDCLIX. pag. 9. *Catullus*, *Tibullus*,

lus, *Propertius editi à Plantino & Raphelengio*, *& cum Variorum Commentariis*, *Francofurti. In Propertium Commentarius* Joannis Paſſeratii, *quo numquam quidquam viſum fuit* perfectius, *editus Pariſiis.* En effet on n'a jamais rien vû de ſi exact, dans cette maniere de commenter, quoi qu'il y manque quelquefois quelque choſe. Il ne ſera pas mal d'en produire quelques exemples, tirez de ſes Leçons ſur la I. Elegie du I. Livre. Il y a dans le premier vers:

Cynthia prima ſuis miſerum me cepit ocellis.

Après avoir rapporté quatre exemples du mot *prima*, ou *primus*, pour marquer les premieres amours, il en cite un de *Properce* tiré de la XIV. Elegie du III. Livre. où ce Poëte dit que ſa premiere maîtreſſe avoit été *Lycinne*; ſur quoi il ajoûte que *prima* ſignifie ici, non la premiere, mais *in primis*, principalement; ce qu'il confirme par ces mots de *Virgile: Trojæ qui primus ab oris*, où les anciens Grammairiens &c. remarquent que ce *primus* ſignifie *in primis.* Il entend parler de *Servius.* Mais ſi cette derniere explication étoit

la

la vraie, il auroit fallu effacer la précedente. Dans le fonds, ce mot ne méritoit aucune note, & il importoit peu de quelle maniere qu'on l'entendît; mais nôtre Auteur ne vouloit pas perdre ſes recueuils.

Sur le mot *miſerum*, il produit des paſſages, qui diſent que les Amans ſont malheureux. Cette remarque n'étoit pas plus néceſſaire, que l'autre.

Cepit me, ſelon lui, eſt une expreſſion métaphorique, tirée de la chaſſe, ou de la guerre, pour dire, *elle ſe rendit la maîtreſſe de moi.* Cela eſt vrai, mais cette ſignification eſt ſi connue, que perſonne ne l'ignore, & qu'elle ne méritoit pas d'être confirmée, par des exemples.

Sur *ſuis ocellis*, il remarque 1. que le mot *ſuis* n'eſt pas inutile, parce que le Poëte nous apprend ailleurs, dans un endroit que *Paſſerat* cite, que Cynthie avoit de beaux yeux. Cela peut être vrai, ſans que le Poëte faſſe alluſion à cela, par le mot *ſuis*; qui pourroit être oiſif, comme une infinité d'autres, dans les Poëtes: 2. que l'on devient amoureux par les yeux, en regardant les belles perſonnes; ce qu'on ne peut nier, mais que nul auſſi n'ignore, & que nous n'avons nullement

ment beſoin d'apprendre des Anciens.

Dans le ſecond vers :

Contactum nullis ante cupidinibus,

il veut qu'on liſe *ante-cupidinibus* en un mot. Mais il me ſemble qu'il ſe trompe, dans ce rafinement, & qu'*ante* eſt là, pour *antea*. Il eſt vrai qu'il apporte des exemples, où *ante* ſe joint avec le mot ſuivant ; mais ſi on les examine bien, on les trouvera, ſi je ne me trompe, diſſemblables, & ç'a auſſi été le ſentiment de Mr. *Broekhuyſe*; qui a cru que cette maniere de joindre les mots étoit ſurannée, du tems de *Properce*.

Properce dit, dans le vers ſuivant :

Tum mihi conſtantis dejecit lumina faſtûs,

qui veut dire que l'Amour lui avoit fait quitter un regard orgueuilleux, qu'il avoit eu conſtamment auparavant, & qu'il lui avoit apris à regarder en terre ; comme on fait aux Eſclaves en Aſie, & aux Moines en Europe. *Paſſerat* fait voir, par onze exemples, que la peur, la honte, la colere & le

chagrin produiſent cet effet en nous. Ces paſſages peuvent ſervir, dans le beſoin, où il s'agira d'expliquer quelque endroit de l'Antiquité, que l'on n'a pas bien entendu, faute d'avoir fait attention à cela. Il montre encore que le mot de *conſtans* marque un homme opiniâtre dans le vice, quand il eſt joint avec un mot qui ſignifie quelque habitude vicieuſe; quoi que le mot de *conſtantia* ſe prenne ordinairement, en bonne part.

Sur le vers quatriéme:

Et caput impoſitis preſſit amor pedibus,

Paſſerat fait voir que c'eſt la même choſe que ce, qu'on exprime en François, par ces mots: *il me mit les pieds ſur la gorge.* Mais il apporte quelques exemples, qui ne ſont pas tout à fait la même choſe, ce qui lui arrive ſouvent.

Dans le cinquiéme:

— *Me docuit caſtas odiſſe puellas,*

Paſſerat remarque que *docuit* ſe prend ici pour *coëgit*, & que l'Amour eſt repréſenté comme un Maître d'Ecole, qui en-

enſeigne ſes Diſciples à coups de fouët. Au moins *enſeigner* n'eſt pas toûjours ſimplement inſtruire de paroles, mais auſſi former dans des Diſciples l'habitude, qu'on veut qu'ils aient, même en les châtiant.

Par *odiſſe caſtas puellas*, il entend fuïr les filles, qui ne reſſembloient pas à Cynthie, & montre qu'*odiſſe* ſignifie quelquefois fuïr. D'autres ont entendu Pallas & les Muſes, ſentiment que Mr. *Broekhuyſe* approuve, en traitant celui de *Paſſerat* de groſſier. Mais les Muſes, ni Pallas ne demandoient pas que les hommes, qui les ſervoient, vécuſſent chaſtement; puiſque ni les Soldats, ni les Poëtes ne s'en piquoient point du tout. Cynthie elle-même, qui ſe mêloit de faire des vers, n'étoit nullement chaſte.

Properce appelle après l'Amour *improbus* & *Paſſerat* montre, par des exemples, que ce mot peut ſignifier ou cruel, ou impudent, ou grand, ou impudique. C'eſt un peu trop rafiner ſur ce mot. Comme le Poëte dit que l'Amour le contraint *nullo vivere conſilio*, le Commentateur montre que l'Amour eſt ennemi de toute prudence, & qu'il rend fous ceux dont il eſt le maître. C'eſt prouver ce que tout le monde ſait.

Sur le huitiéme vers :

Quum tamen adverſos cogor habere Deos,

il remarque, avec raiſon, que ce *quum tamen* ſignifie *quum interim*, ou *quamvis*. Il croit qu'*adverſi Dii* ſe dit des Dieux, par une métaphore tirée des vents, & qu'*habere* eſt *experiri*. On n'entendroit pas moins *Properce*, ſans cela.

Au vers dixiéme, le Poëte dit de Milanion :

Sævitiam duræ contudit Iaſidos,

& le Commentateur prouve que *contundere* eſt *frangere*, *conterere*, *domare*. Cela eſt vrai, mais qui l'ignore? Il ſe pourroit néanmoins faire qu'en quelque endroit douteux, on eût beſoin des exemples qu'il rapporte. Il cite ici & ailleurs la Conſolation à Livie, ſous le nom d'*Albinovanus*, quoi qu'il crût que ce Poëme étoit d'*Ovide*.

Sur le douziéme :

Ioat & hirſutas ille videre feras,

Paſſerat fait voir qu'*ire videre*, pour

ire

ire visum, est un Hellenisme. Cela est certain, mais cet *ire videre feras* paroît bien froid & *Nicolas Heinsius* croyoit qu'il falloit lire *ire ferire feras* ; conjecture, que Mr. *Broekhuyse* approuve. Il n'est pas vrai au reste que quand *Ovide* * a appellé d'anciennes Annales *hirsutas*, il ait voulu dire *libidinosas*, mais au contraire rustiques, séveres & sans ornements. *Passerat* auroit donc bien pu omettre cette citation, comme Mr. *Broekhuyse* le remarque.

Sur le troiziéme vers, *Passerat* remarque que dans ces mots *Hylæi percussus vulnere rami*, *Hylæi* est pour *Hylææi*, ce qu'il confirme par quelques exemples, & que *ramus* signifie une massue faite de quelque branche d'arbre, dont se servoit le Centaure Hylée. Outre cela, il avoit trouvé dans un MS. *perculsus*, c'est à dire, *adflictus, prostratus velut ruinâ ictûs gravissimi*, & il illustre châque mot en détail.

Au vers quinziéme, *Properce* dit :

Ergo velocem potuit domuisse puellam.

* *Trist. Lib. II*, 259.

Paſſerat croit qu'*ergo* veut dire *itaque*, *tandem*, ſens que *Donat* a remarqué, dans cette particule, ſur *Terence*. Enſuite il montre que *Muret* s'eſt trompé, ſur un endroit de Catulle, où Atalante eſt nommée *pernix*, comme ici *velox*.

Le vers ſuivant eſt :

Tantùm in amore preces & benefacta valent.

Paſſerat donne des exemples de *tantùm* mis au devant d'une exclamation, & de l'effet des prieres, & du mot *benefacta*. Tout cela étoit trop clair, pour être prouvé par *Paſſerat*.

Sur le vers dix-neuf :

At vos deductæ quibus eſt fallacia Lunæ,

il prouve que ces Enchantereſſes n'étoient que des trompeuſes, par pluſieurs paſſages ; qui font voir que ſi elles trompoient autrefois la populace, elles n'en faiſoient pas accroire aux gens d'eſprit. Pluſieurs ont employé les mots de *fallacia* & de *fallax*, en cette occaſion, ce qui fait voir que *Janus Mellerus Palmerius* changeoit ici

ici mal à propos *fallacia*, en *pellacia*, contre les MSS. Nôtre Auteur dit qu'il n'a qu'à porter ſon ſonge à un autre. Ce *Palmerius* étoit de ces gens auſſi malheureux, que hardis, en conjecture. *Paſſerat* illuſtre auſſi, par pluſieurs exemples, cette expreſſion *deducere Lunam*, pour faire deſcendre la Lune du Ciel. Il cite encore Horace Epod. V, 46. *Lunámque cœlo diripit.* On doit lire *deripit*, comme il y a dans les bonnes Editions.

Nôtre Auteur n'eſt pas moins long, ſur le vers ſuivant :

Et labor in magicis ſacra piare focis.

Il en fait de même dans la ſuite juſqu'au vers vint-troiſiéme, ſur des choſes faciles, & preſque par tout.

Le ſuivant :

Poſſe Citeinis ducere carminibus,

a embarraſſé *Scaliger*, qui a cru que de κυταία, vient κυταΐνω, mais qu'alors la pénultiéme étant courte, il faudroit lire *Cytei* (liſez *Cytæi*) *tuis.* Mais il n'eſt pas beſoin ; on peut lire *Cytææis*, qui vient de *Cythæa*, femme de la Ville de *Cyta*, patrie de Medée,

comme nous l'apprend *Etienne* de Byzance. De-là on forme Κυταῖος au Maſculin & Κυταία au féminin ; auſſi bien que Κυταιὸς & Κυταὶς. Κυταιαῖος eſt un adjectif, qui ſignifie ce qui appartient à cette Ville & à ſes habitans. *Paſſerat* cite, comme du Scholiaſte d'*Apollonius*, Κύταια, comme ſi c'étoit le nom de la patrie de Medée. Je n'y ai pas pû trouver cet endroit, & c'eſt ainſi que commence l'Article d'Etienne, dans l'Edition de *Xylander*, d'où ces mots pourroient bien avoir été tirez.

Sur le vers vint-cinquiéme :

Et vos qui ſerò lapſum revocatis amici,

l'Auteur montre, par pluſieurs exemples, 1. que le mot de *ſerò* renferme quelque choſe de proverbial, pour marquer un ſecours, qui vient trop tard : 2. que le mot de *labi*, & d'autres Synonymes ſont ſouvent employez, lors qu'il s'agit des fautes de l'Amour. Au ſecond vers de ce Diſtique, *auxilia* ſignifie des remedes ; ce que *Paſſerat* illuſtre, par divers paſſages.

Au vers vint-ſeptiéme *Properce* dit que

que pour avoir la liberté de ſe plaindre, il eſt prêt de tout ſouffrir :

Fortiter & ferrum, ſævos patiemur & ignes.

Le Commentateur rapporte là-deſſus ſept ou huit exemples de cette maniere de parler, *ſouffrir le fer & le feu.*

Il y a beaucoup de fautes d'impreſſion, dans cette Edition de ſes Commentaires, comme ſur le vers 31. où il met *annuit* pour *annuet*, & il dit en ſuite que c'eſt pour *annuit*. Il y en a une infinité, dans les nombres des Citations. Ce n'eſt pas la faute de *Paſſerat*, mais de ceux, qui ont eu ſoin de l'Edition. Mais il eſt étrange que ni *Scaliger*, ni *Paſſerat* ne ſe ſoient apperçûs d'une faute groſſiere qu'il y a dans ce vers :

Vos remanete, quibus facili Deus annuit aure.

Annuere ſignifie conſtamment marquer ſon conſentement, en penchant la tête ; comme *abnuere* eſt refuſer en levant la tête. C'eſt auſſi le ſens des mots Grecs κατανεύω & ἀνανεύω. Ni l'un, ni l'autre n'ignoroit une choſe ſi com-

commune. Ils ne pouvoient pas croire qu'on pût dire *annuere aure*, car on ne branle pas les oreilles, pour marquer qu'on consent, ou qu'on refuse. Il est visible qu'il faut *annuit*, ou *adnuit ore*, comme il y a dans un MS. cité par *Jean Gebhard*, qui n'a pas su néanmoins en profiter. Voyez là-dessus Mr. *Broekhuyse*.

Le Poëte dit au vers trente-troisiéme:

In me nostra Venus noctes exercet amaras.

Passerat doute s'il faut entendre par *nostra Venus* la Déesse des Amans, ou Cynthie sa Maîtresse, & il donne des exemples de l'une & de l'autre maniere de parler. Je ne remarque cela, que pour faire comprendre quelle est son exactitude. Il donne aussi des exemples de l'expression *in me*, pour dire à mon desavantage, & du mot *noctes* joint à des verbes qui marquent causer de l'incommodité. Il en met encore de l'épithete *amaræ*, joint aux nuits.

Dans le vers trente-cinquiéme le Poëte donne cet avertissement:

Hoc,

Hoc, moneo, vitate malum; sua quemque moretur Cura.

Le Commentateur fait voir que *malum* peut signifier ou l'Amour opiniâtre d'une personne, ou une femme. Il semble que nôtre Auteur avoit recueuilli de l'Antiquité tout le mal, que l'on y trouve des femmes. Il triomphe là-dessus, dans sa Harangue sur la Loi Oppienne, comme je l'ai dit, & ici il met un bon nombre de passages violens contre elles. Sur le mot de *Cura*, il montre que c'est ici l'*Amour*, qui n'est jamais sans soins & sans inquietude; & sur *moretur*, il fait voir que ce Verbe signifie souvent arrêter quelcun par le plaisir. Il étoit fort exact à rechercher les significations propres & figurées des mots.

Les mots suivants, *neque adsueto mutet amore locum*, sont, selon lui, une Hypallage, pour *mutare amorem loco*, faire changer de place à son amour; sur quoi il produit des vers qui ont du rapport à cette matiere.

Il y a, dans le dernier Distique de cette Elegie :

Quod si quis monitis tardas adverterit aures,
Heu referet quanto verba dolore mea!

Quoi qu'il n'y ait rien là que de clair, il ne laisse de les expliquer, & sur le Verbe *referet*, il remarque très-bien que c'est à dire ici *repetet*. C'est ce que nous avons remarqué ailleurs, sur la Consolation de Livie, où *læta referre* signifie redire ce qu'on attend d'avantageux.

On peut comprendre par-là, sans aller plus loin, avec combien de soin *Passerat* explique châque mot de son Auteur; & qu'il falloit nécessairement qu'il eût fait, de longue-main, des recueuils des Auteurs Latins, & sur tout des Poëtes, pour s'en servir dans le besoin. Sans cela, il n'auroit pas été possible que sa mémoire les lui fournît, parce qu'on ne remarque pas des choses, qui paroissent communes, & qu'on ne sauroit se ressouvenir de toutes ces expressions, ni des lieux, où elles se trouvent. Cet amas peut beaucoup servir, comme je l'ai dit, à ceux qui travaillent sur les Poëtes Latins, & je ne doute pas qu'il n'y ait eu bien

des

des gens, qui en ont profité, ſans rien dire.

Enfin le dernier Ouvrage de *Paſſerat* eſt un petit Livre de *Conjectures*, imprimé à Paris in 8. en MDCXII. avec les *Apophoreta* d'*Hadrien Behot*. Cet Ouvrage de *Paſſerat* n'a que 68. pages, & eſt imprimé en aſſez groſſes Lettres. L'Auteur y explique & y corrige, par conjecture, beaucoup de paſſages des Auteurs Latins; & ſe conduit en cela, avec la modeſtie, qu'il exige, comme nous l'avons dit, des autres. Il y a apparence que ce n'eſt que le commencement d'un plus grand Ouvrage, qu'il avoit réſolu de faire, à l'imitation des *Adverſaria* de *Turnebus*; puis qu'il eſt intitulé *Liber* I. & qu'on ne peut pas douter qu'un homme, comme lui, n'eût rencontré, en ſon chemin, une infinité de paſſages corrompus; qu'il pouvoit redreſſer par la conjecture, ou expliquer mieux, que l'on n'avoit fait juſqu'à lors. J'en mettrai ici deux, ou trois endroits. En voici un tiré du Ch. VI. *Ciceron* dit à *Trebatius*, dans une Lettre badine, Liv. VII. Ep. 16. *Nunc verò in hibernis injectus mihi vidêris, itaque te commovere non curas.* On voit bien que cet *injectus* eſt un

mot corrompu, & les Savans ont tâché de le corriger, par de differentes conjectures. *Paſſerat* croit qu'on doit lire *inlectus*, qui eſt un mot équivoque; qui peut ſignifier un Soldat, qui n'eſt pas choiſi, ou qui n'eſt pas des meilleurs: ou un homme qui eſt attiré par le plaiſir, ſur quoi il cite un paſſage de *Feſtus* au mot *inlex*. *Ciceron* voudroit donc dire que quelque choſe, comme l'amour de quelque Gauloiſe, avoit attiré Trebatius, dans le quartier d'hiver, qu'il ne quittoit point. Cette conjecture vaut bien celles des autres, & je m'étonne que ni *Gruter*, ni Mr. *Grævius* n'en aient pas fait mention. Je ſoupçonne néanmoins qu'*inlectus* ne ſoit là pour *inlaqueatus*, ſelon la ſignification originale de ce mot, qui étoit peut-être en uſage, dans le Droit, en ce tems-là. Les paroles, qui ſuivent, ſemblent le marquer. Mais je n'aſſure rien.

Au Chap. XI. *Paſſerat* après avoir parlé, avec éloge, de la penſée de *Joſeph Scaliger*, qui croyoit qu'*Horace* avoit appellé les Cignes, *purpurei*, à cauſe de leur éclat, remarque que quelquefois ce qui eſt blanc en ſoi même paroît rouge, par le voiſinage d'un corps rouge, & enfin ſe range au ſentiment

timent de *Pierre* d'*Elbene*, qui croyoit que le Poëte faiſoit alluſion à la pourpre, que l'on nommoit *Hermionique*, & qui étoit blanche, ſelon le témoignage de *Plutarque*, dans la Vie d'Alexandre. Il ajoûte après cela, que c'eſt-là la raiſon pourquoi *Albinovanus* avoit dit dans ſa Conſolation à Livie, *purpurea ſub nive terra latet*. Ces mots ne s'y trouvent point, & nôtre Auteur a été trompé par *Joſeph Scaliger*, qui les a citez avant lui, & d'autres de même, comme on l'a déja remarqué ailleurs. Voyez la *Bibliotheque Choiſie* Tom. I. p. 194.

Paſſerat explique & corrige au Chap. XII. un endroit de la I. Elegie du II. Livre de *Tibulle*, dont il ne dit rien dans ſes remarques ſur ce Poëte; ce qui pourroit faire croire qu'il compoſa ſes *Conjectures*, après avoir fait ſes leçons ſur *Tibulle*. Cette Elegie finit par ces mots:

Ludite, jam Nox jungit equos, currumque ſequuntur
Matris laſcivo ſidera fulva choro.
Póſtque venit tacitus fulvis circumdatus alis,
Somnus & incerto ſomnia nigra pede.

Dans

Dans le troiſiéme vers, *Paſſerat* lit *furvis*, ou *fuſcis*, pour éviter la répetition. Mr. *Broekhuyſe* a préferé la ſeconde maniere de lire, qui ſe trouve dans un MS. Pour *nigra*, il a mis *vara*, parce qu'il y a dans un MS. *vana*. *Paſſerat* paroît avoir eu cette maxime, de ne pas toucher aux endroits, qui ont un bon ſens dans les MSS. Soit qu'on liſe *nigra*, ou *vana*, on voit bien pourquoi le Poëte les nomme ainſi, & perſonne ne peut prendre ni l'un, ni l'autre pour une faute. *Euripide* avoit dit, comme *Paſſerat* le remarque, que *la Nuit eſt la mere des ſonges, qui ont les ailes noires.*

On pourroit faire un Livre fort utile, qu'on intituleroit, *de modo conjecturis imponendo*, où l'on feroit voir que les plus illuſtres Critiques, & les plus ingenieux à conjecturer, ont déclaré unanimement, qu'il ne falloit venir là, que lors que les MSS. & les Editions ne préſentoient aucun ſens tolerable. On pourroit confirmer cela par les choſes mêmes, en montrant que ceux, qui ont été trop hardis, en conjectures, ſe ſont mille fois trompez, lors même, qu'ils croyoient ne rien dire, que d'aſſuré. Je finirai

ici

ici ce que j'avois à dire, touchant *Paſſerat* & ſes Ouvrages, en diſant que ce qu'il a fait eſt très-digne d'être lu par la Jeuneſſe, & qu'il y a plus à profiter qu'en mille Livres nouveaux.

ARTICLE V.

PRINCIPES DE PHILOSOPHIE, *ou Preuves Naturelles de l'Exiſtence de Dieu & de l'Immortalité de l'Ame, par Mr.* L'ABBE' GENEST. A Paris M DCC XVI. in 8. pagg. 340. & à Amſt. M DCC XVII. Chez Steenhouwer, Uytwerf & du Villard.

L'UNIVERS eſt une grande Machine, ou plûtôt un amas immenſe d'une infinité de Machines, dont le jeu & les effets ont toûjours frappé les ſens des Hommes, depuis que Dieu les a placez ſur cette Terre. Les uns ſe ſont contentez de ce que leurs ſens leur en faiſoient ſentir, ſans aller plus loin; pendant que les autres, plus curieux & plus raiſonnables, ſe ſont efforcez de découvrir les cauſes de ces effets & les premiers principes de ce qu'ils appercevoient. Il y a plus de deux mille ans, que les Grecs, qui ont été ſuivis de tous ceux, qui depuis

puis ont eu de l'eſtime pour leur ſavoir l'ont fait. Ils ont pris une infinité de routes differentes, & ils y ont tous trouvé des difficultez ; dont leurs adverſaires ont eu ſoin de les avertir, lors qu'ils ne s'en ſont pas apperçûs eux-mêmes. Cependant ceux qui ont changé de ſentiment n'ont preſque fait, que changer d'erreur. Enfin, dans ces derniers tems, *Deſcartes* a cru qu'il falloit rejetter toutes les prétenduës découvertes de l'Antiquité, & chercher de nouveau la Verité, ſans prévention. Juſque-là il avoit raiſon, mais il s'agiſſoit de ſavoir par quelle voye on y pouvoit parvenir. Il n'y avoit que l'Analyſe, qui eſt la voye de l'invention *à poſteriori*, qui y pût mener. On peut croire qu'il s'en eſt ſervi, à quelque égard ; mais il a cru trop-tôt avoir découvert ce qu'il cherchoit, & être en état d'employer la *Syntheſe*, & de démontrer tout *à priori*. Ceux qui ſont venus depuis, après avoir tout examiné, ont cru ſe devoir attacher uniquement à la *Phyſique Experimentale*, ou à obſerver les Phénomenes, & les Proprietez des Corps, ſans paſſer plus loin. Par-là ils ont trouvé une infinité de choſes, & reconnu en même tems que les premieres cauſes

ès en étoient ſi cachées, qu'il n'y voit pas d'apparence, qu'on les découvrît jamais.

Mais comme les ſentimens ſont ncore partagez, à l'égard de *Deſcartes*, & qu'encore que bien des gens royent qu'il n'a preſque rien découert, il ne laiſſe pas d'y avoir des ens, ſur tout en France, qui ſuivent s ſentimens : il a été libre à Mr. Abbé *Geneſt* de ſuivre la route tracée ar ce Philoſophe, & de donner une dée de ſes principes, dans cet Ourage. Il y a expliqué, en aſſez peu e vers & d'une maniere fort nette, s principales parties de la Philoſophie Carteſienne; dont on ne peut pas diſonvenir qu'il n'y ait divers endroits rès-veritables, quoi que l'on puiſſe lire que *Deſcartes* n'en étoit pas l'Inventeur; comme de ce qu'il dit des ualitez ſenſibles, qui eſt une invenion de l'Ancienne Philoſophie Corpuſculaire. Mais quoi qu'il en ſoit, on ne laiſſera pas de lire, avec plaiir, ce que Mr. l'Abbé *Geneſt* en dit ci; & s'il n'enſeigne rien de nouveau, our le fonds, il y donne un nouveau tour, & le rend plus agréable, ar la douceur de ſes vers.

I. APRE'S avoir dit quelque choſe

ſe de l'Origine du Monde, il donne la diſtinction du Corps & de l'Eſprit, il prouve l'exiſtence de Dieu, il traite de la Matiere & de ſes proprietez, du Mouvement & de ſes Lois. Quoi que le fonds ſoit tiré de *Deſcartes*, le tour eſt néanmoins de l'Auteur, qui y a même rectifié quelque choſe, & qui eſt d'autant plus loüable, que tout tend à établir les principes de la Religion Naturelle. Ceux qui ſont frappez de la Doctrine de *Deſcartes*, ſur l'idée, que nous avons de Dieu, pourront en faire un bon uſage.

II. Il paſſe de là à la formation des Tourbillons, ſelon l'idée de ce même Philoſophe, & à celle des Etoiles fixes & des Planetes; à leurs mouvemens; aux cauſes de la Peſanteur & de la Legéreté; au flux & au reflux de la Mer; à la Matiere ſubtile; à la rarefaction & à la condenſation, & autres mouvemens ſemblables; aux ſaiſons, que l'on remarque ſur nôtre Terre, & finit ſon ſecond Livre, par quelques réflexions ſur l'Ordre & la durée du Monde. *Deſcartes* avoit nommé, ou par modeſtie, ou par précaution, cette partie de ſon Syſteme, touchant la naiſſance des Tourbillons, & les conſéquences qu'il en

a

a tirées, un *Roman.* Les Aſtronomes Modernes croyent que ce Philoſophe avoit parlé plus conformément à la verité, qu'il ne penſoit lui même; car ils prétendent qu'il n'étoit pas même inſtruit des Phénomenes Céleſtes, par où il falloit commencer. Il ne ſavoit point, par exemple, que le mouvement des Cometes ſe fait ſouvent contre l'ordre des ſignes du Zodiaque, ou contre le cours qu'il donne à la matiere étherée; & cela ſeul fait évanouïr tous ſes Tourbillons: comme l'on voit un Tourbillon de poudre diſſipé, par un ſouffle de vent contraire au mouvement qu'il avoit d'abord. Si l'on compare néanmoins la doctrine de *Deſcartes* à celle des Scholaſtiques, elle eſt infiniment plus ingenieuſe & plus conforme à la Nature, & on lui eſt toûjours obligé de ce qu'il a le premier ſecoué le joug de l'autorité des Ecoles.

III. Mr. l'Abbé *Geneſt* parle enſuite des Qualitez ſenſibles, de la Dureté, de la Liquidité, de la Chaleur & de la Froideur, des Saveurs, des Odeurs, du Son, de la Lumiere, des Couleurs, du Tranſparent & de l'Opaque.

IV. Enfin il traite des ſenſations, en

en géneral, & en particulier de l'Ouïe & de la Vuë, & montre très-bien que les qualitez ſenſibles, que l'on s'imagine être dans les objets, ne ſont que des modifications de nôtre Ame; comme les Anciens Atomiſtes l'avoient fait pluſieurs ſiecles avant *Deſcartes*, quoi que ce dernier ait parlé de toutes les parties de ſa Phyſique, comme de purs fruits de ſa méditation. Le dernier Article eſt de l'Union & de la Diſtinction de l'Ame & du Corps. Il eſt très-facile de prouver l'une & l'autre, parce que nous les ſentons en nous-mêmes, ſi nous ſommes capables d'y rentrer. La difficulté eſt de ſavoir comment les mouvemens du Corps peuvent exciter des penſées, & comment des penſées peuvent cauſer des mouvemens. Nôtre Auteur n'entre pas dans cette queſtion, où il ſe trouve en effet des difficultez inſurmontables. La verité eſt que nous n'avons pas tous les ſecours néceſſaires, pour ſoudre l'Enigme de la Nature, en ſorte que nous trouvions des principes, par leſquels nous puiſſions rendre raiſon de tout. Je ne compte pour rien les Hypotheſes, ou les Conjectures, qui n'augmentent point nos connoiſſances; parce qu'on ne peut pas

pas appeller connoiſſance ce qui peut être faux; & encore par quelle Hypotheſe peut-on rendre raiſon de tout ce que l'on voit? Il n'y en a aſſurément point.

ARTICLE VI.

Solutio Quæſtionis, utrum ἀσύστατα, ſeu contradictoria, propriè loquendo, credi poſſint. Auctore JOAN. ALPHONSO TURRETTINO, *Paſtore, S. Theologiæ & Hiſt. Eccleſiaſticæ Profeſſore.* A Geneve, chez Fabry & Barillot, M DCC XVI. in 8. pagg. 16.

QUOI que ce Traité ſoit petit & doive plûtôt être lu entier, que dans un Extrait; comme il s'agit d'une Controverſe importante, on ne trouvera pas mauvais que l'on en parle ici. Il s'agit de ſavoir ſi, à proprement parler, on peut dire que l'on croit des choſes contradictoires. Mr. *Turrettin* ſoûtient que non & en rend des raiſons, qui ſont, comme il me ſemble, déciſives.

L'Auteur montre d'abord qu'on appelle *incompatibles* des choſes, qui ne peu-

peuvent pas ſubſiſter enſemble, comme un *Cercle quarré*, une *Montagne ſans vallée* &c. De ſemblables choſes ne peuvent pas être, autrement elles ne ſeroient pas incompatibles. On ne peut pas avoir recours à la Puiſſance Divine, comme ſi elle les pouvoit faire, parce que ce ſont de purs Néants, & dont les noms ne ſignifient rien du tout; leſquels, par conſequent, ne peuvent pas être l'objet de la Puiſſance Divine. Si quelques Philoſophes, comme *Deſcartes*, ont ſoûtenu que Dieu pouvoit avoir fait la nature des choſes toute contraire à celle que nous voyons, & que deux fois trois ne fuſſent pas ſix; ce n'a été que pour être en état de dire qu'ils croyoient des Dogmes contradictoires.

Il ne s'agit pas ſeulement de ſavoir ſi des choſes incompatibles peuvent être, mais encore ſi on le peut croire. Le mot de *croire* eſt équivoque, puiſque dans le ſens Vulgaire on appelle croire tout ce qu'on paroît embraſſer, quoi qu'on n'en ait aucune idée; & que dans le ſens Philoſophique croire eſt aquieſcer au rapport que l'on voit, ou que l'on croit voir, entre les idées, que l'on contemple. Ainſi ſi quelcun diſoit qu'il croit qu'un *Cercle eſt quarré*,

ré, on ne pourroit pas dire proprement qu'il le croit, en ce dernier ſens; parce qu'il ne voit, ni ne croit voir aucun rapport, entre la figure quarrée & la ronde, qui faſſe qu'on puiſſe affirmer l'une de l'autre. Si au contraire je dis que je crois qu'une muraille eſt blanche, c'eſt parce que je ſai ce que c'eſt qu'une *muraille*, & ce que c'eſt que *la blancheur*; & que je vois que ces deux choſes ſont compatibles, l'une avec l'autre. On voit bien que je puis croire une ſemblable choſe, quand même je me tromperois dans le fait. Il n'eſt pas beſoin auſſi pour croire, que j'aye des idées completes & claires de ce que je crois; ſi cela étoit, on croiroit très-peu de choſes. Il ſuffit que j'en aye au moins une idée génerale, & confuſe.

Que s'il faut avoir quelque idée de ce qu'on dit, pour pouvoir dire qu'on le croit; il faut auſſi que les idées, que l'on joint l'une à l'autre, par l'affirmation, ne ſe détruiſent pas réciproquement. Dire qu'on croit un *Cercle quarré*, ou un *Quarré circulaire*, c'eſt dire qu'on croit & qu'on ne croit pas ce qu'on dit; car qui dit un *Cercle* nie qu'il ſoit *quarré*, & qui dit un *Quarré* nie qu'il ſoit *circulaire*. On

ne peut pas nier, & assurer en même tems des choses contradictoires, & dire avec verité, qu'on les croit.

* C'est en cette occasion, qu'on peut dire avec *Montagne*, † *que les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas ; & que les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénetrer ce que c'est que croire.*

Il est vrai qu'il y a plusieurs choses, que nous tenons pour assurées, quoi que nous n'en comprenions pas clairement la liaison. Ainsi nous ne laissons pas de croire la Providence, quoi que nous ne puissions pas toûjours concilier avec elle ce qui arrive, telle qu'est la prosperité des méchants & la souffrance des gens de bien. Mais il y a une grande difference, entre ne voir pas clairement la liaison de deux choses, & voir clairement que deux choses sont incompatibles.

Il est vrai encore que l'on croit quelquefois de certaines choses contradictoires, mais que l'on ne regarde pas, comme telles; parce que l'on en a de fausses idées, & qu'on les considere d'un

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & N.* † *Essais* Liv. II. c. 12.

d'un côté, ſelon lequel elles ne ſont pas incompatibles.

Mais quand on connoît bien la choſe, dont il s'agit, & quand on voit diſtinctement qu'il y a une contradiction palpable, il n'eſt pas poſſible qu'on la croye. On ne peut pas regarder deux choſes comme unies, dans le même tems qu'on les voit ſi ſéparées de leur nature, que l'une détruit l'autre.

Par-là on peut réſoudre la queſtion, s'il y a des gens, qui croyent la Tranſſubſtantiation, ou autres dogmes ſemblables. On ne peut pas douter que la plus grande partie de ceux, qui font profeſſion de croire ces dogmes, ne ſoient dans la bonne foi, & ne s'imaginent réellement de les croire. On peut croire encore qu'il y a quelque choſe, dans l'Euchariſtie, qu'on peut nommer le corps de Jeſus-Chriſt, en quelque ſens; ſans qu'il y ait là de contradiction. Mais que le corps de Jeſus-Chriſt, proprement ainſi nommé, qui eſt dans le ciel; que ce même corps, dis-je, ſans en bouger, ſoit en un million de lieux à la fois ſur la terre, & y ſoit offert ſur autant d'autels par des Prêtres &c. c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de croire; parce

qu'il faudroit croire en même tems que c'eſt un ſeul corps, & que ce n'en eſt pas un ſeul ; qu'il eſt different de lui-même ; qu'il eſt renfermé en un ſeul endroit, & qu'il n'y eſt pas, puis qu'il eſt en un million d'autres lieux à la fois ; qu'il eſt de la hauteur ordinaire d'un corps humain, & qu'il eſt dans un atome, &c. On croit auſſi veritablement tout cela, ſi l'on parle en un ſens philoſophique, que l'on croit un Cercle quarré & une Montagne ſans vallée. On peut néanmoins dire ſincerement qu'on le croit, parce qu'on s'imagine de le croire ; à cauſe de la coûtume qu'on a priſe de ſe payer de mots, qui n'ont aucun ſens.

On ne doit pas dire ici qu'il ne faut pas écouter la Raiſon, mais ſeulement la Foi ; parce qu'outre qu'on ne prouvera jamais que l'Ecriture enſeigne rien de contradictoire, s'il ne falloit pas écouter la Raiſon, quand elle nous fait voir que ce ſont des choſes contradictoires ; il la faudroit encore moins écouter, dans les argumens qu'elle nous fourniroit, pour prouver qu'en ceci il ne faut pas ſe fier en elle. Il s'en faut beaucoup que ces argumens ſoient auſſi évidens, qu'il eſt évident qu'on ne peut pas croire

les

les choſes contradictoires, que l'on a rapportées.

C'eſt ce que Mr. *Turrettin* avoit dans la penſée, lors que dans des Theſes, intitulées *Penſées touchant le Sens Commun*, il diſoit que ceux-là ſe trompent, qui s'imaginent de croire des choſes incompatibles. Cependant Mr. *Pfaff*, dans ſa Diſſertation de la Conſecration Euchariſtique des Anciens, dont nous avons parlé dans la 2. Partie du III. Tome de cette Bibl. A. & M. a fait quelques objections contre une doctrine, qui eſt auſſi claire, que celle-là.

Il dit qu'il y a beaucoup de choſes, que nous ſavons être veritables, mais que nous ne ſavons pas lier enſemble, ce qui fait qu'elles nous paroiſſent incompatibles. Mais autre choſe eſt ne ſavoir pas lier enſemble deux veritez, & joindre enſemble deux choſes, qui ſe détruiſent réciproquement, comme la figure ronde & la quarrée. Mr. *Pfaff* rapporte, pour exemple, l'Origine du Mal, que l'on ne peut pas concilier avec les vertus de Dieu. Mais cette difficulté n'eſt pas de la même nature, car nous ne voyons pas clairement que la permiſſion du Mal ſoit incompatible avec les Vertus Di-

vines, & nous en pouvons donner plusieurs raisons, qui justifient la Providence. Quand même ces raisons ne leveroient pas toutes les difficultez, & tous les doutes ; on n'en pourroit recueuillir autre chose, sinon que nous n'avons pas une idée complete de la conduite de Dieu, & c'est ce dont tout le monde doit convenir.

Mr. *Pfaff* objecte encore que, dans des choses, dont la nature est connue, on est contraint, dans les jugemens que l'on en fait, de joindre des mots plûtôt que des idées, quand on n'a point d'idée juste de ce qu'on dit, ou qu'elle est trop imparfaite. On lui répond que l'on ne laisse pas de voir quelque liaison, entre les idées qui ne sont pas completes ; mais que quand on n'en a point du tout, on ne fait en parlant des choses, que joindre de purs sons, comme les Perroquets; d'où il s'ensuit qu'à proprement parler on ne croit rien de ce dont il s'agit.

Il ajoûte que Mr. *Turrettin* reconnoît qu'il y a plusieurs choses dans la Nature, qui sont incomprehensibles; & qu'en ce cas-là, quand nous en parlons, nous joignons nécessairement des paroles, & non des idées, & que néanmoins nous croyons les choses.

On

On lui réplique que tout ce qui eſt incomprehenſible n'eſt pas contradictoire, quoique tout ce qui eſt contradictoire ſoit incomprehenſible; qu'il y a des choſes que nous ne pouvons pas comprendre parfaitement, ou parce qu'elles ſont au deſſus de nôtre portée, comme celles, qui tiennent de l'Infini; ou parce que nous ſavons la choſe, mais que nous ignorons la maniere, dont elle eſt; ou parce que les cauſes nous en ſont inconnues; ou parce que nous ne les avons pas aſſez examinées; ou pour quelque autre raiſon ſemblable; mais que nous ne voyons pas toûjours dans ces choſes de la contradiction, tant s'en faut que nous les comptions pour des choſes incompatibles.

Mr. *Pfaff* dit que nous n'avons point d'idée de l'Eternité, & que nous ne laiſſons pas de la croire. On lui répond que nous en avons aſſurément une idée, & que c'eſt une durée, ſans commencement & ſans fin; quoi qu'il ſoit vrai que nous n'en avons pas une idée complete, parce que nous ſommes finis & que l'Eternité n'a point de fin. Nous n'avons point d'idée, dit encore Mr. *Pfaff*, de nôtre Ame. On lui ſoûtient que nous en avons

bien une idée, puis que nous ſavons que c'eſt une ſubſtance qui penſe, & qui a un ſentiment interieur de toutes ſes operations; quoi que cette idée ne ſoit pas claire en tout. Enfin il produit la *S. Trinité*, comme une choſe, qu'il faut croire, & dont nous n'avons néanmoins aucune idée. Mais ſi nous n'en avions point du tout d'idée, nous ne ſaurions ce que nous dirions, en en parlant, ni ce que nous croirions, en l'embraſſant par la foi; & il n'y a pas d'apparence que Mr. *Pfaff* voulût dire que, dans le fonds, on ne ſait ni ce que l'on dit, ni ce que l'on croit là deſſus.

Il y a encore ici quelques autres objections, de moindre conſéquence, que Mr. *Turrettin* réfute, & auxquelles je ne m'arrête pas. Mr. *Pfaff* dit enfin que la Theſe qu'il attaque renverſe toute la Religion Chrétienne, ſi on ne renferme cette propoſition dans ſes juſtes bornes. M. *Turrettin* nie, avec beaucoup de raiſon, que cette conſéquence s'enſuive de ſes principes. C'eſt, au contraire, une ſuite du ſentiment des Théologiens, qui diſent qu'on peut croire des choſes contradictoires, & qui avouënt qu'il y en a dans la Religion. Il eſt certain que ce qui

qui eſt tel ne ſauroit être vrai, ni être cru veritablement ; & que ſi l'on dit le contraire, ce ne ſont que des paroles, ſans aucun ſens ; ce qui rendroit la Religion, à cet égard, une Religion de Perroquets, & non d'Hommes raiſonnables. Du reſte Mr. *Turrettin* lui répond, avec beaucoup de douceur & de politeſſe, comme cela ſe doit faire entre honêtes gens. Ces manieres civiles ne font point perdre de poids aux raiſons, & ſi Mr. *Pfaff* les examine attentivement, il s'appercevra bien qu'il n'avoit pas bien pris la penſée de Mr. *Turrettin*.

Je ne ſuis pas neutre, je l'avouë, ſur cette matiere, & j'ai ſoûtenu plus d'une fois qu'on ne peut pas croire des choſes contradictoires, que l'on regarde comme telles ; & qu'il arrive néanmoins qu'on s'imagine quelquefois de les croire, & qu'on ſe paye ſoi-même de mots, qui ne ſignifient rien, comme on en paye les autres, ſans s'en appercevoir. Mais je me perſuade que quiconque examinera la matiere, avec ſoin, en tombera d'accord. Si l'on accordoit une fois que des choſes contradictoires peuvent être également vraies, il n'y auroit plus rien d'aſſuré, parmi les hommes.

Tout pourroit être faux & vrai, en même tems, ce qui eſt la plus énorme abſurdité, dans laquelle on puiſſe tomber.

Mr. *Turrettin* a expoſé ſi nettement une doctrine, que tous les Proteſtans, & les Réformez en particulier, ſont obligez de ſoûtenir, que l'on en conviendra aiſément. On ſouhaitera auſſi, qu'il publie ſes Harangues & ſes Theſes en un ou deux Volumes, parce qu'il y a très-peu de gens, qui les aient toutes, & qu'il y en a une infinité, qui les voudroient avoir. La droite Raiſon, la bonne Théologie, & la netteté y regnent en maniere, qu'elles ont plû non ſeulement aux Théologiens éclairez, mais encore à tous les gens de bon goût, qui en ont lû quelques-unes.

ARTICLE VII.

LIVRES DE COMMERCE OU DE VOYAGE.

I. *Mémoires ſur le Commerce des* HOLLANDOIS, *dans tous les Etats & Empires du Monde, où l'on montre quelle eſt leur maniere de le faire, ſon*

son origine, leurs grands progrès, leurs possessions & gouvernement dans les Indes; comment ils se sont rendus maîtres de tout le Commerce de l'Europe; quelles sont les Marchandises convenables au Trafic maritime, d'où ils les tirent & les gains qu'ils y font. Ouvrage aussi curieux, que nécessaire à tous les Négocians. A Amsterdam chez Du Villard, in 8. pagg. 308. avec la Préface & la Table des Chapitres.

CET Ouvrage est du même Auteur, que le *Traité du Commerce & de la Navigation des Anciens*, dont nous avons parlé dans le Tome V. p. 455. Il fait, généralement parlant, beaucoup d'honneur à la Nation Hollandoise; en la représentant comme la plus sage & la plus prudente de l'Europe, en ce qui regarde le Commerce; soit à l'égard de son établissement, soit par rapport à tout ce qui peut le conserver & le rendre florissant. Peut-être même y a-t-il un peu d'excès aux loüanges, qu'il leur donne; dont la plus grande partie appartient aux Particuliers, qui se sont appliquez au Négoce, par la nécessité où se trouvent les habitans de Hollande,

de négocier pour subsister, & qui continuent, par la même nécessité, à faire valoir le Commerce ; & cela plûtôt pour l'avantage de châcun en particulier, que pour le bien de l'Etat. Peut-être encore les avantages du Négoce des Hollandois sont-ils ici étallez & même grossis, en bien des choses, comme ceux qui ont vêcu en Hollande le savent assez ; pour leur attirer l'envie des Voisins, qu'ils n'éprouvent que trop, quoi que ces Voisins aient mille avantages, qu'on n'a pas ici. Mais quoi qu'à parler en géneral, il y ait une infinité de choses qui étoient veritables, au tems auquel les mémoires de cet Ouvrage ont été ramassez ; le tems y a beaucoup changé, & l'on peut dire que, depuis quelques années, le Négoce y est beaucoup diminué, par la misere génerale, que les guerres passées ont causé dans toute l'Europe ; par quelque négligence du dedans, qui est aussi un effet des guerres ; & par la cherté, qui est une suite des dépenses excessives de tous les Etats. Si l'Auteur de ce Livre entendoit les discours, que les Marchands font communément ici, il rabattroit beaucoup de la haute idée qu'il a du Négoce de ce Païs.

Dans

Dans la Préface, l'Auteur fait le Panégyrique du Négoce, & montre la néceſſité qu'il y a de le favoriſer, pour rendre l'Etat floriſſant. Comme c'eſt en faveur de la France, il lui montre que l'Eſpagne, quoi que maîtreſſe des Richeſſes de l'Amerique, n'eſt tombée, depuis Philippe II. dans la décadence, où on la voit encore aujourd'hui, que faute de Commerce & de Manufactures, fabriquées en Eſpagne; & qu'au contraire l'Angleterre & la Hollande ne ſont venues à l'état floriſſant, où elles ſont, que par des Maximes toutes contraires. Il prouve que l'on en pourroit faire autant en France, par l'exemple de *Jaques Coüer*, Surintendant des finances ſous Charles VII. qui faiſoit, pour ce tems-là, un Négoce immenſe.

Il parle enſuite, dans les cinq premiers Chapitres de cet Ouvrage, de l'état du Commerce de l'Europe, depuis l'an M juſqu'à l'an MDC, de l'Origine & des cauſes du grand Négoce des Hollandois, de la Pêche, des Manufactures & de la Navigation des Provinces-Unies, du Commerce qu'ils font en Moſcovie, en Norvegue, & ſur les côtes de la Mer Baltique.

Je ne puis pas entrer dans le détail de ce Livre, & il mérite d'ailleurs d'être lû avec ſoin; tant par ceux qui exercent le Commerce, que par ceux qui ne veulent s'en inſtruire, que par curioſité. Il montre fort bien, dans le Ch. I. que les impôts exceſſifs, que les Princes, qui poſſedoient les Païs-Bas, qu'on nomme à préſent *Autrichiens*, & enſuite les perſecutions des Eſpagnols, contre les Proteſtans de ces Provinces, ont été les cauſes de la ruïne du Commerce, qui y étoit établi; & qui par-là a été transferé en partie en Angleterre & en partie en Hollande. Il ajoûte * qu'après cela, il ne voit rien, qui ait tant augmenté le nombre des Habitans & des Manufactures de Hollande, que les Religionaires François, preſque tous Marchands, ou Artiſans, qui s'y ſont réfugiez, depuis vint-cinq, ou trente ans. C'eſt ainſi que l'envie de peupler le Paradis, à ce que l'on dit, & cela ſans le pouvoir prouver, ou plûtôt celle de dominer & de jouïr de tout, a fait que les Eccleſiaſtiques ont dépeuplé de grands Etats, & empêchent qu'ils ne ſe rétabliſſent; parce qu'il y a dans ces lieux, dont ils occupent

* *Pag.* 19.

cupent le meilleur, toûjours aſſez de quoi entretenir leur oiſiveté, & que ce qui y reſte d'hommes leur ſont bien mieux ſoumis. Ceux qui gouvernent les Etats devroient bien s'en appercevoir, & y mettre ordre; mais ils ſont ſouvent auſſi aveugles que la populace, ou redoutent ſi fort les Eccleſiaſtiques, qu'il n'y a point d'apparence qu'ils y remedient jamais. Les Etats, qui n'en ſont pas venus-là, doivent demeurer conſtans à tenir une route toute contraire.

Mr. *Huet* parle en termes très-forts, dans ſon III. Chapitre, des grands profits que la pêche, & particulierement celle du Harang, rapporte à la Hollande. Cette derniere rend, à ce qu'on lui avoit dit, tous les ans *ſoixante & quinze millions* de livres, dont *cinquante deux* tournent au profit du païs, & *vint trois* s'en vont en frais, qui ne laiſſent pas de lui être avantageux, parce qu'ils ſe font dans le païs même. Cela a bien diminué depuis & la décadence, où eſt la Ville d'*Enkhuyſen*, qu'il décrit, comme très-floriſſante par cette pêche, en eſt une bonne preuve. Il attribue l'invention de ſaler le Harang, & de le mettre en Tonneaux à un certain

tain Flamand * de *Bierulin*, ou de *Bierulem*, qu'il nomme *Guillaume Buerem.* Je n'ai pas le loisir d'examiner ce fait, mais je soupçonne qu'il y a quelque faute, dans le nom de la patrie de cet homme ; par ce que je trouve, de cette invention, dans la Chronique de *Jean François le Petit*, qui dit au commencement de son Livre II. en parlant de ce qui arriva sous Florent III. Comte de Hollande & de Zelande, qui commença à regner l'an M C LXIII. *On commença*, dit-il, *en ce tems-là à pêcher le Harang en la Meuse, & sur les côtes des Mers de Hollande, Zelande & Frise, & fut la premiere pêcherie ès environ de l'île de la Briele, en Hollande; où les Hollandois, Zelandois & Frisons occidentaux alloient, en la saison du Harang, pêcher avec de petites barques nommées Sabards. Ceux de la Ville de Ziriczée, en Zelande, furent les premiers qui le pêcherent, & l'accommoderent en barriques & ceux de Biervliet, île de Flandres, qui premierement inventerent, pour le mieux garder, étant salé, de l'égorger & lui ôter les mâchoires, qui le faisoient autrement bien-tôt corrompre ; ce qu'en lan-*

* *Pagg.* 9. & 30.

langue du païs ſe diſoit kaken, *c'eſt-à-dire*, *démâcheler.* Il y a bien de l'apparence que *Biervliet* a été changé par le Copiſte de l'Auteur, ou par l'Imprimeur, en *Bierulin* & *Bierulem*, qui ſont des noms inconnus en Flandres. A propos de cela, il ne ſera pas mal d'avertir qu'il y a ici une très-grande quantité de fautes dans les noms propres, par tout l'Ouvrage. Dans ce même * Chapitre III. *Hisbon*, *Pharutes* & *Boyens*, noms des lieux, ſur les côtes deſquels on pêche le Harang, ſont des noms corrompus, peut-être pour *Hitland*, *Fero* & *Orkney*, qui ſont des Iles au Nord de l'*Ecoſſe*.

Dans le Ch. VI. & les ſix ſuivans, l'Auteur traite du Commerce des Hollandois ſur l'Elbe, le Weſer, le Rhin & la Meuſe, dans les Païs-bas Autrichiens, dans les Iles Britanniques, en France, en Eſpagne & en Portugal, & autour de la Méditerranée. Sur le Négoce d'Angleterre, l'Auteur n'a pas tout à fait bien exprimé une Loi, que les Anglois firent ſous *Cromwel*, & qui eſt de la derniere importance pour le Négoce des Anglois. Par cette Loi il eſt défendu de recevoir, par des Vaiſſeaux étrangers, des marchandiſes que

que les Anglois eux-mêmes tirent en droiture des lieux, d'où elles viennent.

Le Chapitre XIII. & le ſuivant regardent le Commerce de la Compagnie des Indes Orientales de Hollande. Dans le XV. il eſt parlé du Négoce des Hollandois en Amerique. Le Volume finit par un rapport que *Daniel Braems*, teneur de Livres géneral à Batavia, fit aux Etats Géneraux, en M DC XCVIII. de l'état où ſe trouvoit alors la Compagnie dans les Indes Orientales.

On voit là leur établiſſement en ce païs-là, les peines qu'ils eurent pour cela, & le grand Négoce qu'ils y eurent depuis; qui a fait enfin monter les Actions de la Compagnie des Indes de 100, juſqu'à 800. Il y a ici beaucoup de choſes, qui ont changé depuis le tems, auquel Mr. *Huët* fit ce recueuil; auquel néanmoins il a ajoûté pluſieurs choſes depuis; comme il paroît par divers endroits, & en particulier, par le rapport de *Braems*, dont j'ai parlé. Par exemple, on ſait que depuis quelques années, la Compagnie ne négotie point à la Chine, par ſes propres Vaiſſeaux; mais qu'elle ſe ſert des Chinois, établis à Batavia, à qui

qui elle confie les marchandiſes, qu'elle ſouhaite de vendre à la Chine, & qui lui en ramenent les retours dans leurs *Jonques*, qui ſont des Vaiſſeaux de charge à la Chinoiſe. J'apprends auſſi qu'elle en uſe de même, depuis quelque tems, avec les Japonnois, à cauſe des avanies que ces peuples lui faiſoient, & le peu de profit qu'elle y avoit ; parce qu'ils taxoient trop bas les marchandiſes, qu'elle y envoyoit.

En parlant du *Thé*, il dit, qu'outre celui qui croît dans la Chine, „ il en „ croît auſſi une grande quantité au „ Japon, & que c'eſt auſſi là où les „ Hollandois en font leur plus grande fourniture, de même qu'à la „ Cochinchine. Celui du Japon, *ajoûte-t-il*, eſt meilleur que celui de „ la Chine & de la Cochinchine. Le „ meilleur Thé de la Chine, ne coûte à Surate, que vint ſols la Livre, „ de même que celui du Japon, tandis que les Hollandois le vendent „ en Europe vint écus & le moins „ bon vint-cinq à trente Livres. Il y a long-tems que ceci doit avoir été écrit, car il y a plus de trente ans à preſent, que le Thé eſt à beaucoup meilleur marché, en Hollande.

Il

* *Pag.* 198.

Il faut au reſte avertir ceux, qui n'ont pas encore lu ce Livre, que l'Auteur y décrit ſouvent les drogues & les marchandiſes, dont il parle, & marque les lieux d'où elles ſe tirent. On voit par là qu'il avoit également étudié l'Hiſtoire du Commerce & celle des drogues; ce qui eſt ſurprenant dans un homme comme lui, occupé d'ailleurs d'études toutes differentes.

Dans le Chap. XV. l'Auteur décrit le Négoce & les établiſſemens des Hollandois en Amerique. Ils s'étoient rendus maîtres du Bréſil, dans le tems que les Eſpagnols avoient le Portugal; & cette conquête leur étoit ſi avantageuſe, que la Compagnie des Indes Occidentales alloit de pair avec celle des Indes Orientales. Depuis ils perdirent ce païs-là, par la négligence inexcuſable des Directeurs; qui laiſſerent le païs ſans garniſons, & qui n'empêcherent pas qu'on ne vendît des armes & de la poudre aux Portugais, qui en occupoient encore une partie, & qui étant répandus par tout, ſe rendirent aiſément maîtres d'un ſeul Fort, qui étoit gardé par très-peu de ſoldats. On ne peut pas lire cette révolution, ſans ſentir une eſpece d'indignation, contre ceux qui en furent

furent cauſe. Il eſt étonnant que Mrs. les Etats Géneraux ne fuſſent pas avertis de bonne heure de la négligence des Directeurs, & n'y miſſent pas ordre inceſſamment. Penſer à des choſes infiniment moins importantes, & négliger une affaire de cette conſequence eſt une conduite, que la Poſterité ne pourra jamais pardonner. Si la Hollande avoit gardé ce païs, comme elle a conſervé ſes établiſſemens des Indes Orientales, ce qui étoit beaucoup plus facile, parce que le Breſil eſt beaucoup plus proche; elle auroit été trop puiſſante, & le Portugal auroit été trop pauvre. Mais y auroit-il eu plus de Vertu, dans ce païs? C'eſt-ce que je laiſſe à décider à ceux, qui ont remarqué l'effet que les richeſſes exceſſives produiſent ordinairement. Quoi qu'il en ſoit;

—— *nimiùm vobis hæc Belgica terra*
Viſa potens, Superi, propria hæc ſi dona fuiſſent.

Mr. *Huët* n'a pas été bien informé de l'état préſent de la Compagnie des Indes Occidentales, qu'il décrit floriſſant. Tout le monde ſait ici le contraire,

traire, & les Intereſſez aux débris de cette Compagnie voudroient bien qu'il dît vrai. Il parle auſſi en termes trop avantageux de l'établiſſement qu'elle a en Afrique, à S. George de la Mine, auſſi bien que du Négoce des Negres; & décrit celui de Surinam, en Amerique, infiniment moindre qu'il n'eſt. On a ouï dire à des gens, qui s'étoient enrichis à Surinam, que ſi ces Provinces n'en tiroient autant d'avantage que des Indes Orientales, c'étoit leur faute. Mais il faut laiſſer le ſoin de cela à la Compagnie de Surinam, qui doit néanmoins prendre exemple à ce qui eſt arrivé à ceux, qui négligerent autrefois le Breſil.

Le rapport de *Braems* eſt digne d'être lû, & l'on y peut remarquer le génie de bien des Marchands, qui ſe plaignent toûjours, quelque profit qu'ils faſſent, qui perdent ſur tout & qui ſont néanmoins puiſſamment riches. La Compagnie des Indes Orientales ne peut pas être plus puiſſante qu'elle l'eſt à préſent; & quoi que ſes Officiers la volent, comme tout cela revient enfin au païs, l'Etat n'en ſouffre pas. D'ailleurs la négligence & les fautes, qu'ils peuvent commettre, ne s'apperçoivent preſque pas, ſur

le

le tout, à cauſe des profits immenſes qu'elle fait. *Braems* ſouhaite que ces Provinces étendent leur Commerce par toute la Terre, & qu'elles deviennent de jour en jour plus floriſſantes. Je le ſouhaite auſſi, mais je ſouhaite bien davantage que l'Amour de la Verité & de la Vertu, dont la décadence viſible fait trembler les gens de bien, s'y rétabliſſe & s'y augmente juſqu'à la fin des ſiecles; puis que ſans cela, tout le reſte eſt nuiſible & pour ce monde & pour l'autre.

II. *Voyage* DE L'ARABIE HEUREUSE, *par l'Ocean Oriental, & le Détroit de la Mer Rouge, fait par les François, pour la premiere fois dans les années* 1708, 1709, *&* 1710; *avec la rélation particuliere d'un voyage du port de* MOKA, à la Cour du Roi d'YEMEN, *dans la ſeconde Expedition des années* 1711, 1712, *&* 1713. *Un Mémoire concernant l'Arbre & le fruit du* CAFE', *dreſſé ſur les obſervations de ceux qui ont fait ce dernier voyage; & un Traité hiſtorique de l'origine & du progrès du* CAFE', *tant dans l'Aſie, que dans l'Europe; de ſon introduction en France, & de l'établiſſement de ſon uſage*

uſage à Paris. A Amſt. chez Steenhouwer & Uytwerf MDCCXVI. in 12. pagg. 370. avec les Préfaces & l'Index.

CEs Voyages n'ont pas été écrits par ceux qui les ont faits. Un de leurs amis, qui ſe nomme *Mr. de la Roque*, dans le Volume ſuivant, a travaillé ſur leurs Mémoires, & quoi qu'il ait changé l'ordre & le ſtile, il n'a pas laiſſé de ſuivre exactement les faits, que les Voyageurs lui avoient apris.

Il y a d'abord la Carte de l'*Iemen*, ou de l'Arabie Heureuſe, qui eſt de la façon de Mr. de l'*Iſle*, où l'on voit le voyage des Voyageurs François, depuis *Moka*, juſqu'à *Moüab*, qui eſt la réſidence du Roi d'*Iemen*. On ne peut rien donner de complet ſur l'interieur de l'Arabie, qui ne nous eſt pas aſſez connu; mais on pourra voir ce que les Arabes eux-mêmes en diſent, dans un traité dont nous parlerons, dans la ſuite.

Ce Volume eſt compoſé de trois parties, comme on peut le voir par le titre; ſavoir de deux voyages & d'un Traité Phyſique & Hiſtorique du Café.

I. LA premiere partie contient le Voyage

Voyage fait en Arabie, par les François en 1708, 1709, & 1710. Elle eſt compoſée de cinq Lettres, dont la I. eſt une rélation du Voyage, depuis le départ de France, juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux, dans le premier port de l'Arabie Heureuſe. Deux Vaiſſeaux, nommez *le Curieux* & *le Diligent*, armez par une compagnie de Marchands de S. Malo, pour la courſe & pour le commerce, & de cinquante pieces châcun, partirent de Breſt le 6. de Janvier 1708. & arriverent à Aden, en Arabie, au mois de Décembre de la même année. Ils firent des priſes conſiderables, ſur les Anglois & les Hollandois; ſans leſquelles ils auroient beaucoup perdu, dans leur voyage. Dans leur cours, ils firent deſcente dans l'île de S. Laurent, ou de Madagaſcar, à Anjouan, dans l'île de Zocotora, & ſur la côte de l'Abyſſinie. On rapporte, en peu de mots, ce que l'on put remarquer dans ces lieux, & les avantures, que l'on y eut. Dans la II. Lettre on parle de la Ville d'Aden, ſur les côtes méridionales d'Arabie, dont on décrit le port & les fortifications, & en même tems la maniere dont les François y entrerent & en ſortirent; car

c'eſt une place, qui eſt extrémement bien gardée, par un Gouverneur, qui dépend de celui de Moka, pour le Roi d'Iemen. Ils en partirent le 27. de Décembre 1708. & paſſerent à la vûë de la Ville de Tagora en Afrique, dans le Royaume d'Adel, & ils reçurent une Lettre du Gouverneur Mahometan de cette Ville, qui les invitoit fort à y aller mouiller l'ancre. On rapporte ici la Lettre même, pour donner un échantillon de la maniere d'écrire & de la civilité des Arabes. Les François ſeroient entrez dans ce port, s'ils n'avoient, par la ſonde, reconnu un banc de roc, ſur lequel il auroit fallu paſſer, avec trois braſſes d'eau. Cela leur fit revirer de bord, & faire voiles droit à *Moka*, ſur le Golfe Arabique, qui eſt le port auquel on achete le Café, & où ils mouillerent le 3. de Janvier 1709. On trouve dans la III. Lettre la deſcription de la Ville & du port de Moka, du païs voiſin, & de l'Arabie en géneral; avec ce que les François y firent, pendant leur ſejour, & ſur tout de la maniere dont le Café s'y vend & s'y achete. La IV. continue le même ſujet, outre qu'on y trouve pluſieurs remarques hiſtoriques, ſur les deſcen-

deſcendans de Mahomet, par ſon Gendre *Ali* & ſa fille *Fatima*, qui ſont encore Cherifs de la Meque & de la Medine, & Seigneurs de divers endroits de l'Arabie. La V. contient ce qui arriva aux Vaiſſeaux François, depuis le 20. d'Août 1709. juſqu'à leur arrivée à S. Malo, le 8. de Mai 1710. & les jours ſuivans. Etant à l'Oüeſt des Maldives, ils prirent un autre Vaiſſeau de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, dont la charge fut eſtimée plus de deux cents mille écus, auſſi bien que celle de celui qu'ils avoient pris, en allant à Moka. On voit ici les deſcriptions de l'Île Maurice & de celle de Maſcaregne, qu'on appelle auſſi l'*île de Bourbon*, depuis que les François y ont établi une Colonie de leur Nation. Je ne crois pas qu'il y ait de meilleure deſcription de ces deux îles, ſur tout de la derniere, qui eſt très-curieuſe.

II. La ſeconde partie eſt un Voyage de Moka à la Cour du Roi d'Iemen, qui fait ſon ſéjour à Moüab, Ville du côté du Royaume de Fartach, qui eſt au Sudeſt de l'Arabie Heureuſe. Deux Vaiſſeaux partirent de S. Malo, au commencement de l'an 1711. & comme ils arriverent

dans l'Océan Ethiopique, dans le tems de la *Mouſſon* du Nord-eſt, ils ne purent pas approcher de l'Arabie. Ils ſe réſolurent, en attendant la Mouſſon contraire, d'aller croiſer ſur le Cap Comorin, où ils eurent le bonheur de prendre deux Vaiſſeaux Anglois; qu'ils joignirent à un Hollandois, qu'ils avoient déja pris au deçà du Cap de Bonne-Eſperance. Ces priſes les dédommagerent des grands frais, qu'il faut faire, pour équipper & entretenir les Vaiſſeaux de cette ſorte. Ils reprirent enſuite, quand le vent fut changé, la route d'Arabie, où ils mouillerent à Moka le 2. de Décembre 1711. & ne purent arriver à S. Malo, que le 11. de Juin 1713. à cauſe que leurs priſes étoient des Vaiſſeaux fort mauvais voiliers. On ne redit rien ici de ce qui a été dit, touchant le Négoce du Café, dans la Rélation précedente. Il n'y eſt parlé que d'un Voyage d'un Chirurgien François, de Moka à Moüab, où il fut appellé pour traiter le Roi d'Iemen d'une incommodité, qu'il guérit facilement. Comme les Arabes n'ont ni Médecins, ni Chirurgiens habiles, ceux de l'Europe y paſſent pour de grands Maîtres, dans leur art, quelque

que médiocres qu'ils ſoient. On décrit ici la route de ce voyage, qui fut de ſix-vints lieuës du Sud-oüeſt au Nord-eſt, par d'aſſez mauvais chemins. A cette occaſion, on apprend diverſes choſes de ce païs-là, que point d'Européen n'avoit, que l'on ſâche, traverſé auparavant, & des coûtumes des Arabes. S'il s'étoit trouvé, parmi l'équipage, des gens, qui euſſent parlé Arabe, & qui euſſent eu quelques Lettres, ils auroient bien pu faire des remarques, qu'on ne voit pas dans cette Rélation; mais telle qu'elle eſt, elle ne laiſſe pas d'être très-agréable à lire, & même de fournir des lumieres utiles, pour connoître les mœurs des Orientaux.

III. Il y a, dans la troiſiéme Partie de ce Volume, un Mémoire, concernant l'arbre & le fruit du Café, dreſſé ſur les obſervations de ceux qui avoient fait le dernier Voyage de l'Arabie Heureuſe. On n'avoit encore rien vû de ſi exact, ſur cette matiere. On y voit l'arbre de Café deſſiné ſur le naturel, & la maniere de cueuillir le fruit & de le préparer. Cet arbre eſt aſſez connu en Hollande, où l'on en voit quelques-uns, dans le Jardin de Médecine d'Amſterdam. Ce Mémoi-

re eſt enfin ſuivi d'un Traité Hiſtorique de l'Origine & du progrès du Café, tant dans l'Aſie, que dans l'Europe, de ſon introduction en France, & de l'établiſſement de ſon uſage à Paris. Dans ce Traité, on parle 1. de celui qui a écrit le premier du Café en Europe, qui eſt *Proſper Alpin*, vers la fin du XVI. Siécle; tems néanmoins où le Café étoit peu connu en Europe, & où perſonne n'en faiſoit uſage, & des autres qui en ont écrit depuis, dont on fait l'Extrait & la Critique : 2. du nom de *Café*, qui vient immédiatement de *Cahveh*, comme les Turcs prononcent ce mot, qui tire ſon origine du mot Arabe *Cahwah* qui veut dire être dégouté de manger, d'où eſt venu le nom *Cahwah*, qui ſignifie du vin, toutes les boiſſons, qui enyvrent, & en particulier la boiſſon, faite avec les gouſſes qui renferment la fêve, qu'on appelle du Café à la Sultane, ou avec la fêve même, qui eſt le Café ordinaire : 3. du tems où l'uſage du Café commença à s'introduire en Arabie, ce qui ne fut qu'au milieu ou environ du XV. Siécle, que *Gemaleddin*, Moufti d'Aden, apporta dans cette Ville cet uſage

ge de Perſe ; * ce qui paroît un peu étrange, parce que le Café ne croît qu'en Arabie, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que l'uſage de cette fêve ſe découvrît en Perſe, pendant qu'on ne ſavoit qu'en faire, où elle croît : 4. des contradictions, que le Café rencontra, de la part des dévots Mahometans, dont une bonne partie faiſoit d'abord ſcrupule d'en boire, juſqu'à ce que cette boiſſon ſe ſoit établie généralement dans toute l'Aſie : 5. de ſon établiſſement en Europe, qui n'arriva qu'après le milieu du XVII. Siécle, & de ſon ſort à Paris.

On verra le détail de tout cela, dans l'Auteur, dont le Livre ne manquera pas de trouver des acheteurs ; à cauſe du grand nombre de ceux, qui boivent du Café. J'ai été ſurpris que *Golius*, dans ſon Dictionaire Arabe, n'ait pas daigné de s'expliquer un peu ſur ce mot. On appelle la fêve du Café, en Arabe *buun*, nom qui a beaucoup de rapport avec le Flamand *boone*, qui ſignifie toutes ſortes de fêves.

* *Remarque de l'Auteur de la B. A. & M.*

III. *Voyage fait, par ordre du Roi Louis* XIV, *dans la* PALESTINE, *vers le Grand Emir Chef des Arabes du Desert, connus sous le nom de* Bedouïns, *ou d'*Arabes Scenites, *qui se disent la vraye posterité d'Ismaël fils d'Abraham; où il est traité des mœurs & des coûtumes de cette Nation; avec la description générale de l'Arabie, faite par le Sultan* Ismaël Abulfeda, *traduite en François, sur les meilleurs Manuscrits, avec des notes.* A Paris M DCC XVII. in 8. pagg. 446. avec les Préfaces & la Table. S'imprime à Amsterdam, chez Steenhouwer & Uytwerf.

MR. *de la Roque*, éditeur des deux premieres pieces de ce Volume, qu'il a retouchées & mises en état de paroître, & traducteur de la troisiéme, apprend au Lecteur, dans sa préface, comment il s'y est pris; & ceux, qui souhaiteront de le savoir, n'ont qu'à la consulter.

Laurent d'Arvieux de Marseille, Chevalier de Nôtre Dame du Mont Carmel & de S. Lazare de Jerusalem, qui avoit long-tems demeuré dans le Le-

Levant, & qui fut enfin Conſul de France à Alep, eſt l'Auteur des deux premieres pieces. On pourra voir ſon Eloge & ſa Vie, dans l'Avertiſſement de Mr. *de la Roque*, ſon Compatriote.

Mr. d'*Arvieux* étant encore jeune ſuivit Mr. *Bettandier* Gentilhomme de Marſeille, Conſul de Seyde, & s'applica d'abord à apprendre l'Arabe. Il y réüſſit ſi bien, qu'il parloit commodément cette Langue, & qu'il pouvoit s'entretenir avec les Arabes, ſans Truchemant. Il fut envoyé par ce Conſul à l'Emir *Turabeye*, Prince & principal Chef des Arabes du Mont-Carmel; pour le prier, au nom du Roi de France, de rétablir les Religieux Carmes, dans leur réſidence de cette Montagne. Il y alla habillé à l'Arabeſque, & fit un aſſez long ſéjour à la Cour de l'Emir. Il fut même des plaiſirs de ce Prince & de quelques autres Emirs, dépendants de lui, & vint ainſi à connoître ces peuples, beaucoup mieux qu'on ne les connoiſſoit en Europe. Sa Rélation mérite extrémement d'être lue, par ceux, qui ſouhaitent d'en avoir une juſte idée. Il paroît qu'ils ne ſont pas ſi barbares, qu'on le croit communément, &

qu'on ne juge guére mieux d'eux ; qu'ils ne font eux-mêmes des Européens, comme M. d'*Arvieux* le dit à l'Emir *Turabeye*.

On le verra encore mieux, dans le Traité ſuivant des mœurs des Arabes. *Gabriel* Sionite & *Jean* Hezronite avoient déja fait un Traité Latin, *de quelques Villes de l'Orient, & de la Réligion & des Mœurs de leurs Habitans*, qu'ils mirent à la fin de leur Verſion Latine de la Géographie de Nubie, imprimée à Paris, en M DC XIX. Mais comme il n'eſt rien dit des Villes de l'Orient, dans celui de Mr. d'*Arvieux*, & très-peu de la Religion des Arabes, qui eſt aſſez connue : il a, en recompenſe, traité plus au long des mœurs des Arabes, & particuliérement de ceux du Deſert, nommez *Bedouins*. Je n'entrerai point dans le détail de tout cela, qu'on fera mieux de lire dans l'Original. Si l'on veut s'en inſtruire plus a fonds, on n'aura qu'à y joindre le Traité des Maronites, dont j'ai parlé, & celui de *George Abul-Faraje*, avec les notes d'*Edouard Pococke*.

Si on lit, avec attention, le Chap. IV. de Mr. d'*Arvieux*, touchant l'hoſpitalité des Arabes, on verra qu'encore qu'ils

qu'ils volent ceux qu'ils rencontrent sur les grands chemins, ils reçoivent très-bien les Etrangers, qui vont directement dans les lieux, où ils ont leurs Tentes, & les nourrissent pour rien. Quoique les Européens, qui reçoivent de pareils traitemens des Arabes, ne manquent guere d'en témoigner leur reconnoissance aux Cheïkhs, ou à leurs Domestiques, & qu'ils la reçoivent volontiers; ce n'est néanmoins pas, dit Mr. d'*Arvieux*, la coûtume des Arabes de se faire payer ce qu'ils donnent de bon cœur & par un principe d'hospitalité. La plûpart des Cheïkhs sont exempts de tous impôts, à cause de la dépense qu'ils font, pour loger & pour nourrir les Passants. Les Communautez des villages souffrent cela, sans peine, pour cette consideration. Les Orientaux, en géneral, & les Mahometans, sur tout, reçoivent avec plaisir tous ceux qui veulent manger à leur table. Il n'y a point de façon à faire, pour cela. Un Etranger, qui aura faim, soit qu'il se trouve à la Campagne, ou qu'il passe dans une Ville, peut s'asseoir, sans céremonie, par tout où il trouve des gens, qui mangent & fair e comme les autres, sans

craindre d'être refuſé, & ſe retirer, en diſant ſeulement : *Dieu vous le rende.* Cela ſuffit, pour toutes ſortes de remercimens. On voit là une image de l'Hoſpitalité des Patriarches, telle qu'elle eſt décrite dans l'Ancien Teſtament, & de celle des temps Heroïques des Grecs, comme en parle *Homere.*

Qu'on liſe encore le Chap. V. des mœurs des *Bedouins*, en géneral, on trouvera qu'en bien des choſes, ils ſurpaſſent les nations polies de l'Europe. „ Les Arabes, *dit-il*, *entre autres choſes*, ſont naturellement graves, ſerieux & moderez. Ils affectent „ tant de ſageſſe, dans leurs actions, „ & dans leur contenance, que tout „ ce qu'il y a au monde de plus plaiſant, ne ſauroit preſque les faire „ rire ; quand ils ſont parvenus à l'âge „ d'être mariez & qu'ils ont la barbe „ aſſez longue, pour ne paroître plus „ de jeunes garçons. Ils tiennent que „ ceux, qui rient aiſément, pour la „ moindre choſe, ont l'eſprit foible & „ mal tourné, & que cet air riant & „ enjoüé n'eſt agréable que ſur le viſage des filles & des jeunes femmes. „ Ils parlent fort peu & jamais ſans „ néceſſité, toûjours l'un après l'autre & ſans s'interrompre ; ce qui eſt

„ bien

„ bien oppoſé à la maniere de certains
„ Européens, qui parlent tous à la
„ fois, & chez qui on paſſe ſouvent
„ pour avoir de l'eſprit, quand on
„ cauſe beaucoup. Si les Arabes en-
„ tendoient cette affluence de paro-
„ les, que nous employons dans nos
„ complimens, & dans nos conver-
„ ſations; s'ils voyoient ce mouve-
„ ment perpetuel de nôtre corps &
„ ces agrémens exterieurs, que nous
„ appellons le bon air, & les geſtes qui
„ accompagnent nos actions; ils ne
„ manqueroient pas de dire, que nous
„ ſommes fous. Ils ſont accoûtumez
„ à ne faire non plus de mouvement,
„ que des ſtatues, & s'ils pouvoient
„ parler, pour ainſi dire, ſans re-
„ muer les Lévres, ils croiroient être
„ parvenus au plus haut degré de la
„ Sageſſe. Ils écoutent patiemment
„ le babil des femmes, des enfans &
„ des grands cauſeurs, ſans les inter-
„ rompre, ni leur répondre, quand
„ même il dureroit dès le matin juſ-
„ qu'au ſoir. Ils voyent avec plaiſir
„ les gens, qui parlent vîte, d'un ton
„ doux, égal & qui n'eſt point pré-
„ cipité, qui s'énoncent aiſément,
„ qui diſent beaucoup, en peu de
„ mots, qui ne choquent perſonne,

„ par des paroles piquantes, qui n'em-
„ ployent ni raillerie, ni médisance,
„ dans leur entretien. Ils prêtent beau-
„ coup d'attention à ce qu'on leur
„ dit, & quand quelcun parle, dans
„ une compagnie, ils ne l'interrom-
„ pent jamais, & ne répondent que
„ long-tems après, qu'il a achevé ce
„ qu'il avoit à dire.

„ Les conversations des Arabes sont
„ fort honêtes, on n'y entend rien di-
„ re de ce qu'ils croyent être contre
„ la bienséance. Il est vrai que quand
„ ils doivent parler de quelque partie
„ du corps, ils sont accoûtumez à
„ les nommer par leur nom, sans que
„ cela blesse l'honêteté. La médisan-
„ ce ne regne point, parmi eux. Ils
„ disent naturellement du bien, de
„ tout le monde; à moins qu'ils ne
„ soient obligez d'avoüer les vices
„ d'un scelerat, s'ils sont assez pu-
„ blics, pour ne les pouvoir plus dis-
„ simuler. Ils ont même la politesse de
„ ne point démentir ceux, qui dégui-
„ seroient la Verité, en leur présence,
„ ou qui se serviroient d'une exagge-
„ ration trop forte, dans le récit de
„ quelque Histoire, qui leur paroîtroit
„ peu vrai-semblable, ou incroyable.
„ Ils applaudissent à ce qui nous se-

„ roit

„ roit rire, & qui nous obligeroit à „ dire d'abord qu'on ſe moque de „ nous. La raiſon pourquoi ils en „ uſent ainſi, c'eſt, diſent-ils, qu'il „ ne faut jamais deſobliger perſonne; „ que le Conteur ſait bien ſi ce qu'il „ dit eſt vrai, ou faux, & que s'il ſe „ fait un plaiſir de le dire, pourquoi „ ne lui en feroit-on pas un autre, qui „ ne coûte qu'un oui? Quand même „ la choſe ne paroîtroit pas veritable, „ il faut du moins faire ſemblant de „ croire qu'elle l'eſt, pour témoigner „ à un Ami, ou à un Etranger qu'on „ a de l'eſtime, pour tout ce qui vient „ de lui. „ Qui ſe ſeroit attendu de trouver une ſemblable politeſſe, parmi les Arabes? On la pratique aſſez en Europe, mais c'eſt à l'égard des Superieurs, ou de ceux qu'on ménage pour quelque raiſon. Les Arabes n'ont pas ſeulement ces Vertus de la Converſation, s'il faut parler ainſi; on verra dans l'Auteur que, ſi leur pauvreté les porte à dérober, & à dépouiller les Paſſants, qui vont ailleurs que chez eux; ils ont beaucoup de juſtice & d'équité entre eux, & qu'ils s'entrepardonnent même les injures, excepté celles qui concernent le meurtre. Outre les ſuperſtitions communes du

du Mahometiſme, ils en ont encore d'autres, que l'on verra dans l'Auteur.

Il y a enfin, en ce Volume, la deſcription de l'Arabie, par *Abulfeda*, qui fut autre fois imprimée par *Jean Gravius*. Mr. *de la Roque* a comparé cette Verſion avec un MS. qu'en avoit Mr. *Pétis*, & rectifié les deux exemplaires, l'un par l'autre, comme il le marque en général, dans ſon Avertiſſement, & en détail dans de petites notes, qu'il a miſes ſous le texte. Cette piece doit être jointe à ce qu'il a dit de l'Arabie, dans le Volume précedent.

IV. *Rélation du Voyage de la* MER DU SUD *aux côtes* du Chili, *du* Perou, *&* *du* Breſil, *fait pendant les années* 1712, 1713, & 1714. *par Mr.* FREZIER, *Ingenieur Ordinaire du Roi. Ouvrage enrichi de quantité de Planches en taille-douce.* A Amſt. chez Humbert MDCCXVII. in 12. pagg. 620. avec les Préfaces & les Tables. Diviſé en deux Volumes.

CE Voyage, qui m'a paru le meilleur de ceux de la Mer du Sud, que

que j'aye lû, eſt diviſé en trois parties.

La premiere contient la traverſée de France au Chili. Le Vaiſſeau partit des côtes de Brétagne, le 6. de Janvier M DCC XII. & arriva au Chili, au milieu de Juin de la même année. L'Auteur fait beaucoup de remarques, concernant la maneuvre du Vaiſſeau, qui peuvent extrémement ſervir à la Navigation. Il décrit les lieux, où il relâcha, dont il donne des plans, comme de l'île de S. Vincent l'une de celles du Cap Verd; de l'île de Ste. Catherine, ſur la côte du Breſil; du Détroit de le Maire ſitué à l'extremité de l'Amerique Meridionale, entre la Terre du Feu, & l'île des Etats, par le 55. degré 45. minutes de latitude Auſtrale; du port de Baldivia, ſitué à la côte du Chili, par le 39. degré, 36. minutes de latitude Auſtrale. Il ne manque pas de dire, en même tems, tout ce qu'il y a pû obſerver de remarquable.

La ſeconde Partie contient les Voyages aux côtes du Chili & du Perou, & c'eſt la partie qui eſt la plus curieuſe; où l'on peut apprendre l'état de ce païs-là, par rapport aux habitans, tant anciens, que nouveaux & au païs même. On

On voit ici les plans de la Baye & de la Ville de la Conception, à la côte du Chili, par 36. degrez, 43. & 45. minutes de latitude Auſtrale. Après cela, vient une Rélation des habitans du Chili, qui ſont au voiſinage de cette Ville. Il n'y a guere de ces Indiens, comme dit l'Auteur, qui ſoient veritablement Chrétiens, que ceux qui ſont ſubjuguez & au ſervice des Eſpagnols; encore a-t-on lieu de douter, qu'ils le ſoient autrement que par le baptême. On les voit pouſſer le culte des images, bien près de l'Idolatrie, & ils leur portent ſouvent à boire & à manger. On ne doit pas le trouver étrange, puis que les voyant chargées d'habits magnifiques & encenſées par les Eſpagnols, ils s'imaginent qu'il leur faut encore des alimens, pour les nourrir, & que la fumée de l'encens ne ſuffit pas, pour les repaître. Les Indiens de la frontiere, ſur tout le long de la côte, paroiſſent aſſez portez à embraſſer le Chriſtianiſme, pourvû qu'on leur paſſe la Polygamie & l'Yvrognerie, & les Eſpagnols n'oſent pas les obliger à vivre autrement. S'ils ne ſont pas eux mêmes infectez de l'Yvrognerie, & de la Polygamie; la Fornication & l'Adultere,

tere, ſont des vices ſi publics & ſi fréquens; qu'il eſt difficile de bien comprendre de quel droit les Eſpagnols peuvent cenſurer la Polygamie, qui a été ſoufferte par l'ancienne Loi, qui condamnoit très-ſéverement l'Adultere, & qui ne toleroit pas la Fornication.

Quoi que les Jeſuïtes ſe vantent fort, dans leurs Lettres édifiantes, des converſions, qu'ils font en ce païs-là; on ne voit pas qu'ils y avancent beaucoup. Un Jeſuïte de bonne foi, Procureur des Miſſions, que le Roi d'Eſpagne entretient au *Chili*, aſſura l'Auteur que ces Indiens étoient de vrais Athées, qu'ils n'adoroient rien du tout & ſe moquoient de tout ce qu'on pouvoit leur dire là-deſſus. On n'a jamais trouvé chez eux, ni Temples, ni veſtiges d'Idoles, qu'ils aient adorez, comme on en voit encore aujourd'hui en pluſieurs endroits du Perou; particulierement à Cuſco, où l'on voit encore le Temple du Soleil. S'il y a chez eux quelque apparence de ſortilege, que les ſuperſtitieux exercent communément, ou prétendent exercer, par le moyen de leurs faux Dieux; ce n'eſt autre choſe, que l'uſage du poiſon, dont ils

ils ſe ſervent très-ſouvent. Ils s'en trouve néanmoins quelques-uns, qui croyent une autre vie, pour laquelle ils mettent à ceux qui meurent, de quoi boire, manger & s'habiller, dans le tombeau. Les Curez Eſpagnols n'ont pas aboli cette ſuperſtition, parmi ceux qui ſont Chrétiens; comme elle leur tourne à profit, ils tiennent la place du défunt, ainſi qu'on l'a vû à Talcaguana. Les femmes de ceux, qui ne ſont pas Chrétiens, demeurent, pendant pluſieurs jours, ſur le tombeau de leurs maris, à leur faire la cuiſine, & à leur jetter ſur le corps de la *Chicha*, qui eſt leur bruvage; & leur accommodent leur bigage, comme pour un voyage de longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils aient une idée juſte de la ſpiritualité de l'Ame, ni de ſon immortalité. Ils la regardent, comme quelque choſe de corporel, qui doit aller au delà des mers, dans des lieux de plaiſir; où elle regorge de viandes & de boiſſons, & où les Défunts ont pluſieurs femmes, qui ne ſont point d'enfans, & qui ſont toutes occupées à leur faire de la bonne *Chicha*, à les ſervir &c.

Ces gens-là n'ont ni Roi, ni Souverains,

verains ; ils ſont gouvernez par les Chefs de leurs familles, que les Eſpagnols nomment *Caciques.* Ces Chefs rendent la Juſtice & commandent en tems de guerre, ſans tirer aucun tribut de leurs ſujets. Ceux qui ont reconnu le gouvernement d'Eſpagne n'en payent point non plus ; ils fourniſſent ſeulement des hommes, quand il eſt beſoin de rétablir les fortifications, que les Eſpagnols y ont.

Ceux qui ſont ſubjuguez ſont en un état beaucoup pire, ils payent un tribut au Roi, & ſont obligez de ſervir les Eſpagnols ; à qui il en donne le droit, comme on le verra dans l'Auteur. Nous ne pouvons pas ici nous étendre ſur rien, & il vaut mieux lire le Livre, qui eſt commun, & en François. On y trouvera quel eſt le Commerce du *Chili*, & ce qui y croît de particulier, ſes animaux, ſa pêche, ſes mines &c. les differentes ſortes, de Negres, d'Olivatres & de Meſtices, qui habitent ce païs-là ; ce qu'on y dit des Géants, nommez *Patagons*, qui ſont hauts de neuf & dix pieds.

On voit encore les deſcriptions des principales bayes & places de la côte

du Chili & du Perou juſqu'à Lima. On n'avoit jamais ſi bien ſu la foibleſſe des Eſpagnols en ce païs-là, & c'eſt une grande faute, en Politique, qu'ils ont commiſe, que de permettre qu'il y allât tant de Vaiſſeaux François, qui ont apris à toute l'Europe la facilité, qu'il y a, à y aller, & les moyens de ſe rendre maître des poſtes avantageux de ces côtes; en cas qu'il y eût une guerre entre les Eſpagnols, & les François, ou une autre nation puiſſante ſur la Mer, & conduite par un Chef capable de former le deſſein de s'y établir, & de l'executer avec quelque vigueur. Si cela arrivoit, les Eſpagnols ſeroient trop heureux, de partager ces riches païs, avec ceux qui auroient le courage de les attaquer.

L'Auteur a mis auſſi, dans ce Voyage, dans tout ſon jour, la vie licentieuſe des Eſpagnols, tant Eccleſiaſtiques, que Laïques, dans les Indes. Il ſemble que perſonne ne profite de ce païs-là, que des débauchez de toutes les façons, & que le moyen de gagner le Paradis à coup ſûr, eſt de multiplier à l'infini les Eccleſiaſtiques Séculiers & Reguliers, de toutes les ſortes, de les rendre proprietaires de tout,

tout, & de consacrer en eux les vices les plus infames, réhaussez d'une ignorance scandaleuse, d'une superstition honteuse, & d'une tirannie sans exemple. On en avoit déja vû de bonnes preuves, dans le Voyage de *Gage*, que l'on a vû autrefois en François, & en Flamand; mais qui est ici de nouveau sous la presse, sur une copie Angloise plus augmentée. Après celà, les Espagnols, comme nous l'apprend l'Auteur, osent encore s'appeller *Christianos* par opposition, non seulement aux Protestans, mais encore aux François Catholiques. Le bon P. *Feuillée*, du Voyage duquel nous avons parlé au Tom. III. p. 317. étoit sans doute assez instruit de tout cela; mais l'interêt commun à tous les Ordres Religieux l'a apparemment engagé à se taire & à ne parler des Moines de ce Païs-là, qu'avec éloge, & sur tout des Jesuïtes; qui faisoient alors trembler toute la France, & devant qui tous les Ordres Mendians rampoient. Mr. *Frezier* a aussi parlé des Jesuïtes, avec beaucoup de reserve, pour la même raison. Mais les richesses immenses, qu'ils ont aquises dans le Nouveau Monde, ont été les objets de leur soin, bien plus que la con-

converſion des Ames ; qu'ils ſont infiniment plus propres à perdre, qu'à ſauver.

Pour parler d'un autre ſujet, il y a dans cette Partie * diverſes remarques curieuſes, ſur la maniere de tirer les Métaux des Mines, & de les ſéparer de ce qui y eſt mêlé. On ne peut pas les mettre ici, parce qu'on n'a pas aſſez d'eſpace. L'Auteur a du penchant à croire que les métaux ſe forment dans la terre.

„ Quand on examine, † *dit-il*, la „ maniere dont l'argent eſt mêlé en „ grains, ou en pailles ſéparées, par „ de grands intervalles de pierre pure, ou en poudre ſubtile confondue „ avec la pierre même; il ſemble que „ la nature a formé l'un & l'autre, en „ même tems. Bien des gens le „ croyent ainſi. Néanmoins, ſi l'on „ en croit les Eſpagnols, l'argent ſe „ forme, tous les jours, de nouveau, „ en certains lieux des minieres, non „ ſeulement dans la pierre vive, mais „ encore dans les corps étrangers, „ qu'on y a mis depuis long-tems. „ L'Experience a prouvé cette opi„ nion, dans la montagne du Potoſi, „ où

* *Pagg.* 184. 195. 269. *& ſuiv.*
† *Pagg.* 281. *& ſuiv.*

„ où l'on a tant creuſé en differens „ endroits, que pluſieurs mines ont „ abîmé & enſeveli les Indiens, qui y „ travailloient, avec leurs outils & é- „ tançons. Dans la ſuite des tems, on „ eſt venu à refouiller dans les mêmes „ mines, & l'on a trouvé dans le bois, „ dans les cranes & dans les os des fi- „ lets d'argent, qui les pénetroient „ comme la veine même.

L'Auteur en rapporte d'autres exemples, qu'il croit que l'on ne peut pas rejetter. Il n'ignore pas qu'on répond, que, ſi l'on trouve de l'argent dans des mines, qui avoient été épuiſées autrefois, c'eſt qu'elles étoient ſi riches, que l'on négligeoit les petites quantitez. Mais il doute que lors qu'il n'en coute guere plus de travail, on perde volontairement ce que l'on tient. Il ſoûtient qu'on voit encore des exemples de cette formation, dans les lavoirs d'*Adacoll*, & de la montagne de *S. Joſeph*, où ſe forme le cuivre. „ L'experience auſſi le prou- „ ve évidemment, *dit-il*, pour ce qui „ eſt du vif argent; s'il eſt vrai qu'il „ s'engendre dans la terre, ou dans „ une cave, en y mettant un mélan- „ ge de ſouffre & de ſalpetre, com- „ me l'aſſure Mr. *Chambon*, dans ſon

„ Traité des Métaux. „ La grande difficulté eſt de s'aſſurer des faits, ce qui n'eſt pas toûjours facile ; parce que dès qu'une opinion eſt reçûë, on raconte mille choſes propres à l'appuyer, qui ſouvent ſe trouvent fauſſes, quand on en vient à un examen.

„ D'ailleurs il ne manque pas de „ Phyſiciens, dit Mr. *Frezier*, qui „ mettent les métaux au nombre des „ végetaux, & qui prétendent qu'ils „ viennent d'un Oeuf ; ſentiment „ néanmoins, qui ne plait pas à tout „ le monde, & pour lequel on cite „ des faits, qui tiennent trop du merveilleux, pour les croire ſans peine. On voit néanmoins en pluſieurs Cabinets de Curieux des fils d'or & d'argent entrelaſſez parmi de la pierre ; en maniere qu'ils ſemblent les tiges, ou les branches de diverſes plantes, qui s'ouvrent un chemin, pour monter par les endroits, où la pierre eſt la plus molle. On prétend auſſi avoir des preuves de la Végetation des pierres mêmes.

„ Les Anciens Philoſophes, *ajoûte nôtre Auteur*, & quelques Modernes ont attribué au Soleil la formation des Métaux ; mais outre

„ qu'il

„ qu'il eſt inconcevable que ſa cha-
„ leur puiſſe pénetrer à des profon-
„ deurs infinies, on peut ſe deſabuſer
„ de cette opinion, en faiſant réflexion
„ à un fait inconteſtable, que voici.
„ Il y a environ trente ans, que la
„ foudre tomba ſur la montagne d'*I-*
„ *limañi*, qui eſt au deſſus de *la Paz*,
„ autrement Chuquiago, Ville du
„ Perou, à quatre vint lieuës d'Arica.
„ Elle en abattit un morceau, dont
„ les éclats, que l'on trouva dans la
„ Ville & aux environs, étoient pleins
„ d'or. Néanmoins cette montagne,
„ de tems immémorial, a toûjours été
„ couverte de neige. Donc la chaleur,
„ qui n'a pas eu la force de fondre la
„ neige, n'a pas dû avoir celle de for-
„ mer l'or qui étoit au deſſous, & qu'el-
„ le a couvert, ſans interruption.

„ J'en attribuerois plûtôt la forma-
„ tion, *dit-il*, *un peu plus bas*, aux
„ feux ſoûterrains, & ſans m'embar-
„ raſſer du feu central de certains
„ Philoſophes, je ne manquerois pas
„ de preuve, pour faire voir que tou-
„ te cette partie de l'Amerique en eſt
„ pleine; comme il ſe manifeſte, par
„ les Volcans, que l'on y voit crever &
„ s'y embraſer de tems en tems; tels que
„ ſont ceux d'Ariquipo, de Quito &

„ du Chili, qui ſont dans le païs des
„ minieres. Il n'eſt pas même impoſ-
„ ſible que ceux du Mexique y aient
„ quelque part, quoi qu'un peu éloi-
„ gnez; car rien n'empêche qu'on ne
„ compare la terre à un four à char-
„ bon, où un trou ſuffit, pour don-
„ ner de l'air & conſerver le feu dans
„ le côté oppoſé.

„ Cette chaleur étant bien établie,
„ elle doit y mettre en mouvement
„ les ſels, les ſouffres & les autres
„ principes que la terre renferme &
„ qui peuvent entrer dans la compo-
„ ſition des métaux; leſquels étant
„ pouſſez & rarefiez, comme une va-
„ peur, s'inſinuent dans les pores de la
„ pierre, & particulierement de ces
„ bancs de rocher, qui ſont comme
„ une planche, ou un corps étran-
„ ger, renfermé dans des maſſes hé-
„ terogenes. Là cette exhalaiſon ſe
„ fige & ſe condenſe, comme de la
„ cire, par la diſpoſition des pores,
„ où elle eſt pouſſée. Nous en avons
„ une experience ſenſible, dans le
„ Mercure, qui ſe volatiliſe en fu-
„ mée, & ſe condenſe de nouveau,
„ lors qu'il rencontre de l'eau. Si ce
„ métal peut prendre la conſiſtence
„ des autres, comme le prétendent

„ les

„ les Alchimiſtes, la conjecture ſe „ trouvera bien fondée.

Quoi que l'Auteur ne veuille pas approuver les hiſtoires, que l'on rapporte de l'or factice, formé par le moyen du Mercure & de quelque teinture philoſophique; il remarque néanmoins qu'il eſt certain qu'il imite l'or, & qu'il ſe peut faire que la Méchanique de la Nature, dans ſes productions, ne differe de celle de l'Art, qu'en ce qu'elle eſt plus parfaite. Mais ce ne ſont, dans le fonds, que des conjectures ſujettes à de grandes difficultez. Il ſe peut auſſi-bien faire qu'il ſe faſſe une ſorte de végetation, par les feux ſoûterrains, qui échauffent la graine, pour ainſi dire, de l'or, réuniſſent ſes particules répandues en divers lieux & en faſſent une maſſe. Il en eſt de même des autres métaux. Peutêtre auſſi que, ſans végetation, il y a des particules métalliques formées, dès le commencement, en divers lieux; comme il y a des particules de verre, je veux dire tranſparentes, preſque par tout; qui font qu'il n'y a point de corps qui puiſſe être réduit en cendre & calciné, qui ne ſe change en verre, étant mis vis à vis du foyer d'un Miroir ardent; car ce n'eſt pas

la chaleur du Miroir, qui forme les particules tranſparentes, elle ne fait que les ſéparer des autres, qui s'en vont en fumée, & que les réduire en une maſſe, qui, fondue mille fois, ne fait que du verre; juſqu'à ce que la violence du feu en briſe ſi fort les particules, qu'elles s'en volent. En un mot, je ne vois aucune raiſon, qui nous puiſſe perſuader que le Créateur n'ait formé, dès le commencement, les principes particuliers des métaux; qui ne font que ſe réünir, lors qu'ils compoſent une maſſe ſenſible, à moins que cette maſſe même n'ait été formée de la groſſeur, dont elle eſt. Mais il faut finir ce Volume.

J'ajoûterai ſeulement que la troiſiéme Partie du Voyage, qui contient le retour en France, eſt pour le moins auſſi curieuſe & auſſi utile que la premiere. Le Libraire a ajoûté à ce voyage, un Ecrit intitulé, *Mémoire, touchant l'établiſſement des PP. Jeſuites, dans les Indes d'Eſpagne*, où ils apprennent à faire les Rois, aux dépends des Indiens, en attendant qu'ils puiſſent de même regner en Europe, & le tout *in nomine Domini*. L'Eſpagne eſt pleine de cela, mais elle eſt à moitié ſoumiſe & l'on n'oſeroit les attaquer.

ARTI-

ARTICLE VIII.

LIVRES HISTORIQUES.

I. HISTOIRE DU MONDE *par Mr.* CHEVREAU. *Troiſiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée de la ſuite de l'Hiſtoire des Empereurs de l'Occident, juſqu'à l'Empereur Charles VI. à préſent regnant, & de pluſieurs autres additions conſidérables, dans le Corps de l'Ouvrage, par Mr. l'Abbé* DE VERTOT. A Amſterdam chez D. MORTIER M DCC XVII. in 12. en 8. voll.

COMME c'eſt la troiſiéme fois, que cette Hiſtoire paroît, & qu'elle eſt très connue dans le monde, je n'en mets ici le titre, que pour dire qu'en voici une nouvelle Edition; où il y a une grande addition de Mr. l'Abbé de *Vertot* des Empereurs d'Occident, & de ce qui eſt arrivé de plus remarquable dans le monde, ſous leur regne. Elle contient près de la moitié du Tome III. & tout le Tome IV. Cette addition fait un V. Livre, diviſé en deux Chapitres, dont le I. regarde

l'Hiſtoire particuliere des Empereurs depuis Charles-Magne, juſqu'à Charles VI; & le ſecond reprend l'Hiſtoire des choſes les plus remarquables, arrivées ſous ces mêmes Empereurs. Le tout eſt très-abregé, comme il le faut néceſſairement dans une Hiſtoire génerale. Ce qui eſt ajoûté par-ci par-là dans le texte, n'eſt pas diſtingué de ce qui étoit de la façon de Mr. *Chevreau*; mais on peut concevoir qu'on y a beaucoup ajoûté, puis qu'au lieu de cinq Volumes, on en voit ici huit. Les notes ont été miſes ſous les pages & l'on a fondu tous les Index en un, qui fait le VIII. Tome.

II. *Hiſtoire du Regne de* Louïs XIV. *Roi de France & de Navarre, où l'on trouve une recherche exacte des Intrigues de cette Cour, dans les principaux Etats de l'Europe.* Par H. P. D. L. D. E. D. A Amſterdam MDCCXVII. in 12. en ſept Volumes, aux dépends de la Compagnie.

JE n'ai point lu cette Hiſtoire & je ne ſai quand je la lirai, à cauſe de quelques occupations, qui ſont beaucoup

coup plus preſſantes pour moi, que cette lecture. Mais j'en ai voulu mettre le titre d'abord, afin qu'on ſût qu'elle étoit publique.

III. *Diſſertation ſur les* WHIGS & les TORYS, par Mr. THOIRAS RAPIN. A la Haie MDCCXVII. chez *le Vier*, in 8. pagg. 200.

POUR cette Diſſertation, je l'ai luë avec ſoin, parce qu'elle eſt pleine d'une matiere curieuſe, qui y eſt traitée avec beaucoup d'exactitude & de netteté. Celui qui l'a faite connoît très-bien la Grande Brétagne, & les factions qui la diviſent. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux, qui y ont part, vouluſſent l'écouter.

AVERTISSEMENT.

ON a fait imprimer à Paris en deux Volumes in 12. *un Nouveau Teſtament Grec, qui n'eſt ni bien imprimé, ni correct. Les Freres Wetſtein ont publié au contraire l'Edition de* LEUSDEN, *auſſi in* 12. *en Grec, en Grec & Latin, & en Grec & en Flamand,*

qui eſt en plus petits caracteres , mais infiniment meilleurs , & beaucoup plus correcte & mieux imprimée.

Le Sr. *Bernard* vient de publier en 2. Voll. in 12. une traduction Françoiſe, de l'Ouvrage de Mr. *Clark*, ou il prouve l'exiſtence & les proprietez de Dieu, la Religion Naturelle & la Révelée. On en a parlé au long dans la *Bibliotheque Choiſie* T. XXVI. p. 279. & ſuiv.

F I N

De la 2. Partie du VII. Tome.

INDEX

Universität BIBLIOTHECA

INDEX

DES PRINCIPALES MATIERES,

Contenues dans le Tome VII. de la Bibliotheque Ancienne & Moderne.

A.

Aden, Ville d'Arabie. 429.
Ælfred, bijoux qui lui avoit appartenu. 311.
Air ſain ou mal-ſain, d'où il vient. 46. *& ſuiv.*
Alciat (*André*) ſon traité des Magiſtrats Romains &c. 22.
Arc triomphal de *Tite*, figures des vaſes ſacrez de Jeruſalem, qui y ſont, expliquées. 193. *& ſuiv.*
Arabes, ceux qui ont écrit de leurs mœurs. 431. leur Hoſpitalité. 439. leurs manieres dans la converſation. 440
Arabie décrite. 430 *& ſuiv.*
d'*Arvieux* (*Laurent*) ſavant dans les Langues & Affaires des Orientaux. 437.

B.

Bacchus verecundus dans *Horace*. 117
Bentley (*Richard*) son Horace censuré par Mr. *Johnson*. 66. *& suiv.*
Boucliers, differentes sortes de Boucliers chez les Anciens. 31
Bourbon, île ainsi nommée. 431

C.

Cafe, sa Description & son Histoire. 433.
d'où vient ce mot. 434
Cantelori (*Felice*) son traité des Préfets de Rome. 25
Carinæ, s'il se prend pour un seul Vaisseau. 106
Caton d'*Utique*, si *Horace* l'a pû louër en une Ode adressée à Auguste. 98. *& suiv.*
Chifflet (*Jean Jaques* & *Henri Thomas*) leurs traitez sur quelques antiquitez. 27
Chili, Description de ce païs-là. 445. *& suiv.* peu de fruit qu'y font les Missions. 446
Christ & *Chreſt* confondus ensemble. 292
Congiaria per gradus, ce que c'étoit. 185
Contradictions, si on les peut croire les connoissant pour telles. 404. *& suiv.*
Cœmeterium, d'où vient ce mot. 13
Coptes, leur Langue & les Livres Sacrez qui ont été traduits en cette Langue. 198
Corytifers, qui portent des Carquois. 376
Critiques, corrections des Critiques combien dangereuses & difficiles. 360. *& suiv.*
Cúmque, sens de cette particule & autres semblables. 122. *& suiv.*
Cumcúmque ce que c'est dans Lucrece. 93

D.

D*Espreaux*, fautes qu'il a faites en parlant d'Astronomie. 220. *& suiv.* aigre & médisant. 227. obstiné & vindicatif. 229

Dieu & *Seigneur*, titres donnez à quelques Empereurs. 776

Diffingere ferrum ce que c'est dans *Horace*. 137

Dissociabilis ce que ce mot signifie dans *Horace*. 86

Doni (*Jean Baptiste*) son traité des moyens de rendre sain l'air de la Campagne de Rome. 33

Duce & *auspice Teucro*, dans Horace. 95

E.

E*Mirari* dans *Horace*. 90

Empereurs, leurs bienfaits marquez sur les médailles. 185. *& suiv.* leurs Colonies. 188

Ens, si cette terminaison forme l'ablatif seulement en *te*. 113. *& suiv.*

Epaphrodite à qui *Joseph.* a dedié ses A. J. quel homme c'étoit. 265. *& suiv.* que l'Epaphrodite de S. Paul n'a pas été l'Affranchi de Neron. p. 259. 273

Epithetes, qu'il y en a souvent deux, sans conjonction. 84

Espagnols, faute qu'ils ont faite de permettre aux François de naviguer sur les Côtes de la Mer du Sud. 450. leur vie licentieuse dans le Perou & dans le Chili. *Ibid. & suiv.*

Eusebe, preuves de son peu d'exactitude. 243. *& suiv.* 250

Eyben (*Chriſtian Guillaume*) ſon traité de l'ordre Equeſtre. 60.

F.

Faunus (*Lucius*) ſes Antiquitez de la Ville de Rome. 15
Forum Romanum, où il étoit ſitué 17
Fraudes pies ſe commettent ſans danger. 254.
Fuis ſi ce mot ſignifie une antre. 109.

G.

Geminie nommée *mater ſacrorum*, dans une Inſcription ſepulcrale. 26. *& ſuiv.*
Geta, remarques ſur la Vie de ce Prince. 306
Green (*George*) des Metairies des Romains. 27
Grecs, remarques ſur la prononciation ancienne & de leur Langue 289. *& ſuiv.* 295. *& ſuiv.*
Greſſer (*Jean*) ſes Antiquitez de Nimes. 60.
Guiràud (*Gaillard*) ſes remarques ſur les Antiquitez de Nimes. 56. *& ſuiv.*

H.

Hanneken (*Philippe Louïs*) ſon traité du ſoin Domeſtique des Romains. 61
Harang, quand on a commencé à le mettre en Tonneau. 219. *& ſuiv.*
Hardouïn (*Jean*) réfuté. 169. 171. *& ſuiv.* 177
Hebrus hiemis ſodalis, dans *Horace*. 114. *& ſuiv.*
Hiatus, qu'il y en a quelquefois dans les meilleurs Poëtes Latins. 76

Hollandois, leur Commerce, selon Mr. *Huet*. 415. *& suiv.*
Honores ter gemini, ce que c'est dans *Horace*. 69
Horace, passages clairs de ce Poëte mal entendus. 129. 140 autre un peu embarrassé mal pris, par quelques Critiques. 130.
Horace, son texte défendu contre Mr. *Bentley*. 70. *& suiv.*

I.

Jacens Regia, ce que c'est dans *Horace*. 141
Jesuites decrits par *Passerat*. 326.
Joseph, si on en a ôté des passages avantageux au Christianisme. 261. passage qu'on y avoit mis, où Jesus-Christ étoit representé, comme sacrifiant dans le Temple. 264
Joseph, son passage touchant Jesus Christ examiné. 237. *& suiv.* ceux qui l'ont les premiers soupçonné de supposition. *Ibid.* le passage tel qu'il est dans *Joseph*, & tel qu'on le pourroit former, sur le rapport des Anciens. 285. *& suiv.*
Joseph, Peres, qui n'ont pas lu son passage de Jesus-Christ 248
Joubert (*Laurent*) ses traitez des Gymnases & des Bains des Anciens. 23
Jove (*Paul*) son traité intitulé *Romani piſces*. 32
Italie, nombre de ses habitans. 42

L.

Latium n'étoit pas un païs sain. 44
Loi, si la volonté du Prince est une Loi. 358

Lettres, que l'on met les unes pour les autres en Latin. 346. remarques là-dessus. 349
Ludlow (*Edmond*) fait fabuleux raporté par cet Auteur. 252

M.

Machabées, Auteur du I. Mach. fabuleux. 172
Malus pris pour un mât toûjours féminin. 105
Manuce (*Alde*) ses Quæsita per Epistolam. 28. *& suiv.*
Mascaregne, île de l'Ocean des Indes. 431
Maurus pedes dans *Horace*. 77
Maurice, île de l'Ocean des Indes. 431
Médailles & Inscriptions, lesquelles sont les plus utiles pour la connoissance de l'Antiquité. 178. *& suiv.*
Médailles anciennes, leur grand usage pour l'intelligence de l'Histoire & des Antiquitez Romains. 145. *& suiv.*
Métaux, s'ils se forment dans la terre. 452. *& suiv.*
Minutoli (*Giulio*) ses Dissertations sur l'Histoire Romaine. 7. *& suiv.* faute de cet Auteur. 13
Moka Ville d'Arabie. 430
Moüab, Ville d'Arabie résidence du Roi d'Iemen. 431
Médailles Consulaires, leur usage. 145. 161

N.

Nihil, Poëme sur *Nihil*. 343
Nimes, Médailles & antiquitez de cette Ville. 58. *& suiv.*
Noms, deux noms quand ils sont suivis d'un Verbe

Verbe pluriel, ou d'un singulier. 104. & suiv.
Noms des Romains, leur origine & leurs changemens. 149. & suiv.
Noris (Henri Cardinal) ses Dissertations sur deux Medailles, l'une de Diocletien & l'autre de Licinius, & sur les Vœux decennaux des Empereurs & des Cesars. 24
Nouveau Testament Coptique examiné en quelques endroits. 20. & suiv.

P.

Passerat (Jean) sa Vie. 314. & suiv. ses Ouvrages. 338. & suiv.
Pleurer, que la crainte du naufrage fait pleurer. 82. & suiv.
Poëtes Latins, joignent souvent des mots terminez de même. 126. 135. ou des syllabes semblables. 136. 139
Poggoo son traité de la varieté de la fortune de la Ville de Rome. 25
Pomifer Anio dans *Horace*. 94
Pomtini, Marais desséchez. 52. & suiv.
Præliis audax, Epithete de Bacchus, dans *Horace*. 97
Proconsulaire, quelle étoit la puissance ainsi nommée. 174. & suiv.
Proconsul, titre des Empereurs au bas Empire. 173. & suiv.
Properce comment expliqué par *Passerat*. 378. & suiv.

Q.

Quisque, origine de cette particule. 129
Quisquis, origine de cette particule. 128

R.

R E dans les Verbes composez, long & court. 138
Rebatu (François de) sa Dissertation sur la Diane d'Arles. 26
Romains, liberté, avec laquelle ils parloient sous Auguste. 100
Rome ancienne, du nombre de ses habitans. 40. *& suiv.*
Rome, l'enceinte de ses murailles sous Vespasien. 11
Rome, d'où vient que ses environs sont mal sains, en Eté. 33. *& suiv.* 47. *& suiv.* a des endroits sains & d'autres mal sains. 35. *& suiv.* si elle est sujette à la peste. 36
Rura oppidi, bonne expression Latine. 72. 74

S.

SÆva paupertas dans *Horace*. 103
Secaré luctus & *viam*, dans *Virgile*. 128
Signum & *statua*, quelle difference il y avoit entre ces mots. 30. *& suiv.*
Simon (*Richard*) mauvaise foi de cet homme. 255. *& suiv.*
Spintria, Médailles infames. 183
Style, difficultez qui se trouvent à juger par le style, de qui est un Livre, ou un passage. 274 *& suiv.* que le style du passage de *Joseph* touchant Jesus-Christ, ne ressemble pas mal à celui d'Eusebe. 280. *& suiv.*

T.

Tagera Ville du Royaume d'Adel. 430
Tempestiva convivia, quels repas on appelloit ainsi. 27. *& suiv.*
Trous fréquens, que l'on trouve dans les anciens édifices Romains, pourquoi on les avoit faits. 19
Turobeye, nom d'une race en Arabie. 437. Emir ainsi nommé. *Ibid.*

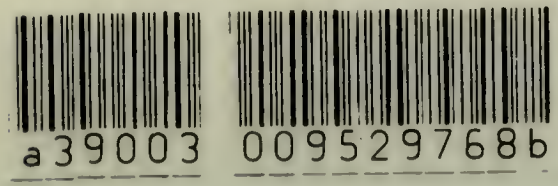
V.

VErbe joint à divers noms, quoi qu'il ne convienne qu'à un seul. 108
Video pour apercevoir par quelque sens, que ce soit. 108
Vignes, s'il y en a dans les montagnes. 113
Ultimos orbis, qu'*Horace* a eu raison d'appeller ainsi les habitans de la Grande Bretagne. 133. *& suiv.*
Urere officinas, ce que c'est que cela, dans *Horace*. 87
Utcumque signification de ce mot. 124. *& suiv.*

FIN

De la 2. Partie du VII. Tome.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance


a39003 009529768b